

MÉMOIRES SUR SOCRATE¹.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

C'est fausement qu'on a accusé Socrate de mépriser les dieux de l'État et d'en introduire de nouveaux.

J'ai souvent admiré par quels arguments les accusateurs de Socrate ont jadis persuadé aux Athéniens qu'il méritait la mort, comme criminel d'État. Voici, en effet, quels étaient à peu près les termes de l'accusation : « Socrate est coupable de ne point reconnaître les dieux que reconnaît la cité et d'introduire des extravagances démoniaques : il est coupable de corrompre les jeunes gens². »

Et d'abord, il ne reconnaissait pas les dieux que reconnaît la cité. Mais quelles preuves en donnait-on ? On le voyait sacrifier souvent, soit dans sa maison, soit sur les autels publics,

1. Nous avons eu sous les yeux pour la traduction et pour les notes les éditions classiques de MM. H. Martin et Sommer. Le titre de *Mémoires* ou *Souvenirs* a été donné à cet ouvrage par Xénophon lui-même, et c'est celui sous lequel Diogène de Laërte et les autres écrivains grecs l'ont cité. Ce nom exprime parfaitement la nature de l'ouvrage. Diogène de Laërte dit que Xénophon publia sous le titre de *Mémoires* les notes qu'il avait eu soin de prendre pendant les entretiens de Socrate. — Cf. le *Mémoire sur Socrate* de M. Adolphe Garnier, dans le compte rendu de l'Académie des sciences morales et politiques, t. XXXII, p. 407 et suivantes.

2. « Voici comment cet acte est reproduit par Diogène de Laërte, tel qu'il était encore conservé de son temps (IV^e siècle avant J. C.), au témoignage du philosophe Phavorinus, dans le temple de Cybèle, qui servait de greffe aux Athéniens : « Mélétes, fils de Mélétes, du bourg de Pitkos, accuse par serment Socrate, fils de Sophronisque, du bourg d'Alopèce. Socrate est « coupable en ce qu'il ne reconnaît pas les dieux de la république et met à « leur place des extravagances démoniaques. Il est coupable en ce qu'il « corrompt les jeunes gens. Peine, la mort. » VICTOR COUSIN.

et il recourait notoirement à la divination. Socrate disait, et c'était un bruit général, qu'un démon¹ venait l'inspirer; et voilà particulièrement pourquoi on l'accusa d'introduire des extravagances démoniaques. Cependant il n'introduisait pas plus de nouveautés que tous ceux qui croient à la divination, et qui interrogent les oiseaux, les voix, les phénomènes naturels, les entrailles des victimes. Ces gens-là, en effet, ne supposent ni aux oiseaux, ni à ceux qu'ils rencontrent, la connaissance de ce qui les intéresse, mais ils pensent que les dieux se servent de ces moyens pour les avertir : c'était aussi la croyance de Socrate. Seulement, le vulgaire dit que les oiseaux et les rencontres l'entraînent ou le détournent; Socrate parlait selon sa pensée : il se disait guidé par un démon. Aussi conseillait-il à bon nombre de ses disciples de faire une chose ou de n'en pas faire une autre, suivant les inspirations de cet être surnaturel. Obéissait-on, l'on s'en trouvait bien; négligeait-on ses conseils, on avait lieu de s'en repentir. Or, qui ne conviendrait que Socrate ne voulait passer aux yeux de ses disciples ni pour un insensé, ni pour un imposteur? Il aurait cependant été regardé comme l'un et l'autre, si, annonçant des faits qui lui avaient été révélés par un dieu, il eût été ensuite convaincu de mensonge. Il est donc évident qu'il n'aurait pas prédit, s'il n'avait pas eu foi qu'il disait la vérité. Mais à quel autre accorder cette foi, si ce n'est à un dieu? Et si Socrate avait foi aux dieux, comment aurait-il douté de leur existence?

Mais, en outre, voici ce qu'il faisait avec ses amis. Dans les choses d'un résultat certain², il leur conseillait d'agir de la manière qu'il croyait la meilleure; mais dans celles d'une issue douteuse, il les renvoyait à la divination, pour savoir s'ils devaient agir. Par exemple, ceux qui ont à bien gouverner une maison, un État, doivent, selon lui, recourir à la divination : l'architecture, en effet, la métallurgie, l'agriculture, la politique, la théorie des autres sciences analogues, le calcul, l'économie, la stratégie, sont toutes connaissances accessibles, disait-il, à l'intelligence humaine; mais ce qu'il y a de plus grand en elles, les dieux, suivant lui, se le réservent, sans en rien laisser voir à l'homme. Celui qui plante bien un verger ne sait

1. Voy. le *Théagès* de Platon, les ouvrages d'Apulée et de Plutarque : *Du dieu de Socrate*, et le livre de M. Lélut, qui a pour titre : *Du démon de Socrate*. Cf. Cicéron, *De la Divination*, I, LIV.

2. Cf. *Cyropédie*, I, VI.

pas qui en recueillera les fruits ; celui qui fait bâtir une jolie maison ne sait pas qui l'habitera ; un stratéliste ignore s'il lui est avantageux de commander ; un politique ignore s'il est de son intérêt de gouverner l'État ; l'homme qui épouse une belle femme, pour être heureux, ignore si elle ne fera pas son tourment ; celui qui s'allie aux puissants de la cité ne sait pas s'ils ne le banniront pas un jour. Ceux qui ne croyaient pas que ces événements fussent dirigés par un être surnaturel, mais qui les attribuaient tous à la prudence humaine, il les appelait fous, et fous également ceux qui consultent les oracles sur ce que les dieux nous ont donné de connaître par nous-mêmes : comme si on leur demandait s'il faut confier son char à un cocher habile ou maladroit, son vaisseau à un bon ou à un mauvais pilote, ou si on les interrogeait sur ce qu'on peut savoir à l'aide du calcul, de la mesure, de la balance. Consulter les dieux sur de tels objets lui semblait une conduite impie. Il disait qu'il faut apprendre ce que les dieux nous ont accordé de savoir, mais que, pour ce qui est caché aux hommes, il faut essayer, au moyen de la divination, d'interroger les dieux ; car les dieux le révèlent à ceux qu'ils favorisent.

Du reste, il vécut sans cesse au grand jour : le matin, il allait aux promenades et aux gymnases, se montrait sur l'agora à l'heure où elle est pleine de monde, et se tenait le reste de la journée aux endroits où la foule était la plus nombreuse ; il y parlait souvent, et qui voulait pouvait l'entendre. Or, jamais personne n'a vu Socrate ou ne l'a entendu rien faire ou rien dire de contraire à la morale ou à la religion. Il ne discourait point, comme la plupart des autres philosophes, sur la nature de l'univers, recherchant l'origine spontanée de ce que les sophistes⁴ appellent *cosmos*, à quelles lois fatales obéissent les phénomènes célestes ; il prouvait même la folie de ceux qui se livrent à de pareilles spéculations. Et d'abord il examinait s'ils croyaient avoir assez approfondi les connaissances humaines, pour aller s'occuper de semblables matières, ou bien si, négligeant ce qui est du domaine de l'homme pour aborder ce qui appartient aux dieux, ils s'imaginaient agir d'une façon convenable. Il s'étonnait qu'ils ne vissent pas clairement que ces

4. Les sophistes, dont il s'agit ici, et dont le nom n'était point alors considéré comme une désignation injurieuse, sont les Pythagoriciens. Ce sont les ennemis de Socrate qui ont déshonoré le nom de *sophiste*, autrefois synonyme de *philosophe*.

secrets sont impénétrables à l'homme, puisque ceux même qui se piquent d'en parler le mieux sont loin d'être d'accord les uns avec les autres, mais se regardent mutuellement comme des fous. En effet, parmi les fous, les uns ne craignent pas ce qui est à craindre, les autres redoutent ce qui n'est pas à redouter : les uns pensent que l'on peut sans honte tout dire et tout faire en public ; les autres, qu'il ne faut avoir aucun commerce avec les hommes : les uns ne respectent ni temple, ni autel, ni quoi que ce soit de divin ; les autres honorent les pierres, les premiers bois, les premiers animaux venus. Quant à ceux qui se préoccupent de la nature de l'univers, ceux-ci affirment l'unité de l'être¹, ceux-là sa multiplicité infinie². Les uns croient au mouvement perpétuel des corps³, les autres à leur inertie absolue⁴. Ici l'on prétend que tout naît et meurt⁵ ; là, que rien n'a été engendré et que rien ne doit périr⁶. Il se demandait encore si, de même qu'en étudiant ce qui concerne l'homme on se propose de faire tourner cette étude à son profit et à celui des autres, ceux qui étudient ce qui concerne les dieux s'imaginent, une fois instruits des lois fatales du monde, pouvoir faire à leur gré les vents, la pluie, les saisons et tout ce dont ils auront besoin en ce genre, ou bien si, sans espérer rien de tel, il leur suffit de savoir comment se produit chacun de ces phénomènes. Voilà ce qu'il disait de ceux qui s'ingèrent dans ces sortes de recherches ; mais lui, il discourait sans cesse de tout ce qui est de l'homme, examinant ce qui est pieux ou impie, ce qui est beau ou honteux, ce qui est juste ou injuste ; ce que c'est que la sagesse ou la folie, la valeur ou la lâcheté, l'État ou l'homme d'État, le gouvernement et celui qui gouverne ; et ainsi des autres choses dont la connaissance, selon lui, est essentielle pour être vertueux, et dont l'ignorance fait mériter le nom d'esclave.

Qu'on se soit donc trompé sur ses pensées intimes, il n'y a rien qui doive étonner de la part de ses juges ; mais ce que tout le monde savait, n'est-il pas étonnant que ces mêmes juges s'y soient mépris ? Membre du sénat⁷, il avait prononcé

1. Les Éléates Xénophane, Parménide, Zénon et Mélissus.

2. Les atomistes Leucippe et Démocrite.

3. Héraclite ; cf. le *Cratyle* de Platon.

4. École d'Elée. Cf. Aristote, *Physiq.*, VI, IX.

5. Les atomistes, les disciples d'Héraclite et l'école ionienne.

6. Les Éléates.

7. « Le sénat athénien se composait de 500 membres tirés au sort annuellement, 50 dans chacune des dix tribus. Chacune de ces tribus, suivant un

le serment exigé des sénateurs, de juger conformément aux lois. Or, devenu épistate de l'assemblée populaire, et le peuple voulant, contrairement aux lois, condamner à mort collectivement par un seul vote neuf généraux, parmi lesquels Thrasyllé et Érasinide, il refusa de faire voter, malgré la colère du peuple et les menaces d'un grand nombre de citoyens puissants ; mais il aima mieux demeurer fidèle à son serment que de complaire à la multitude en dépit de la justice et de se garantir des menaces. C'est qu'il pensait que les dieux ont l'œil sur les actions humaines, mais non pas comme le croient la plupart des hommes. Le vulgaire s'imagine que les dieux savent certaines choses et n'en savent pas certaines autres ; Socrate croyait que les dieux connaissent tout, paroles, actions, pensées secrètes, qu'ils sont présents partout, et qu'ils révèlent aux hommes tout ce qui est du ressort de l'humanité.

Je m'étonne donc que les Athéniens aient pu croire que Socrate avait sur les dieux des opinions extravagantes, lui qui n'a jamais rien dit, jamais rien fait d'impie, lui dont les paroles et les actions ont toujours été telles, qu'elles feraient considérer celui qui parlerait et agirait de la même manière comme le plus pieux des hommes.

CHAPITRE II.

Fausseté du second chef d'accusation : Socrate n'a point corrompu la jeunesse. Loin de mériter la mort, il a droit à des récompenses publiques.

Ce qui m'étonne encore, c'est que quelques esprits aient pu se laisser persuader que Socrate corrompait les jeunes gens, lui qui, outre ce que nous avons dit, était d'abord le plus sobre

ordre fixé par le sort, avait chaque année pendant 35 ou 36 jours la *prytanie* ou préséance. Les 50 sénateurs de la tribu qui avait actuellement la *prytanie* se nommaient *prytanes*. Chacun d'eux, suivant un ordre fixé par le sort, devenait *épistate*, et comme tel présidait le sénat et l'assemblée du peuple. Socrate était *épistate* l'an 406 avant notre ère, et comme tel refusa de mettre aux voix la condamnation à mort que le peuple voulait obtenir contre Thrasyllé, Érasinide et les autres généraux vainqueurs dans le combat naval des îles Arginuses, pour n'avoir pas enseveli les morts malgré la tempête. » H. MARTIN. Cf. Xénophon, *Helléniq.*, I, VIII, pour les détails.

des hommes dans les plaisirs des sens et de la table, et en second lieu le plus endurci contre l'hiver, l'été, les travaux de toute espèce, et tellement habitué à la médiocrité que sa mince fortune¹ lui suffisait et par delà. Comment donc, avec de telles mœurs, aurait-il pu rendre les autres impies, ennemis des lois, intempérants, débauchés, sans énergie contre la fatigue? Au contraire, il réprimait ces vices dans la plupart des hommes, leur faisait aimer la vertu, et leur suggérait l'espoir, en veillant sur eux-mêmes, de devenir un jour vertueux. Cependant il ne se proposait jamais pour un maître de sagesse; mais, se montrant tel qu'il était, il faisait espérer à ceux qui passaient leur temps avec lui de lui ressembler en l'imitant. Toutefois il ne négligeait pas le corps, et n'approuvait pas ceux qui le négligent. Ainsi, il défendait de manger avec excès pour se livrer à un exercice outré; mais l'exercice qui agréait à l'âme, il recommandait de s'y livrer sans aller au delà, attendu qu'un pareil régime est aussi hygiénique que possible, et qu'il ne nuit en rien aux soins dus à l'âme. En outre, il ne se montrait ni élégant, ni affecté dans ses vêtements, dans sa chaussure, dans toute sa manière de vivre. Il ne faisait pas non plus de ses disciples des hommes avides d'argent: car, en les délivrant des autres désirs, il ne tirait aucun argent de ceux qui désiraient vivre près de lui. Il croyait par cette abstention² garder mieux sa liberté: et quant à ceux qui reçoivent un salaire pour leurs entretiens, il les appelait esclaves volontaires, puisqu'ils s'imposent la nécessité d'avoir une conversation avec ceux qui leur en payent le prix. Il s'étonnait qu'un homme qui fait profession d'enseigner la vertu exigeât un salaire; qu'au lieu de regarder l'acquisition d'un ami vertueux comme le plus grand profit, il craignît de voir un cœur rendu vertueux ne pas payer le plus grand des bienfaits par la plus grande reconnaissance. Aussi Socrate ne promettait jamais rien de semblable à personne; mais il avait la confiance de se créer chez ceux qui adopteraient ses principes des amis dévoués à sa personne durant toute leur vie, et s'aimant entre eux d'une mutuelle amitié. Comment donc un tel homme

1. Cette fortune s'élevait à 5 mines, moins de 500 francs. Cf. *Économiq.*, II. Libanius, dans son *Apologie de Socrate*, élève cette fortune à 80 mines, près de 8000 francs.

2. Le texte de Weiske porte ἑπεχόμενοις, ceux qui s'abstiennent; j'ai suivi de préférence la leçon ἀπεχόμενοις, s'abstenant lui-même, adoptée par MM. Martin, Dindorf et Sommer.

aurait-il corrompu les jeunes gens? à moins que les soins donnés à la vertu ne soient un acte de corruption.

Mais, par Jupiter, dit l'accusateur, il excitait ses disciples au mépris des lois établies, disant que c'est folie de choisir avec une fève les magistrats d'une république¹, tandis que personne ne voudrait employer un pilote désigné par la fève, ni un architecte, ni un joueur de flûte, ni aucun de ces hommes, dont les fautes sont pourtant bien moins nuisibles que les erreurs de ceux qui gouvernent les États. De tels discours, ajoute-t-il, inspirent aux jeunes gens le mépris de la constitution en vigueur, et les rendent violents. Pour moi, je pense que ceux qui pratiquent la sagesse et qui se croient capables de donner des conseils utiles à leurs concitoyens, ne sont aucunement des gens violents, vu qu'ils savent que la violence engendre la haine et les dangers, tandis que la persuasion fait agir sans péril et sans nuire à l'affection. En effet, celui que nous contraignons nous hait comme si nous lui avions fait tort; celui que nous persuadons nous aime comme si nous lui avions rendu service. La violence n'est donc point le propre de ceux qui pratiquent la sagesse; mais ceux qui possèdent la force sans la raison ont l'habitude d'agir violemment. En outre, pour être violent, il faut de nombreux auxiliaires; pour persuader, on n'a besoin de personne: seul, on peut se croire capable de persuader. Aussi jamais l'on n'a vu de tels hommes se souiller d'un meurtre: car, qui aimerait mieux tuer quelqu'un que de le laisser vivre et de se le rendre utile par la persuasion?

Mais du moins, dit l'accusateur, avec Socrate ont vécu familièrement Critias et Alcibiade, qui, tous deux, ont fait le plus grand mal à l'État². Critias, de tous ceux qui ont gouverné durant l'oligarchie, a été le plus avide, le plus violent, le plus sanguinaire; Alcibiade, de tous ceux qui ont gouverné sous la démocratie, a été le plus débauché et le plus insolent. Pour moi, si ces deux hommes ont fait quelque mal à la république, je ne les justifierai point; mais quels ont été leurs rapports communs avec Socrate, c'est ce que je vais dire³. Ces

1. Lucien se moque également de cet usage : *Sectes à l'encan*, 6. Voy. notre traduction, t. I, p. 201 et 202.

2. Voy., pour la biographie d'Alcibiade, Plutarque et Corn. Népos, et cf. celle de Thrasybule, par ce dernier historien. Sur la vie de Critias, voy. Xénophon, *Helléniq.*, II, III et IV.

3. Le texte grec offre ici un exemple de ce balancement antithétique qui

deux hommes étaient, de leur nature, les plus ambitieux des Athéniens : ils voulaient que tout se fît par eux, que leur nom fût dans toutes les bouches ; ils savaient que Socrate vivait content de la plus médiocre fortune, qu'il était maître absolu de toutes ses passions, que par ses discours il dirigeait à son gré l'esprit de ceux qui conversaient avec lui. Ils le voyaient, et, avec le caractère que j'ai dit, croira-t-on que ce fût par le désir d'imiter la vie de Socrate et sa tempérance, qu'ils recherchaient son entretien, ou bien dans l'espoir de devenir, en le fréquentant, excellents dans l'art de parler et d'agir ? Je pense, pour ma part, que, si un dieu leur eût donné à choisir, ou de vivre jusqu'à la fin comme ils voyaient vivre Socrate, ou de mourir, ils auraient tous deux préféré mourir¹. La preuve en est dans ce qu'ils ont fait : aussitôt qu'ils se crurent supérieurs à leurs compagnons, ils abandonnèrent à l'instant Socrate pour se lancer dans la politique, qui avait été la cause de leur liaison avec Socrate.

Peut-être m'objectera-t-on à cela que Socrate n'aurait pas dû enseigner la politique à ceux qui s'attachaient à lui, avant de leur enseigner la sagesse. Je ne le nie point ; mais je vois que tous ceux qui enseignent montrent à leurs disciples comment ils pratiquent eux-mêmes ce qu'ils disent, et les confirment par leur parole. Or, je sais que Socrate aussi se montrait à ses disciples comme un modèle de vertu et leur faisait les plus belles leçons sur la vertu et les autres devoirs des hommes ; je sais que les deux hommes dont nous parlons furent sages tant qu'ils vécurent près de Socrate, non qu'ils craignissent d'être punis ou frappés par Socrate ; mais ils pensaient alors que le mieux était d'agir comme ils agissaient.

Peut-être plusieurs de nos prétendus philosophes diront-ils que jamais l'homme juste ne saurait devenir injuste, ni le sage insolent ; que celui qui possède une science ne saurait perdre ce qu'il a une fois appris. Moi, je suis loin de penser comme eux. Je vois en effet que, si l'on ne s'exerce point le corps, on devient impropre aux œuvres du corps, et de même que, si l'on ne s'exerce point l'âme, on devient incapable des

plaisait beaucoup aux rhéteurs et même aux orateurs, et qu'il est impossible de reproduire en français. Le premier membre de la phrase se termine par *ἀπολογήσομαι*, et le second par *διηγήσομαι*. Ces sortes de rencontres sont également assez fréquentes en latin, et quelques-uns de nos grands écrivains français ne les ont pas dédaignées.

1. Cf. Platon, *Alcibiade*, I, p. 7 de l'édition spéciale de Stalbaum.

œuvres de l'âme, on ne peut ni faire ce qu'on doit, ni s'abstenir de ce qu'on ne doit pas faire. Voilà pourquoi les pères, quelle que soit la sagesse de leurs fils, les éloignent cependant des hommes pervers, convaincus que le commerce des bons développe la vertu, et que celui des méchants la détruit. En voici le témoignage dans ces vers d'un poète¹ :

L'honnête homme du bien te montre le sentier ;
Le méchant te corrompt et te perd tout entier.

Et dans cet autre² :

Parfois le sage est bon, parfois il est méchant.

A ces témoignages j'ajoute le mien ; car je vois que si, par le défaut d'exercice, on oublie les vers, malgré le secours de la mesure, de même, par un effet de la négligence, on oublie la parole du maître. Or, quand on oublie ces exhortations, on oublie aussi les impressions qui induisent l'âme à désirer la sagesse ; et ces impressions oubliées, il n'est pas étonnant qu'on oublie la sagesse elle-même. Je vois encore que ceux qui s'adonnent au vin ou qui se jettent dans les plaisirs des sens sont moins capables de veiller à ce qu'ils doivent faire, et de s'abstenir de ce qu'ils doivent éviter.

Plusieurs, avant d'aimer, savaient ménager leur fortune ; aimant, ils ne le peuvent plus ; et leurs biens perdus, ils ne s'abstiennent plus de ces profits dont ils s'abstenaient, parce qu'ils les croyaient honteux. Implique-t-il donc contradiction que l'homme sage d'abord ne soit plus sage ensuite, que celui qui pratiquait la justice cesse de la pratiquer ? Pour moi, je pense que toutes les vertus ont besoin d'être pratiquées, et notamment la tempérance. Innées dans l'âme avec le corps, les passions lui persuadent de rejeter la sagesse et de satisfaire au plus tôt les appétits sensuels.

Ainsi Critias et Alcibiade, tant qu'ils fréquentèrent Socrate, purent, grâce à son secours, commander à leurs mauvais désirs : une fois loin de lui, Critias, réfugié en Thessalie³, vécut avec des hommes plus habitués à l'illégalité qu'à la justice ; Alcibiade, pourchassé par un essaim de femmes de distinction à cause de sa beauté, et corrompu à cause de son pouvoir dans la ville et chez nos alliés par une foule d'habiles flatteurs, honoré par le peuple, porté sans efforts au premier rang, sem-

1. Théognis, v. 36 et 37, p. 6 de l'édition Boissonade.

2. Auteur inconnu.

3. Voy. *Helleniq.*, II, III.

blable enfin à ces athlètes qui, triomphant sans peine dans toutes les luttes, négligent tout exercice, Alcibiade de même se négligea tout à fait. Placés dans de telles circonstances, et d'ailleurs enflés de leur naissance, fiers de leur richesse, enivrés de leur pouvoir, amollis par une foule de complaisants, corrompus de tant de côtés à la fois, éloignés depuis longtemps de Socrate, qu'y a-t-il d'étonnant que leur insolence ait passé les bornes? Et puis, les fautes qu'ils ont commises, l'accusateur les impute à Socrate! Mais quand ils étaient jeunes tous les deux, à un âge où ils devaient être plus que jamais déréglés et intempérants, Socrate les a contenus dans la sagesse : l'accusateur ne le croit-il pour cela digne d'aucun éloge? En toute autre occurrence on ne juge point ainsi. Où est le joueur de flûte, le cithariste, le maître quelconque, que l'on rende responsable, si les élèves qu'il a formés deviennent mauvais sous d'autres maîtres? Où est le père qui, lorsque son fils, demeuré sage dans le commerce d'un ami, est devenu mauvais dans la société d'un autre, s'avise d'accuser le premier ami? N'est-il pas vrai, au contraire, que plus le fils est devenu vicieux avec le second, plus le père donne d'éloges au premier? Mais les pères eux-mêmes, qui vivent avec leurs fils, quand ces enfants tournent mal, n'en sont point responsables, s'ils sont sages de leur côté. C'est ainsi qu'il était juste de juger Socrate : si, de lui-même il a fait quelque chose de mal, on a raison de le traiter d'homme pervers; mais s'il n'a pas cessé de vivre en homme de bien, est-il juste de l'accuser d'une dépravation qui n'était point en lui?

Si pourtant, en s'abstenant du mal, il eût vu, sans les désapprouver, les honteuses actions des autres, on serait en droit de le blâmer. Mais s'étant aperçu que Critias, épris d'Euthydème, voulait en jouir à la manière de ceux qui abusent de leur corps pour satisfaire à leurs désirs amoureux, il s'efforça de l'en détourner : il lui dit qu'il était indigne d'un homme libre, et inconvenant pour un ami de la vertu d'aller, comme un mendiant, solliciter une chose de l'objet aimé, auprès duquel on tient surtout à se faire valoir, et notamment une chose qui n'a rien d'estimable. Critias faisait la sourde oreille et ne consentait point à s'éloigner; alors on prétend que Socrate dit devant une nombreuse assistance, et en présence d'Euthydème, que Critias avait, selon lui, quelque ressemblance avec un porc, puisqu'il voulait se frotter contre Euthydème, comme les porcs se frottent contre les pierres.

De ce moment Critias devint l'ennemi juré de Socrate. Aussi, lorsqu'il fut nommé un des Trente, et nomothète avec Chariclès¹, il lui garda rancune, et défendit par une loi d'enseigner l'art de la parole : c'était faire insulte à Socrate ; et comme Critias n'avait pas par où le prendre, il le rendait solidaire du reproche communément adressé aux philosophes, et le calomniait auprès de la multitude : car moi, je n'ai jamais entendu Socrate rien dire qui autorisât cette accusation, et je ne sais personne qui dise avoir rien entendu. L'événement le prouva bien. Les Trente avaient fait périr un grand nombre des citoyens les plus distingués, et en avaient entraîné beaucoup vers l'injustice ; Socrate dit quelque part qu'il trouverait étrange que le gardien d'un troupeau, qui rendrait ses bœufs moins nombreux et plus maigres, ne voulût pas convenir qu'il est un mauvais pasteur ; mais qu'il lui semblerait plus étrange encore qu'un homme placé à la tête d'une cité, dont il rendrait les citoyens moins nombreux et pires, ne rougît pas de ses actes et ne convînt pas qu'il est un mauvais magistrat. Cette parole est rapportée à Critias et à Chariclès : ils font venir Socrate, lui montrent la loi, et lui interdisent tout entretien avec les jeunes gens. Socrate leur demande s'il peut les interroger sur ce que cette défense a d'obscur pour lui. Ils le lui permettent. « Je suis prêt, dit-il, à obéir aux lois ; mais, afin qu'il ne m'arrive pas de les enfreindre par ignorance, voici ce que je veux clairement savoir de vous. Faites-vous consister l'art de la parole dans ce qui est bien dit ou dans ce qui est mal dit, quand vous défendez de s'en servir ? Si c'est dans ce qui est bien dit, il est clair qu'il faut s'abstenir de bien dire ; mais si c'est dans ce qui est mal dit, il est clair qu'il faut essayer de dire bien. » Alors Chariclès s'emportant : « Puisque tu ne comprends pas, Socrate, nous te défendons expressément, ce qui est plus net, de parler jamais aux jeunes gens. — Afin donc, reprend Socrate, qu'il n'y ait pas le moindre doute que je ne fais rien hors ce qui est prescrit, déterminez-moi jusqu'à quel âge les hommes sont censés être jeunes gens. — Tant qu'on ne peut être sénateur, dit Chariclès, faute d'avoir assez de raison : ne parle donc pas aux jeunes gens au-dessous de trente ans². — Donc, si j'achète à un homme qui n'ait pas encore trente ans, je ne

1. Voy. *Helléniq.*, II, III. Les nomothètes étaient un conseil de magistrats chargés de proposer au besoin l'abrogation ou la refonte des lois anciennes, inconciliables avec des lois plus récentes.

2. C'était l'âge requis chez les Athéniens pour être sénateur.

pourrai lui demander combien il vend? — Passe pour cela, dit Chariclès; mais tu as la manie, Socrate, d'interroger toujours sur ce que tu sais; épargne ici tes questions. — Ainsi, je ne répondrai pas à un jeune homme qui me demanderait si je sais où demeure Chariclès, où est Critias? — Passe encore pour cela, » dit Chariclès. Alors Critias: « Oui, Socrate, il faudra laisser là les cordonniers, les charpentiers et les forgerons: il y a longtemps qu'ils sont excédés de figurer sans cesse dans tes entretiens. — Eh bien! dit Socrate, je laisserai donc là tout ce qui s'ensuivait, le juste, le saint et le reste? — Oui, par Jupiter, dit Chariclès, et même les bouviers: autrement, prends garde de diminuer à ton tour le nombre des bœufs. » Ces mots faisaient bien voir qu'on leur avait rapporté le propos au sujet des bœufs et qu'ils en voulaient à Socrate.

Quelle avait donc été la liaison de Critias et de Socrate, et quelles étaient leurs dispositions mutuelles, nous l'avons exposé. Pour moi, je n'hésite point à dire qu'il n'y a pas d'enseignement possible avec un maître qui ne plaît pas. Or, Critias et Alcibiade passèrent auprès de Socrate tout le temps qu'ils y voulurent passer, sans que Socrate leur plût, mais avec l'idée préconçue et bien arrêtée de gouverner l'État; et, tant qu'ils vécutent auprès de Socrate, ils s'efforcèrent, avant tout, de converser avec ceux qui étaient mêlés aux affaires politiques.

Ainsi l'on dit qu'Alcibiade, avant l'âge de vingt ans, eut avec Périclès, son tuteur et le premier citoyen d'Athènes, cette conversation au sujet des lois¹: « Dis-moi, Périclès, pourrais-tu m'apprendre ce que c'est qu'une loi? — Assurément, dit Périclès. — Apprends-le-moi donc, au nom des dieux, reprit Alcibiade; car j'entends louer certains hommes de leur respect pour les lois, et je pense qu'on ne saurait mériter cet éloge sans savoir ce que c'est qu'une loi. — Tu désires, Alcibiade, une chose fort aisée, dit Périclès, si tu veux savoir ce que c'est qu'une loi: on appelle loi toute délibération en vertu de laquelle le peuple assemblé décrète ce qu'on doit faire ou non. — Et qu'ordonne-t-il de faire, le bien ou le mal? — Le bien, jeune homme, par Jupiter! et le mal jamais. — Et, lorsqu'au lieu du peuple, c'est, comme dans une oligarchie, une réunion de quelques personnes qui décrète ce qu'il faut faire, comment cela s'appelle-t-il? — Tout ce que le pouvoir qui

¹ Voy., sur cette conversation, un article de M. Villemain dans la *Revue des Deux-Mondes* du 4^{er} janvier 1858.

commande dans un État ordonne, après en avoir délibéré, s'appelle une loi. — Mais si un tyran qui commande dans un État ordonne aux citoyens de faire telle ou telle chose, est-ce encore une loi? — Oui, tout ce qu'ordonne un tyran qui a le pouvoir s'appelle loi. — Qu'est-ce donc, Périclès, que la violence et l'illégalité? N'est-ce pas un acte par lequel le plus fort, au lieu de persuader le plus faible, le contraint à faire ce qu'il lui plaît? — C'est mon avis, dit Périclès. — Ainsi, toutes les fois qu'un tyran, au lieu d'employer la persuasion, contraint les citoyens par un décret, c'est une illégalité? — Je le crois; aussi ai-je eu tort de dire que les ordres d'un tyran, qui se passe de la persuasion, sont aussi des lois. — Et quand le petit nombre n'use pas de la persuasion auprès de la multitude, mais abuse de son pouvoir pour faire des décrets, dirons-nous que c'est de la violence ou que ce n'en est pas? — Tout ce qu'on exige de quelqu'un, sans employer la persuasion, que ce soit ou non un décret, me paraît être de la violence plutôt qu'une loi. — Et tout ce que la multitude, exerçant le pouvoir, impose aux riches, sans employer la persuasion, sera-ce encore de la violence plutôt qu'une loi? — A merveille, Alcibiade, dit Périclès : et nous aussi, à ton âge, nous étions habiles sur de pareilles matières; nous les prenions pour texte de déclamations et d'argumentations sophistiques, comme tu m'as l'air de sophistiquer en ce moment avec moi. » Alors Alcibiade : « Que n'ai-je pu, Périclès, converser avec toi, à cette époque où tu te surpassais toi-même ! »

Dès que Critias et Alcibiade se crurent plus habiles que les administrateurs de la cité, ils cessèrent de voir Socrate, qui ne leur avait jamais plu, et qui les blessait en leur faisant sentir leurs fautes, et se mêlèrent de politique, motif de leur liaison avec Socrate. Mais Criton s'attacha à Socrate, ainsi que Chéréphon, Chérécrate, Hermocrate, Simmias, Cébès, Phédonès¹, et

1. Criton, auteur de dialogues philosophiques et principal disciple de Socrate, a donné son nom à l'un des plus célèbres dialogues de Platon. Chéréphon, ami intime de Socrate, figure dans le *Gorgias* et le *Charmide* de Platon, et Aristophane, dans les *Nuées*, répand ses sarcasmes sur lui et sur son maître. Chérécrate, frère de Chéréphon, figurera plus loin dans ces *Mémoires*. Hermocrate n'est pas autrement connu. Simmias de Thèbes paraît dans le *Phédon*, le *Phèdre* et le *Criton* de Platon : c'était un des disciples les plus fidèles de Socrate. Cébès, de Thèbes, l'un des interlocuteurs du *Phédon*, était auteur de quelques dialogues; on lui attribue un *Tableau de la vie humaine*, dont il est question dans Lucien : *Maître de rhétorique*, 6; *Sur ceux qui sont aux gages des grands*, 42. On trouve ordinairement ce tableau

tant d'autres qui vivaient près de lui, non pour se former à l'éloquence de l'agora ou du tribunal, mais pour devenir vertueux et pour s'acquitter de leurs devoirs envers leur famille, leurs parents, leurs serviteurs, leurs amis, leur patrie, leurs concitoyens : or, jamais aucun d'eux, ni dans sa jeunesse, ni dans un âge plus avancé, ne fit le mal et ne fut accusé de le faire.

Mais Socrate, dit l'accusateur, enseignait à outrager les pères¹, en persuadant à ses disciples qu'il les rendait plus habiles que leurs pères, en leur disant que la loi permet de lier son père convaincu de folie, et en donnant pour preuve que l'homme instruit a le droit d'entraîner l'ignorant. Socrate pensait, au contraire, que, si un homme en entraînait un autre sous prétexte d'ignorance, il mériterait, à son tour, d'être entraîné par quiconque saurait ce qu'il ne sait pas : et voilà pourquoi il examinait souvent en quoi l'ignorance diffère de la folie : il croyait qu'on n'a pas tort d'enchaîner les fous dans leur propre intérêt et pour celui de leurs amis, tandis que les ignorants doivent apprendre ce qui leur est nécessaire de la bouche de ceux qui le savent.

Mais, dit l'accusateur, ce n'est pas seulement les pères, mais les autres parents que Socrate instruisait ses disciples à outrager, en leur disant que, quand on est malade ou engagé dans un procès, les parents ne servent à rien, mais bien les médecins ou les gens versés dans la chicane. De même, en parlant des amis, il disait que nous n'avons que faire de leur bienveillance, si elle ne peut nous servir ; que ceux-là seuls méritent notre estime qui savent ce qu'il faut savoir, et sont capables de l'enseigner. Et comme il persuadait aux jeunes gens qu'il était lui-même très-sage et très-capable de rendre les autres sages, il amenait ceux qui vivaient avec lui à n'avoir aucune estime pour les autres au prix de lui.

Je n'ignore point que Socrate tenait ce langage au sujet des pères, des parents et des amis : il ajoutait qu'après le départ de l'âme, en qui seule réside l'intelligence, on se hâte de faire disparaître le corps de la personne même la plus chère. Il disait aussi que l'homme, de son vivant, retranche de sa propre

à la suite des *Caractères* de Théophraste et du *Manuel* d'Épictète, édition Tauchnitz. Phédonès, de Cyrène, suivant Platon, assistait à la mort de Socrate.

1. Voy., dans les *Nuées* d'Aristophane, la scène où Phidippide apprend à l'école de Socrate à battre son père et à prouver qu'il en a le droit. Aristophane, trad. de M. Artaud, p. 146 et suivantes.

main, ou fait retrancher par d'autres, ce qui, dans ce corps, objet de sa plus vive affection, lui semble inutile et superflu : ainsi les hommes coupent eux-mêmes leurs ongles, leurs cheveux, leurs cors; ils se donnent aux médecins à tailler et à brûler, avec force douleurs et souffrances, et ils croient encore leur devoir un salaire en échange; enfin, ils crachent leur salive le plus loin possible de leur bouche, parce qu'elle ne leur sert à rien, en séjournant en eux, et qu'elle leur nuit bien plutôt. Or, il parlait ainsi, non pour apprendre à enterrer son père tout vivant, ni à se couper soi-même en morceaux; mais, en montrant que ce qui est absurde est sans estime, il enseignait à faire tous ses efforts pour devenir le plus sage et le plus utile possible, afin que, voulant obtenir l'estime d'un père, d'un frère, ou de n'importe quelle autre personne, on ne se fiât pas aux liens seuls de la parenté, mais qu'on essayât d'être utile à ceux dont on souhaitait l'estime.

L'accusateur prétend que Socrate faisait un choix des passages les plus mauvais des poètes en renom, et s'en servait comme de preuves pour former ses disciples au crime et à la violence. Ainsi, quand il empruntait ce vers d'Hésiode¹ :

Agir n'est pas honteux, ne pas agir c'est mal,

c'était pour montrer le poète engageant à ne reculer devant rien d'injuste ou de honteux, mais à tout faire pour le gain. Nullement : lorsque Socrate reconnaissait que l'action est utile et honorable pour l'homme, tandis que l'inaction est nuisible et honteuse, que l'une est un bien et l'autre un mal, il disait que ceux qui font quelque chose de bien agissent, et agissent comme il faut, tandis que ceux qui jouent aux dés ou qui se livrent à d'autres occupations mauvaises ou funestes, il les appelait des oisifs. Compris ainsi, rien n'est plus vrai que le vers :

Agir n'est pas honteux, ne pas agir c'est mal.

L'accusateur dit encore que Socrate citait souvent ces vers d'Homère, où il est dit qu'Ulysse²,

Quand il voyait un roi, quelque héros d'élite,

L'arrêtait, en tenant ce langage flatteur :

« Fils d'un dieu, ne fais point comme un homme sans cœur;

1. *Travaux et Jours*, v. 343.

2. *Iliade*, II, v. 188-191, 198-202.

Reste assis, et fais seoir ta phalange guerrière. »
 Mais, s'il apercevait quelque soldat vulgaire,
 S'il entendait ses cris, il le frappait soudain
 De son sceptre, et disait d'un ton brusque et hautain :
 « Reste assis, misérable, écoute la parole
 De qui vaut mieux que toi, race vaine et frivole,
 Sans cœur dans les combats, sans valeur au conseil ! »

Ces vers, Socrate les expliquait comme si le poëte eût approuvé qu'on frappât les plébéiens et les pauvres. Mais Socrate ne disait pas un mot de cela, ou bien il aurait cru qu'il fallait le frapper lui-même : il disait que les hommes nuls dans le conseil et dans l'action, incapables, au besoin, de venir en aide à l'armée, à l'État et au peuple, et, malgré cela, pleins d'audace, doivent être réprimés par tous les moyens, fussent-ils comptés parmi les riches. Tout au contraire, Socrate se montrait ouvertement ami du peuple et philanthrope. En effet, escorté de nombreux disciples, Athéniens et étrangers, il ne tira jamais aucun profit de ce commerce, mais il leur communiquait à tous, sans réserve, son propre bien ; de sorte que quelques-uns d'entre eux vendirent fort cher à d'autres ce qu'ils avaient reçu gratuitement de lui, et ne se montrèrent point, comme lui, amis du peuple, attendu qu'ils refusaient de s'entretenir avec qui ne pouvait les payer¹. Ainsi Socrate a donné aux yeux des autres hommes beaucoup plus de relief à notre république que Lichas à celle des Lacédémoniens, bien que celui-ci se soit fait un nom par ce que nous allons dire. Ce Lichas², pendant les gymnopédies³, recevait à sa table les étrangers qui se trouvaient à Lacédémone. Socrate, répandant son bien durant tout le cours de sa vie, rendait les plus grands services à tous ceux qui voulaient ; il renvoyait meilleurs ceux qui vivaient avec lui.

Ma conviction est donc que Socrate, avec un tel caractère,

1. Ce reproche s'adresse spécialement à Aristippe de Cyrène.

2. Lichas, fils d'Arcésilas, avait coutume de nourrir à ses frais les étrangers attirés dans sa patrie par quelque grande fête nationale. Voici ce qu'en dit Plutarque dans la *Vie de Cimon*, chap. x : « Lichas le spartiate s'est fait un nom célèbre parmi les Grecs, uniquement parce qu'il recevait chez lui les étrangers au temps des gymnopédies. » Cf. ce que dit Valère-Maxime, IV, viii, sur la bienfaisance d'un certain Gillias d'Agrigente.

3. Les gymnopédies étaient des fêtes lacédémoniennes, pendant lesquelles un chœur d'enfants et un chœur d'hommes dansaient nus en chantant des péans autour des statues d'Apollon, de Diane et de Latone, en commémoration de la victoire remportée à Thyrée sur les Argiens. Voy. *Athénée*, xv, p. 78 ; Lucien, *de la Danse*, 42, t. I, p. 483 de notre traduction.

méritait de notre cité plutôt des honneurs que la mort : et, si l'on examine le fait d'après les lois, on sera de cet avis. D'après les lois, quiconque est pris à voler, à dérober des habits, à couper des bourses, à percer des murs, à asservir des hommes, à piller des temples, est passible de la peine de mort : tous crimes dont Socrate s'est abstenu plus que personne. Jamais il n'est arrivé à la république d'échec à la guerre, de sédition, de trahison, ou tout autre mal qui lui fût imputable : jamais particulier ne fut dépouillé par lui de ses biens, ou plongé dans le malheur : non, jamais il ne fut accusé de rien de semblable. Comment donc pourrait-il être mis en jugement, lui qui, loin de prétendre qu'il n'y a pas de dieux, comme le porte l'acte d'accusation, s'est déjà montré plus que personne plein de respect pour les dieux ; loin de corrompre les jeunes gens, comme l'accusation le lui reproche, détruisait, aux yeux de tous, les mauvaises passions de ses disciples, et cherchait à leur inspirer l'amour de cette vertu si belle et si sublime qui a fait fleurir les cités et les maisons : en agissant ainsi, comment n'a-t-il pas mérité le plus grand honneur dans sa patrie ?

CHAPITRE III.

La vie de Socrate a été consacrée tout entière à la pratique et à l'exemple du bien. Plein de respect envers les dieux, il a toujours aussi fait preuve de tempérance.

Comment Socrate me paraissait rendre service à ses disciples, soit en se montrant dans la pratique tel qu'il était réellement, soit en conversant avec eux, c'est ce que je vais écrire en recueillant de mon mieux mes souvenirs. Pour ce qui regarde les dieux, on le voyait, dans sa conduite et ses paroles, se conformer aux réponses que fait la Pythie à ceux qui lui demandent de quelle manière il faut agir au sujet des sacrifices, des honneurs à rendre aux ancêtres, ou tout autre objet de cette nature. La Pythie déclare par un oracle que quiconque agit sur ce point conformément aux lois de la patrie agit pieusement. Or, Socrate agissait ainsi et engageait les autres à faire de même, regardant tous ceux qui tenaient une conduite différente comme des hommes étranges et insensés. Il demandait simplement aux dieux de lui accorder les biens,

persuadé que les dieux savent parfaitement quels sont ces biens¹ : leur demander de l'or, de l'argent, le pouvoir, ou toute autre chose semblable, c'était, à son avis, leur demander l'issue d'un coup de dé, d'un combat, ou toute autre chose dont on ne peut savoir comment cela tournera. Modeste dans ses offrandes, parce que sa fortune était modeste, il croyait ne pas rester au-dessous de ces riches qui, avec de grands biens, offrent de nombreuses et grandes victimes. Les dieux, disait-il, agiraient mal, s'ils acceptaient avec plus de plaisir les grandes offrandes que les petites : car souvent les dons des méchants leur agréeraient plus que ceux des bons ; et l'homme, à son tour, croirait la vie peu de chose, si les dons des hommes vertueux étaient moins agréables aux dieux que ceux des méchants. Au contraire, il croyait que les offrandes des personnes les plus pieuses étaient celles qui plaisaient le plus aux dieux. Il louait aussi ce vers² :

Selon votre pouvoir offrez aux immortels ;

et il prétendait qu'avec les amis, les hôtes, dans toutes les circonstances de la vie, c'était un excellent précepte que celui-ci :

Selon votre pouvoir,...

S'il lui semblait recevoir quelque avis des dieux, on l'eût moins facilement déterminé à agir contre cet avis qu'à prendre, dans une marche, un guide aveugle et ignorant le chemin au lieu d'un homme clairvoyant et connaissant la route : il accusait de folie ceux qui agissent contre les avis des dieux, pour se mettre à l'abri de la mauvaise opinion des hommes³. Pour lui, tout ce qui venait de l'homme lui paraissait bien inférieur aux avis de la divinité.

Il avait façonné son âme et son corps à un régime tel, qu'en l'adoptant, sauf une intervention d'en haut, on serait sûr de vivre en toute confiance et en pleine sécurité, avec de quoi suffire à une aussi modeste dépense. Il était si frugal, que je ne sais personne qui ne pourrait travailler assez peu pour ne pas gagner ce dont Socrate se contentait : il ne prenait de nourriture qu'autant qu'il avait plaisir à manger, et il arrivait à son repas dans une disposition telle que la faim lui ser-

1. Cf. Platon, 2^e *Alcibiade*, et Valère Maxime, VII, II.

2. Hésiode, *Trav. et jours.*, v. 336.

3. Dans le *Phèdre* de Platon on trouve cette maxime du poète Ibycus : Qu'il ne faut point commettre une faute devant les dieux pour acheter à ce prix l'estime des hommes.

vait d'assaisonnement ¹ : toute boisson lui était agréable, parce qu'il ne buvait jamais sans avoir soif. S'il voulait bien se rendre à un repas où il était convié, ce soin si pénible à la plupart des hommes, de ne pas se gorger outre mesure, il le prenait avec la plus grande facilité : pour ceux qui ne pouvaient en faire autant, il leur conseillait de ne pas manger sans appétit, et de ne pas boire sans soif. « C'est là, disait-il, ce qui fait mal au ventre, à la tête et à l'âme. » Il ajoutait, en plaisantant, que, selon lui, Circé employait l'abondance des mets pour changer les hommes en pourceaux, et qu'Ulysse devait aux conseils de Mercure ², à sa tempérance naturelle et à son abstention de mets servis en surabondance, de n'avoir pas été changé en pourceau. C'est ainsi que, sur cette question, il mêlait le plaisant au sérieux.

Quant à ce qui regarde l'amour, il conseillait de fuir bravement la société des personnes belles. « Il n'est pas aisé, disait-il, de rester sage dans leur commerce. » Un jour donc ayant appris que Critobule, fils de Criton ³, avait donné un baiser au fils d'Alcibiade, garçon charmant, il tint ce discours à Xénophon, en présence même de Critobule : « Dis-moi, Xénophon, ne croyais-tu pas que Critobule fût un sage plutôt qu'un amoureux indiscret, un homme prudent plutôt qu'un insensé et un aventurier ? — Assurément, dit Xénophon. — Eh bien, regarde-le maintenant comme le plus bouillant et le plus entreprenant des hommes : il est capable de se jeter tête baissée sur les épées et de sauter dans le feu. — Que lui as-tu donc vu faire, dit Xénophon, pour l'accuser ainsi ? — N'a-t-il pas eu l'audace de donner un baiser au fils d'Alcibiade, ce garçon si joli et si frais ? — Mais si c'est là, dit Xénophon, l'acte d'un aventurier, il me semble que je pourrais bien moi-même courir pareille aventure. — Malheureux ! dit Socrate, sais-tu ce qui t'arriverait, si tu donnais un baiser à un joli gar-

¹. Le mot ὄψον dit plus en grec. « Les anciens Athéniens donnaient ce nom à l'ensemble des mets qui composaient soit un simple repas, soit un festin. Originellement on désignait ainsi tous les aliments qui n'étaient pas une préparation de grains. Du temps de Platon, l'*opson* comprenait le sel, les olives, le fromage, les choux, les figues, les baies de myrte, les noix, les légumes secs, toutes sortes de légumes, ainsi que les préparations de chair et de poisson. Plus tard, la signification changea, et l'on n'entendit plus par *opson* que le poisson, mets favori des gourmands et des gens délicats. » CH. DEZOBRY. — Cf. Cicéron, *Tusculanes*, V, xxxiv.

². Voy. dans Homère, *Odyssée*, X, 239 et suivantes, la fable de Circé.

³. Son frère, d'après Schneider et Weiske.

çon¹ ? Ignores-tu que de libre tu deviendrais aussitôt esclave ? que tu dépenserais beaucoup pour des plaisirs funestes ? que tu n'aurais plus de cœur à rechercher ce qui est beau et bien ? que tu serais contraint de poursuivre ce que ne poursuivrait pas même un fou ? — Par Hercule ! dit Xénophon, quelle terrible puissance tu donnes à un baiser ! — En es-tu donc étonné, dit Socrate ? Ne sais-tu pas que les tarentules, qui ne sont pas plus grosses que des demi-oboles, seulement approchées de la bouche, causent aux hommes des douleurs terribles et les privent de la raison ? — Par Jupiter ! c'est vrai, dit Xénophon ; mais c'est que les tarentules insinuent je ne sais quoi avec leur morsure. — Insensé, dit Socrate, ne crois-tu pas qu'il y a dans le baiser d'un beau garçon quelque chose que tu ne saurais voir ? Ignores-tu que ce monstre, qu'on appelle un homme frais et joli, est d'autant plus redoutable, comparé aux tarentules, que celles-ci blessent en touchant, tandis que l'autre, sans toucher, mais par son aspect seul, lance même de fort loin je ne sais quoi qui jette dans le délire ? Peut-être même donne-t-on le nom d'archers aux Amours, parce que les beaux garçons blessent de loin. Ainsi, Xénophon, je te conseille, quand tu verras une personne belle, de fuir sans te retourner. Pour toi, Critobule, je te conseille de voyager une année entière : c'est à peine si tout ce temps suffit à guérir ta morsure. »

En amour donc il était d'avis que ceux qui ne peuvent maîtriser leur fougue, en usent comme de tout ce que l'âme réprouverait sans un besoin impérieux du corps, besoin dont la satisfaction ne doit pourtant imposer à l'âme aucune contrainte. Pour lui, on le voyait si bien armé contre ces sortes de délires, qu'il s'éloignait plus facilement des beaux et jolis garçons, que d'autres des gens laids et difformes.

Telle était sa manière d'être à propos du boire, du manger et des plaisirs des sens ; il pensait sur ce point éprouver autant de joie à se satisfaire que ceux qui s'y donnent beaucoup de mal, et s'exposer, d'autre part, à beaucoup moins de peine.

1. Cf. *Banquet*, chap. iv ; et Lucien, *les Sectes à l'encan*, 49 ; t. I, p. 209 de notre traduction.

CHAPITRE IV.

Il y a des dieux et ils veillent sur les hommes.

Si quelques personnes s'imaginent, comme plusieurs l'écrivent et le disent par conjecture, que Socrate possédait le plus grand talent pour inviter les hommes à marcher vers la vertu, mais qu'il était incapable de les y faire pénétrer, qu'elles examinent non-seulement les questions au moyen desquelles il confondait, par manière de correction, ceux qui prétendaient tout savoir, ainsi que les entretiens qu'il avait chaque jour avec ses disciples, et qu'elles jugent alors s'il était capable de rendre meilleurs ceux qui vivaient auprès de lui. Je raconterai d'abord la conversation que je lui ai entendu tenir au sujet de la divinité, avec Aristodème, surnommé le Petit¹. Il avait appris que cet Aristodème n'offrait aux dieux ni sacrifices, ni prières, qu'il n'avait point recours à la divination, qu'il raillait même ceux qui observaient ces pratiques. « Dis-moi, Aristodème, lui demanda-t-il, y a-t-il des hommes que tu admires pour leur habileté? — Oui, certes. — Dis-nous donc leurs noms. — Dans la poésie épique j'admire surtout Homère, dans le dithyrambe Mélanippide², dans la tragédie Sophocle, dans la statuaire Polyclète³, dans la peinture Zeuxis⁴. — Quels sont à tes yeux les plus dignes d'admiration, de ceux qui créent des images sans raison et sans mouvement ou bien des êtres intelligents et animés? — Avant tout, par Jupiter, ceux qui créent des êtres animés, si cependant ces êtres ne sont pas l'œuvre du hasard, mais d'une intelligence. — Mais entre

1. Aristodème, l'un des amis les plus dévoués de Socrate, est également appelé le *Petit* dans le *Banquet* de Platon.

2. Mélanippide de Mélôs, fils de Criton, florissait vers 520 avant l'ère chrétienne : il ne reste de lui que très-peu de fragments.

3. Polyclète, ou plus correctement Polyclite, que Socrate place ici au-dessus de Phidias, était de Siccyone ou d'Argos. Son chef-d'œuvre était une *Junon* de 10 mètres de hauteur, dont la tête, la poitrine, les bras et les pieds étaient d'ivoire, et les vêtements d'or. Il avait fait aussi une statue modèle, dite le *canon*, c'est-à-dire la *règle*, où il avait établi la perfection des formes humaines, Voy. Lucien, *de la Danse*, 75, et *Pérégrinus*, 9.

4. Le célèbre peintre Zeuxis de Samos florissait vers l'an 460 avant J. C. Voy., sur un de ses plus célèbres tableaux, Lucien, *Zeuxis ou Antiochus*, t. I, p. 338 et suivantes de notre traduction.

les œuvres dont la destination n'est pas manifeste, et celles dont l'utilité est incontestable, lesquelles considères-tu comme un produit du hasard ou bien d'une intelligence? — Il est juste de dire que celles qui ont un but d'utilité sont le produit d'une intelligence⁴. — Ne te semble-t-il donc pas que celui qui, dès l'origine, a fait les hommes, leur a donné dans une vue d'utilité chacun des organes au moyen desquels ils éprouvent des sensations, des yeux pour voir ce qui est visible, des oreilles pour entendre ce qui peut être entendu? Les odeurs. si nous n'avions pas de narines, à quoi nous serviraient-elles? Y aurait-il une sensation de ce qui est doux, de ce qui est amer, de tout ce qui est agréable à la bouche, si la langue n'avait été créée pour le discerner? En outre, ne trouves-tu pas qu'on doive regarder comme un acte de prévoyance que la vue étant un organe faible, elle soit munie de paupières, qui s'ouvrent au besoin et se ferment durant le sommeil; que, pour la protéger contre les vents, elle soit munie d'un crible de cils; que les sourcils forment une gouttière au-dessus des yeux, de sorte que la sueur qui découle de la tête ne puisse leur faire mal; que l'oreille reçoive tous les sons, sans se remplir jamais; que, chez tous les animaux, les dents de devant soient propres à couper, et les molaires à broyer les aliments qu'elles en reçoivent; que la bouche, par où les animaux introduisent la nourriture qu'ils désirent, soit placée près des yeux et des narines, tandis que les déjections, qui nous dégoûtent, ont leur canaux éloignés et détournés aussi loin que possible de nos organes? Tous ces ouvrages d'une si haute prévoyance, doutes-tu si tu dois les attribuer au hasard ou à une intelligence? — Non, par Jupiter, dit Aristodème; mais quand on y regarde, cela ressemble parfaitement à l'œuvre de quelque ouvrier sage et ami des êtres qui respirent. — Et le désir donné aux créatures de se reproduire, et le désir inspiré aux mères de nourrir leur fruit, et chez ce fruit le plus grand amour de la vie et la plus grande crainte de la mort? — Évidemment tout cela paraît des inventions d'un

4. « Remarquons ici le principe des causes finales, appliqué à la démonstration de l'existence de la divinité. Ce principe, méconnu par l'école d'Ionie en général, posé par Anaxagore, mais resté trop peu fécond entre ses mains, a été largement développé par Socrate et Platon. Comparez toute la suite de ce chapitre avec ce que dit Cicéron, *De nat. Deor.*, II, LVI et suivants. » H. MARTIN. Cf. le *Traité de l'existence de Dieu* de Fénelon, et le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même* de Bossuet.

être qui avait décidé qu'il existerait des animaux. — Maintenant, crois-tu que tu sois un être pourvu de quelque intelligence et qu'ailleurs il n'y ait rien d'intelligent; et cela, quand tu sais que tu n'as dans ton corps qu'une parcelle de la vaste étendue de la terre, une goutte de la masse des eaux, et que sur l'immense quantité des éléments quelques faibles parties ont servi à organiser ton corps? Penses-tu que toi seul auras eu le bonheur de ravir une intelligence qui, par suite, n'est nulle part ailleurs, et que ces êtres infinis, par rapport à toi, en nombre et en grandeur seraient maintenus en ordre par une force inintelligente? — Je le nie, par Jupiter! car je n'en vois pas les maîtres, comme je vois les artisans des œuvres qui se font ici-bas. — Tu ne vois pas non plus ton âme, qui est la maîtresse de ton corps, de sorte que tu pourrais dire, par la même raison, que tu ne fais rien avec intelligence, mais tout au hasard¹. » Alors Aristodème : « Certes, Socrate, je ne méprise point la divinité, mais je la crois trop grande pour avoir besoin de mon culte. — Cependant, dit Socrate, plus l'être qui veut bien agréer tes hommages est grand, plus tu dois l'honorer. — Sache-le bien, si je croyais que les dieux ont quelque souci des hommes, je ne les négligerais point. — Comment! tu ne crois pas qu'ils en aient souci, eux qui tout d'abord ont accordé à l'homme, seul de tous les animaux, la faculté de se tenir debout? Or, cette attitude lui permet de porter plus loin sa vue, de mieux contempler les objets qui sont au-dessus de lui, et d'être moins exposé aux dangers. Ils ont placé en haut les yeux, les oreilles, la bouche; et, tandis qu'ils donnaient aux autres animaux attachés au sol des pieds qui leur permettent seulement de changer de place, ils ont de plus accordé à l'homme des mains, à l'aide desquelles nous accomplissons la plupart des actes qui nous rendent plus heureux que les animaux. Tous les autres êtres ont une langue; celle de l'homme est la seule qui soit faite de manière à ce qu'en touchant les diverses parties de la bouche, elle articule des sons et communique aux autres tout ce que nous voulons exprimer. Parlerai-je des plaisirs de l'amour, dont la faculté, bornée, pour les autres animaux, à une saison de l'année, s'étend pour nous sans interruption jusqu'à la vieillesse? Il n'a donc pas suffi à la divinité de s'occuper du corps de l'homme, mais, ce qui est le point capital, elle a mis en lui l'âme la plus parfaite. En effet,

1. Cf. un beau passage de Cicéron, *Tuscul.*, I, chap. xxvii, xxviii et xxix.

quel est l'autre animal dont l'âme soit capable de reconnaître l'existence de ces dieux qui ont ordonné cet ensemble de corps immenses et splendides? Quelle autre espèce, sauf les hommes, rend un culte aux dieux? Quelle autre âme que celle de l'homme est plus en état de se prémunir contre la faim, la soif, le froid, le chaud, de guérir les maladies, de développer la force par l'exercice, de travailler pour acquérir la science, de se rappeler ce qu'elle a vu, entendu ou appris? N'est-il pas évident pour toi qu'entre les autres animaux les hommes vivent comme les dieux, supérieurs par la nature de leur corps et de leur âme? Avec le corps d'un bœuf et l'intelligence d'un homme, il serait impossible d'exécuter ce que l'on voudrait, à ce point que les êtres pourvus de mains, mais dénués d'intelligence, n'en sont pas plus avancés : et toi, qui as reçu ces deux avantages si précieux, tu ne crois pas que les dieux s'occupent de toi? Que faudra-t-il donc qu'ils fassent pour t'en convaincre? — Qu'ils m'envoient, comme tu dis qu'ils t'en envoient à toi-même, des avis sur ce que je dois faire ou ne point faire. — Mais quand ils parlent aux Athéniens qui les interrogent au moyen de la divination, crois-tu qu'ils ne te parlent pas aussi? Et de même, lorsque par des prodiges ils manifestent leur volonté aux Grecs, à tous les hommes, es-tu le seul qu'ils aient choisi pour te laisser dans l'oubli? Penses-tu que les dieux auraient mis dans les hommes cette croyance qu'ils sont capables de faire le bien et le mal, s'ils n'en avaient le pouvoir, et que les hommes, trompés par eux depuis tant de siècles, ne s'en seraient point encore aperçus? Ne vois-tu pas que les établissements humains les plus antiques et les plus sages, les États et les nations, sont aussi les plus religieux, que les époques les plus éclairées sont celles de la plus grande piété? Apprends, mon bon, que ton âme, enfermée dans ton corps, le gouverne comme il lui plaît. Il faut donc croire que l'intelligence qui réside dans l'univers dispose tout à son gré. Quoi! ta vue peut s'étendre à plusieurs stades, et l'œil de la divinité ne peut tout embrasser à la fois! Ton âme peut en même temps s'occuper de ce qui se passe ici, et en Égypte, et en Sicile, et l'intelligence de la divinité n'est pas capable de songer à tout dans un seul instant! Certes, si, en obligeant les hommes, tu reconnais ceux qui veulent aussi t'obliger; si, en leur rendant service, tu vois ceux qui sont prêts à te payer de retour; si, en délibérant avec eux, tu distingues ceux qui sont doués de prudence; de même, si en rendant hommage aux dieux tu essayes

de voir jusqu'à quel point ils veulent bien éclairer les hommes sur ce qui est caché, tu connaîtras quelle est la nature et la grandeur de cette divinité, qui peut à la fois tout voir, tout entendre, être présente partout, et prendre soin de tout ce qui existe. »

En parlant ainsi, Socrate me semblait apprendre à ses disciples à s'abstenir de toute action impie, injuste et honteuse, non-seulement en présence des hommes, mais encore dans la solitude, puisqu'ils seraient convaincus que rien de ce qu'ils pourraient faire n'échapperait aux dieux.

CHAPITRE V.

Comment Socrate enseignait la tempérance à ses disciples.

Si l'on ne peut nier que la tempérance ne soit pour un homme une belle et utile acquisition, examinons si les paroles de Socrate y faisaient faire des progrès, quand il s'exprimait ainsi : « Citoyens, s'il nous survenait une guerre, et que, voulant choisir un homme capable, avant tout, de nous sauver et de soumettre les ennemis, nous en connuissions un qui fût esclave de son ventre, du vin, des plaisirs de l'amour, de la mollesse et du sommeil, irions-nous le choisir ? Comment pourrions-nous supposer qu'un pareil homme nous sauvât et triomphât des ennemis ? Si nous voulions, à la fin de notre vie, confier à quelqu'un l'éducation de nos garçons, l'honneur de nos filles, le soin de notre bien, croirions-nous l'homme intempérant digne d'une telle confiance ? Donnerions-nous à un esclave intempérant la garde de nos troupeaux, de nos greniers, la surveillance de nos travaux ? L'accepterions-nous, même gratuitement, comme intendant et comme pourvoyeur ? Ainsi, puisque nous ne voudrions pas même d'un esclave intempérant, comment n'attacherions-nous pas de l'importance à nous défendre de lui ressembler ? En effet, on ne peut pas dire que, de même que les avares, en dépouillant les autres de leurs biens, se figurent qu'ils s'enrichissent, l'intempérant soit nuisible aux autres, mais utile à lui-même : au contraire, s'il fait du mal aux autres, il s'en fait plus encore, puisque ce qu'il y a de plus pernicieux c'est de ruiner, en même temps que sa maison, son corps et son esprit. Et dans le commerce de la

vie, peut-on se plaire avec un homme qui préfère à ses amis le vin et la bonne chère, ou qui aime mieux les prostituées que ses compagnons? N'est-ce pas un devoir, pour quiconque regarde la tempérance comme la base de la vertu, de l'affermir d'abord dans son âme? Sans elle, comment apprendre le bien et le pratiquer dignement? Quel homme, esclave de ses passions, ne dégrade pas honteusement son corps et son âme? Il me semble, par Junon ¹! que tout homme libre doit demander aux dieux de n'avoir pas un tel esclave, et tout homme esclave de ces passions de rencontrer de bons maîtres; autrement il est perdu. » Voilà ce qu'il disait, et ses actions plus encore que ses paroles témoignaient de sa tempérance: supérieur non-seulement aux plaisirs des sens, mais à ceux que procure la richesse, il pensait que recevoir de l'argent du premier venu, c'était se donner un maître et s'asservir à la plus honteuse servitude.

CHAPITRE VI.

Socrate réfute le sophiste Antiphon, qui lui reprochait sa frugalité, sa simplicité et sa coutume d'enseigner gratuitement.

Il convient ici de ne point passer sous silence l'entretien qu'il eut avec le sophiste Antiphon ². Un jour, Antiphon, qui voulait enlever à Socrate ses disciples, l'aborde et lui dit en leur présence: « Je croyais, Socrate, que les philosophes de profession devaient être plus heureux; mais toi, tu me parais avoir retiré tout le contraire de la philosophie. Tu vis de telle sorte qu'il n'y a pas d'esclave qui voudrît vivre sous un pareil maître; tu te nourris des plus grossiers aliments, tu bois les plus vils breuvages; non-seulement tu as un méchant vêtement, mais il te sert l'été comme l'hiver; tu vas sans chaussures ni tunique ³. Et cependant tu ne reçois aucun argent,

1. Ce serment, quoique particulier aux femmes, est souvent dans la bouche de Socrate.

2. Il y a eu plusieurs Antiphon, entre autre un poète tragique et un orateur distingué du bourg de Rhamnuse, surnommé Nestor à cause de son éloquence; mais il ne faut pas les confondre avec le sophiste dont il s'agit ici, que son style apprêté avait fait surnommer l'*assaisonneur de mots*, et dont le désintéressement n'était pas la vertu dominante.

3. Les Cyniques ont renchéri sur ces habitudes de Socrate. Voy. le dialogue de Lucien intitulé *le Cynique*, t. II, p. 487 de notre traduction.

quoique l'argent soit agréable à prendre, et qu'il permette à ceux qui le possèdent de vivre avec plus d'indépendance et de douceur. Si donc, à la manière des autres maîtres, qui forment leurs disciples à leur ressembler, tu instruis ainsi les tiens, tu peux te considérer comme un professeur de misère. A ces mots Socrate répond : « Tu t'es fait, je crois, Antiphon, une si triste idée de mon existence, que je t'ai conduit à mieux aimer mourir que de vivre comme moi. Eh bien donc, examinons en quoi tu trouves ma vie si pénible. Est-ce parce que, à l'opposé de ceux qui, exigeant un salaire, sont obligés de faire ce qui le leur rapporte, moi qui ne reçois rien, je ne suis pas forcé de m'entretenir avec qui je ne veux pas ? Trouves-tu mon existence misérable, parce que ma nourriture est moins saine que la tienne, ou moins fortifiante ? ou bien parce que mes aliments sont plus difficiles à trouver que les tiens, plus rares, plus délicats ? ou bien encore parce que les mets que tu prépares t'agrément plus que les miens à moi ? Ne sais-tu pas que celui qui mange avec plaisir n'a pas besoin d'assaisonnement ; que celui qui boit avec plaisir se passe aisément de la boisson qu'il n'a pas ? Quant aux vêtements, tu sais que ceux qui en changent n'en changent qu'à cause du froid et de la chaleur ; que si l'on porte des chaussures, c'est pour que les pieds ne soient point arrêtés dans leur marche par ce qui peut les blesser. T'es-tu jamais aperçu que le froid m'ait fait rester davantage à la maison ? que, pendant la chaleur, je me sois battu pour avoir de l'ombre ? qu'un mal de pieds m'ait empêché d'aller où je voulais ? Ignores-tu que des personnes faibles de corps, deviennent, grâce à certains exercices, plus fortes que celles qui ne s'y sont pas exercées, et capables de les supporter plus aisément ? Et tu ne crois pas que moi, qui me suis exercé le corps à braver toutes les influences, je les supporte plus aisément que toi qui ne t'y es point exercé ? Si je ne suis point esclave de mon ventre, du sommeil, de la lubricité, penses-tu qu'il y en ait une cause plus puissante que l'expérience de plaisirs plus doux, lesquels ne flattent pas seulement à l'instant même, mais font espérer des avantages continuels ? Tu sais que, sans l'espoir du succès, on ne goûte aucune jouissance, tandis que si l'on pense réussir dans l'agriculture, dans la navigation ou dans toute autre profession que ce soit, on s'y livre avec autant de joie que si l'on réussissait déjà. Crois-tu cependant que ce soit là un bonheur égal à celui que donne l'espoir de se rendre meilleur soi-même et ses amis ? Telle est pourtant

l'opinion dans laquelle je persiste. S'il faut servir ses amis ou sa patrie, qui donc en aura plus le loisir, de celui qui vit comme je fais, ou de celui qui embrasse la manière de vivre dont tu te glorifies ? Qui se mettra le plus aisément en campagne, de celui qui ne saurait vivre sans une table somptueuse ou de celui qui se contente de ce qu'il a sous la main ? Qui capitulera le plus promptement, de celui qui a besoin des mets les plus difficiles à trouver, ou de celui qui est satisfait des aliments les plus vulgaires ? Tu sembles, Antiphon, mettre le bonheur dans les délices et la magnificence ; pour moi, je crois que la divinité n'a besoin de rien ; que, moins on a de besoins, plus on se rapproche d'elle ; et, comme la divinité est la perfection même, ce qui se rapproche le plus de la divinité, se rapproche le plus de la perfection. »

Un autre jour, Antiphon disait encore à Socrate : « Socrate, je te crois un homme juste, mais pas tout à fait un homme sage. Il me paraît d'ailleurs que tu es aussi de cet avis ; et voilà pourquoi tu ne fais point argent de tes leçons. Cependant ton manteau, ta maison, et rien de ce qui t'appartient et que tu crois valoir quelque argent, tu ne le donnerais gratuitement à personne, ni pour un prix au-dessous de sa valeur. Il est clair que, si tu estimais aussi tes leçons, tu te les ferais payer ce qu'elles valent. Tu es donc un honnête homme, puisque tu ne trompes pas par cupidité, mais non point un sage, puisque tu ne sais rien qui soit de quelque valeur. » A cela Socrate répondit : « Antiphon, n'est-il pas d'usage parmi nous qu'on peut faire de la beauté comme de la sagesse un emploi honnête ou honteux ? Quiconque trafique de la beauté avec qui veut la lui payer, s'appelle un prostitué ; mais celui qui, connaissant un homme épris de la vertu, cherche à s'en faire un ami, on le regarde comme un homme sensé. Il en est de même de la sagesse : ceux qui en trafiquent avec qui veut la leur payer, s'appellent sophistes ou bien prostitués ; mais celui qui, reconnaissant dans un autre un bon naturel, lui enseigne tout ce qu'il sait de bien et s'en fait un ami, on le regarde comme fidèle aux devoirs d'un bon citoyen. Moi de même, Antiphon : ainsi qu'un autre est heureux d'avoir un bon cheval, un chien, un oiseau, je suis heureux, et plus encore, d'avoir de bons amis. Tout ce que je sais de bien, je le leur apprend, et j'y ajoute tout ce qui peut les aider à devenir vertueux. Les trésors que les anciens sages nous ont laissés dans leurs livres, je les parcours en société de mes amis ;

si nous rencontrons quelque chose de bien, nous le recueillons, et nous regardons comme un grand profit de nous être utiles les uns aux autres. »

Pour moi, quand j'entendais ces paroles, je croyais que Socrate était heureux et qu'il conduisait ses auditeurs à la vertu.

Une autre fois encore, Antiphon lui ayant demandé pourquoi, s'il se flattait de rendre les autres habiles dans la politique, il ne s'occupait pas lui-même de la politique, qu'il prétendait connaître : « Lequel vaut donc mieux, Antiphon, répondit Socrate, de m'occuper tout seul de politique ou de consacrer mes soins à rendre un grand nombre de gens capables de s'en occuper? »

CHAPITRE VII.

Comment Socrate détournait ses disciples du charlatanisme
et de l'ostentation.

Examinons encore si, en détournant ses disciples du charlatanisme, il les tournait à la pratique de la vertu ; car il disait toujours qu'il n'y a pas de plus beau chemin vers la gloire que quand un homme de bien est réellement tel qu'il veut paraître. Et la vérité de son assertion, il la prouvait ainsi : « Supposons, disait-il, qu'un homme, qui ne serait pas bon joueur de flûte, voulût le paraître, que devrait-il faire ? Ne lui faudrait-il pas se donner artificiellement tous les dehors des bons joueurs de flûte ? Et d'abord, comme les bons artistes possèdent un bel attirail, et s'entourent de nombreux acolytes, il lui faudrait faire de même ; ensuite, comme ils ont un grand nombre de gens qui les prônent, il devrait aussi se procurer beaucoup de prôneurs¹. Cependant il ne devrait jamais se mettre à l'œuvre, ou bien il se couvrirait aussitôt de ridicule,

4. Lucien, dans son *Maître de rhétorique*, 21, parle ainsi de ces sortes de *claqueurs* : « Ayez des amis qui trépignent sans cesse et vous payent ainsi le prix de vos diners. S'ils s'aperçoivent que vous allez faiblir, ils doivent alors vous tendre la main, et vous ménager, en applaudissant, le temps de retrouver ce que vous voulez dire. Un de vos premiers soins, en effet, est de vous former un chœur dévoué et qui chante avec ensemble. »

et serait convaincu d'être non-seulement un mauvais artiste, mais un charlatan¹. Malgré cela, dépensant beaucoup sans y rien gagner, perdu, en outre, de réputation, comment n'aurait-il pas une vie pénible, inutile et ridicule? De même, si un homme voulait se donner pour bon pilote et pour bon général, sans l'être réellement, voyons ce qui lui arriverait. Est-ce que son désir de passer pour un homme capable de remplir ces emplois, sans pouvoir le persuader, ne le rendrait pas malheureux? Et parvint-il à le persuader, ne serait-il pas plus malheureux encore? En effet, chargé de conduire un vaisseau sans le savoir, ou bien de commander une armée, il perdrait ceux même qu'il voudrait sauver, et se retirerait chargé de honte et de mépris. »

Socrate faisait voir de la même manière qu'il n'y a nul profit à se faire passer pour un homme riche, courageux ou robuste, quand on ne l'est pas. Chargé d'emplois au-dessus de ses forces, et ne pouvant les remplir, tout en en paraissant capable, on n'obtient aucune indulgence. Il appelait fourbe insigne celui qui vole de l'argent ou tout autre objet qu'il a reçu de confiance, mais fourbe plus grand encore l'homme sans valeur, dont l'effronterie cherche à convaincre qu'il est capable de diriger l'État. Pour moi, je crois que Socrate détournait ses disciples du charlatanisme, en leur tenant ce langage.

1. On lira avec intérêt, je l'espère, comme un commentaire naturel de ce passage, l'anecdote racontée par Lucien sur un certain Évangélus qui vint se faire siffler et fouetter aux jeux pythiques. Voy. Lucien, *Contre un ignorant bibliomane*, t. II, p. 275 et suivantes de notre traduction.

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

Entretien de Socrate avec Aristippe de Cyrène au sujet des plaisirs
et de la tempérance. Apologue de Prodicus.

Il me semblait encore que Socrate, par de semblables discours, exerçait ses disciples à pratiquer l'abstention en face de la bonne chère, du vin, de la lubricité, du sommeil, et la résistance au froid, à la chaleur, à la fatigue. Sachant que l'un d'eux s'abandonnait sans retenue à tous ces excès : « Dis-moi donc, Aristippe¹, lui dit-il, si l'on te mettait dans l'obligation d'élever deux jeunes gens, l'un pour être capable de commander, l'autre pour ne point rechercher le pouvoir, comment formerais-tu chacun d'eux? Veux-tu que notre examen commence par la nourriture, c'est-à-dire par les premiers éléments? — Oui, répondit Aristippe; car la nourriture me paraît être le principe de l'éducation : sans la nourriture, il serait impossible de vivre. — N'est-il pas probable qu'à l'heure des repas tous les deux voudront prendre des aliments? — Sans aucun doute. — Si cependant il faut s'occuper d'une affaire pressante au lieu de satisfaire son appétit, auquel des deux en ferons-nous prendre l'habitude? — Par Jupiter, à celui qui est élevé pour commander, afin que les affaires de l'État ne soient pas en souffrance pendant sa gestion. — Et lorsqu'ils

1. C'est le fameux Aristippe de Cyrène, fondateur d'un système de morale qui fait consister le souverain bien dans l'émotion actuelle du plaisir, avec cette restriction qu'il faut en jouir sans en être l'esclave, et qu'on doit fuir les voluptés qui dégradent ou entraînent la douleur après elle. Voy. comment il est raillé par Lucien dans *les Sectes à l'encaïn*, 42. Cf. *Dialog. des morts*, XX, 4; *Doubl. acc.*, 23; *Hist. vér.*, II, 48. Nous verrons plus loin une autre discussion de Socrate avec Aristippe, livre III, chap. VIII.

voudront boire, n'est-ce pas encore celui-ci que nous accoutumerons à résister à la soif? — Assurément. — Et s'il faut vaincre le sommeil, être capable de se coucher tard, de se lever de bonne heure et de veiller au besoin, auquel des deux l'apprendrons-nous? — C'est encore au même. — Eh bien, auquel enseignerons-nous à s'abstenir des plaisirs de l'amour, afin qu'ils ne l'empêchent pas d'agir, s'il le faut? — Toujours au même. — Maintenant, lequel habituerons-nous à ne pas éviter les fatigues, mais à s'y exposer de plein gré? — Évidemment celui qui est élevé pour commander. — Eh bien, s'il est une science qui conduit à triompher de ses adversaires, auquel conviendra-t-il mieux de la posséder? — Avant tout, par Jupiter, à celui qu'on destine au commandement; car sans une telle science, toutes les autres ne lui serviraient de rien. — Ne te semble-t-il donc pas qu'un homme ainsi élevé sera bien moins exposé à se laisser prendre par ses ennemis que ne le sont les autres animaux? Les uns, en effet, amorcés par la gourmandise, attirés, en dépit de leur méfiance, par le désir et la pâture, se jettent sur l'appât et sont pris; d'autres trouvent des pièges dans l'eau où ils vont boire. — C'est parfaitement vrai, dit Aristippe. — D'autres, victimes de leur chaleur amoureuse, comme les cailles et les perdrix, entraînés à la voix de la femelle par le désir et l'espoir du plaisir, perdent l'instinct et l'idée du danger et tombent dans les filets. — C'est encore vrai. — N'es-tu pas d'avis¹ que c'est une honte pour l'homme de se placer dans la même condition que les plus stupides des animaux? Par exemple, les adultères, qui pénètrent dans des appartements fermés, quoiqu'ils sachent que le délinquant s'expose à la menace de la loi, à tomber dans un piège, à se voir frappé d'infamie². Malgré ces maux et cette honte réservés à l'adultère, malgré tous les moyens qu'ils ont de se débarrasser sans danger de leurs désirs amoureux, ils se jettent tête baissée dans le péril. N'est-ce pas là le fait d'un véritable forcené? — C'est mon avis. — Puisque la plupart des occupations obligées de l'homme s'exercent en plein air, comme celles de la guerre, de l'agriculture et d'autres aussi importantes, ne trouves-tu pas que c'est chez bien des hommes une grande négligence de ne pas s'endurcir con-

1. Weiske croit ce paragraphe interpolé jusqu'aux mots : « C'est mon avis. »

2. Sur le supplice infligé aux adultères, voyez Aristophane, *Nuées*, v. 4079, p. 439 de la trad. de M. Artaud Lucien, *Perégrinus*, 9.

tre le froid et le chaud? — Assurément. — Ainsi celui qui veut commander doit s'exercer à supporter sans peine l'un et l'autre? — Sans aucun doute. — Si donc nous rangeons parmi les hommes capables de commander ceux qui supportent toutes ces incommodités avec constance, ne devons-nous pas ranger les gens incapables de le faire parmi ceux qui ne peuvent commander? — J'en conviens. — Eh bien, puisque tu connais la place que mérite chacune de ces deux classes d'hommes, as-tu déjà examiné quelle est celle que tu pourrais prendre exactement? — Pour moi, dit Aristippe, je suis loin de me ranger parmi ceux qui veulent commander. Il me semble qu'il est tout à fait d'un insensé, quand c'est déjà pour lui une grande affaire de pourvoir à ses besoins, de ne pas se contenter de cela, mais de s'imposer encore la charge de pourvoir à ceux de ses concitoyens. Se refuser à soi-même tant de choses qu'on désire, et se mettre à la tête de l'État, pour se voir ensuite appelé en justice, parce qu'on n'aura pas fait tout ce que veut la cité, n'est-ce pas là le comble de la folie? Car enfin les cités prétendent se servir de leurs gouvernants, comme moi de mes esclaves. Moi, je veux que mes esclaves me préparent en abondance tout ce qui m'est nécessaire, mais qu'ils ne touchent à rien; et les cités croient que les gouvernants doivent leur procurer toutes sortes de biens, dont ils s'abstiendront eux-mêmes. Ceux donc qui veulent se donner beaucoup de peine et en causer aux autres, je les formerai comme nous l'avons dit, et je les rangerai parmi les gens propres à commander; mais, pour moi, je me range parmi ceux dont le désir est de mener la vie la plus douce et la plus agréable. » Alors Socrate : « Veux-tu donc que nous examinions qui mène la vie la plus agréable, des gouvernants ou des gouvernés? — Volontiers, répondit Aristippe. — Et d'abord, parmi les peuples que nous connaissons, en Asie, les Perses commandent, les Syriens, les Phrygiens et les Lydiens obéissent; en Europe, les Scythes commandent, les Méotes¹ leur sont soumis; en Libye, les Carthaginois gouvernent, les Libyens sont gouvernés. De ces peuples, lesquels crois-tu vivre le plus agréablement? Et chez les Grecs, parmi lesquels tu te trouves, quels sont ceux qui te paraissent mener la vie la plus agréable, ceux qui commandent ou ceux qui obéissent? — Mais moi, dit Aristippe, je n'entends

1. Peuples voisins du Palus-Méotis ou mer d'Azof.

pas non plus me réduire en esclavage. Il me semble qu'il y a une route moyenne, où je m'efforce de marcher, entre le pouvoir et la servitude; or, c'est la liberté, qui conduit le plus sûrement au bonheur. — Très-bien, dit Socrate; si ce chemin, qui passe entre le pouvoir et la servitude, ne passait pas non plus à travers les hommes, ce que tu dis là aurait peut-être quelque valeur; mais si, vivant au milieu des hommes, tu ne veux ni commander, ni obéir, ni servir de bon gré ceux qui commandent, tu n'ignores pas, je pense, que les plus forts savent faire gémir les plus faibles, soit en masse, soit un à un, et se les asservir. Ne vois-tu pas comme ils coupent les moissons que d'autres ont semées, les arbres qu'ils ont plantés, comme ils livrent toute espèce d'assauts aux faibles et à ceux qui refusent de servir, jusqu'à ce qu'ils les aient amenés à préférer l'esclavage à une lutte avec de plus forts? Et parmi les particuliers, ne sais-tu pas que les courageux et les puissants asservissent à leur profit les impuissants et les lâches? — Aussi, moi, pour n'en point passer par là, je ne m'enferme pas dans une cité, mais je suis étranger partout. » Alors Socrate : « Voilà, certes, un artifice merveilleux que tu nous proposes! Car les étrangers, depuis que Sinis, Sciron et Procruste¹ sont morts, ne sont plus maltraités de personne. Mais aujourd'hui les gouvernants portent des lois dans leur patrie pour se mettre à l'abri de l'injustice; ils se créent, en dehors de ce qu'on nomme les liens naturels, des amis qui leur servent d'auxiliaires; ils entourent les villes de remparts, rassemblent des armées pour repousser les agressions injustes, et se ménagent même des alliances au dehors: cependant toutes ces précautions ne les garantissent pas de l'insulte. Et toi, qui n'as rien de pareil, qui passes presque tout ton temps sur les grandes routes où se commettent le plus d'attaques; toi qui, dans quelque ville que tu arrives, es moindre que le dernier des citoyens; toi qui te trouves enfin dans une situation où l'on est le plus exposé à l'injustice, tu t'imagines t'y soustraire, grâce à ta qualité d'étranger? Est-ce parce que les villes te garantissent publiquement la sûreté pour entrer et pour sortir, que tu as cette confiance? Ou bien crois-tu qu'un esclave de ton espèce ne serait utile à aucun maître? Qui voudrait, en effet, avoir dans sa maison un homme qui ne veut rien faire, et qui se plaît à la vie la plus somp-

1. Fameux brigands dont Thésée délivra la Grèce.

tueuse¹? Or, examinons, à ce propos, comment les maîtres en usent avec de tels serviteurs. Ne corrigent-ils point leur gourmandise par la faim? Ne les empêchent-ils pas de voler en mettant sous clef tout ce qu'ils pourraient prendre; de fuir, en les chargeant de liens? Leur paresse n'est-elle pas réduite au travail par les coups? Mais plutôt, comment fais-tu toi-même, quand tu t'aperçois que tu as un domestique de cette trempe? — Je lui inflige toutes les corrections, jusqu'à ce que je l'aie contraint à servir. Mais, Socrate, ceux qui sont élevés pour le métier de roi, que tu m'as l'air de regarder comme le bonheur, en quoi diffèrent-ils de ceux qui souffrent par nécessité, s'ils se condamnent volontairement à endurer la faim, la soif, le froid, les veilles et les autres fatigues? Pour moi, je ne vois pas où est la différence que, de mon gré ou non, un fouet me déchire la peau, ou que mon corps, que je le veuille ou non, subisse toute espèce d'assauts. N'est-ce pas être fou par-dessus le marché, que de subir volontairement ces souffrances? — Quoi donc, Aristippe, dit Socrate, ne vois-tu pas cette différence entre les maux volontaires et ceux qui ne le sont pas, que celui qui consent à endurer la faim peut manger dès qu'il le voudra, que celui qui s'est condamné à la soif peut boire dès qu'il le veut, et de même pour tout le reste; mais l'homme qui souffre par nécessité peut-il, quand il le veut, cesser de souffrir? D'ailleurs, celui qui souffre volontairement se console de ses maux par une douce espérance, comme on voit les chasseurs supporter gaiement les fatigues par l'espoir d'une capture. Et encore est-ce bien peu de chose qu'une pareille récompense de ses peines; mais ceux qui travaillent pour avoir de bons amis ou pour triompher de leurs ennemis, pour se fortifier le corps et l'âme, et, par ce moyen, bien conduire leur maison, faire du bien à leurs amis, rendre service à leur patrie; comment ne pas croire qu'avec de tels objets devant les yeux ils supportent avec plaisir toutes les fatigues et qu'ils aient une vie heureuse, contents d'eux-mêmes, loués et enviés des autres hommes? Il y a plus : les habitudes de mollesse et les plaisirs faciles ne peuvent, au dire des gymnastes, donner au corps une bonne complexion, ni faire pénétrer dans l'âme aucune connaissance estimable; au contraire, les exercices qui veulent de la constance nous conduisent à de belles et bonnes

1. Cf. Lucien, *Sectes à l'encan*, 12.

actions, comme le disent les grands hommes. Hésiode dit quelque part¹ :

Le vice est d'un accès engageant et facile,
La route en est unie et près du voyageur;
Mais devant la vertu debout est la Sueur
Que les dieux ont commise à ce poste sublime.
Et d'abord le sentier qui conduit à la cime
Est âpre, raboteux, difficile à tenir;
Mais en gagnant le haut, on le voit s'aplanir.

Épicharme² aussi rend le même témoignage dans ce vers :

Le bonheur est un bien que nous vendent les dieux³.

Et dans un autre endroit il dit encore :

Méchant, fuis la mollesse, ou bien crains la douleur.

Le sage Prodicus⁴, dans son ouvrage sur Hercule, dont il a fait plusieurs lectures publiques, exprime les mêmes idées sur la vertu. Voici à peu près ce qu'il dit, autant que je me le rappelle. Il raconte qu'Hercule, à peine sorti de l'enfance, à cet âge où les jeunes gens, déjà maîtres d'eux-mêmes, laissent voir s'ils entreront dans la vie par le chemin de la vertu ou par celui du vice, se retira dans la solitude et s'assit incertain sur la route qu'il allait choisir. Deux femmes de haute taille se présentent à ses yeux : l'une décente et noble, le corps paré de sa pureté naturelle, les yeux pleins de pudeur, l'extérieur modeste, les vêtements blancs ; l'autre chargée d'embonpoint et de mollesse, la peau fardée pour se donner une apparence de couleurs plus blanches et plus vermeilles, cherchant par son maintien à paraître plus droite qu'elle ne l'est naturellement, les yeux largement ouverts, une parure étudiée

1. *Trav. et jours*, v. 285 et suivants.

2. Épicharme, né à Céos, poète et philosophe pythagoricien, florissait en Sicile vers 440 avant J. C. Il passe pour avoir inventé ou du moins perfectionné la comédie.

3. Voltaire a dit :

Le bonheur est un bien que nous vend la nature.

4. Prodicus d'Iulis, dans l'île de Céos, disciple de Protagoras, donna dans Athènes des leçons d'éloquence et eut pour disciples Euripide, Socrate, Thérémène et Isocrate. Aristophane s'est moqué de lui dans les *Nuées* et les *Oiseaux*. Pour le bel apologue d'*Hercule au carrefour*, cf. saint Basile, *Disc. aux jeunes gens*, chap. iv ; Cicéron, *De offic.*, I, xxxii ; Lucien, *le Songe*, t. I, p. 3 de notre traduction. — Voyez, pour l'indication des autres imitations, la note de M. H. Martin, p. 43 de son édition classique des *Mémoires sur Socrate*.

pour faire briller ses charmes, se contemplant sans cesse, observant si quelque autre la regarde, et tournant souvent la tête afin de voir son ombre. Arrivées plus près d'Hercule, tandis que la première conserve la même démarche, la seconde, voulant la prévenir, court vers le jeune héros et lui dit : « Je te vois, Hercule, incertain de la route que tu dois suivre dans la vie : si tu veux me prendre pour amie, je te conduirai par la route la plus agréable et la plus facile, tu goûteras tous les plaisirs, et tu vivras exempt de peine. D'abord tu ne t'occuperas ni de guerres, ni d'affaires, mais tu ne cesseras d'examiner¹ quels mets et quelles boissons t'agrément le plus, les objets qui peuvent réjouir tes yeux et tes oreilles, flatter ton odorat ou ton toucher, quelles affections auront le plus de charmes pour toi, comment tu dormiras avec le plus de mollesse, comment avec le moins de peine tu pourras te procurer toutes ces jouissances. Si jamais le soupçon te vient de manquer de ce qui est nécessaire pour te donner des douceurs, ne crains pas que je t'engage à travailler et à peiner du corps et de l'esprit pour les acquérir ; tu tireras profit du labeur des autres, et tu ne t'abstiendras de rien de ce qui pourra t'apporter quelque gain : car je donne à ceux qui me suivent la faculté de prendre leurs avantages partout. »

Hercule, après avoir entendu ces mots : « Femme, dit-il, quel est ton nom ? — Mes amis, répond-elle, me nomment la Félicité, et mes ennemis, pour me donner un nom odieux, m'appellent la Perversité. » Alors l'autre femme s'avancant : « Je viens aussi vers toi, Hercule, dit-elle ; je connais ceux qui t'ont donné le jour, et, dès ton enfance, j'ai pénétré ton caractère. Aussi j'espère, si tu prends la route qui mène vers moi, que tu seras un jour l'auteur illustre de beaux et glorieux exploits, et que moi-même je me verrai plus honorée et plus considérée par les hommes vertueux. Je ne t'abuserai point par des promesses de plaisirs, mais je t'exposerai ce qui est avec vérité, et tel que les dieux l'ont établi. Ce qu'il y a de réellement honnête et beau, les dieux n'en accordent rien aux hommes sans peine et sans soin. Mais si tu veux que les dieux te soient propices, il faut rendre hommage aux dieux ; si tu veux que tes amis te chérissent, tu dois faire du bien à tes amis ; si tu désires qu'un pays t'honore, tu dois rendre

1. Je lis, avec M. H. Martin, *σκοπούμενος διεσση* au lieu de *εση δη*, donné par Weiske, et *διαιση* par Dindorf, et je traduis en conséquence.

service à ce pays ; si tu souhaites que la Grèce tout entière admire ta vertu, tu dois essayer d'être utile à la Grèce ; si tu veux que la terre te donne ses fruits en abondance, tu dois cultiver la terre ; si tu préfères t'enrichir par les troupeaux, tu dois prendre soin des troupeaux ; si tu aspirés à devenir grand par la guerre, si tu veux rendre libres tes amis et triompher de tes ennemis, tu dois apprendre l'art de la guerre auprès de ceux qui le possèdent, et t'exercer à mettre en pratique leurs leçons ; si tu veux acquérir la force du corps, tu dois habituer ton corps à se soumettre à l'intelligence et l'exercer par les travaux et les sueurs. »

La Perversité reprenant alors, au dire de Prodicus : « Comprends-tu, Hercule, dit-elle, combien est pénible et longue la route du bonheur que cette femme vient de te tracer ? Mais moi, c'est par un chemin facile et court que je te conduirai au bonheur. » Alors la Vertu : « Misérable, s'écrie-t-elle, quels biens possèdes-tu donc ? quels plaisirs peux tu connaître, toi qui ne veux rien faire pour les acheter ? Tu ne laisses pas même naître le désir ; mais, rassasiée de tout avant d'avoir rien souhaité, tu manges avant la faim, tu bois avant la soif ; pour manger avec plaisir, tu es à la piste des cuisiniers ; pour boire avec plaisir, tu te procures des vins à grands frais, et, pendant l'été, tu cours cherchant de la neige de toutes parts¹ ; pour goûter un sommeil agréable, tu te procures non-seulement des couvertures moelleuses, mais des lits penchés sur des supports flexibles². Car ce n'est pas la fatigue, mais l'oïveté, qui te fait désirer le sommeil. En amour, tu provoques le besoin avant de l'éprouver, tu emploies mille artifices, et tu te sers des hommes comme de femmes. C'est ainsi, en effet, que tu formes tes amis ; la nuit, tu les dégradés, et le jour tu les endors pendant les instants les plus précieux. Immortelle, tu as été rejetée par les dieux, et les hommes de bien te méprisent : le son le plus flatteur de tous, celui d'une louange³, n'est jamais arrivé à ton oreille, et jamais tu n'as contemplé le plus ravissant des spectacles, car jamais tu n'as contemplé une bonne action faite par toi. Qui voudrait ajouter foi à tes paroles ? qui voudrait te secourir dans le besoin ? Quel homme

1. Sur l'emploi de la neige comme réfrigérant de l'eau, voy. Pline, *Hist. nat.*, XIX, 29, xxix, xxxi, xxiii, et Martial, *Épigr.*, XIV, 117.

2. C'est le sens plausible que Schneider donne au mot ὑπερθεταίρα, qui peut signifier aussi un marchepied.

3. Voy. le mot de Thémistocle rapporté par Cicéron, *pro Archia*, 9.

de bon sens oserait se mêler à ton bruyant cortège ? Ceux qui te suivent, s'ils sont jeunes, ont un corps impuissant ; vieux, une âme abrutié ; alourdis, durant leur jeunesse, par un embonpoint fruit de l'oisiveté, ils sont amaigris par une vieillesse laborieuse ; rougissant de ce qu'ils ont fait, accablés de ce qu'ils ont à faire, ils ont volé de plaisirs en plaisirs dans le premier âge, et se sont réservé les peines pour la fin de leur vie. Moi, au contraire, je suis avec les dieux ; je suis avec les gens de bien : nulle belle action ne se fait sans moi chez les dieux, ni chez les hommes ; plus que personne, je reçois des dieux et des hommes de légitimes honneurs, compagne chérie du travail de l'artisan, gardienne fidèle de la maison du maître, protectrice bienveillante du serviteur, aimable associée dans les travaux de la paix, alliée constante dans les fatigues de la guerre, intermédiaire dévouée de l'amitié. Mes amis jouissent avec plaisir et sans apprêt des aliments et des boissons, car ils attendent le désir pour manger et pour boire. Le sommeil leur est plus agréable qu'aux oisifs ; ils l'interrompent sans chagrin, et ne lui sacrifient point leurs affaires. Les jeunes gens sont heureux des éloges des vieillards, et les vieillards reçoivent avec bonheur les respects de la jeunesse ; ils aiment à se rappeler leurs actions passées, et ils trouvent du charme à celles qu'ils doivent accomplir aujourd'hui ; par moi, ils sont aimés des dieux, chers à leurs amis, honorés de leur patrie. Quand est venue l'heure fatale, ils ne se couchent pas dans un oubli sans honneur ; mais leur mémoire fleurit célébrée d'âge en âge. Voilà comment, Hercule, fils de parents vertueux, tu peux en travaillant acquérir le suprême bonheur.

« C'est à peu près ainsi que Prodicus raconte la leçon donnée à Hercule par la Vertu ; mais il ornait ses pensées d'une expression plus relevée que je ne le fais en ce moment. Songes-y donc bien, Aristippe, et fais quelques efforts pour régler la conduite que tu dois tenir pendant le reste de ta vie. »

CHAPITRE II.

Lamproclès, fils aîné de Socrate, était irrité contre sa mère; Socrate le rappelle aux devoirs de la reconnaissance et de la piété filiale.

S'étant aperçu que Lamproclès¹, l'aîné de ses fils, était irrité contre sa mère : « Dis-moi, mon enfant, lui demanda-t-il, sais-tu qu'il y a certains hommes qu'on appelle ingrats ? — Je le sais, répondit le jeune homme. — Sais-tu donc aussi ce qu'ils font pour recevoir ce nom ? — Oui ; l'on appelle ingrats ceux qui ont reçu des bienfaits, et qui, le pouvant, n'en témoignent pas de reconnaissance. — Ne vois-tu pas que l'on range les ingrats parmi les hommes injustes ? — Je le vois. — T'es-tu donc déjà demandé si, de même qu'il est injuste de rendre ses amis esclaves, tandis qu'il est juste d'asservir ses ennemis, de même aussi il est injuste d'être ingrat envers ses amis, et juste de l'être envers ses ennemis ? — Assurément ; et je crois que celui qui ne s'efforce pas de témoigner de la reconnaissance à un bienfaiteur, soit ami, soit ennemi, est un homme injuste. — Eh bien ! s'il en est ainsi, l'ingratitude est donc *une pure injustice.* » Lamproclès en convint. « Et un homme est d'autant plus injuste qu'il se montre ingrat après avoir reçu plus de bienfaits ? » Il en convint encore. « Eh bien ! où trouverons-nous jamais personne qui ait reçu plus de bienfaits que les enfants n'en reçoivent de leurs parents ? Ce sont les parents qui les ont fait passer du néant à l'être, au spectacle de tant de merveilles, à la jouissance de tant de biens que les dieux ont donnés à l'homme : et ces biens nous semblent si précieux, que tous, tant que nous sommes, nous ne craignons rien tant que de les perdre. Aussi les cités ont-elles établi la peine de mort contre les plus grands crimes, comme le châtement le plus effrayant pour arrêter l'injustice.

« Sans doute tu ne te figures pas que c'est exclusivement pour les plaisirs de l'amour que les hommes cherchent à avoir des enfants, puisque les rues et les maisons sont pleines de

1. Socrate eut de Xanthippe, sa seconde femme, trois fils qui sont, par ordre d'âge, Lamproclès, Sophronisque et Ménexène. S'il faut en croire Sénèque, aucun d'eux ne fit honneur à son père.

moyens de se satisfaire ; mais on nous voit considérer quelles femmes nous donneront les plus beaux enfants, et c'est à celles-là que nous nous unissons pour réaliser notre espoir. L'époux nourrit donc avec lui celle qui l'aide à devenir père ; il amasse d'avance pour ses futurs enfants tout ce qu'il croit devoir leur être utile durant leur vie, et il en fait la plus ample provision possible. La femme reçoit et porte ce fardeau qui l'alourdit et qui met ses jours en péril ; elle donne à son enfant une part de sa propre substance ; puis, après une gestation et un enfantement plein de douleurs, elle nourrit et soigne, sans aucun retour, un enfant qui ne sait pas de qui lui viennent ces soins affectueux, qui ne peut pas même faire connaître ce dont il a besoin, tandis que la mère cherche à deviner ce qui lui convient, ce qui peut lui plaire, et qu'elle le nourrit jour et nuit, au prix de mille fatigues, et sans savoir quel gré la payera de ses peines. Mais c'est peu de nourrir les enfants : dès qu'on les croit en âge d'apprendre quelque chose, les parents leur communiquent toutes les connaissances utiles qu'ils possèdent eux-mêmes ; ou bien, ce qu'ils croient un autre plus capable de leur enseigner, ils les envoient l'apprendre auprès de lui, sans épargner la dépense ni les soins, mais faisant tout pour que leurs fils deviennent les meilleurs possible. » A cela le jeune homme répondit : « Oui, certes, elle a fait tout cela et mille fois plus encore ; mais personne cependant ne pourrait supporter son humeur. » Alors Socrate : « Crois-tu donc, dit-il, que l'humeur sauvage d'une bête soit plus insupportable que celle d'une mère ? — Non vraiment, du moins d'une mère telle que la mienne. — Est-ce que par hasard elle t'aurait fait quelque morsure ou lancé une ruade, comme tant de gens en reçoivent des bêtes ? — Mais, par Jupiter, elle dit des choses qu'on ne voudrait pas entendre au prix de la vie. — Et toi, dit Socrate, combien, depuis ton enfance, ne lui as-tu pas causé de désagréments insupportables, et de parole, et d'action, et le jour, et la nuit ? combien de soucis ne lui ont pas donnés tes maladies ? — Mais, du moins, je ne lui ai jamais rien dit, jamais rien fait dont elle eût à rougir. — Quoi donc ? Dois-tu trouver plus pénible d'entendre ce qu'elle te dit, qu'il ne l'est aux comédiens d'écouter les injures qu'ils se prodiguent mutuellement dans les tragédies ? — Mais, à mon avis, comme ils ne pensent pas que celui qui les injurie les injurie pour leur infliger une peine, ni que celui qui les menace les menace pour leur faire

du mal, ils endurent facilement ce qu'on leur dit. — Et toi, qui sais bien que ta mère, quoi qu'elle te dise, le dit sans songer à mal, mais qu'elle voudrait te voir aussi heureux que personne, tu t'irrites contre elle ? Crois-tu donc que ta mère soit pour toi une ennemie ? — Non, certes, je ne le crois point. » Alors Socrate : « Eh bien, cette mère qui t'aime, qui prend de toi tous les soins possibles quand tu es malade, afin de te ramener à la santé et que rien ne te manque, qui, en outre, prie les dieux de te prodiguer leurs bienfaits et s'acquitte des vœux qu'elle a faits pour toi, tu te plains de son humeur ? Pour moi, je pense que, si tu ne peux supporter une telle mère, tu ne peux supporter rien de bon.

« Mais, dis-moi, crois-tu qu'il faille avoir des égards pour quelqu'un, ou ne chercher à plaire à personne, n'obéir à personne, ni à un stratège, ni à n'importe quel magistrat ? — Oui, par Jupiter, il faut obéir. — Eh bien, dit Socrate, tu veux sans doute plaire à ton voisin, afin qu'il t'allume ton feu au besoin, qu'il te rende quelques bons offices, et qu'en cas d'accident il te porte volontiers de prompts secours ? — Sans doute. — Eh quoi ! un compagnon de voyage, de navigation, ou tout autre, est-il indifférent pour toi de l'avoir pour ami ou pour ennemi, ou bien crois-tu qu'on doive se donner la peine de gagner sa bienveillance ? — Oui, vraiment. — Quoi donc ? tu es prêt à avoir des attentions pour tous ces étrangers, et ta mère, qui te chérit plus que personne ne t'aime, tu ne crois pas lui devoir des égards ? Ne sais-tu pas que l'État n'a point souci de toutes les autres ingratitude, qu'il ne les poursuit point, et qu'il laisse en paix les obligés qui ne témoignent pas de reconnaissance, tandis que celui qui ne respecte pas ses parents, il le frappe d'un châtement, d'une déchéance, et l'exclut des magistratures¹, persuadé que les sacrifices publics ne sauraient être saintement offerts par un pareil sacrificateur, et qu'il n'y a pas d'action belle et honnête qui puisse être faite par un tel homme ? Et, par Jupiter, si un citoyen n'a pas honoré la tombe de ses parents qui ne sont plus, l'État lui en demande compte dans les enquêtes ouvertes sur les futurs magistrats. Toi donc, mon fils, si tu es sage, tu prieras les dieux de te pardonner tes offenses envers ta mère, dans la crainte qu'ils ne te regardent comme un ingrat et ne te refu-

1. Une loi de Solon autorisait les poursuites non-seulement contre les outrages directs faits aux parents, mais aussi contre l'ingratitude et le manque de soin de leurs enfants.

sent leurs bienfaits : et pour les hommes, tu prendras garde aussi qu'instruits de ton manque de respect pour tes parents, ils ne te méprisent tous et ne te laissent privés d'amis. Car s'ils pensaient que tu fusses ingrat envers tes parents, aucun d'eux ne te croirait capable de reconnaître un bienfait. »

CHAPITRE III.

Pour réconcilier deux frères, Chéréphon et Chérécrate, Socrate expose à celui-ci les avantages de l'amitié fraternelle.

Chéréphon et Chérécrate¹, deux frères qui lui étaient connus, vivaient mal ensemble; Socrate s'en étant aperçu, et voyant un jour Chérécrate : « Dis-moi, Chérécrate, lui demanda-t-il, ne serais-tu point par hasard de ces hommes qui croient les richesses plus avantageuses que des frères, et cela, bien que les richesses soient dépourvues de raison, tandis qu'un frère est un être raisonnable; qu'elles aient besoin d'être défendues, tandis qu'il peut nous défendre; qu'elles soient en nombre infini, tandis qu'il est unique? C'est encore une chose étonnante, que l'on se croie lésé d'avoir des frères dont on ne possède pas les biens, tandis qu'on ne se plaint pas d'avoir des concitoyens qui vous fassent tort de leurs richesses; mais plutôt l'on calcule qu'il vaut mieux habiter avec un grand nombre et posséder sans crainte des ressources suffisantes, que de vivre seul et de jouir sans sécurité de la fortune de tous les citoyens; puis, quand il s'agit de frères, on méconnaît cette vérité. D'autre part, ceux qui peuvent acheter des esclaves en achètent pour avoir des aides dans leurs travaux; ils s'attachent des amis, pour trouver près d'eux du secours, et ils négligent leurs frères, comme si l'on trouvait des amis parmi ses concitoyens, et que l'on n'en trouvât point parmi ses frères. Et pourtant c'est beaucoup pour inspirer l'amitié, que d'être nés des mêmes parents; c'est beaucoup d'avoir été nourris ensemble, puisque les animaux eux-mêmes ont une sorte de tendresse pour ceux qui ont été nourris avec eux. D'ailleurs, les autres hommes respectent plus ceux qui ont

1. Sur ces deux frères, voyez plus haut page 43, note 1.

des frères que ceux qui n'en ont point, et ils osent moins s'attaquer à eux. » Alors Chérécrate : « Certes, Socrate, dit-il, si le désaccord était léger, il serait juste de supporter son frère et de ne pas s'éloigner de lui pour de faibles motifs : car c'est, comme tu le dis, un grand bien qu'un frère, lorsqu'il est tel qu'il doit être; mais quand il s'en faut du tout au tout, quand on trouve en lui absolument le contraire, le moyen de tenter l'impossible? » Alors Socrate : « Voyons, Chérécrate, dit-il, Chéréphon déplaît-il à tout le monde comme il te déplaît, ou bien y a-t-il des personnes auxquelles il agrée? — C'est précisément pour cela, Socrate, que j'ai raison de le haïr : il sait plaire aux autres; mais moi, partout où il se trouve, il me nuit par ses actions et ses paroles, au lieu de m'être utile. — Ne se peut-il pas, reprit Socrate, que, semblable à un cheval qui fait mal au cavalier inhabile qui essaye d'en user, un frère fasse mal à un frère inhabile qui essaye d'en user? — Comment moi, répartit Chérécrate, ne saurais-je point user de mon frère, quand je sais répondre à de bonnes paroles par de bonnes paroles, à de bons offices par de bons offices? Cependant si quelqu'un essaye de me chagriner par ses paroles et par ses actions, je ne saurais lui dire une bonne parole, ni lui rendre un bon office; je n'essayerai même pas. » Alors Socrate : « Tes discours sont étranges, Chérécrate. Si tu avais un chien qui gardât bien tes troupeaux et caressât tes bergers, mais qui grondât à ton approche, au lieu de te mettre en colère, tu essayerais de l'adoucir par de bons traitements; et ton frère, que tu avoues être un grand bien dès lors qu'il est disposé pour toi comme il doit l'être, toi qui te prétends un homme capable de bien dire et de bien agir, tu n'essayes pas de mettre tout en œuvre pour te concilier son affection? » Alors Chérécrate : « Je crains, Socrate, dit-il, de ne pas avoir assez de sagesse pour rendre Chéréphon tel qu'il doit être envers moi. — Mais cependant, dit Socrate, il me semble que tu n'as pas besoin d'employer des artifices nombreux et extraordinaires; il suffit de ce que tu sais pour le gagner et te valoir son estime. — Pourquoi ne t'empresses-tu pas de me dire si tu me connais pour cela quelque philtre, dont je ne me sais point en possession? — Dis-moi, si tu voulais amener quelqu'un de ta connaissance, offrant un sacrifice, à t'inviter à dîner, que ferais-tu? — Évidemment, je commencerais par l'inviter moi-même, lorsque je sacrifierais. — Et si tu voulais engager un de tes amis, lorsque tu ferais un voyage, à s'occuper de tes

affaires, que ferais-tu ? — Évidemment, j'essayerais à m'occuper le premier des siennes, quand il ferait un voyage. — Et si tu voulais disposer un étranger à te recevoir, lorsque tu irais dans sa ville, que ferais-tu ? — Évidemment je serais le premier à le recevoir quand il viendrait à Athènes; et, si je désirais qu'il m'aidât à terminer les affaires pour lesquelles je serais venu, évidemment je serais le premier à faire pour lui la même chose. — Ainsi tu connais tous les philtres qui sont au pouvoir des hommes, et tu en faisais mystère depuis longtemps. Craindrais-tu donc de te déshonorer, si tu prévenais ton frère par de bons traitements? Cependant on regarde comme un homme digne de tous éloges celui qui sait le premier nuire à ses ennemis et servir ses amis. Si Chéréphon m'avait paru plus prompt que toi à donner l'exemple de ces bonnes dispositions, j'aurais essayé de l'amener à faire les premiers pas pour gagner ton amitié; mais maintenant il me semble que tu serais plus capable de commencer cette œuvre. » Alors Chérécrate : « En vérité, Socrate, dit-il, tu tiens des discours étranges; tu dis des choses qui ne sont pas dignes de toi; tu veux que moi, qui suis le plus jeune, je fasse les premières démarches : cependant, chez tous les hommes, c'est le contraire qui a force de loi; l'aîné passe le premier en tout, soit pour l'action, soit pour la parole. — Comment, dit Socrate, n'est-ce pas le plus jeune qui doit, selon l'usage établi partout, céder le pas à l'aîné lorsqu'il le rencontre, se lever de son siège, lui faire les honneurs d'un lit de repos moelleux, lui laisser la parole? N'hésite pas, mon bon; essaye d'adoucir ton frère, et bientôt il se rendra complètement. Ne vois-tu pas comme il est noble et généreux? Les petites âmes ne se laissent prendre qu'à force de présents; mais les hommes bons et vertueux, c'est, avant tout, par des marques d'amitié qu'on se les attache. » Alors Chérécrate : « Mais si, malgré ce que je fais, il ne devient pas meilleur pour moi ? — Que risques-tu donc, reprit Socrate, sinon de faire voir que tu es un honnête homme et un bon frère, tandis qu'il est vil et indigne de bienveillance? Mais je ne pense pas qu'il arrive rien de tel; je crois que, dès qu'il se sentira provoqué à cette lutte, il rivalisera avec toi pour te surpasser en bonnes paroles et en bons procédés. Maintenant, en effet, vous êtes dans la situation où se

1. Pour ces marques de déférence accordées à l'âge, cf. *Cypopédie*, VIII, VII, Hiéron, VII, et comparez avec Homère, *Iliad.*, IX, v. 618; *Odyssée*, XXIV, v. 254; Aristophane, *Nuees*, v. 981.

trouveraient les deux mains, que Dieu a faites pour s'aider mutuellement, si elles oubliaient cette destination pour se faire obstacle, ou les deux pieds, faits par une intention divine pour agir de concert, si, contrairement à ce but, ils cherchaient à s'entraver l'un l'autre. Ne serait-ce pas le comble de l'ignorance et de la folie, de tourner à notre dommage ce qui a été fait pour notre utilité? Eh bien! il me semble que Dieu, en créant deux frères, avait en vue leur utilité réciproque, plus encore que celle des mains, des pieds, des yeux et du reste, dont il a donné aux hommes le couple fraternel. Les mains ne pourraient saisir à la fois, s'il le fallait, deux objets éloignés de plus d'une orgye¹, ni les pieds aller à la fois sur deux points éloignés d'une orgye; les yeux mêmes, qui semblent avoir une portée bien plus étendue, ne peuvent voir à la fois par devant et par derrière les objets les plus rapprochés; mais deux frères qui s'aiment, quelle que soit la distance qui les sépare, peuvent agir de concert et se servir mutuellement. »

CHAPITRE IV.

Un bon ami est le plus précieux de tous les biens².

J'ai entendu Socrate dire, en parlant des amis, des choses dont on pourrait profiter largement pour apprendre à en acquérir et à en user. Il disait qu'il entendait répéter à beaucoup de personnes que le plus précieux de tous les biens est un ami sûr et vertueux, mais qu'il voyait chacun s'occuper en général de toute autre chose que de l'acquisition des amis. Il voyait, disait-il, tout le monde mettre ses soins à acquérir des maisons, des champs, des esclaves, des troupeaux, des meutes, et s'efforcer de garder ce qu'il a; mais un ami, que l'on dit être le plus précieux de tous les biens, il ne voyait personne se soucier de l'acquérir, et, une fois acquis, de le conserver. Que des amis ou des esclaves soient malades, il voyait, disait-il, des gens faire venir les médecins auprès des esclaves et s'empressement de mettre tout le reste en œuvre pour

1. Deux mètres.

2. Comparez avec le traité de Cicéron *De amicitia*, notamment les chapitres xv et xvi.

leur rendre la santé; les amis, ils les considéraient comme rien : amis ou esclaves venant à mourir, ils pleurent les esclaves, et regardent leur mort comme une perte; quant aux amis, ils croient n'avoir rien perdu; ils ne laissent sans soin ni surveillance aucune de leurs possessions, mais ils négligent les amis qui réclament leurs soins. Il ajoutait à cela qu'il voyait la plupart des hommes connaître fort bien le nombre de tous les objets qu'ils possèdent, si considérable qu'il soit; pour leurs amis, si peu nombreux qu'ils paraissent être, non-seulement ils en ignorent le nombre, mais quand on leur en demande la liste, et qu'ils essayent de la donner, ceux qu'ils y avaient d'abord inscrits, ils les effacent ensuite: tant ils s'inquiètent de ces amis!

Et pourtant, à quel bien peut-on comparer un ami sincère, sans qu'il paraisse préférable? Quel cheval, quel attelage est aussi utile qu'un bon ami? Quel esclave est aussi dévoué, aussi fidèle? Quelle possession peut offrir autant d'avantages? Un bon ami est toujours prêt à se substituer à son ami dans tout ce qui lui manque, soit pour la gestion de ses affaires particulières, soit pour celles de l'État; s'il veut rendre un service à quelqu'un, il lui vient en aide; si quelque crainte le trouble, il arrive à son secours, partageant ses dépenses et ses démarches, employant de concert avec lui la persuasion ou la violence, le charmant toujours dans le bonheur, le relevant sans cesse dans l'adversité. Les services que les mains rendent à chacun de nous, ce que font les yeux pour la vue, les oreilles pour l'audition, les pieds pour la marche, n'est pas au-dessus de ce que fait un ami dévoué : souvent même ce qu'on n'a pas fait pour soi-même, ce que l'on n'a ni vu, ni entendu, ni parcouru, un ami l'exécute pour son ami. Il est pourtant quelques hommes qui s'efforcent de soigner des arbres pour en recueillir les fruits; mais, lorsqu'il s'agit du plus productif de tous les biens, de ce qu'on appelle un ami, la plupart se montrent insoucians et paresseux à en prendre soin.

CHAPITRE V.

Pour avoir de vrais amis, il faut s'en montrer digne.

Je l'ai entendu, un autre jour, tenir un langage bien capable de faire rentrer en lui-même son auditeur, et de l'amener à considérer quel degré d'estime il méritait auprès de ses amis. Ayant vu qu'un de ceux qui le fréquentaient négligeait son ami accablé par la pauvreté, il s'adressa à Antisthène¹ en présence de cet indigne ami et de beaucoup d'autres personnes : « Dis-moi, Antisthène, lui demanda-t-il, y a-t-il un tarif pour les amis, comme pour les esclaves ? Parmi les esclaves, l'un vaut deux mines², l'autre pas même la moitié d'une ; celui-ci en vaut cinq, celui-là six. Nicias³ même, fils de Nicératus, paya, dit-on, un talent l'intendant de ses mines d'argent⁴. J'examine donc si, de même qu'il y a un tarif pour les esclaves, il y en a un pour les amis. — Oui, par Jupiter, dit Antisthène ; il est tel homme que je voudrais mieux avoir pour ami que d'avoir deux mines, tel autre que je ne préférerais pas à la moitié d'une, tel dont je donnerais jusqu'à dix mines, tel autre enfin que je payerais de toute ma fortune et de tous mes revenus. — Donc, reprit Socrate, s'il en est ainsi, il serait bon que chacun examinât à quel taux il doit être estimé par ses amis, et s'efforçât de valoir le plus possible, afin de risquer moins de s'en voir abandonné. Car, pour ma part, j'entends souvent dire à l'un que son ami l'a trahi, à l'autre qu'il s'est vu préférer une mine par l'homme à l'amitié duquel il croyait. Je me demande donc, en voyant tout cela, si, de même qu'on vend un mauvais esclave et qu'on le cède au prix qu'on en trouve, un mauvais ami, dont on trouve plus que la

1. Antisthène, disciple de Gorgias, puis de Socrate, florissait vers l'an 366 avant J. C. Il fut le chef de l'école des Cyniques. On le voit figurer à plusieurs reprises dans Xénophon.

2. Une mine équivaut à 92 fr. 68 c. de notre monnaie.

3. Nicias, dont Plutarque a raconté la vie, possédait une très-grande fortune, qui provenait surtout de l'exploitation des mines d'argent de Laurium. — Le talent, monnaie, valait plus de 5000 francs.

4. Voy. plus loin *les Revenus*.

valeur, ne doit pas être mis en vente et vendu ; mais je vois qu'on ne vend jamais les bons esclaves, et qu'on n'abandonne jamais les bons amis. »

CHAPITRE VI.

Ce qu'il faut faire pour choisir et gagner des amis.

Il me semblait encore, à propos des qualités, qu'on doit chercher dans ses amis, donner des conseils pleins de sens, lorsqu'il parlait ainsi : « Dis-moi, Critobule ¹, si nous avons besoin d'un bon ami, que faudrait-il considérer d'abord ? Avant tout, ne devrions-nous pas chercher un homme qui sût commander à son ventre, à son amour de la boisson, à la lubricité, au sommeil, à la paresse ? Car celui qui obéit à tous ces penchans ne saurait rien faire d'utile ni à lui-même ni à un ami. — Par Jupiter, il en est incapable. — Il te semble donc qu'il faudrait s'éloigner d'un homme asservi par de telles passions ? — Tout à fait. — Mais quoi ! celui qui aime la dépense, qui ne peut se suffire à lui-même, qui toujours a besoin des autres, qui ne peut rendre si on lui prête, qui se fâche si on ne lui prête pas, ne serait-ce pas aussi, à ton avis, un ami fort incommode ? — Assurément. — Il faudrait donc encore s'éloigner d'un tel homme ? — Il faudrait s'en éloigner. — Et maintenant, celui qui sait augmenter sa fortune, mais qui désire entasser de grandes richesses, et qui, par cela même, se montre difficile en affaires, aime à recevoir et ne veut rien rendre ? — Celui-là, dit Critobule, me paraît encore pire que le précédent. — Eh bien, celui qui a la passion de thésauriser, et qui n'a jamais d'autre préoccupation que de savoir par où gagner ? — Il faut aussi s'en éloigner, ce me semble ; car il serait inutile à un ami. — Et maintenant, le querelleur, qui veut faire à ses amis une foule d'ennemis ? — C'est un homme à fuir, par Jupiter ! — Mais l'homme qui, sans avoir aucun de ces défauts, se laisse faire du bien, sans songer à payer de retour ? — Celui-là aussi serait inutile.

1. C'était l'aîné des deux fils de Criton, que Platon a mis en scène dans le dialogue de ce nom. Criton se préoccupait beaucoup de l'éducation de ses enfans, et craignait de leur faire étudier la philosophie, à cause de la mauvaise réputation des sophistes.

Mais, Socrate, quel est donc l'homme que nous devons rechercher pour ami? — Celui, je pense, qui a les qualités contraires, maître de ses appétits sensuels, fidèle à ses serments, accommodant en affaires, plein d'émulation à ne pas rester en arrière avec ceux qui lui font du bien, mais à servir qui le sert. — Comment donc, Socrate, reconnaître en lui ces qualités, avant de le mettre à l'épreuve? — Pour juger les statuaires, dit-il, nous ne nous en rapportons point à leurs paroles; mais si nous en voyons un qui ait déjà exécuté de belles statues, nous nous en fions à lui pour la bonne exécution des autres. — Veux-tu donc dire que, si un homme s'est bien conduit avec les amis qu'il a déjà eus, il est évident qu'il se conduira de même avec ceux qu'il aura dans la suite? — Oui; un écuyer que j'aurais déjà vu bien conduire des chevaux me semblerait capable d'en bien conduire d'autres. — Soit; mais, lorsqu'un homme nous a paru digne de notre amitié, comment nous en faire un ami? — Avant tout, dit Socrate, il faut consulter les dieux et voir s'ils nous conseillent de nous en faire un ami. — Eh bien, reprit Critobule, si notre choix est confirmé par le consentement des dieux, peux-tu me dire comment il faut se mettre à la chasse de notre ami? — Par Jupiter, ce ne sera ni à la piste comme le lièvre, ni à la pipée comme les oiseaux, ni de force comme des ennemis: car de prendre un ami contre son gré, c'est une rude affaire: il est difficile de le retenir, même avec des liens, comme un esclave; de pareils traitements nous feraient des ennemis plutôt que des amis. — Comment donc nous faire des amis? — On dit qu'il y a certaines paroles magiques, qui, lorsqu'on les sait et qu'on les prononce, nous font des amis de qui nous voulons; qu'il y a des philtres dont la connaissance sert à se faire aimer de qui l'on veut. — Où irons-nous apprendre ces recettes? — Les paroles enchanteresses que les Sirènes adressaient à Ulysse, Homère te les a dites; elles commencent à peu près ainsi¹:

Approche, illustre Ulysse, honneur des Achéens!

— Mais Socrate, n'est-ce donc pas là le chant magique à l'aide duquel les Sirènes retenaient les autres hommes et les empêchaient de se dérober à leurs séductions? — Non; ce chant ne s'adressait qu'aux seuls amis de la vertu. — Tu m'as l'air

1. *Odyssée*, XII, v. 184.

dé dire qu'il faut enchanter les hommes par des paroles telles que les louanges qu'ils entendent ne leur paraissent pas une raillerie. Autrement, nous nous ferions un ennemi, et nous serions repoussés si nous allions près d'un homme qui se sait petit, laid et faible, lui dire pour le louer qu'il est beau, grand et vigoureux. Mais connais-tu quelques autres enchantements? — Non ; mais j'ai entendu dire que Périclès en possédait beaucoup, dont il se servait pour se faire aimer de ses concitoyens? — Et Thémistocle, comment a-t-il fait pour gagner leur amitié. — Par Jupiter, ce n'est pas avec des enchantements, mais en les entourant de ses bienfaits. — Tu veux dire sans doute, Socrate, que, si nous voulons acquérir un bon ami, nous devons être également honnêtes en paroles et en actions? — Croyais-tu donc, dit Socrate, qu'un méchant homme pût se procurer des amis vertueux? — C'est que j'ai vu, dit Aristobule, de méchants rhéteurs amis d'orateurs distingués, et des hommes sans connaissances militaires liés intimement avec les plus habiles généraux. — Eh bien, pour revenir à notre propos, connais-tu aussi des hommes inutiles, qui aient été capables de se faire des amis utiles? — Non, par Jupiter; mais, s'il est impossible au méchant de se lier d'amitié avec des gens honnêtes, je suis en peine de savoir s'il est facile, étant honnête soi-même, de trouver des amis parmi les hommes vertueux. — Ce qui t'embarrasse, Critobule, c'est que tu vois souvent des gens qui font le bien et qui s'abs-tiennent du mal, loin d'être amis, s'attaquer les uns les autres et se traiter plus indignement que ne feraient les derniers des hommes. — Et il n'y a pas, dit Critobule, que les particuliers qui agissent ainsi; mais les villes, même celles qui ont le plus d'amour pour tout ce qui est beau et le plus d'horreur pour tout ce qui est honteux, sont fréquemment en guerre les unes contre les autres. Lorsque j'y songe, je désespère tout à fait de pouvoir acquérir des amis : je vois que les méchants ne peuvent s'aimer entre eux ; et, en effet, comment des êtres ingrats, négligents, cupides, sans foi et sans frein, pourraient-ils devenir amis ? Aussi je pense que les méchants sont faits pour se haïr plutôt que pour s'aimer. De plus, comme tu le dis toi-même, les méchants ne sauraient former avec les bons un concert amical : car, quelle amitié possible entre ceux qui font le mal et ceux qui le détestent ? Mais si les hommes mêmes qui pratiquent la vertu se divisent pour les premières places dans les cités, si la jalousie les

entraîne à une haine réciproque, où trouver des amis ? chez quels hommes rencontrer la bienveillance et la fidélité ? — Il y a dans tout cela, Critobule, reprit Socrate, diverses manières d'envisager les faits : naturellement les hommes ont le sentiment de l'amitié ; ils ont besoin les uns des autres, se laissent aller à la pitié, se donnent mutuellement des secours ; ils le comprennent et en sont reconnaissants ; mais ils ont aussi le sentiment de l'inimitié. Quand leurs idées sur les biens et les plaisirs sont les mêmes, ils luttent pour y atteindre ; quand ils sont divisés d'opinions, ils se combattent entre eux : la guerre naît de la dispute et de la colère, la malveillance des désirs ambitieux, la haine de la jalousie. Et cependant l'amitié se glisse à travers tous les obstacles pour unir les cœurs vertueux : c'est que, grâce à la vertu, ils aiment mieux posséder sans agitation une fortune modérée, que de dominer sur tout par la guerre ; ils peuvent, quand ils ont faim ou soif, partager entre eux sans peine les aliments et la boisson ; quand ils sont épris d'un bel objet, se résister à eux-mêmes, pour ne pas affliger ceux qu'ils doivent respecter ; ils ne prennent des richesses que leur part légitime, sans aucune idée de cupidité, et de plus ils s'aident les uns les autres ; ils savent terminer leurs différends, non-seulement sans se causer de peine, mais encore à leur mutuel avantage, et empêcher la colère de s'emporter jusqu'au repentir ; enfin ils ôtent tout prétexte à l'envie, en partageant leurs richesses avec leurs amis, et en regardant les biens de leurs amis comme leurs biens propres. N'est-il donc pas naturel que les hommes vertueux, lorsqu'ils arrivent aux charges de l'État, loin de se nuire, se rendent de mutuels services ? Car pour ceux qui désirent les honneurs et l'autorité dans leur patrie, afin d'avoir toute licence de piller les fonds publics, de faire violence aux citoyens et de vivre dans la mollesse, ce sont des cœurs injustes, pervers, incapables d'aucun attachement. Mais l'homme qui recherche les honneurs afin de se mettre lui-même à l'abri de toute injustice et de prêter à ses amis un appui légitime ; qui, devenu magistrat, s'efforce d'être utile à sa patrie, est-il donc incapable de s'entendre avec un autre citoyen vertueux comme lui ? Lui sera-t-il moins facile, entouré d'hommes vertueux, de servir ses amis ? Sera-t-il moins puissant pour faire du bien à sa patrie, quand il sera soutenu par les honnêtes citoyens ?

« Il est évident que dans les combats gymniques, s'il était

permis aux plus forts de se réunir pour marcher contre les plus faibles, ils seraient vainqueurs dans toutes les luttes et remporteraient tous les prix. Or, on ne permet pas de procéder ainsi; mais, si dans les luttes politiques, où les hommes vertueux ont le dessus, on n'empêche pas un citoyen d'unir ses efforts à ceux d'un autre citoyen pour le bien de sa patrie, comment n'est-il pas avantageux, quand on a part au gouvernement, de s'attacher d'excellents amis, et de les avoir dans tout ce qu'on fait pour associés et pour appuis, plutôt que pour antagonistes? C'est encore une chose évidente que, si l'on a une lutte à soutenir, on aura besoin d'alliés, et en nombre d'autant plus grand, qu'on aura à combattre contre des hommes de mérite et de vertu. Or, il faut faire du bien à ceux qui veulent devenir nos alliés, afin de leur donner du courage; et alors il vaut beaucoup mieux faire du bien à un petit nombre d'hommes vertueux qu'à un plus grand nombre de méchants, puisqu'il faut rendre aux méchants beaucoup plus de services qu'aux gens de bien. Sois donc sans crainte, Critobule; essaye de devenir bon, et, une fois bon, mets-toi à la poursuite des cœurs vertueux. Peut-être pourrai-je bien t'aider quelque peu dans cette poursuite, étant un homme qui s'entend à aimer. Il est étonnant, quand j'envie l'amitié de quelqu'un, comme je m'emploie à lui inspirer la même affection que je ressens pour lui, à lui faire partager mon désir, à lui faire aimer mes relations amicales. Je vois que tu auras aussi besoin de cette science, lorsque tu voudras former quelque liaison; ne me cache donc pas ceux que tu voudras avoir pour amis: le soin que je mets à plaire à qui me plaît, m'a donné, je crois, une certaine expérience de la chasse aux hommes.»

Alors Critobule: « C'est là, Socrate, une science que je brûle depuis longtemps de connaître, surtout si elle me sert également avec ceux qui ont la beauté de l'âme et ceux qui ont la beauté du corps. — Mais, Critobule, repartit Socrate, ma science ne va pas jusqu'à n'avoir qu'à tendre la main pour arrêter ceux qui sont beaux. Je sais que les hommes fuyaient⁴ expressément Scylla¹, parce qu'elle jetait la main sur eux, tandis que les Sirènes, qui, au lieu de jeter les mains sur personne, charmaient de loin tout le monde, arrêtaient, dit-on, et séduisaient tous les auditeurs. — Eh bien! dit Critobule, je ne jetterai les mains sur personne; si

4. Personnification des brisants de la mer de Sicile.

donc tu as quelque chose à me dire sur le moyen de gagner des amis, parle. — Jamais, dit Socrate, tu ne mettras bouche contre bouche. — Sois tranquille, je ne presserai plus mes lèvres sur les lèvres de quelqu'un, s'il n'est beau. — Te voilà tout de suite, Critobule, faisant le contraire de ce qu'il faut; ceux qui sont beaux ne souffrent pas volontiers ces libertés, mais ceux qui sont laids les tolèrent, convaincus qu'on les croit beaux sous le rapport de l'âme. » Alors Critobule : « Eh bien! mes baisers, en allant trouver ceux qui sont beaux, ne s'adresseront qu'à ceux qui sont bons : sois donc tranquille, et dis-moi l'art de chasser aux amis. » Alors Socrate : « Quand tu voudras te lier avec quelqu'un, tu me laisseras te dénoncer à lui, lui dire que tu l'admires et que tu désirerais être son ami. — Dénonce-moi, dit Critobule; je sais que personne ne déteste la louange. — Et si je t'accuse, en outre, d'éprouver une bienveillance née de ton admiration pour lui, ne croiras-tu pas que je te calomnie? — Loin de là, car j'éprouve moi-même de la bienveillance pour ceux que je suppose en éprouver pour moi. — Je pourrai donc dire tout cela à ceux dont tu voudras gagner l'amitié; et si tu m'autorises à dire encore que tu prends soin de tes amis, que ton plus grand bonheur est d'en avoir de vertueux, que tu es fier de leurs belles actions comme si c'étaient les tiennes, que tu es heureux de leur prospérité comme de la tienne propre, que pour assurer leur bien aucune peine ne rebute ta patience, que tu as pour maxime que la vertu d'un homme est de vaincre ses amis en bienfaits, ses ennemis en outrages; je crois que je pourrais t'être un auxiliaire fort utile dans ta chasse aux bons amis. — Pourquoi donc, repartit Critobule, me parler ainsi, comme si tu ne pouvais pas dire de moi tout ce que tu veux? — Non, par Jupiter, je ne le puis, moi qui un jour ai entendu dire à Aspasia¹

1. « Aspasia de Milet, fille d'Axiochus, femme d'une grande beauté, d'une moralité plus que suspecte, mais d'un esprit très-distingué, vint enseigner l'éloquence à Athènes, où les premiers personnages de la république suivirent ses leçons. Les maris y conduisaient leurs femmes. Socrate et Périclès furent au nombre de ses auditeurs, et on peut voir dans le *Ménexène* de Platon, malgré une légère teinte d'ironie dans le préambule de ce dialogue, quel cas Socrate faisait de ses talents: Périclès répudia sa femme pour épouser Aspasia, qui exerça une grande influence sur les affaires politiques de la Grèce. Ici Xénophon nous fait connaître une réflexion fort sensée d'Aspasia sur la manière d'arranger des mariages. Peut-être s'occupait-elle de cette bonne œuvre, depuis qu'elle avait épousé son élève Périclès. Lorsqu'il fut mort, elle se remaria, dit-on, à Lysiclès, riche marchand de bestiaux, qui,

que les bonnes entremetteuses¹, en ne disant que la vérité, réussissent fort bien à marier les hommes, tandis que leurs folles louanges ne servent de rien, attendu que les époux trompés se détestent mutuellement et maudissent l'entremetteuse. Or, je suis convaincu qu'elle a raison, et je crois ne pouvoir, lorsque je parlerai de toi, te donner aucune louange qui ne soit vraie. — Ainsi, Socrate, tu es assez mon ami pour m'aider à en trouver, si j'ai quelque qualité pour en avoir; sinon tu ne voudrais rien imaginer, rien dire dans mon intérêt? — Penses-tu donc, Critobule, que je te servirais mieux en te donnant de fausses louanges, qu'en t'engageant à faire des efforts pour être homme de bien? Si cela n'est pas évident pour toi, juges-en par ce que je vais te dire : supposons que j'aie à faire un faux éloge de toi à un pilote, dont je voudrais te rendre l'ami, lui dire que tu es un bon timonier, et que ce pilote, plein de confiance en moi, remette son vaisseau à tes mains qui n'ont jamais tenu un gouvernail, aurais-tu quelque espérance de ne pas te perdre en même temps que le vaisseau? Si de même, à force de mensonges, je persuadais collectivement à toute la ville de s'abandonner à toi comme à un bon général, un savant jurisconsulte, un habile politique, à quels maux, crois-tu, ne serais-tu pas exposé et n'exposerais-tu pas l'État? Si enfin j'engageais isolément quelques citoyens à te confier la gestion de leurs biens, après leur avoir dit faussement que tu es un intendant économe et soigneux, une fois mis à l'épreuve, ne serais-tu pas à la fois un fléau et un être ridicule? Eh bien! Critobule, le chemin le plus court, le plus sûr, le plus honorable, si tu veux avoir le bruit d'être honnête homme, c'est de mettre tout en œuvre pour le devenir. Tout ce que les hommes appellent vertu, la réflexion t'en convaincra, s'augmente par l'étude et par l'exercice. Pour ma part, Critobule, je crois que c'est de ce côté qu'il faut diriger notre chasse; si tu es d'un autre avis, apprends-le-moi. » Alors Critobule : « Je rougirais, Socrate, répondit-il, de te faire quelque objection, car je ne dirais rien de bien ni de vrai. »

grâce à ses leçons, devint un orateur habile. » H. MARTIN. — Cf. dans l'*Encyclopédie nouvelle* l'article ASPASIE de H. Fortoul.

1. A Athènes, les mariages s'arrangeaient presque toujours par des entremetteurs, *προμηνηστριδες*. Voy. dans les *Nuées* d'Aristophane, v. 41 et suiv., les malédictions de Strepsiade contre l'entremetteur qui l'a engagé à épouser une fille noble. Ce type, qui n'est pas perdu même de nos jours, se retrouve dans *L'Avare* de Molière, où Frosine négocie le mariage d'Harpagon avec Marianne.

CHAPITRE VII.

Il vaut mieux exercer un métier que d'être à charge aux siens
ou que de vivre dans la misère et dans l'oisiveté.

Quand ses amis se trouvaient dans l'embarras par ignorance, il essayait de les en faire sortir par ses conseils; lorsque c'était par pauvreté, il leur enseignait à se secourir, autant que possible, les uns les autres. Je dirai aussi ce que je sais de lui à ce sujet. Voyant un jour Aristarque¹ plongé dans la tristesse : « Tu m'as l'air, Aristarque, lui dit-il, d'avoir quelque chose qui te pèse; il faut partager le fardeau avec tes amis; peut-être trouverons-nous moyen de te soulager. — Ma foi, Socrate, répondit Aristarque, je suis dans un grand embarras : depuis que la ville est en sédition² et qu'un grand nombre de citoyens se sont retirés au Pirée, mes sœurs, mes nièces, mes cousines, qui se trouvaient abandonnées, se sont sauvées chez moi, si bien que nous sommes à la maison quatorze personnes de condition libre : nous ne retirons rien de la terre, car les ennemis en sont devenus maîtres, ni de nos maisons, puisque la ville est presque sans habitants; personne n'achète de meubles, on ne trouve nulle part à emprunter de l'argent; c'est au point qu'il serait plus facile, en cherchant, de rencontrer de l'argent dans la rue, qu'un prêteur qui vous en fournit. Il est bien triste, Socrate, de voir autour de soi des parents dans la détresse; il est impossible de faire vivre tant de monde, dans de pareilles circonstances. » A ces mots Socrate : « Comment se fait-il donc, dit-il, que Céramon³, qui a aussi beaucoup de monde à nourrir, suffise non-seulement à leurs besoins et aux siens, mais mette encore de l'argent de côté et qu'il s'enrichisse, tandis que toi, parce que tu as plusieurs personnes à faire vivre, tu as peur que vous ne périssez tous faute du nécessaire? — C'est, ma foi, parce qu'il nourrit des esclaves, et moi des gens libres. — Lesquels

1. Personnage qui n'est pas autrement connu.

2. Au moment de la chute des Trente tyrans et des tentatives de Thrasybule pour rendre la liberté à Athènes. Cf. *Helléniques*, II, iv.

3. Céramon était propriétaire d'esclaves qu'il faisait travailler à divers métiers.

crois-tu donc les plus estimables, des gens libres qui sont chez toi, ou des esclaves qui sont chez Céramon? — Mais je pense que ce sont les gens libres qui sont chez moi. — N'est-il donc pas honteux que Céramon vive dans l'abondance avec des hommes de rien, tandis que toi, qui as des personnes beaucoup plus estimables, tu es dans le dénûment? — Non, par Jupiter; car il nourrit des artisans, et moi des personnes qui ont reçu une éducation libérale. — Les artisans ne sont-ils donc pas ceux qui ont appris à faire quelque chose d'utile? — Assurément. — La farine n'est-elle pas chose utile? — Tout à fait. — Et le pain? — Tout autant. — Eh bien! et les vêtements d'hommes et de femmes, les tuniques, les chlamydes¹, les exomides²? — Tout cela est fort utile. — Et les personnes qui sont chez toi ne savent rien faire de tout cela? — Au contraire, elles savent tout faire, je crois. — Eh bien! ne vois-tu donc pas qu'en exerçant une de ces industries, en faisant de la farine, Nausicydès³ ne se nourrit pas seulement, lui et ses esclaves, mais un grand nombre de porcs et de bœufs, et qu'il met assez de côté pour s'acquitter souvent des prestations publiques⁴? En faisant du pain Cyrénus⁵ nourrit toute sa maison et vit largement; Déméas de Colytte⁶, en faisant des chlamydes, Ménon des chlanides⁷, la plupart des Mégariens des exomides, trouvent de quoi se nourrir. — Oui, par Jupiter; mais tous ces gens-là achètent des esclaves barbares qu'ils forcent de travailler à leur guise⁸, tandis que moi j'ai affaire

1. La chlamyde était un manteau épais porté surtout par les cavaliers : il s'attachait sur l'épaule droite avec une agrafe ou une boucle, et tombait sur les cuisses en formant deux pointes.

2. L'exomide était un vêtement court, une sorte de blouse sans manches, que portaient les esclaves, les pauvres, les artisans et les citoyens amis d'une très-grande simplicité.

3. On ne sait rien de plus sur ce personnage, sinon qu'Aristophane le nomme aussi au vers 426 de l'*Assemblée des femmes*.

4. C'est ce qu'on nommait *liturgies*. Il y en avait de plusieurs espèces : l'*estiasis*, repas donné à la tribu les jours de fête; la *choregie*, entretien et direction d'un chœur dramatique; la *gymnasiarchie*, relative aux jeux sacrés et aux exercices préparatoires à ces jeux dans les gymnases; la *triérarchie*, qui consistait à équiper une galère; la *proïsphorie*, avance de l'impôt sur les biens. Cf. Boeck, *Économie politique des Athéniens*, III, 21-23; IV, 9 et 12, et la préface placée par Wolf en tête de la *Leptinienne* de Démosthènes.

5. D'autres lisent Ciribus, Corébus, Cyrébiion et Cyrébius.

6. Colytte était un bourg de l'Attique, de la tribu Egéide. Cf. Lucien, *Timon*, 49 et 50, t. I, p. 46 et 47 de notre traduction.

7. La *chlanide* était une sorte de manteau du genre de la chlamyde, mais plus léger et plus élégant.

8. Je supprime la virgule placée dans quelques textes après *ἐπιζέσθαι*.

à des personnes libres, à des parentes. — Comment! parce qu'elles sont libres et tes parentes, penses-tu qu'elles ne doivent rien faire que manger et dormir? Vois-tu que les autres personnes libres, qui vivent dans une telle oisiveté, aient une meilleure existence? trouves-tu qu'elles soient plus heureuses que celles que s'occupent des choses utiles qu'elles savent? Te semble-t-il que la paresse et l'oisiveté aident les hommes à apprendre ce qu'ils doivent savoir, à se rappeler ce qu'ils ont appris, à donner à leur corps la santé et la vigueur, à acquérir et à conserver tout ce qui est nécessaire à la vie, tandis que le travail et l'exercice ne servent de rien? Ont-elles appris ce que tu dis qu'elles savent comme des choses inutiles à la vie et dont elles n'auront que faire, ou, au contraire, pour s'en occuper un jour et en tirer parti? Quels sont donc les hommes les plus sages, de ceux qui restent dans l'oisiveté, ou qui s'occupent de choses utiles? les plus justes, de ceux qui travaillent, ou qui, sans rien faire, délibèrent sur les moyens de subsister? Mais en ce moment, j'en suis sûr, tu ne peux aimer tes parentes et elles ne peuvent t'aimer: toi, parce que tu les regardes comme une gêne pour toi; elles, parce qu'elles voient bien qu'elles te gênent. De tout cela, il est à craindre qu'il ne résulte une haine d'autant plus vive et que la reconnaissance du passé ne soit amoindrie. Mais si tu leur imposes une tâche, tu les aimeras en voyant qu'elles te sont utiles, et elles te chériront à leur tour, en s'apercevant qu'elles te contentent; le souvenir du passé vous sera plus agréable, votre reconnaissance s'en augmentera, et vous deviendrez ainsi meilleurs amis et meilleurs parents. S'il s'agissait pour elles d'une action honteuse, la mort serait préférable; mais aujourd'hui tes parentes ont, à ce qu'il paraît, des talents très-honorables pour elles, ceux qui conviennent le mieux à une femme; or, ce qu'on sait bien, tout le monde le fait facilement et vite, avec adresse et avec plaisir. N'hésite donc pas à leur proposer un parti qui te sera avantageux autant qu'à elles et qu'elles embrasseront sans doute avec joie. — Au nom des dieux, Socrate, reprit Aristarque, ton conseil me semble excellent; je n'oserais pas emprunter, sachant bien qu'après avoir dépensé ce que j'aurais reçu, je n'aurais pas de quoi rendre; maintenant, pour la mise en œuvre, je crois pouvoir me décider à le faire.»

Aussitôt dit, on se procure des fonds, on achète de la laine; les femmes dinaient en travaillant, soupaient après le travail, et la gaieté avait succédé à la tristesse: au lieu de se regarder

en dessous, on se voyait avec plaisir; elles aimaient Aristarque comme un protecteur, et Aristarque les chérissait pour leurs services. Enfin, celui-ci vint gaiement conter l'aventure à Socrate, et lui dit que ses parentes lui reprochaient d'être le seul de la maison qui mangeât sans rien faire. « Eh ! dit Socrate, que ne leur contes-tu la fable du chien ! On dit que, du temps que les bêtes parlaient, la brebis dit à son maître : « Ta conduite est bien étrange ; nous qui te fournissons de la laine, des agneaux, du fromage, tu ne nous donnes rien que nous ne soyons obligées d'arracher à la terre ; et ton chien, qui ne te rapporte rien, tu partages avec lui ta propre nourriture. » Le chien, qui l'avait entendue, lui dit : « Il a raison, par Jupiter ! car c'est moi qui vous garde et qui vous empêche d'être enlevées par les hommes ou ravies par les loups : si je ne veillais sur vous, vous ne pourriez paître, dans la crainte de périr. » On ajoute qu'alors les brebis consentirent à ce que le chien leur fût préféré. Va donc dire aussi à tes parentes que tu les gardes et que tu les surveilles comme le chien de la fable ; que, grâce à toi, elles ne sont insultées par personne, et qu'elles peuvent, sans crainte et sans chagrin, continuer leur laborieuse existence. »

CHAPITRE VIII.

Socrate engage le journalier Euthère à choisir un genre de vie plus convenable.

Un jour, après une longue séparation, il rencontra un autre vieux camarade. « D'où viens-tu donc, Euthère¹, lui dit-il ? — Sur la fin de la guerre², Socrate, je suis revenu d'un voyage, et maintenant me voici. J'ai perdu les biens que j'avais au delà des frontières ; mon père ne m'a rien laissé en Attique, et je suis forcé aujourd'hui, à mon retour, de faire œuvre de mes mains pour me procurer le nécessaire : cela m'a paru meilleur que de rien demander à personne, d'autant que je n'ai rien sur quoi je puisse emprunter. — Et combien de temps crois-tu que ton corps ait la force de travailler pour te procurer le nécessaire moyennant un salaire ? — Pas longtemps, ma foi ! —

1. On ne le connaît que par ce passage.

2. La guerre du Péloponèse, qui ruina un grand nombre d'Athéniens. Cf. *Gouvernement des Athéniens*, chap. 1 ; *Banquet*, IV.

Cependant, quand tu seras vieux, il est évident que tu auras à faire des dépenses, et personne ne voudra te payer pour tes services manuels. — Tu dis vrai. — Ne vaudrait-il donc pas mieux t'occuper dès à présent de travaux qui puissent encore te soutenir dans ta vieillesse, t'adresser à un homme qui ait de grandes propriétés, et qui ait besoin de quelqu'un pour les régir, surveiller les travaux, l'aider à rentrer les récoltes, à conserver son avoir, lui rendre service pour service? — J'aurais peine, Socrate, à endurer l'esclavage. — Pourtant, ceux qui sont à la tête des cités et qui dirigent les affaires publiques, ne sont pas regardés pour cela comme plus esclaves que les autres hommes; on les croit, au contraire, plus libres. — Enfin, Socrate, je ne veux pas du tout m'exposer à recevoir des reproches. — Certes, Euthère, il n'est pas facile de trouver un travail qui n'expose pas aux reproches; quoi qu'on entreprenne, il est difficile de ne pas faire de fautes, et il est encore difficile, quand on n'en fait pas, de ne pas rencontrer un juge inepte; aussi je m'étonnerais que, dans ce que tu dis faire aujourd'hui, il fût aisé de se mettre à l'abri du blâme. Il faut donc essayer d'éviter les gens pointilleux, et rechercher ceux qui ont l'esprit bien fait, te charger de tout ce que tu peux faire, te défier de ce que tu ne peux pas, et exécuter le mieux possible et de grand cœur tout ce que tu auras entrepris: je crois qu'en agissant ainsi tu t'exposeras fort peu aux reproches, tu trouveras des ressources contre l'indigence, tu vivras sans peine et sans crainte, et, jusqu'à ta vieillesse, tu auras largement de quoi te suffire. »

CHAPITRE IX.

Socrate indique à Criton le moyen de se mettre à l'abri des sycophantes¹.

Il entendit un jour moi présent, Criton se plaindre que la vie était difficile à Athènes pour un homme qui voulait s'oc-

1. Les dénonciateurs, les *mouchards* grecs, furent la peste de la démocratie athénienne, comme les délateurs, les quadrupleurs, furent le fléau de Rome dans les derniers temps de la république et sous l'empire. Cf. Lucien, *de la Délation*, t. II, p. 284 de notre traduction.

cuper tranquillement de ses affaires. « Aujourd'hui, disait-il, il y a des gens qui m'intentent des procès, non parce que je leur fais du tort, mais parce qu'ils se figurent que j'aimerais mieux donner de l'argent que de me créer des embarras. » Alors Socrate : « Dis-moi, Criton, répondit-il, tu nourris des chiens pour écarter les loups de tes brebis ? — Certainement, je trouve plus d'avantage à en nourrir qu'à n'en point avoir. — Ne consentirais-tu donc pas à nourrir aussi un homme qui voulût et qui pût écarter de toi ceux qui essayent de te nuire ? — Volontiers, si je ne craignais qu'il ne se tournât aussi contre moi. — Eh quoi ! ne vois-tu pas qu'il y a plus d'agrément et de profit à servir un homme tel que toi qu'à s'en faire un ennemi ? Sache bien qu'il y a ici nombre de ces hommes qui ambitionneraient de t'avoir pour ami. »

A la suite de cet entretien ils trouvent Archédème¹, citoyen capable de penser et d'agir, mais pauvre. Ce n'était pas, en effet, un homme à tirer parti de tout ; il aimait le bien et il avait l'âme trop haute pour se laisser corrompre par l'argent des sycophantes². Dès lors, toutes les fois que Criton rapportait du blé, de l'huile, du vin, de la laine ou quelque provision des choses nécessaires que fournit la campagne, il en donnait une partie à Archédème ; lorsqu'il offrait un sacrifice, il l'invitait, et ne le négligeait en aucune de ces rencontres. Aussi Archédème, qui regardait la maison de Criton comme un refuge assuré, s'attacha complètement à lui. Il eut bientôt découvert que les sycophantes qui poursuivaient Criton, étaient chargés de crimes et avaient de nombreux ennemis : il en appela un en justice, par devant le peuple, pour être condamné à une punition corporelle ou à une amende. Cet homme, qui avait la conscience de ses méfaits, mit tout en œuvre pour se débarrasser d'Archédème ; mais Archédème ne le lâcha point qu'il n'eût laissé Criton en paix, et qu'il ne lui eût donné à lui-même quelque argent.

Archédème se conduisit de la même manière dans plusieurs circonstances semblables : alors, comme il arrive que, quand un berger a un bon chien, les autres bergers s'empressent de placer auprès de lui leurs troupeaux, pour profiter aussi de ce chien ; ainsi les amis de Criton le prièrent de les mettre comme

1. Un des plus puissants démagogues d'Athènes.

2. Pour ce passage controversé, j'ai suivi rigoureusement le texte de Weiske.

lui sous la garde d'Archédème. Archédème obligeait donc Criton de bon cœur, et non-seulement Criton vivait en paix, mais encore tous ses amis. Puis, lorsque les ennemis d'Archédème lui reprochaient de s'être fait, par intérêt, le flatteur de Criton : « De quel côté est la honte, répondait Archédème, ou d'entretenir avec des hommes vertueux un échange de services réciproques, de s'en faire des amis et de s'opposer aux méchants, ou de tout faire pour nuire aux gens de bien et de s'attirer ainsi leur inimitié, de faire, au contraire, cause commune avec les méchants, d'essayer de s'en faire des amis, et de préférer leur commerce à celui des honnêtes gens ? » De ce moment Archédème fut un des amis de Criton, et les autres amis de Criton l'eurent en estime.

CHAPITRE X.

Il engage Diodore à secourir Hermogène dans la pauvreté.

Je sais encore qu'il eut cette conversation avec Diodore, un de ses amis : « Dis-moi, Diodore, si un de tes esclaves prenait la fuite, chercherais-tu à le ravoïr ? — Et même, par Jupiter, j'y engagerais les autres, en faisant annoncer une récompense pour qui le ramènerait. — Eh bien, si un de tes esclaves tombait malade, n'aurais-tu pas soin de lui, n'appellerais-tu pas des médecins pour l'empêcher de mourir ? — Oui, certes. — Et si un homme de ta connaissance, bien plus utile que tes esclaves, courait risque de périr de besoin, ne penses-tu pas qu'il serait de ton devoir de t'occuper de lui, de le sauver ? Or, tu sais qu'Hermogène¹ n'est pas un ingrat, qu'il rougirait de recevoir de toi des services sans t'en rendre à son tour. Cependant un homme qui te servirait de bon gré, avec dévouement et constance, qui serait toujours prêt à exécuter tes ordres, et non-seulement prêt à les exécuter, mais à agir de lui-même, à prévenir et à prévoir ; cet homme-là, je crois, vaudrait un grand nombre d'esclaves. Les bons économistes re-

1. Hermogène, fils d'Hipponicus et frère du riche Callias, fut un des meilleurs et des plus fidèles disciples de Socrate. Il figure comme interlocuteur dans le *Banquet* de Xénophon, dont la scène est chez son frère Callias, et dans le *Cratyle* de Platon.

commandent, quand une denrée précieuse est à bas prix, de saisir l'occasion de l'acheter; de même, par le temps qui court, on peut, à peu de frais, se procurer de bons amis. » Alors Diodore : « Tu as raison, Socrate, dit-il; prie Hermogène de venir me trouver. — Non, par Jupiter, je n'en ferai rien; car je pense qu'au lieu de l'appeler, il sera mieux de ta part d'aller vers lui, et qu'il ne gagnera pas plus que toi à cette démarche. » Diodore se rendit en hâte près d'Hermogène, et, sans qu'il lui en coûtât beaucoup, il gagna un ami qui se faisait un devoir de ne rien dire et de ne rien faire qui ne fût utile et agréable à Diodore.

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

Devoirs d'un général.

Comment ceux qui aspiraient aux dignités trouvaient en Socrate un guide utile vers le but auquel ils tendaient, c'est ce que je vais maintenant raconter. Ayant appris un jour qu'un nommé Dionysodore¹, arrivé à Athènes, s'annonçait comme professeur de stratégie, Socrate dit à l'un de ses disciples, qu'il savait jaloux d'obtenir les fonctions de général dans sa patrie : « Il serait honteux, n'est-ce pas ? jeune homme, pour quelqu'un qui veut devenir stratège² dans son pays, lorsqu'il se présente une occasion d'apprendre cet art, de la laisser échapper³, et ce serait mériter d'être puni plus sévèrement encore qu'un homme qui entreprend de faire des statues sans avoir appris la statuaire. En effet, dans les dangers de la guerre, la cité tout entière s'abandonne au stratège; il suit que de ses succès résultent de grands avantages, et de ses revers de grands maux. Comment donc ne serait-il pas juste de punir un homme qui, après avoir négligé d'apprendre à être général, mettrait tout en œuvre pour être élu⁵ ? » Après ces conseils, Socrate engagea le jeune homme à aller étudier.

1. Dionysodore, natif de Chio, était, ainsi que son frère Euthydème, un sophiste distingué. Après avoir professé en Italie, il vint se fixer à Athènes, où il donna des leçons théoriques d'art militaire, ou, pour parler avec Xénophon, de stratégie.

2. Il y avait deux espèces de stratèges : 1° les généraux de division, commandant une stratégie ou phalangiarchie de 4096 hommes; les généraux en chef, au nombre de dix, élus un par chaque tribu d'Athènes. Ces mots reviendront fort souvent dans Xénophon.

3. C'est le reproche de Marius, dans Salluste, adresse aux nobles qui

Quand il fut revenu de prendre ses leçons, Socrate lui dit en se jouant : « Ne trouvez-vous pas, citoyens, que de même qu'Homère donne à Agamemnon le titre de respectable¹, ainsi ce jeune homme, après ses leçons de stratégie, paraît plus respectable encore? Car si celui qui a appris à jouer du luth, est un joueur de luth, lors même qu'il n'en joue pas; si celui qui a appris la médecine, est cependant médecin, lors même qu'il n'exerce pas, de la même manière, à partir de ce moment, ce jeune homme ne cesse pas d'être un stratège, lors même que personne ne le choisirait; tandis que celui qui ne sait pas n'est ni stratège, ni médecin, fût-il choisi par tous les hommes. Mais, continua-t-il, afin que si quelqu'un de nous devenait jamais taxiarque ou lochage² sous tes ordres, nous fussions plus versés dans les choses de la guerre, dis-nous par où Dionysodore a commencé à t'enseigner la stratégie. » Alors le jeune homme : « Il a commencé, dit-il, par où il a également fini; il m'a enseigné la tactique³ et rien de plus. — Ce n'est pourtant là, reprit Socrate, qu'une bien petite partie de l'art du général⁴; il faut encore qu'il sache se procurer tout le matériel de la guerre et fournir de tout le soldat; qu'il soit fécond en expédients, entreprenant, soigneux, patient, entendu, indulgent et sévère, franc et rusé, cauteleux et agissant à la dérobée, prodigue et rapace, libéral et cupide, réservé et résolu; enfin il faut avoir, pour être un bon stratège, toutes les autres qualités que donnent la nature et la science⁵. Il est beau de connaître aussi l'art de ranger des troupes; car il y a une grande différence entre une armée bien rangée et des troupes en désordre : de même des pierres, des briques, des poutres, des tuiles jetées sans ordre, ne servent de rien; mais si l'on dispose dans les fondements et sur les combles les matériaux qui ne peuvent ni se pourrir ni s'altérer, comme les pierres et les

aspirent au commandement des armées : *Nam gerere quam fieri tempore posterius, re atque usu prius est* ; car, si dans l'ordre du temps la pratique vient après l'élection, en réalité et de fait elle doit la précéder. Salluste, *Jugurth.*, LXXXV.

1. *Iliade*, III, 469, 470.

2. La *taxis* se composait de 100 hommes environ, dont le chef se nommait *taxiarque*. Le *loche* ou *lochos* était de 46, 42, 40 ou 8 hommes, dont le commandant s'appelait *lochage*.

3. C'est-à-dire l'art de ranger les troupes en bataille. Le mot *tactique* vient du grec *τάσσω*, *ranger*, et non pas, comme l'a écrit un général, fort respectable d'ailleurs, du latin *tactum*, supin du verbe *tangere*.

4. Cf. *Cyropédie*, I, VI; et VIII, V.

5. C'est le portrait parfait d'un chef de *condottieri*.

tuiles, si on ajuste au milieu les briques et les poutres, comme dans une bâtisse, il en résulte une propriété qui a une grande valeur, une maison¹. — Ce que tu viens de dire, Socrate, répondit-il, est la même chose absolument que ce qui se pratique à la guerre : là, en effet, on doit placer aux premiers et aux derniers rangs les meilleurs soldats, et mettre au milieu les troupes moins bonnes, pour qu'elles soient entraînées et poussées par les autres². — C'est bien, reprit Socrate, si l'on t'a appris à discerner les bons et les mauvais soldats; autrement, à quoi te serviront tes leçons? Car si ton maître t'avait dit d'arranger de l'argent en mettant dessus et dessous les meilleures pièces, et au milieu les moins bonnes, sans t'avoir appris à distinguer la vraie monnaie de la fausse, cela ne te servirait de rien. — Mais, par Jupiter, il ne me l'a pas appris, en sorte que c'est à nous à distinguer les bons soldats des mauvais. — Eh bien, qui nous empêche d'examiner comment nous ne pourrions pas nous tromper? — J'y consens, dit le jeune homme. — Si donc il s'agissait d'enlever de l'argent, ne ferions-nous pas bien de placer en tête les soldats qui ont le plus d'amour pour le gain? — C'est mon avis. — Et s'il s'agit de courir des dangers, ne mettrons-nous pas au premier rang ceux qui ont le plus d'amour pour la gloire? — Sans doute, car ils ne demandent qu'à s'exposer pour l'honneur : ceux-là ne sont donc pas difficiles à découvrir : toujours en vue, on les a partout sous la main. — Mais ne t'a-t-il appris qu'à mettre une armée en bataille, ou bien t'a-t-il enseigné où et comment il faut user des diverses manières de la ranger? — Pas du tout. — Cependant il y a mille circonstances où il ne faut ni ranger ses troupes ni les conduire de la même manière. — Par Jupiter, il ne m'a rien fait connaître de tout cela. — Eh bien! par Jupiter, retourne auprès de lui et interroge-le : car s'il sait son métier et qu'il ne soit pas un impudent, il rougira d'avoir reçu de l'argent et de t'avoir renvoyé sans t'instruire.

1. Nous ne connaissons dans aucun auteur une phrase qui soit aussi ingénieusement construite que celle-ci : tout s'y ordonne, s'y agence et s'y place comme dans la réalité. Il semble qu'on voie d'abord jeter les fondements de l'édifice, dont chaque partie s'élève ensuite progressivement jusqu'à l'achèvement complet du tout, exprimé par le mot final *maison*.

2. C'est la disposition de l'armée grecque dans Homère, *Iliade*, IV, v. 297-300. Cf. Cicéron, *de l'Orat.*, II, LXXVII; et Quintilien, V, XXI.

CHAPITRE II.

Un bon général doit veiller à la conservation et au bien-être de ceux qu'il a sous ses ordres.

Rencontrant un jour un homme qui venait d'être élu stratège : « Pourquoi, lui dit-il, à ton avis, Homère appelle-t-il Agamemnon *pasteur des peuples* ¹ ? N'est-ce pas parce que, semblable à un pasteur qui veille à ce que ses brebis soient en bonne santé, qu'elles aient tout ce qu'il leur faut, un général doit veiller à ce que ses soldats soient en bonne santé, qu'ils aient tout ce qu'il leur faut et soient placées dans les conditions pour lesquelles ils sont soldats ? Or, ils sont soldats pour que leurs triomphes sur les ennemis augmentent leur bonheur. Ailleurs ², lorsque Homère loue Agamemnon, en disant :

Il était à la fois bon prince et bon guerrier,

n'est-ce pas parce qu'il était bon guerrier, non-seulement en combattant seul avec courage contre les ennemis, mais en communiquant son courage à l'armée tout entière, et bon prince, non-seulement en se procurant à lui-même les biens de la vie, mais en assurant le bonheur de ceux dont il était roi ? En effet, un roi est élu, non pour veiller uniquement à son bien-être personnel, mais pour la prospérité de ceux qui l'ont choisi ; tous ceux qui se font soldats veulent s'assurer une vie heureuse, et, s'ils choisissent des généraux, c'est pour avoir quelqu'un qui les conduise à ce but. Il faut donc que le général procure le bien-être à ceux qui l'ont élu ; et il serait difficile de trouver rien de plus beau que l'accomplissement, rien de plus honteux que l'oubli de ce devoir. » C'est ainsi qu'en recherchant quel devait être le mérite d'un bon général, Socrate faisait abstraction de tout le reste, et ne lui laissait d'autre objet que de rendre heureux ceux qu'il commande.

1. *Iliade*, I, 263 ; II, 243, etc. Cf. *Cyropédie*, VIII, II.

2. *Iliade*, III, 179.

CHAPITRE III.

Le commandant de la cavalerie doit l'améliorer, en se montrant sévère sur le choix des chevaux, en exerçant les hommes à la manœuvre et en s'en faisant aimer et obéir.

Un citoyen venait d'être élu hipparque¹; je n'ai pas oublié l'entretien qu'eut Socrate avec lui. « Pourrais-tu nous dire, jeune homme, pourquoi tu as ambitionné d'être hipparque? Ce n'était pas sans doute pour marcher à la tête des cavaliers: cet honneur appartient aux archers à cheval², qui précèdent même les hipparques. — Tu dis vrai. — Ce n'était pas sans doute pour te faire connaître: les fous eux-mêmes sont connus de tous. — Tu dis encore vrai. — N'est-ce pas parce que tu espères améliorer la cavalerie de la république, et, si l'on a besoin des cavaliers, rendre, à leur tête, des services à l'État? — C'est, en effet, cela. — Voilà, par Jupiter, reprit Socrate, un but glorieux, si tu peux l'atteindre! Enfin on t'a donc élu pour commander les chevaux et les cavaliers. — Justement. — Eh bien, dis-nous d'abord ce que tu as l'intention de faire pour améliorer les chevaux. — Mais cela n'est pas mon affaire; c'est à chaque cavalier en particulier à prendre soin de son cheval. — Cependant, si les uns t'amènent des chevaux qui n'aient ni pieds, ni jarrets, ni vigueur, les autres des bêtes si mal nourries qu'elles ne puissent suivre; ceux-ci des animaux si fougueux qu'ils ne demeureront pas où tu les auras placés; ceux-là des chevaux si rétifs que tu ne puisses même les mettre en rang, de quoi te servira ta cavalerie? Comment pourras-tu, à la tête d'un pareil corps, rendre des services à la république? — Oui, tu as raison, je tâcherai de veiller de mon mieux sur les chevaux. — Eh quoi! ne t'efforceras-tu pas aussi d'améliorer les cavaliers? — Sans doute. — Alors, ne commenceras-tu pas par les habituer à sauter plus lestement à cheval? — Il le faut bien; car si quelqu'un d'entre eux vient à tomber, il se tirera plus vite d'affaire. — Et maintenant, quand il s'a-

1. Voyez plus loin le *Traité spécial du Commandant de cavalerie*.

2. Corps de 200 hommes qui formaient l'avant-garde de la cavalerie athénienne, laquelle était habituellement de 4000 hommes. C'étaient en général des étrangers mercenaires et surtout des Scythes.

gira d'en venir aux mains, inviteras-tu les ennemis à venir sur le terrain sablé où vous avez coutume de manœuvrer, ou bien essayeras-tu de faire les exercices sur toutes les espèces de terrain où peuvent se rencontrer les ennemis? — Cela vaudrait mieux. — En outre, ne mettras-tu pas tes soins à ce que le plus grand nombre possible sachent lancer leurs traits de dessus leurs chevaux? — Cela vaut encore mieux. — Piquer le courage des cavaliers, les animer contre l'ennemi, et augmenter ainsi leur force, y as-tu songé? — Si je n'y ai pas songé jusqu'ici, maintenant du moins j'essayerai. — Pour te faire obéir des cavaliers, as-tu quelque moyen en tête? Car sans cela, chevaux et cavaliers, excellents et vigoureux, ne te serviraient de rien. — Tu dis vrai; mais quel est donc Socrate, le meilleur moyen de les plier à l'obéissance? — Tu as remarqué, sans doute, qu'en toute occasion les hommes consentent à se soumettre à ceux qu'ils croient supérieurs : dans une maladie, celui qu'on croit le plus habile médecin, on se soumet volontiers à lui; dans une traversée, ceux qui naviguent écoutent celui qu'ils regardent comme le marin le plus habile; en agriculture, celui qu'on croit le plus habile agriculteur. — C'est juste. — Eh bien, de même pour la cavalerie, celui qui paraît savoir le mieux ce qu'il faut faire, les autres l'écouteront de préférence. — Si donc, Socrate, je me montre supérieur à eux, cela me suffira pour m'en faire obéir? — Oui, pourvu que tu leur apprennes aussi que l'obéissance est pour eux le meilleur moyen de gloire et de salut. — Mais comment le leur apprendrai-je? — Beaucoup plus facilement, par Jupiter, que s'il te fallait leur apprendre que le mal est préférable au bien et procure plus d'avantages. — Tu veux dire probablement qu'un commandant de cavalerie doit, outre les autres qualités essentielles, posséder le talent de la parole? — Pensais-tu donc que l'on dût être un hipparque muet? N'as-tu pas songé que toutes les choses que nous avons apprises par l'usage, choses excellentes entre toutes, puisque c'est par elles que nous savons vivre, nous les avons toutes apprises au moyen de la parole, et que toute autre belle connaissance que l'on acquiert, c'est de même à l'aide de la parole qu'on y arrive. Aussi les meilleurs maîtres sont en même temps ceux qui se servent le mieux de la parole, et ceux qui possèdent le mieux les connaissances les plus utiles sont en même temps ceux qui savent le mieux en parler. N'as-tu pas songé aussi que, quand on veut réunir dans notre ville un chœur comme celui qu'on

envoie à Délos¹, il est impossible d'en trouver un ailleurs qui rivalise avec le nôtre, et qu'aucune ville ne peut rassembler d'aussi beaux hommes que ceux d'ici? — C'est vrai. — Et pourtant les Athéniens ne l'emportent pas autant sur les autres peuples par la beauté de la voix, la taille et la vigueur, que par l'amour de la gloire², qui excite avant tout aux choses belles et honorables. — C'est encore vrai. — Et ne penses-tu pas aussi que notre cavalerie, si l'on en prenait soin, l'emporterait de beaucoup sur toutes les autres par l'entretien des armes et des chevaux, par la bonne tenue et par l'intrépidité dans les dangers, en face de l'ennemi, si elle pensait obtenir par là des éloges et de la gloire? — Cela est vraisemblable. — Ne perds donc pas de temps, mais efforce-toi de faire prendre à tes hommes des habitudes qui te seront utiles à toi-même, et, par toi, aux autres citoyens. — Oui, par Jupiter, je m'y efforcerai. »

CHAPITRE IV.

Les qualités d'un bon économiste sont très-utiles à un général.

Voyant un jour Nicomachide³ revenant de l'assemblée du peuple, il lui dit : « Quels sont, Nicomachide, les stratèges élus? » Alors celui-ci : « N'est-ce pas, Socrate, que voilà bien les Athéniens? Au lieu de m'élire, moi qui, depuis mon enrôlement, ai vieilli dans la milice, qui ai été lochage et taxiarque, qui ai reçu tant de blessures de nos ennemis (et en même temps il les mettait à nu et en montrait les cicatrices), ils ont

4. Les Athéniens envoyaient chaque année à Délos, sur le fameux vaisseau de Thésée, une ambassade sacrée ou *théorie*, avec un chœur de jeunes gens et de jeunes filles pour chanter les louanges d'Apollon. La galère sur laquelle s'embarquait cette théorie s'appelait *la Paralienne*, du nom de Paralos, héros athénien, ami de Thésée, et qui le premier avait équipé un grand vaisseau. La mort de Socrate fut retardée pendant trente jours, parce qu'il était défendu de mettre à mort un condamné entre le départ et le retour de cette théorie.

2. C'est ce que dit Horace, *Art poétique*, v. 324.

Gratis ingenium, Gratis dedit ore rotundo
Musa loqui, præter laudem nullius avaris.

3. Il appartenait à l'avant-dernière des quatre classes du peuple athénien, les *zeugistes*.

été choisir un Antisthène, qui n'a jamais servi comme hoplite¹, qui n'a jamais rien fait de saillant dans la cavalerie, et qui ne sait rien qu'amasser de l'argent. — Mais, reprit Socrate, n'est-ce pas une qualité excellente, si elle lui sert à procurer le nécessaire aux soldats? — Les marchands aussi, dit Nicomachide, sont bons à amasser de l'argent, mais ce n'est pas une raison pour qu'ils puissent commander une armée.» Alors Socrate « Mais Antisthène est aussi passionné par la gloire, qualité nécessaire à un général. Ne vois-tu pas que, toutes les fois qu'il a été chorège², son chœur l'a emporté sur tous les autres? — Par Jupiter, dit Nicomachide, autre chose est d'être à la tête d'un chœur ou d'une armée. — Cependant, reprit Socrate, Antisthène, qui ne sait pas chanter, qui est incapable d'instruire des chœurs, a eu, malgré cela, le talent de choisir les meilleurs artistes. — Il trouvera donc aussi à l'armée, dit Nicomachide, des gens qui mettront pour lui les troupes en bataille, et qui combattront à sa place. — Si donc, reprit Socrate, il sait trouver et choisir les meilleurs soldats, comme il a choisi les meilleurs choristes, il pourrait bien aussi remporter la palme guerrière; et il est vraisemblable qu'il aimera mieux encore se mettre en dépense pour triompher à la guerre avec toute la république, qu'avec sa tribu seule dans les chœurs. — Tu dis donc, Socrate, que le même homme peut être à la fois bon chorège et bon stratège? — Je dis, qu'un homme qui, placé à la tête de quoi que ce soit, sait ce qu'il faut et se le procure, sera un excellent directeur, qu'on le place à la tête d'un chœur, d'une maison, d'une ville, d'une armée.» Alors Nicomachide: « Par Jupiter, Socrate, je n'aurais jamais cru t'entendre dire qu'un bon économiste peut être bon général. — Eh bien, examinons les devoirs de l'un et de l'autre, et voyons s'ils sont les mêmes ou s'ils sont différents. — Voyons. — Et d'abord s'entourer de subordonnés obéissants et dociles, n'est-ce pas le devoir de l'un et de l'autre? — Assurément. — Maintenant ne doivent-ils pas imposer à chacun les fonctions qu'il peut remplir? — C'est juste. — Je crois qu'ils sont également tenus de châtier les lâches et de récompenser les bons. — Certainement. — Tous deux ne feront-ils pas bien

1. Soldat de la grosse infanterie.

2. Nous avons vu que la *chorégie* était une de ces prestations auxquelles étaient astreints les citoyens riches. Le chorège devait, à ses frais, réunir, nourrir, costumer et faire instruire les chœurs destinés à figurer dans toutes les cérémonies publiques et au théâtre.

de se concilier l'affection de leurs subordonnés? — Assurément. — Ont-ils également intérêt ou non à se faire des alliés et des auxiliaires? — C'est également leur intérêt. — Tous deux ne doivent-ils pas s'efforcer de conserver les biens présents? — Rien de mieux. — Enfin, dans leurs attributions différentes, ne doivent-ils pas être également laborieux et attentifs? — Tous ces devoirs leur sont communs sans exception; mais pour ce qui est de combattre, ce n'est plus la même chose. — Cependant tous deux ont des ennemis? — Sans aucun doute, ils en ont. — N'ont-ils donc pas le même intérêt à l'emporter sur eux? — Certainement; mais ce que tu négliges de nous dire, c'est de quoi leur servira, s'il faut se battre, la science économique. — En ce cas même, elle leur sera de la plus grande utilité; un bon économiste, sachant qu'il n'y a rien de plus utile, de plus avantageux que de vaincre les ennemis dans une bataille, rien de plus nuisible, de plus ruineux que d'être vaincu, sera plein de zèle pour chercher et pour se ménager tout ce qui peut aider à la victoire; d'attention à se défier et à se garantir de tout ce qui peut amener une défaite, d'énergie à combattre, en voyant qu'il a tout ce qu'il faut pour vaincre: autrement, si ces ressources lui font défaut, il se gardera bien d'engager l'action. Ne méprise donc pas, Nicomachide, les bons économistes. Les affaires des particuliers ne diffèrent que par le nombre des affaires publiques: tous les autres points se ressemblent; et l'essentiel, c'est que les unes et les autres ne peuvent se traiter que par des hommes, que ce ne sont pas tels hommes qui font les affaires privées, et tels autres les affaires publiques, que ceux qui dirigent les affaires publiques n'emploient pas certains hommes, et certains autres ceux qui administrent les affaires privées. Or, quand on sait bien employer les hommes, on dirige également bien les affaires privées ou publiques; quand on ne le sait pas, des deux côtés on ne commet que des bévues. »

CHAPITRE V.

Il expose au fils de Périclès les causes de la décadence d'Athènes et les moyens de rendre aux Athéniens leur prospérité passée et leur ancienne vertu.

Il eut un jour avec Périclès¹, fils du grand Périclès, la conversation suivante : « Pour moi, dit Socrate, j'ai l'espoir, Périclès, que, si tu deviens stratège, la ville deviendra meilleure et plus glorieuse par les armes et triomphera de ses ennemis. » Alors Périclès : « Je souhaiterais, Socrate, ce que tu dis; mais le moyen qu'il en arrive ainsi, je ne puis le savoir. — Veux-tu donc, dit Socrate, que nous examinions et que nous calculions en quoi dès à présent ce résultat est possible? — Je le veux bien. — Tu n'ignores pas que le peuple d'Athènes n'est pas moins nombreux que celui de la Béotie? — Je le sais. — Les meilleurs et les plus beaux corps de troupes, où crois-tu qu'on puisse les lever, chez les Béotiens ou chez les Athéniens? — Je ne crois pas que nous restions en arrière sous ce rapport. — Lesquels crois-tu les plus unis par la concorde? — Les Athéniens; car bon nombre de Béotiens, opprimés par les Thébains, sont mal disposés envers eux, et à Athènes je ne vois rien de semblable. — Mais pourtant les Béotiens sont les plus ambitieux et les plus obligeants de tous les peuples, ce qui excite vivement les hommes à braver les périls pour la gloire et pour la patrie. — Sur ce point les Athéniens sont irréprochables. — Quant aux belles actions des ancêtres, il n'est pas de peuple qui puisse en compter de plus grandes et de plus nombreuses que les Athéniens : ce souvenir, chez la plupart d'entre eux, élève le cœur, entraîne à la vertu et développe le courage. — Tout ce que tu dis là est vrai, Socrate. Mais tu vois que depuis l'échec de nos mille hommes avec Tolmi-

1. C'était un fils naturel du célèbre Périclès, et qui, par conséquent, n'était pas citoyen d'Athènes; mais les deux fils légitimes de Périclès, Xanthippe et Paralus, étant morts de la peste, les Athéniens, touchés des malheurs de leur grand citoyen, inscrivirent par exception ce jeune homme sur la liste d'une tribu, en lui donnant le nom de son père. Le jeune Périclès fut un des généraux vainqueurs aux îles Arginuses, et condamné à mort pour n'avoir pas recueilli les cadavres des naufragés. Cf. *Helléniq.*, I, VII.

das¹, auprès de Lébadie², et celui d'Hippocrate à Délium³, la gloire d'Athènes s'est humiliée devant celle des Béotiens, et l'audace des Béotiens contre les Athéniens s'est accrue à ce point, que les Béotiens, qui jadis n'osaient pas se mesurer avec les Athéniens sans les Lacédémoniens et les autres peuples du Péloponèse, menacent maintenant de se jeter sans alliés sur l'Attique, et que les Athéniens, qui jadis, lorsque les Béotiens étaient seuls, allaient ravager la Béotie, craignent maintenant que les Béotiens ne dévastent l'Attique. » Alors Socrate : « Je m'aperçois bien, dit-il, qu'il en est ainsi ; mais il me semble que la république montrerait aujourd'hui des dispositions plus bienveillantes envers un homme de bien qui serait à la tête des affaires : car la confiance engendre l'incurie, l'indolence et l'indiscipline ; la crainte rend les hommes plus vigilants, plus soumis, plus disciplinés. La preuve en est dans ce qui se passe sur les vaisseaux : tant qu'on ne craint rien, tout y est plein de confusion ; mais dès qu'on redoute la tempête ou l'ennemi, non-seulement on exécute tous les ordres, mais on garde le silence en attendant le commandement, de la même manière que les choristes⁴. — Si nous souhaitons, dit Périclès, que les Athéniens obéissent, c'est le moment de nous demander comment on pourrait les stimuler de nouveau, les rappeler à leur vertu, à leur gloire et à leur prospérité d'autrefois. — Eh bien ! dit Socrate, si nous voulions qu'ils reprissent des richesses passées en d'autres mains, ne leur montrerions-nous pas qu'elles ont appartenu à leurs pères, et qu'elles leur appartiennent à eux-mêmes, afin de les exciter à se les approprier ? Mais puisque nous voulons qu'ils s'efforcent d'atteindre au

1. Général athénien qui avait ravagé les côtes du Péloponèse, de 458 à 450 avant J. C. Voy. Thucydide, I, cviii. Il fut battu, tué entre Lébadie et Coronée l'an 447, et cette défaite entraîna pour les Athéniens la perte de la Béotie et de Mégare.

2. Aujourd'hui *Livadia*, ville de la Béotie, près de l'Hélicon, et qui a donné son nom à la Livadie actuelle. Aux environs se trouvaient le bois et l'autre de Trophonius, sur lequel on peut consulter le *Dict. mythologique* de Jacobi.

3. La huitième année de la guerre du Péloponèse, les Athéniens, commandés par le général Hippocrate, furent battus à Délium, petite ville de Béotie, située près de l'Euriepe de Chalcis, et dans la dépendance de Tanagra. Hippocrate périt dans cette bataille, où Socrate, qui servait comme hoplite, sauva la vie de Xénophon, tombé de cheval.

4. Les choristes attendaient, pour commencer leurs chants et leurs danses, que le coryphée, qui les dirigeait, leur donnât le signal soit d'un endroit élevé, soit de la thymélé, e-pèce de gradin placé en avant de la scène dans les représentations dramatiques.

premier rang par la vertu, nous devons leur montrer que ce rang leur appartient de temps immémorial; et qu'en essayant de le reconquérir, ils se mettraient au-dessus de tous les peuples. — Et comment le leur apprendrons-nous? — Si nous leur rappelons, à eux qui l'ont déjà entendu dire, que dès les temps les plus reculés leurs ancêtres ont été de grands hommes. — Veux-tu parler de ce différend des dieux, que Cécrops et ses auteurs eurent à juger à cause de leur vertu¹? — Oui, et je veux parler aussi de la naissance et de l'éducation d'Érechthée², et de la guerre soulevée contre eux³, sous son règne, par tout le continent⁴, de celle qu'ils eurent du temps des Héraclides⁵ avec les peuples du Péloponèse, et de toutes celles qu'ils firent sous la conduite de Thésée⁶; toutes rencontres où ils se montrèrent supérieurs à tous leurs contemporains. Si tu veux, nous leur rappellerons aussi les exploits de l'âge suivant, qui n'est pas bien loin du nôtre, les combats⁷, qu'ils ont livrés seuls à cette nation souveraine de l'Asie entière et de l'Europe jusqu'à la Macédoine, qui possédait un empire plus vaste et des ressources plus puissantes que celles de ses ancêtres, et qui avait accompli de plus glorieux travaux; puis les victoires qu'ils ont remportées avec l'aide des peuples du Péloponèse, et sur terre et sur mer, exploits qui leur ont valu le bruit d'être supérieurs à ceux de leur temps. — Ils ont,

4. « Suivant la fable, sous le règne de Cécrops, les dieux se choisirent des villes pour les protéger et y être honorés d'une manière spéciale. Neptune le premier, frappant de son trident la terre de l'Attique, fit jaillir de la citadelle d'Athènes la source dite Érechthéide, ou, suivant d'autres, fit sortir de terre un cheval. Minerve, en présence de Cécrops, fit croître un olivier. Les deux dieux se disputèrent le pays. Cécrops et Cranaüs, suivant les uns, Érechthée, suivant d'autres, les douze grands dieux, suivant le récit le plus accrédité, furent nommés par Jupiter pour juger la querelle. Minerve eut gain de cause, parce que Cécrops attesta que l'Attique lui devait l'olivier. » H. MARTIN.

2. On peut lire, dans le *Dict.* de Jacobi, à l'article ERICHTHONIUS, les détails relatifs à la naissance et à l'éducation d'Érechthée.

3. Allusion à une guerre sanglante entre les Athéniens et les Thraces sous le règne d'Érechthée.

4. La Grèce continentale.

5. Guerre de Hyllus, fils d'Hercule, contre Eurysthée et ses cinq fils. Beaucoup d'écrivains grecs parlent de cette guerre fameuse, Isocrate, Platon, Lysias, Ariside, Hérodote, Apollodore.

6. Guerre contre Créon, roi de Thèbes, qui avait refusé la sépulture à Polynice et à tous les morts de l'armée argienne, contre les Amazones, filles de Mars, contre le Minotaure, contre les Centaures, contre les brigands dont l'Attique était infestée, etc.

7. Les guerres médiques.

en effet, ce bruit. — Aussi, tandis qu'il se faisait un grand nombre d'émigrations dans la Grèce, ceux de l'Attique demeurèrent sur leur territoire ; les nations qui disputaient ensemble de leurs droits, s'en remettaient à leur jugement, et nombre de gens opprimés par de plus forts se réfugiaient auprès d'eux. » Alors Périclès : « Je m'étonne, Socrate, que notre ville ait ainsi décliné. — Pour moi, je pense, reprit Socrate, que de même qu'on voit certains athlètes, qui l'emportent de beaucoup sur d'autres par la supériorité de leurs forces, s'abandonner à la nonchalance et descendre au-dessous de leurs adversaires, de même les Athéniens, se sentant supérieurs aux autres peuples, se sont négligés et ont dégénéré. — Et maintenant, que pourraient-ils faire pour recouvrer leur ancienne vertu ? » Alors Socrate : « Il n'y a point ici de mystère ; il faut qu'ils reprennent les mœurs de leurs ancêtres, qu'ils n'y soient pas moins attachés qu'eux, et alors ils ne seront pas moins vaillants ; sinon, qu'ils imitent du moins les peuples qui commandent aujourd'hui, qu'ils adoptent leurs institutions, qu'ils s'y attachent de même, et ils cesseront de leur être inférieurs ; qu'ils aient plus d'émulation, ils les auront bientôt surpassés. — Tu veux dire que notre république sera longtemps encore loin de la vertu. Quand, en effet, les Athéniens sauront-ils, à l'exemple des Spartiates, respecter la vieillesse, eux qui, en commençant par mépriser leurs pères, méprisent ainsi les vieillards ? Quand s'exerceront-ils de la même manière, eux qui, non contents de négliger leur propre vigueur, tournent en ridicule ceux qui en font l'objet de leurs soins ? Quand obéiront-ils aussi à leurs gouvernements, eux qui se font gloire de les mépriser ? Quand auront-ils le même accord, eux qui, au lieu de travailler à l'intérêt commun, ne cherchent qu'à s'entre-nuire, et sont plus jaloux les uns des autres que du reste des hommes ? Mais le pire de tout, c'est qu'on les voit, divisés dans les réunions particulières et dans les assemblées publiques, s'intenter plus de procès que partout ailleurs¹, préférer un gain prélevé sur autrui à une aide réciproque, traiter les affaires de l'État comme si elles leur étaient étrangères, en faire l'objet de leurs luttes et se plaire à y employer toutes leurs forces. De là cette grande incapacité, cette malignité qui envahit la république ; de là ces discordes et ces haines mu-

1. Aristophane s'est plu en divers endroits de ses pièces à railler l'esprit chicanier et processif des Athéniens.

tuelles parmi les citoyens : fléaux qui me font craindre qu'Athènes ne tombe un jour dans des maux qu'elle serait incapable de supporter. — Oh ! non, Périclès, reprit Socrate, ne va pas t'imaginer que les Athéniens soient atteints d'une perversité incurable. Ne vois-tu pas le bon ordre qui règne parmi nos matelots, l'obéissance aux maîtres dans les jeux gymniques, et pareille soumission de la part des choristes à l'égard de leurs chefs ? — Sans doute c'est un fait merveilleux que des gens de cette espèce obéissent à ceux qui les dirigent, tandis que les hoplites et les cavaliers, qui semblent l'élite des gens de bien, sont les plus indisciplinés de tous. » Alors Socrate : « Mais l'Areopage, Périclès, ne se compose-t-il pas d'hommes choisis et éprouvés ? — C'est vrai. — Eh bien ! connais-tu un tribunal qui soit plus digne, plus honorable, plus équitable dans tous ses jugements, plus estimable pour tout le reste ? — Je ne lui reproche rien. — Il ne faut donc pas désespérer des Athéniens, comme incapables de toute discipline. — Mais c'est précisément à la guerre, où la tempérance, l'ordre et la soumission sont le plus nécessaires, qu'ils ne font preuve d'aucune de ces vertus. — C'est que peut-être aussi, dit Socrate, ils y sont commandés par les gens les moins capables. Ne vois-tu pas que personne ne se présente pour commander aux joueurs de luth, aux chanteurs et aux danseurs, sans en avoir le talent ? qu'il en est de même pour les lutteurs et les athlètes exercés au pancrace ? Tous ceux qui les dirigent peuvent dire d'où ils ont reçu les principes de leur art ; mais la plupart des généraux sont de vrais improvisateurs. Je ne crois pas du tout que tu leur ressembles ; je pense, au contraire, que tu pourrais dire également bien quand tu as commencé à apprendre la stratégie et la lutte ; je suis encore convaincu que tu as conservé les principes de stratégie légués par ton père et que tu as rassemblé de toutes parts les connaissances qui pouvaient un jour te servir à la tête des armées. Je ne doute pas non plus que tu ne réfléchisses profondément, afin de n'ignorer, à ton insu, aucune des pratiques utiles à la guerre, et que, si tu t'aperçois qu'il te manque quelque chose, tu ne t'en enquères auprès de ceux qui savent, n'épargnant ni dons ni bienfaits pour apprendre d'eux ce qui t'a échappé et pour t'attacher de bons auxiliaires. » Alors Périclès : « Je comprends parfaitement, Socrate, que, si tu me parles ainsi, ce n'est pas avec la conviction que je ne néglige aucun de ces soins, mais tu essayes de m'apprendre qu'un homme qui veut commander doit

veiller à tout cela : je suis complètement de ton avis. — Eh bien ! as-tu remarqué, Périclès, que sur nos frontières, s'étendent, le long de la Béotie, de hautes montagnes ¹, qui ne laissent d'entrée chez nous que par des défilés étroits et difficiles, et que le cœur du pays est enveloppé de roches inaccessibles²? — Assurément. — En outre, n'as-tu pas entendu dire que les Mysiens ³ et les Pisidiens ⁴ occupent dans le pays du Grand Roi des contrées tout à fait inaccessibles, et qu'armés à la légère, ils font, par leurs incursions, beaucoup de mal à ce pays et conservent eux-mêmes leur liberté? — J'en ai entendu parler. — Ne crois-tu donc pas que, si les Athéniens, pendant l'âge de l'agilité, s'armaient de même à la légère et s'emparaient des montagnes limitrophes de leur pays, ils pourraient faire du mal à nos ennemis et assurer un puissant rempart à nos concitoyens? » Alors Périclès : « Je crois, Socrate, dit-il, que ce serait une chose tout à fait avantageuse. — Eh bien ! reprit Socrate, puisque ces plans t'agrément, travaille, mon cher, à les réaliser : ce que tu pourras en accomplir sera beau pour toi et avantageux pour la ville ; si tu échoues, tu ne nuiras pas à ta patrie et tu n'en auras point la honte. »

1. Le Cithéron et le Parnès.

2. « Les montagnes principales de l'Attique étaient, au N. O. d'Athènes, le Cérydale ; au N. le Parnès et le Brilisse ; au N. E. le Pentélique, renommé pour ses marbres ; au S. l'Hymette, célèbre par ses marbres et son miel ; et le Laurium, petite montagne voisine de Sunium, où il y avait des mines d'argent ; enfin, dans Athènes même, le Lycabette, assez haute colline, en face de la citadelle. » H. MARTIN. — Cf. de Pauw, *Recherches philosophiques sur les Grecs*, t. I, 1^{re} partie

3. Habitants de la Mysie, province maritime de l'Asie Mineure, baignée par la mer Égée, l'Hellespont, la Propontide, et qui devint plus tard le royaume de Pergame.

4. La Pisidie, située au S. de la Phrygie, était séparée de la côte méridionale de l'Asie Mineure par la Pamphylie.

CHAPITRE VI.

Il engage Glaucon, jeune homme sans expérience, à ne pas se mêler des affaires de l'État¹.

Glaucon², fils d'Ariston, aspirait à devenir orateur populaire, avec la prétention d'arriver au gouvernement de l'État, quoi qu'il n'eût pas encore vingt ans : ses parents et ses amis ne pouvaient le faire revenir, bien qu'on l'arrachât de la tribune et qu'on le couvrit de huées. Socrate, qui lui voulait du bien,

1. Cf. la IV^e Sat. de Perse.

2. Ce Glaucon était frère de Platon : plus présomptueux que capable, il nourrissait beaucoup de chiens et d'oiseaux de proie pour la chasse. Il figure dans trois dialogues de Platon, la *République*, le *Parménide* et le *Banquet*. Je ne puis résister au désir de citer ici dans son entier la charmante imitation qu'Andrieux a faite de ce chapitre de Xénophon :

Glaucon avait trente ans, bon air, belle figure ;
 Mais parmi les présents que lui fit la nature,
 Elle avait oublié celui du jugement.
 Glaucon se croyait fait pour le gouvernement.
 Pour avoir eu jadis un prix de rhétorique,
 Il s'estimait au monde un personnage unique ;
 Sitôt qu'à la tribune il s'était accroché,
 Aucun pouvoir humain ne l'en eût détaché.
 Parler à tout propos était sa maladie.

Socrate l'abordant : « Plus je vous étudie,
 Plus je vois, lui dit-il, le but où vous visez.
 Votre projet est beau, s'il n'est des plus aisés.
 Vous voulez gouverner, vous désirez qu'Athènes
 De l'État en vos mains remette un jour les rênes ?
 — Je l'avoue. — Et sans doute à vos concitoyens
 Vous paierez cet honneur en les comblant de biens ?
 — C'est là tout mon désir. — Il est louable, et j'aime
 Que l'on serve à la fois sa patrie et soi-même.
 A ce plan, dès longtemps, vous avez dû penser ;
 Par où donc, dites-moi, comptez-vous commencer ? »
 Glaucon resta muet, contre son ordinaire.
 Il chercha sa réponse. « Un très-grand bien à faire
 Ce serait, dit Socrate, en ce besoin urgent,
 Dans le trésor public d'amener de l'argent.
 N'allez-vous pas d'abord restaurer nos finances,
 Grossir les revenus, supprimer les dépenses ?
 — Oui ; ce sera bien là le premier de mes soins.
 — Il faut recevoir plus, il faut dépenser moins.
 Vous avez à coup sûr, calculant nos ressources

par amitié pour Charmide, fils de Glaucon⁴, et pour Platon, parvint seul à le rendre sage. Le rencontrant un jour et voulant tout d'abord se faire écouter, il engagea ainsi la conversation avec lui : « Glaucon, dit-il, tu t'es donc mis dans la tête de gouverner notre cité? — Mais oui, Socrate. — Par Jupiter, c'est le plus beau des projets qu'un homme puisse former : car il est clair que, si tu parviens à ton but, tu seras en passe d'obtenir tout ce que tu désireras, de servir tes amis, d'élever la maison de tes pères, d'agrandir ta patrie. Tu com-

Des richesses d'Athène approfondi les sources?

Vous savez quels objets forment nos revenus?

— Pas très-bien; ils me sont, la plupart inconnus.

— Vous êtes plus au fait, je crois, du militaire?

— Six mois sous Périclès j'ai servi volontaire.

— Ainsi nous vous verrons de nos braves guerriers

Par vos vastes projets préparer les lauriers?

Vous savez comme on fait subsister une armée,

Par quels soins elle doit être instruite et formée?

— Je n'ai pas ces détails très-présents à l'esprit.

— Vous avez là-dessus quelque mémoire écrit.

J'entends. Mais non. Tant pis; vous me l'auriez fait lire;

J'en aurais profité. Du moins vous pouvez dire,

Si, payant nos travaux par des dons suffisants,

L'Attique peut nourrir ses nombreux habitants.

Prenez-y garde au moins; une erreur indiscrete,

Une mauvaise loi produirait la disette.

Sur ce point important qu'avez-vous su prévoir?

— En vérité, Socrate, on ne peut tout savoir.

— Pourquoi donc parlez-vous sur toutes les matières?

Je suis un homme simple, et j'ai peu de lumières;

Mais retenez de moi ce salutaire avis :

Pour savoir quelque chose il faut l'avoir appris

De régir les États la profonde science

Vient-elle sans étude et sans expérience?

Qui veut parler sur tout souvent parle au hasard.

On se croit orateur; on n'est que babillard.

Allez, instruisez-vous; et quelque jour peut-être

Vous nous gouvernerez. » Glaucon sut se connaître;

Il devint raisonnable; et depuis ce jour-là

Il écoute, dit-on, bien plus qu'il ne parla.

Chez le doux Xénophon, l'élève de Socrate,

Son ami, son vengeur au sein d'Athène ingrate,

J'ai lu ce dialogue, et je vous le tradui :

Puisse-t-il corriger les Glaucons d'aujourd'hui!

4. Il ne faut pas confondre ce Glaucon, dit l'Ancien, avec celui qui est l'interlocuteur de Socrate dans ce chapitre. Glaucon l'Ancien avait pour père Critias l'Ancien, pour aïeul paternel Aropide, ami de Solon, pour enfants Charmide et Périclioné, mère de Platon, pour frère Callæschrus, et pour neveu le tyran Critias.

menceras par te faire un nom dans ton pays, puis dans toute la Grèce, et peut-être même, comme Thémistocle, jusque chez les barbares; enfin, partout où tu iras, tu fixeras sur toi tous les yeux. » En entendant ces mots, Glaucon se redressait avec fierté et demeurait avec plaisir. Socrate continua en ces termes : « N'est-il pas évident que, si tu veux être honoré, tu dois rendre service à la république? — Sans doute. — Au nom des dieux, ne me cache rien, dis-moi quel est le premier service que tu veux lui rendre. » Glaucon gardait le silence, cherchant en lui-même par où il commencerait. « Voudrais-tu d'abord, lui dit Socrate, de la même manière que s'il s'agissait d'enrichir la maison d'un ami, t'efforcer d'enrichir la république? — Je le voudrais. — Le moyen de la rendre plus riche, n'est-ce pas de lui procurer de plus grands revenus? — C'est tout naturel. — Dis-nous donc d'où se tirent aujourd'hui les revenus de l'État et quel en est le chiffre. Il est évident que tu en as fait une étude, afin de pouvoir suppléer aux produits qui se trouveraient trop faibles et remplacer ceux qui viendraient à manquer. — Mais, par Jupiter, reprit Glaucon, je n'y ai jamais songé. — Puisque tu n'as pas songé à ce point, dis-nous au moins quelles sont les dépenses de la ville : car il est certain que tu as l'intention de diminuer celles qui sont superflues. — Ma foi, je ne m'en suis pas non plus occupé. — Eh bien, remettons à un autre temps le projet d'enrichir l'État; comment, en effet, y songer avant de connaître les dépenses et les revenus? — Mais Socrate, dit Glaucon, on peut encore enrichir la république de la dépouille des ennemis. — Oui, sans doute, si l'on est plus fort qu'eux; car si l'on était plus faible, on perdrait même ce que l'on a. — Tu dis vrai. — Celui qui veut, à l'occasion, pouvoir faire une guerre, doit donc connaître la force de sa nation et celle des ennemis, afin que, si sa patrie est la plus forte, il lui conseille de commencer les hostilités, et si elle est la plus faible, il lui persuade de se tenir sur la défensive. — Tu as raison. — Dis-nous donc d'abord quelles sont les forces de notre cité sur terre et sur mer, puis quelles sont celles des ennemis. — Ma foi, je ne puis te répondre ainsi sans préparation. — Mais si tu as écrit quelque chose là-dessus, je l'entendrai avec le plus grand plaisir. — Non, par Jupiter, je n'ai absolument rien écrit. — Eh bien, alors, nous ajournerons aussi notre première délibération au sujet de la guerre; peut-être, vu l'importance de l'objet et ton début dans les affaires, n'as-tu pas pu l'étu-

dier encore? Mais je vois que tu t'es occupé déjà de la défense du pays; tu sais quelles garnisons sont nécessaires et quelles autres ne le sont pas, sur quels points les gardes sont trop nombreuses ou bien insuffisantes; tu conseilleras d'augmenter celles qui ne sont pas assez fortes, de retirer celles qui ne sont pas nécessaires. — Par Jupiter, reprit Glaucon, je suis d'avis de les retirer toutes; car elles gardent le pays de manière à ce qu'on y vole tout. — Mais si l'on retire les garnisons, ne sens-tu pas qu'il sera possible alors à qui voudra d'enlever même de vive force? D'ailleurs, as-tu visité toi-même les garnisons? Comment sais-tu qu'elles font mal leur service? — Je le suppose. — Eh bien, quand nous aurons quelque chose de plus que des suppositions, alors nous délibérerons aussi sur cet objet. — Peut-être cela vaudra-t-il mieux. — Je sais, ajouta Socrate, que tu n'as pas été voir les mines d'argent, de sorte que tu ne peux pas dire pourquoi elles produisent moins qu'autrefois¹. — En effet, je n'y ai pas encore été. — On dit, ma foi, que l'air y est malsain; et conséquemment, si l'on vient à en délibérer, tu auras là une excuse suffisante. — Tu te moques de moi², reprit Glaucon. — Mais je suis sûr du moins que tu as soigneusement examiné combien de temps le blé récolté dans le pays peut nourrir la ville, et combien on en consomme de plus chaque année, afin que, si l'État venait à éprouver une disette, tu ne fusses pas pris au dépourvu, mais en mesure, grâce à tes prévisions, de pourvoir aux besoins de la ville et de la sauver. — Tu me parles là, dit Glaucon, d'une grosse affaire, s'il faut veiller à tous ces détails. — Cependant, reprit Socrate, on n'est pas même capable de bien gouverner sa maison, si l'on n'en connaît pas tous les besoins, si l'on ne sait pas les satisfaire; mais puisque la ville contient plus de dix mille maisons³, et qu'il n'est pas facile de

1. Voy. l'ouvrage spécial de Xénophon sur les *Revenus*.

2. Je lis, avec Weiske et M. Martin, *σπώπτομαι*, je suis raillé, au lieu de *σπεπτομαι*, j'examine, ou *σκέφομαι*, j'examinerai, qu'on trouve dans quelques éditions.

3. Xénophon répète ce calcul dans son *Économique*; mais il faut ajouter que souvent, et surtout durant la guerre du Péloponèse, les habitants des campagnes, qui n'avaient plus ni feu ni lieu, se réfugiaient dans la ville, où ils construisaient à la hâte, dans les quartiers les moins fréquentés, des cabanes, dont la forme ronde se rapprochait des ruches ou des tonneaux. D'ailleurs les rues d'Athènes, d'après un fragment de Dicearque, inséré dans les *Petits géographes* de l'édition de Dodwel, étaient d'une irrégularité frappante, la ville mal pourvue d'eau, et les maisons chétives, un très-petit

s'occuper de tant de familles à la fois¹, pourquoi n'as-tu pas essayé d'abord d'en relever une, celle de ton oncle? Elle en a besoin. Après en être venu à bout, tu aurais passé à un plus grand nombre; mais si tu ne peux pas rendre service à un seul individu, comment pourras-tu être utile à tout un peuple? C'est comme si un homme n'avait pas la force de soulever le poids d'un talent²; n'est-il pas clair qu'il ne devrait pas essayer d'en soulever davantage? — Ah! certes, dit Glaucon, je serais bien utile à la famille de mon oncle, s'il voulait m'écouter! — Ainsi, reprit Socrate, tu n'as pas pu persuader ton oncle, et tu voudrais te faire écouter de tous les Athéniens et de ton oncle avec eux?

« Prends garde, Glaucon, en désirant la gloire, d'arriver à tout le contraire. Ne vois-tu pas comme il est dangereux de dire ou de faire ce qu'on ne sait pas? Regarde parmi tous ceux de ta connaissance qui parlent et agissent sans savoir, s'ils te paraissent, pour cette raison, obtenir des éloges ou des reproches. Sont-ils admirés ou méprisés? Regarde, au contraire, les hommes qui savent ce qu'ils disent, ce qu'ils font, et tu verras, je crois, que, dans toutes les circonstances, ceux qui ravissent les suffrages et l'admiration sont précisément ceux qui savent, tandis que l'opprobre et le dédain sont le partage des ignorants. Aussi, puisque tu aimes la gloire et que tu veux te faire admirer de la patrie, travaille à bien savoir ce que tu veux mettre en pratique : car, si tu parviens à l'emporter en cela sur les autres, et qu'alors tu prennes en main les affaires de l'État, je ne serai pas étonné que tu obtiennes très-facilement ce que tu désires. »

nombre excepté. « Ce n'est, ajoute-t-il, qu'en arrivant au théâtre et en découvrant le grand temple de Minerve, bâti au sommet de l'Acropole, qu'on commence à se reconnaître et à sortir de l'incertitude où vous jette le peu de rapport qui existe entre la réalité et l'immense éclat de la renommée. »

1. Le nombre des individus, tant libres qu'esclaves, répandus dans Athènes et dans le Pirée, était d'environ 180 000.

2. Le talent, poids, était de 26 kilogr. 478 gr.

CHAPITRE VII.

Il engage Charmide, homme d'une grande modestie, à s'occuper des affaires publiques.

Voyant que Charmide, fils de Glaucon⁴, homme plein de mérite et de beaucoup supérieur à tous les politiques du temps, n'osait ni paraître devant le peuple, ni s'occuper des affaires de l'État : « Dis-moi, Charmide, lui dit Socrate, si quelqu'un était capable de gagner les couronnes dans les jeux, de se rendre ainsi glorieux lui-même et sa patrie plus illustre dans la Grèce, et que pourtant il refusât de combattre, comment jugerais-tu un pareil homme? — Il est clair que ce serait un efféminé et un lâche. — Et si un citoyen capable, en s'adonnant aux affaires publiques, d'agrandir sa patrie et de se couvrir lui-même de gloire, refusait de le faire, ne serait-on pas en droit de le traiter de lâche? — Peut-être; mais pourquoi me fais-tu cette question? — Parce qu'il me semble que, malgré ton mérite, tu recules devant les affaires, et cela, quand tu dois y prendre part en ta qualité de citoyen. — Mais ce mérite, dit Charmide, en quelle circonstance l'as-tu reconnu, pour avoir de moi cette opinion? — Dans tes entretiens avec nos hommes politiques : car, s'ils te communiquent quelques affaires, je vois que tu leur donnes de bons conseils, et que, s'ils font des fautes, tu les reprends justement. — Ce n'est pas la même chose, Socrate, de s'entretenir en particulier ou de discuter en public. — Cependant, ceux qui savent calculer, calculent aussi bien en public que tout seuls, et ceux qui, tout seuls, savent parfaitement jouer de la cithare, conservent en public leur supériorité. — Oui; mais la honte et la timidité, ne vois-tu pas qu'elles sont innées chez certains hommes et qu'elles se manifestent bien plus dans les assemblées tumultueuses que dans les réunions privées? — Eh bien, je veux t'apprendre que ce ne sont pas les plus sages qui te font honte, ni les plus puissants qui te font peur, mais que tu rougis de parler devant les moins éclairés et les plus faibles. N'est-ce pas, en effet, devant des foulons, des cordonniers, des maçons, des

4. C'est-à-dire de Glaucon l'Ancien. Voy. la note 4 de la page 80.

chaudronniers, des laboureurs, des marchands, des brocanteurs de place publique, des gens qui cherchent à vendre cher ce qu'ils ont acheté à vil prix, que tu te sens timide? Car voilà de quoi se compose l'assemblée du peuple. En quoi donc crois-tu que ta conduite diffère de celle d'un homme qui, supérieur aux artistes, aurait peur des ignorants? N'est-il pas vrai qu'en dépit de ta facilité à t'exprimer devant les plus illustres citoyens, dont quelques-uns pourtant te dédaignent, et de ta supériorité manifeste sur ceux qui essaient de parler en public, tu hésites à prendre la parole devant une multitude qui ne s'est jamais occupée des affaires et qui n'a pour toi aucun dédain, dans la crainte qu'elle ne te tourne en ridicule? — Eh quoi! ne vois-tu pas, Socrate, que souvent dans les assemblées on se moque de ceux qui parlent bien? — Mais les autres¹ en font autant : aussi je t'admire, toi qui sais si bien les empaumer, quand ils te traitent de la sorte, de croire que tu ne saurais te mesurer avec la foule. Ne t'ignore pas toi-même, mon bon; ne commets pas la faute que commettent la plupart des hommes : presque tous ont sans cesse l'œil sur les actions des autres, et ne se tournent point à l'examen des leurs; défends-toi d'une pareille indolence, mais concentre tous tes efforts sur toi; ne néglige pas l'État, s'il peut gagner quelque chose par tes soins. Grâce à la prospérité des affaires, ce n'est pas seulement aux autres citoyens, mais c'est à tes amis et à toi-même que tu auras rendu un immense service. »

CHAPITRE VIII.

Discussion avec Aristippe sur le bien et sur le beau.

Aristippe² essayait de confondre Socrate, comme celui-ci l'avait lui-même confondu naguère; mais Socrate, voulant rendre service à ses disciples, ne répondit point en homme qui se tient sur ses gardes, et qui craint qu'on n'intervertisse ses paroles, mais comme un homme fortement convaincu qu'il remplit ses devoirs. Aristippe lui demanda s'il connaissait

1. Les citoyens illustres.

2. Fondateur de l'école cyrénaïque, dont il a été question plus haut, livre II, chapitre I.

quelque chose de bon, afin que, si Socrate lui disait la nourriture, la boisson, la richesse, la santé, la force, le courage, il pût lui démontrer que c'est parfois un mal. Mais Socrate, considérant que nous cherchons surtout à nous délivrer de ce qui nous fait souffrir, lui fit la meilleure réponse possible : « Me demandes-tu, lui dit-il, si je connais quelque chose de bon pour la fièvre? — Non. — Pour l'ophthalmie? — Non plus. — Pour la faim? — Pas davantage. — Eh bien, si tu me demandes si je connais quelque chose de bon qui ne soit bon à rien¹, je ne le connais pas, et je n'ai pas besoin de le connaître. »

Une autre fois, Aristippe lui demandant s'il connaissait quelque chose de beau : « Oui, je connais beaucoup de choses belles. — Eh bien, sont-elles toutes semblables? — Autant qu'il est possible, il y en a qui diffèrent essentiellement. — Et comment ce qui diffère du beau peut-il être beau? — Par Jupiter, comme un homme habile à la course diffère d'un autre homme habile à la lutte; comme la beauté d'un bouclier fait pour la défensive diffère complètement de celle du javelot, fait pour voler avec force et vitesse. — Ta réponse est tout à fait la même que quand je t'ai demandé si tu connaissais quelque chose de bon. — Crois-tu donc qu'autre chose est le bien, autre chose le beau? Ne sais-tu pas que tout ce qui est beau pour une raison est bon pour la même raison? La vertu n'est pas bonne dans une occasion et belle dans une autre; les hommes aussi sont appelés bons et beaux de la même manière et pour les mêmes motifs : ce qui, dans le corps des hommes, fait la beauté apparente, en fait également la bonté; enfin, tout ce qui peut être utile aux hommes est beau et bon relativement à l'usage qu'on en peut faire². — Comment! un panier à ordures est donc aussi une belle chose? — Oui, par Jupiter, et un bouclier d'or est laid, du moment que l'un est convenablement fait pour son usage, et l'autre non. — Tu dis donc que les mêmes objets peuvent être beaux et laids? — Oui, par Jupiter! et ils peuvent être aussi bons et mauvais : car souvent ce qui est bon pour la faim est mauvais pour la fièvre, et ce qui est bon pour la fièvre est mauvais pour la faim; souvent aussi ce qui est beau pour la course ne l'est pas pour la lutte, et ce qui est

1. Ainsi, d'après Socrate, le bien est ce qui délivre d'un mal ou satisfait un besoin : *le bien de la fièvre*, c'est ce qui la guérit; *le bien de la faim*, c'est la nourriture. Ce qui n'est le bien de rien, c'est ce qui n'est bon à rien.

2. On voit que Socrate identifie le beau et le bien avec l'utile.

beau pour la lutte ne l'est pas pour la course ; enfin, les choses sont belles et bonnes pour l'usage auquel elles conviennent ; elles sont laides et mauvaises pour l'usage auquel elles ne conviennent pas. »

De même, lorsque Socrate disait que la beauté d'un édifice consiste dans son utilité, il me semblait qu'il enseignait le meilleur principe de construction. Voici comment il raisonnait : « Quand on fait bâtir une maison, disait-il, ne s'ingénie-t-on pas des moyens qui peuvent en rendre le séjour le plus possible agréable et commode ? » Ce principe une fois admis : « N'est-il pas agréable qu'elle soit fraîche pendant l'été et chaude pendant l'hiver ? » Ce second point étant aussi accordé : « Eh bien, quand les maisons regardent le midi, le soleil ne pénètre-t-il pas, en hiver, sous les galeries extérieures ¹, et, en été, passant au-dessus de nos têtes et par-dessus les toits, ne nous procure-t-il pas de l'ombre ? Alors, si ce sont là de bonnes conditions, n'est-il pas vrai qu'il faut que les toits des galeries tournées vers le midi soient plus élevés, afin que le soleil d'hiver n'en soit point exclu, tandis que ceux des galeries tournées au septentrion doivent être plus bas, afin que les vents froids ne puissent y entrer ? En un mot, l'édifice qui fournit, en toute saison, la plus agréable retraite et le dépôt le plus sûr pour ce que l'on possède, ne peut manquer d'être le plus agréable et le plus beau : les peintures et les bariolages ôtent pour les plaisirs qu'ils n'en procurent. » Il disait encore que, pour les temples et les autels, l'emplacement le plus convenable est un lieu bien découvert et complètement isolé : car il est agréable pour prier de n'avoir point une vue bornée, et il est encore agréable d'approcher des autels sans se souiller.

1. En grec *παστάδες*, galeries couvertes d'un toit. Selon de Pauw (*Recherches philosophiques sur les Grecs*, t. I, p. 57), les maisons d'Athènes offraient toutes un grand vice de construction. Les escaliers y donnaient sur les rues, et les appartements supérieurs, bâtis en saillie, défiguraient les façades, offusquaient la vue et diminuaient la circulation de l'air. C'était une conséquence de la cupidité des propriétaires, qui, en élevant des espèces de galeries au-dessus de la tête des passants, tâchaient, autant qu'ils le pouvaient, d'envahir les rues mêmes. — Les lecteurs qui désireront un plus ample commentaire sur ce passage, trouveront dans les notes de l'édition de Weiske, sur ce chapitre, une description très-nette et très-précise du plan d'une maison grecque, d'après Vitruve.

CHAPITRE IX.

Pensées diverses de Socrate sur le courage, la tempérance, la sagesse, l'envie, le loisir, le pouvoir politique et le bonheur¹.

Un jour, on lui demandait si le courage est une qualité acquise ou naturelle : « Je crois, dit-il, que, comme on voit des corps dont la nature résiste mieux que d'autres à la fatigue, il y a des âmes dont la nature est plus énergique que les autres contre les difficultés : car je vois des hommes, élevés sous les mêmes lois et dans les mêmes mœurs, différer beaucoup entre eux par le courage. Seulement, je pense que la valeur naturelle peut être augmentée par l'instruction et par l'exercice : il est clair que les Scythes et les Thraces n'oseraient pas, avec la pique et le bouclier, s'attaquer aux Lacédémoniens, et que les Lacédémoniens ne tenteraient pas de résister aux Thraces avec le bouclier léger et le javelot, ni aux Scythes avec la flèche. Je vois qu'en tout les hommes diffèrent naturellement les uns des autres, qu'en tout ils font des progrès par l'exercice; et de là il est évident que les hommes les mieux doués ou les plus maltraités de la nature, doivent, quand ils veulent exceller en quelque partie, prendre des leçons et s'exercer. »

La sagesse² ne se séparait point, selon lui, de la tempérance; mais celui qui, connaissant le bien et le beau, les met en pratique, et qui, connaissant le mal, sait s'en garder, passait à ses yeux pour un homme sage et réservé. On lui demandait s'il considérait ceux qui savent ce qu'on doit faire, et qui font néanmoins le contraire, comme des gens sages et tempérants : « Je pense, dit-il, qu'ils ne sont pas moins dépourvus de sagesse que de tempérance. Car je crois que tous les hommes choisissent entre toutes les actions possibles celles qui doivent leur être les plus avantageuses. Je pense donc que ceux qui n'agissent pas avec droiture ne sont ni sages, ni réservés. » Il disait que la justice et toutes les autres vertus se

1. Weiske considère ce chapitre comme un de ceux qui font le mieux connaître la philosophie pratique de Socrate.

2. C'est la vertu que les latins appellent *prudentia*, mot qu'ils appliquent non-seulement au bon sens, aux lumières naturelles, mais aux connaissances acquises par la culture de l'intelligence.

résument dans la sagesse : car toutes les actions justes et vertueuses sont en même temps belles et bonnes ; or, ceux qui les connaissent ne peuvent plus rien leur préférer, et ceux qui ne les connaissent pas, non-seulement ne peuvent y atteindre, mais, s'ils l'essayent, ils ne font que des fautes : de la même manière les hommes sages font des actions belles et bonnes, tandis que ceux qui ne sont pas sages n'en peuvent faire, ou, s'ils l'essayent, ils ne font que des fautes. Ainsi, puisque ce qui se fait de juste, de bien et de bon, se rattache à la vertu, il est clair que la justice et toutes les autres vertus constituent la sagesse.

La folie lui paraissait bien être le contraire de la sagesse ; cependant il ne regardait pas l'ignorance comme une folie ; mais ne se point connaître soi-même et croire qu'on sait ce qu'on ignore, c'est, à ce qu'il disait, toucher de bien près à la démence. Il ajoutait que la multitude ne regarde pas comme des insensés ceux qui se trompent sur des objets inconnus à la plupart des hommes, tandis qu'elle traite de fous ceux qui se trompent dans des choses connues de tout le monde. Par exemple, si un homme se croit assez grand pour ne pouvoir, sans se baisser, passer sous les portes d'une muraille, assez fort pour essayer d'enlever des maisons, ou pour entreprendre des choses dont tout le monde reconnaît l'impossibilité, on dit qu'il est fou ; mais si l'on ne commet que des fautes légères, on n'est pas traité de fou par la multitude ; et, comme on n'appelle amour qu'une violente affection, de même on ne donne le nom de folie qu'à une grande démence.

Examinant quelle est la nature de l'envie, il ne trouvait pas que ce fût ce sentiment douloureux causé par les malheurs de nos amis ou par la prospérité de nos ennemis, mais il n'appelaient envieux que ceux qui s'affligent du bonheur de leurs amis. Quelques personnes s'étonnant qu'on pût éprouver de l'amitié pour quelqu'un et souffrir de son bonheur, il leur faisait remarquer que bien des gens sont incapables d'abandonner leurs amis dans le malheur, et secourent leur infortune, mais *s'affligent pourtant de leur prospérité*. Il ajoutait que ce sentiment n'entre jamais dans le cœur du sage, mais qu'il est ordinaire aux sots.

Recherchant ce qu'est l'oisiveté, il disait qu'il voyait la plupart des hommes toujours occupés à quelque chose : car, enfin, les joueurs de dés et les bouffons sont occupés ; mais il les traitait cependant d'oisifs, puisqu'ils pouvaient faire mieux ;

or, quand on fait le mieux, on n'a pas le loisir de passer du mieux au pire, et, si on s'y laisse aller, on est bien coupable, puisqu'on ne manque pas d'occupation.

Pour les rois et les gouvernants, il disait que ce ne sont pas ceux qui portent un sceptre, ni qui ont été choisis au hasard par la multitude, ou que le sort a favorisés, ou qui ont usurpé le pouvoir soit par la violence, soit par la ruse, mais ceux qui savent régner. Si l'on convenait que le devoir d'un gouvernant est d'ordonner ce qu'il est utile de faire, et celui d'un sujet d'obéir, il faisait voir que, dans un vaisseau, s'il se rencontre un homme qui ait l'expérience du commandement, le pilote et tous les autres matelots obéissent à son expérience; qu'il en est de même dans l'agriculture pour ceux qui possèdent des champs; dans la maladie pour les malades; dans la gymnastique pour ceux qui s'exercent le corps; que tous ceux, enfin, qui font une œuvre dont il faut connaître les procédés, emploient ces procédés quand ils les connaissent, mais que, s'ils les ignorent, ils obéissent à ceux qui savent, quand ils sont là, ou bien les font venir, s'ils sont absents, afin d'exécuter, d'après leurs ordres, les prescriptions nécessaires; que, dans l'art de filer, les femmes elles-mêmes commandent aux hommes, parce qu'elles s'y connaissent, et que les hommes n'y entendent rien.

Si on lui objectait qu'un tyran est maître de ne pas suivre les bons avis qu'on lui donne : « Et comment, disait-il, est-il maître de ne pas les suivre, puisque la punition est toujours prête, quand il refuse d'écouter un bon avis ? car, en pareille occurrence, si l'on refuse de suivre un bon conseil, on fait des fautes, et ces fautes entraînent leur punition. »

Si on lui disait encore que le tyran peut ôter la vie à un sage conseiller : « Eh bien ! répondait-il, en donnant la mort à ses plus fermes appuis, crois-tu qu'il ne soit pas puni, ou même que sa peine soit légère ? crois-tu qu'il trouve sa sûreté dans une telle conduite, et qu'elle ne l'entraîne pas bien plus tôt à sa perte ?

Quelqu'un lui demandait quelle était, selon lui, la plus belle occupation de l'homme : « Bien faire ¹, » répondit-il. On ajouta : « Y a-t-il donc un procédé pour faire bien ses affaires ? — Non,

1. Il y a là un jeu de mots dont nous avons essayé de donner l'idée, mais qui demande cependant une note explicative. Nous disons parfois familièrement d'un homme qui réussit, qu'il *fait bien*; les Grecs le disaient tout ensemble d'une manière relative et d'une manière absolue, et entendaient conséquemment par là et *bien agir* et *réussir*.

dit-il, car je crois que la fortune et l'action sont deux choses opposées : trouver son bien-être sans le chercher, voilà ce que j'appelle faire fortune ; mais par son savoir et son zèle arriver au succès, voilà ce que j'appelle bien faire, et ceux qui procèdent ainsi, me paraissent réussir. »

Il disait qu'il regardait comme les plus estimables et les plus chers aux dieux, les laboureurs qui travaillent bien à la terre, les médecins qui exercent bien la médecine, les hommes d'État qui dirigent bien la politique ; mais que ne rien faire de bien, c'est n'être ni utile à personne, ni cher aux dieux.

CHAPITRE X.

Conseils artistiques donnés à Parrhasius, à Cliton et à Pistias sur la peinture, la statuaire et la fabrication des armes.

D'autre part, quand il lui arrivait de converser avec des artistes vivant de leur travail, il leur était encore utile. Il entra un jour dans l'atelier du peintre Parrhasius ¹, et eut avec lui cette conversation : « Dis-moi, Parrhasius, la peinture n'est-elle pas une représentation des objets visibles ? Ainsi les enfoncements et les saillies, le clair et l'obscur, la dureté et la mollesse, la rudesse et le poli, la fraîcheur de l'âge et sa décrépitude, vous les imitez à l'aide des couleurs ? — Tu dis vrai. — Et si vous voulez représenter des formes parfaitement belles, comme il n'est pas facile de trouver un homme qui

1. « Parrhasius d'Éphèse, fils et disciple du peintre Événor, et son contemporain Zeuxis d'Héraclée, furent à Athènes, pendant la guerre du Péloponèse, les chefs de l'école ionienne ou asiatique, qui sacrifiait un peu trop l'idéal et l'expression morale à l'illusion matérielle et à ce qui flatte directement les sens. Aussi, dans ce chapitre, Parrhasius commence-t-il par nier que les sentiments moraux puissent être rendus par la peinture. Cependant, un peu avant l'époque de Parrhasius et de Zeuxis, les peintres de l'école athénienne, Micon, Panæus, frère de Phidias, et surtout Polygnote de Thasos, chargés par Périclès d'orner de leurs tableaux les principaux édifices d'Athènes, avaient excellé par l'idéal et l'expression morale. Aristide de Thèbes excella aussi à rendre les sentiments et les passions. L'idéal et la sévérité du dessin avaient été le caractère de l'école de Sicyle. Le mérite spécial de Zeuxis et de Parrhasius consistait dans le coloris, dans le fini des détails, et surtout dans la dégradation des teintes, déjà traitée avec succès par Apollodore d'Athènes. Sous le règne d'Alexandre, Apelles sut réunir tous les mérites des peintres antérieurs. » H. MARTIN.

n'ait aucune imperfection, vous rassemblez plusieurs modèles, vous prenez à chacun ce qu'il a de plus beau, et vous composez ainsi un ensemble d'une beauté parfaite¹? — C'est ce que nous faisons. — Mais quoi! ce qu'il y a de plus attrayant, de plus ravissant, de plus aimable, de plus désirable, de plus séduisant, l'expression morale de l'âme, vous ne l'imitiez point²? ou bien est-elle inimitable? — Mais le moyen, Socrate, de l'imiter? elle n'a ni proportion, ni couleur, ni aucune des qualités que tu as détaillées; en un mot, elle n'est pas visible. — Eh! ne voit-on pas chez l'homme les regards exprimer tantôt l'affection, tantôt la haine? — Je le crois. — Ne faut-il donc pas rendre ces expressions des yeux? — Il le faut. — Quand des amis sont heureux ou malheureux, la physionomie est-elle la même chez ceux qui s'y intéressent ou chez les indifférents? — Non, ma foi! Dans le bonheur des amis, la joie, dans leur malheur, la tristesse est peinte sur les visages. — On peut donc aussi représenter ces sentiments? — Oui, certes. — Il en est de même de la fierté et de l'indépendance, de l'humilité et de la bassesse, de la tempérance et de la raison, de l'insolence et de la grossièreté; c'est par la physionomie et par l'attitude des hommes, debout ou en mouvement, que ces sentiments se produisent. — Tu dis vrai. — Il faut donc les imiter? — D'accord. — Et qui crois-tu donc qui agréé le plus à voir, ou les hommes qui manifestent des sentiments beaux, honnêtes, aimables, ou ceux qui n'en font voir que de honteux, pervers et haïssables? — Par Jupiter! il y a bien de la différence, Socrate!

Il entra un jour chez Cliton³, le statuaire, et, s'entretenant avec lui : « Te voilà, Cliton, lui dit-il, en train de faire des coureurs en pierre, des lutteurs, des pugiles, des pancratiastes, je le vois et je le sais. Mais ce qui ravit le plus l'âme des hommes par la vue, l'apparence même de la vie, comment la communique-tu à tes statues? » Et comme Cliton, embarrassé, hésitait à répondre : « Est-ce, dit Socrate, en modelant tes ouvrages sur des êtres vivants, que tu fais paraître tes statues

1. C'était le procédé de Zeuxis. Cf. Cicéron, *De l'invention*, II, 1; et Pline l'Ancien, *Hist. nat.*, XXXV, xxxvi.

2. Nous avons vu dans la note 4 de la page 91 que c'était là le défaut de Perrhasius.

3. On ne sait pas autre chose sur ce Cliton. Coray croit qu'il faut substituer à ce nom inconnu celui de Cléon, auteur de statues de philosophes; mais rien ne justifie cette conjecture.

animées ? — Justement. — Ainsi, comme nos différentes attitudes font jouer en haut ou en bas certains muscles du corps, que les uns se resserrent ou s'étirent, se tendent ou se relâchent, est-ce en exprimant ces effets que tu donnes à tes œuvres plus de ressemblance et de vérité ? — Précisément. — Mais cette expression même d'une action corporelle ne procure-t-elle pas un certain plaisir aux spectateurs ? — Je le pense. — Il faut, par conséquent, que les yeux des combattants expriment la menace, et que la joie se lise sur la physionomie des vainqueurs ? — Sans nul doute. — Il faut donc aussi que le statuaire exprime par les formes toutes les impressions de l'âme. »

Un jour Socrate entra chez l'armurier Pistias ¹, qui lui montra des cuirasses très-bien faites : « Par Junon ! dit-il, voilà, Pistias, une belle invention ! Cette cuirasse peut protéger les parties qui ont besoin d'être couvertes, et elle n'empêche pas de se servir des mains. Mais alors, dis-moi, Pistias, pourquoi, tes cuirasses n'étant ni plus solides ni plus coûteuses pour toi que celles des autres fabricants, tu les vends beaucoup plus cher. — C'est, Socrate, parce que les miennes sont mieux proportionnées. — Mais cette proportion, est-ce d'après la mesure ou la balance que tu la fais payer plus cher ? car je pense que tu ne les fais pas toutes d'une égalité ni d'une ressemblance parfaite, si tu veux qu'elles aillent bien ². — Par Jupiter ! je les fais pour cela ; autrement, elles ne pourraient servir. — Mais n'y a-t-il pas chez les hommes des corps bien proportionnés et d'autres qui ne le sont pas ? — Évidemment. — Alors, comment fais-tu donc pour qu'une cuirasse bien proportionnée aille à un corps qui ne l'est pas ? — Je tâche qu'elle aille bien ; car, du moment qu'elle va bien, elle est bien proportionnée. — Tu me parais, reprit Socrate, ne pas entendre le mot proportionné dans un sens absolu, mais relativement à l'usage de l'objet, comme si tu disais d'un bouclier qu'il est bien proportionné, du moment qu'il convient à celui qui s'en sert ; et tu pourrais en dire autant d'une chlamyde ou de tout autre objet. Mais peut-être y a-t-il dans cette convenance un autre avantage qui n'est pas à dédaigner. — Ap-

1. Il n'est question de lui que dans ce passage. — Cf. Émeric David, *Hist. de la peinture au moyen âge*, p. 248, 74 et *passim*. Personne n'a mieux connu l'antiquité plastique que ce judicieux et savant écrivain.

2. Il y a ici quelque embarras dans le texte : j'ai suivi de préférence les indications de Weiske.

prends-le moi, Socrate, si tu en sais quelqu'un. — C'est qu'une armure qui va bien écrase moins que celle qui va mal, en les supposant du même poids; car celle qui va mal, soit parce qu'elle pend tout entière des épaules, soit parce qu'elle presse fortement quelque autre partie du corps, devient incommode et difficile à porter, tandis que celle qui va bien, répartissant la charge sur les clavicules, les épaules, la poitrine, le dos et l'estomac, n'est plus, pour ainsi dire, un fardeau, mais une dépendance du corps lui-même. — Tu viens de dire justement pourquoi je mets un si grand prix à mes ouvrages : néanmoins, je sais que bien des gens aiment mieux acheter des cuirasses peintes ou dorées. — S'ils achètent des cuirasses qui ne leur vont pas, je crois qu'ils achètent là une incommodité peinte ou dorée. Mais comme le corps n'est pas toujours immobile, que tantôt il se baisse et tantôt se redresse, comment des cuirasses trop justes peuvent-elles bien aller? — Elles ne le peuvent pas. — Tu dis donc que des cuirasses qui vont bien ne sont pas celles qui sont justes, mais celles qui ne gênent pas au besoin? — C'est ce que je dis, Socrate, et tu as bien saisi. »

CHAPITRE XI.

Conversation avec la courtisane Théodote¹.

Il y avait alors dans la ville une belle femme, nommée Théodote, toute prête à suivre qui savait la convaincre. Un jour quelqu'un parlait d'elle et disait qu'il n'y avait pas de paroles capables d'exprimer la beauté de cette femme, que les peintres

1. Ne nous étonnons pas de voir Socrate dans le boudoir d'une courtisane. Outre qu'il n'y perd rien de sa dignité et de sa gravité philosophiques, il obéit à un entraînement de vogue que de Pauw a parfaitement apprécié dans ses *Recherches philosophiques sur les Grecs*, t. I, p. 123 et suivantes : « Jamais, chez aucun peuple du monde, les belles femmes n'excitèrent plus d'enthousiasme que chez les Grecs. Dès qu'il en paraissait une, ce qui arrivait à la vérité fort rarement, aussitôt son nom était répété de bouche en bouche, depuis les extrémités du Péloponèse jusqu'aux confins de la Macédoine; d'où il résultait dans les esprits une fermentation semblable à une flamme contagieuse. Les épouses les plus tendres ne pouvaient plus retenir leurs maris, et les mères les plus impérieuses ne pouvaient plus arrêter leurs enfants. Enfin on vit toute la nation aux pieds de Laïs et toute

allaient la visiter, afin de la prendre pour modèle, et qu'elle ne leur faisait point un mystère de ses charmes. « Il faut aller la voir, dit Socrate ; car ce n'est pas en écoutant qu'on peut apprendre ce que la parole ne peut exprimer. » Alors le narrateur : « Ne perdons pas de temps, dit-il ; nous vous accompagnons. » Cela dit, ils vont chez Théodote, et la prenant au moment où elle posait devant un peintre, ils se mettent à la considérer. Quand le peintre eut fini : « Mes amis, dit Socrate, est-ce nous qui devons savoir gré à Théodote de nous avoir laissé contempler sa beauté, ou bien doit-elle nous remercier de l'avoir contemplée ? Si ce spectacle lui a été le plus utile, ne nous doit-elle pas de la reconnaissance, et si c'est nous qui avons le plus gagné, ne devons-nous pas être reconnaissants ? » Quelqu'un ayant remarqué qu'il parlait juste : « Je conviens, dit-il, qu'elle ne gagne avec nous que des éloges ; mais comme nous nous les répandons, ils lui seront fort utiles. Pour notre part, nous emportons le désir de toucher ce que nous avons contemplé, nous nous en allons mordus au cœur, poursuivis par le regret ; et tout cela fait que nous sommes les esclaves et elle la souveraine. Alors Théodote : « Par Jupiter ! dit-elle, s'il en est ainsi, il faut que je vous remercie de vous avoir offert le spectacle. »

Sur ce point, Socrate la voyant superbement parée, et, près d'elle, sa mère en habits et en toilette peu commune, puis des servantes nombreuses, accortes, et proprement vêtues, une maison enfin abondamment pourvue de tout ce qu'il faut : « Répondez-moi, Théodote, lui dit-il, avez-vous des terres ? — Aucune. — Vous avez donc une maison qui vous fournit des revenus ? — Je n'ai pas de maison. — Mais vous avez des ouvrières ? — Je n'ai point d'ouvrières. — Où prenez-vous donc de quoi vivre ? — S'il m'arrive quelque ami qui veuille me faire du bien, c'est de quoi je vis. — Par Junon, dit Socrate, ma Théodote, c'est une belle acquisition, et mieux vaut acquérir un troupeau d'amis que de brebis, de bœufs ou de chèvres ! Mais vous abandonnez-vous à la fortune, attendez-vous qu'un ami se prenne à vous comme une mouche, ou bien employez-

la Grèce subjuguée par une Sicilienne : ce que n'avaient pu, dit-on, ni les armées des Perses, ni la politique insidieuse des Spartiates. On sait d'ailleurs à quel degré d'illustration parvint Aspasia, et quels honneurs on rendit à Phryné durant sa vie, et à Pythionice, même après sa mort. Son mausolée, érigé entre Athènes et Eleusis, était le plus superbe monument qui existât dans toute l'étendue de la Grèce, de l'aven de Dicéarque et de Pausanias, qui l'avaient vu. »

vous quelque artifice pour cela ? — Comment voulez-vous que j'emploie un artifice ? — Bien plus facilement, ma foi, que les araignées ! Vous savez comment elles vont à la chasse de leur gibier : elles tissent une toile subtile, et tout ce qui vient à y tomber leur sert de nourriture. — Vous me conseillez donc aussi de tisser une toile à gibier ? — Il ne faut pas croire qu'on doive aller sans art à la chasse des amis, la plus belle des prises. Ne voyez-vous pas toutes les finesses des chasseurs pour prendre les lièvres, gibier bien moins précieux ? Comme les lièvres broutent la nuit, on se procure des chiens qui voient clair durant l'obscurité, et on les met sur la piste de la bête. Le jour, les lièvres se remettant à courir, on se procure d'autres chiens qui, au moment où ils retournent de la pâture au gîte, les éventent au fumet et les trouvent. Les lièvres ont de si bonnes jambes qu'on a peine à les suivre de l'œil dans leur fuite : on dresse d'autres chiens assez vites pour les prendre à la course. Il y en a, malgré cela, quelques-uns qui échappent ; alors on tend des filets dans les sentiers par lesquels ils se sauvent, afin qu'ils y tombent et restent pris¹. — Mais quel moyen pareil puis-je employer pour la chasse aux amis ? — Il faut, ma foi, en place de chien, avoir quelqu'un qui se mette sur la piste des amateurs de la beauté et des richards, qui en trouve, et qui, en ayant trouvé, s'ingénie des moyens de les jeter dans vos filets. — Mais quels filets ai-je donc ? — Un seul, ma foi, mais le plus inextricable de tous, votre corps, et dans ce corps une âme qui vous enseigne le charme des regards, la séduction des paroles, qui vous apprend à faire accueil à qui vous recherche, à éconduire qui vous dédaigne, à visiter avec empressement un ami malade, à féliciter chaudement quiconque a bien agi, à reconnaître de toute votre âme les soins dévoués qu'on vous a rendus. Car je sais qu'un amant vous montre autant de tendresse que de bienveillance ; et, si vous avez des amants illustres, je sais que vos actions ne les engagent pas moins que vos paroles. — Par Jupiter ! dit Théodote, je ne m'ingénie d'aucun de ces moyens. — Il n'est pourtant pas indifférent de savoir agir avec chacun précisément d'après son caractère, car ce n'est jamais par force qu'on se crée ou qu'on garde un ami : bienveillance et plaisir sont l'amorce qui prend et retient semblable gibier. — Vous dites vrai. — Il faut donc d'abord faire en sorte que ceux qui vous recherchent ne vous accordent que ce qui leur coûte le

1. Cf. *De la chasse*, chap. v et suivants.

moins, et ensuite les payer d'un juste retour : ils vous en aimeraient encore davantage, vous demeureraient plus longtemps attachés, et vous feraient de plus grandes largesses. Or, votre gratitude sera parfaite, si, dans leurs besoins, vous consentez à partager avec eux. Vous voyez que les mets les plus délicieux, servis à une personne sans appétit, paraissent désagréables et inspirent du dégoût à des convives rassasiés, tandis que les mets les plus simples, servis à une personne affamée, lui semblent délicieux. — Mais comment puis-je exciter l'appétit de ceux qui me visitent ? — Par Jupiter ! continua Socrate, en ne leur offrant plus rien quand ils sont rassasiés, en ne les rappelant point au repas avant que la digestion accomplie ait ravivé le besoin ; puis, le besoin venu, en leur faisant entendre que votre charmant entretien, votre venue est une faveur toute volontaire, et parfois même en les fuyant, pour que leur besoin devienne extrême. Les faveurs, en effet, perdent beaucoup de leur prix, quand elles précèdent le désir. » Alors Théodote : « Eh bien, Socrate, dit-elle, que ne m'aidez-vous à faire la chasse des amis ? — Par Jupiter ! je le veux bien, si vous m'y décidez. — Et le moyen de vous décider ? — Vous le chercherez et vous vous en aviserez, si vous avez besoin de moi. — Venez donc souvent me voir. » Socrate alors plaisantant sur ses occupations : « Théodote, lui dit-il, il ne m'est pas facile d'en trouver le temps : mes nombreuses affaires, privées ou publiques, ne me laissant aucun répit ; et puis, j'ai des maîtresses qui ne me laissent aller ni le jour ni la nuit, grâce aux philtres et aux charmes que je leur ai enseignés. — Quoi ! Socrate, vous savez composer des philtres ? — Eh ! comment croyez-vous qu'Apollodore et Antisthène ne me quittent jamais ? Comment croyez-vous que Cébès et Simmias m'arrivent de Thèbes ? Sachez bien que cela ne peut se faire sans philtres, sans enchantements, sans bergeronnettes ¹. — Prêtez-moi donc une bergeronnette, pour que je commence à vous attirer. — Mais, par Jupiter ! je ne veux pas être attiré près de vous, je veux que vous veniez près de moi. — Alors j'irai, mais vous me recevrez. — Oui, je vous recevrai, s'il n'y a chez moi personne que j'aime plus que vous. »

1. On employait cet oiseau, dont les mouvements sont vifs et animés, à des pratiques qu'on croyait propres à exciter l'amour. Selon Tzetzés, les magiciennes attachaient la bergeronnette à une roue qu'elles faisaient tourner avec une très-grande rapidité et en chantant des chansons érotiques.

CHAPITRE XII.

Les exercices gymnastiques donnent au corps la force et la santé¹.

Voyant qu'Épigène², jeune homme qui faisait partie de ses disciples, ne prenait aucun soin de son corps : « Quel corps étrange tu as, Épigène ! lui dit-il. — C'est qu'aussi, Socrate, je suis étranger³ aux exercices. — Pas plus cependant que ceux qui doivent combattre aux jeux olympiques. Comptes-tu pour rien le combat dont la vie est le prix, au cas où les Athéniens viendraient à le proposer ? Et cependant nombre d'hommes, à cause de leur mauvaise complexion, périssent dans les périls de la guerre, et souvent aux dépens de l'honneur ; beaucoup pour le même motif sont pris vivants ; et là, ils passent le reste de leur vie, si cela se rencontre, dans le plus dur esclavage, ou bien, réduits à la plus triste des nécessités, payant parfois une rançon supérieure à leur fortune, ils traînent la fin de leur existence, privés du nécessaire et en proie au malheur ; d'autres enfin se font une honteuse réputation fondée sur la faiblesse de leur corps, qui les fait passer pour des lâches. Méprises-tu donc les punitions attachées à la faiblesse, et crois-tu pouvoir aisément les supporter ? Pour moi, je crois plus facile et plus agréable de se soumettre aux fatigues requises pour se donner un corps vigoureux. Ou bien penses-tu qu'une constitution délicate soit plus saine et plus utile en toute circonstance qu'une constitution robuste ? Cependant tout est bien différent pour ceux qui ont le corps en bon ou en mauvais état : la santé et la vigueur sont le partage de ceux qui ont le corps en bon état ; beaucoup, par ce moyen, se tirent avec honneur des périls guerriers, et s'échappent dans les situations dangereuses ; d'autres secourent leurs amis, rendent service à leur patrie, dont ils obtiennent ainsi la reconnaissance, acquièrent un grand renom, gagnent les plus beaux honneurs, passent le reste de leur vie heureux et

1. Cf. le dialogue de Lucien, intitulé *Anacharsis ou les gymnases*, t. II, p. 495 de notre traduction.

2. Fils d'Antiphon de Céphisie, un des disciples assidus de Socrate.

3. Epigène joue sur les mots *ιδιωτικός* et *ιδιώτης*, qui renferment tout ensemble les idées de grossièreté, de simplicité, d'inexpérience. Nous avons essayé de rendre ce jeu de mots par les mots *étranger* et *étranger*.

considérés, et laissent à leurs enfants de précieux moyens d'existence. Ce n'est donc pas une raison, quand l'État n'ordonne pas publiquement de se livrer à des exercices en vue de la guerre, de les négliger en particulier, et l'on ne doit pas s'y appliquer avec moins de zèle. Sache bien que, dans aucune autre lutte, dans aucun acte de la vie, tu n'auras à te repentir d'avoir exercé ton corps : en effet, dans toutes les actions que font les hommes, le corps a son utilité, et dans tous les usages où nous l'employons il est essentiel qu'il soit constitué le mieux possible. Il y a plus, dans les fonctions même où tu crois qu'il a le moins de part, je veux dire celles de l'intelligence, qui ne sait que la pensée commet souvent de grandes fautes, parce que le corps est mal disposé ? Le défaut de mémoire, la lenteur d'esprit, la paresse, la folie, sont souvent la suite d'une disposition vicieuse du corps, qui atteint l'intelligence, au point de nous faire perdre ce que nous savons. Si, au contraire, le corps est sain, il y a toute sûreté, et il n'y a pas de danger que l'homme en arrive là, faute d'une bonne constitution ; il est même vraisemblable que la vigueur de son tempérament sera excellente pour produire en lui des effets contraires à ceux d'une constitution mauvaise. Et que ne fera pas un homme de bon sens pour arriver au contraire de ce qui vient d'être dit ? D'ailleurs, il est honteux de vieillir dans cette négligence, sans savoir jusqu'où pourraient s'étendre la beauté et la force de son corps : or c'est ce qu'on ne peut connaître sans exercice ; car rien de cela ne vient de soi-même. »

CHAPITRE XIII.

Mots de Socrate sur la colère, la délicatesse dans le genre de vie, les fatigues et les voyages.

Quelqu'un, un jour, était en colère d'avoir salué une personne qui ne lui avait pas rendu le salut : « C'est vraiment chose risible, dit Socrate, que tu ne te fâches pas quand tu as rencontré un malade, et que la rencontre d'un esprit grossier te fasse autant de peine. »

Un autre se plaignait de manger sans plaisir : « Acuménus¹,

1. Médecin renommé pour son talent et son humeur bienveillante.

lui dit-il, enseigne à cela un bon remède. — Et quel est-il? — De manger moins; il dit que le plaisir, la bourse et la santé, se trouvent mieux de cette abstinence. »

Un autre lui disait qu'il n'avait à boire chez lui que de l'eau chaude : « Eh bien, dit-il, quand tu voudras te baigner, elle sera toute prête. — Mais elle est trop fraîche pour le bain. — Est-ce que tes serviteurs, dit-il, se plaignent d'en boire et de s'y baigner? — Non, par Jupiter! et je me suis souvent étonné de voir qu'ils s'en servent avec plaisir. — Quelle est l'eau la plus chaude, la tienne ou celle du temple d'Esculape¹? — Celle d'Esculape. — Et quelle est la plus froide, la tienne ou celle du temple d'Amphiaräus²? — Celle d'Amphiaräus. — Réfléchis donc que tu es plus difficile à contenter que tes serviteurs et que les malades. »

Un certain maître avait rudement maltraité son valet; Socrate lui en demanda la raison : « C'est le plus gourmand et le plus paresseux des êtres; il n'aime que l'argent et la fainéantise. — As-tu déjà examiné qui mérite le plus de coups, de toi ou de ton esclave? »

Quelqu'un était effrayé d'avoir à faire le voyage d'Olympie : « Et pourquoi, lui dit Socrate, as-tu peur de ce voyage? Ne passes-tu pas le jour presque entier à te promener dans ta maison? En voyageant, tu te promèneras, puis tu dîneras; tu te promèneras encore, tu souperas et tu prendras du repos. Ne sais-tu pas qu'en mettant bout à bout tes promenades de cinq ou six jours, tu peux facilement aller d'Athènes à Olympie? Il te sera d'ailleurs plus agréable de partir un jour plus tôt que de différer : car, quand on est forcé de faire des marches plus longues qu'il ne faut, c'est contrariant; tandis qu'en commençant son voyage un jour plus tôt, on ne trouve que du plaisir. Mieux vaut se presser au départ qu'en route. »

Un autre disait qu'il était fatigué d'une longue route qu'il venait de faire. Socrate lui demanda s'il portait un paquet : « Non, par Jupiter! je n'avais rien que mon manteau. — Voyageais-tu seul, ou étais-tu suivi d'un valet? — J'avais un valet. — Marchait-il à vide ou portait-il quelque chose? — Ma foi, il

1. Le temple d'Esculape, à Athènes, était situé sur le chemin du théâtre à la citadelle. Il s'y trouvait une fontaine où, disait-on, Mars, pour venger l'honneur de sa fille Alcippe, avait tué Halirrhotius, fils de Neptune.

2. Le temple d'Amphiaräus était situé près d'Orope, sur les confins de l'Attique et de la Béotie. A quelque distance du temple se trouvait la fontaine consacrée au héros.

portait mes hardes et le reste de mon bagagé. — Et comment s'est-il tiré du chemin? — Il m'a paru s'en tirer mieux que moi. — Bon! et s'il t'avait fallu porter le fardeau de ce valet, comment t'en serais-tu trouvé? — Fort mal, par Jupiter! ou plutôt je n'aurais pas pu le porter. — Eh bien! supporter la fatigue moins bien qu'un esclave te paraît-il le fait d'un homme libre et exercé à la gymnastique? »

CHAPITRE XIV.

Réflexions de Socrate sur la bonne chère et la frugalité.

Quand ses amis venaient souper chez lui, et que les uns apportaient peu et les autres beaucoup, Socrate ordonnait au valet de mettre le plus petit plat en commun ou d'en distribuer une part à chaque convive. Ceux qui avaient apporté un mets plus considérable auraient eu honte et de ne pas prendre part à ce qui était mis en commun, et de n'y pas mettre leur plat; ils se trouvaient donc obligés de le faire; et, comme ils n'avaient rien de plus que ceux qui avaient apporté moins, ils cessèrent d'apporter des plats coûteux.

Ayant remarqué qu'un des convives ne mangeait pas de pain et ne prenait absolument que de la viande, et la conversation étant tombée par hasard sur la propriété des mots, à quel genre d'action doit s'appliquer chaque épithète : « Pourrions-nous trouver, mes amis, dit-il, ce qui fait appeler un homme gourmand? Tout le monde mange de la viande avec son pain, quand il y a de la viande; mais il me semble que ce n'est pas là ce qui fait qu'on appelle les gens gourmands. — Non, certes, dit l'un des convives. — Bien! mais celui qui mange la viande sans pain, non par besoin, comme les athlètes, mais pour son plaisir, est-ce un gourmand, oui ou non? — Il est difficile d'appeler gourmand un autre homme. — Mais, dit un autre, celui qui avec peu de pain mange beaucoup de viande? — Moi, dit Socrate, je trouve que celui-là mérite bien d'être appelé gourmand; et, quand les autres demandent aux dieux abondance de fruits, il doit demander abondance de viande. » Pendant que Socrate parlait ainsi, le jeune homme, voyant qu'il était l'objet de la conversation, ne cessa pas de

manger de la viande, mais prit en même temps du pain. Socrate s'en aperçut : « Regardez donc ce jeune homme, dit-il, vous qui êtes auprès de lui : se sert-il de son pain pour manger sa viande ou de sa viande pour manger son pain ? »

Il remarqua un jour qu'un des convives, à chaque bouchée de pain, goûtait de plusieurs plats : « Y a-t-il, dit Socrate, une cuisine plus chère et qui fasse plus de tort aux mets que celle d'un homme qui mange je ne sais combien de choses et qui avale toutes sortes de sauces à la fois ? En amalgamant ainsi plus d'aliments que ne font les cuisiniers, il dépense plus d'argent, et, en combinant, contrairement à l'usage de ces derniers, plusieurs substances qui ne s'accordent pas entre elles et qu'ils ont raison de ne pas mêler, il fait une faute et va contre les règles de leur art. Ainsi, n'est-il pas ridicule de chercher des cuisiniers qui savent bien leur métier, et, quand on n'y entend rien soi-même, de gâter ce qu'ils ont fait ? D'ailleurs, l'habitude de manger plusieurs mets ensemble produit un autre effet. Quand on a moins de plats, on se croit dans la disette, et l'on regrette l'ordinaire accoutumé ; au contraire, quand on s'est habitué à un seul plat, malgré l'absence des autres, on ne s'afflige pas de n'en avoir qu'un seul. »

Il disait que *faire bonne chère*¹, dans la langue des Athéniens, a le sens de manger, et il ajoutait que le mot *bonne*, joint au mot *chère*, indique que la nourriture ne doit être nuisible ni au corps, ni à l'esprit, ni difficile à se procurer ; en un mot, il entendait par *faire bonne chère* vivre avec modération.

1. Le verbe *εὖωχεῖσθαι*, dérivé de *εὖ*, bien, et du vieux mot *ὄχη*, nourriture, signifie, dans son sens propre, être bien régalié, faire bonne chère, et, au figuré, se régaler, jouir d'une chose quelconque. Il y a d'ailleurs quelque analogie dans le mot français *bonne chère* avec le double sens du grec. *Chère* est un mot de la langue romane, *chiera*, en provençal moderne *cara*, en espagnol *caro* et en italien *ciera*, qui, pris absolument, a tout à la fois le sens de visage, de mine, d'accueil, de réception. Ainsi, dit Ménage, *faire bonne ou mauvaise chère, c'est être bien ou mal traité à table*. De la même manière le mot *chère lié*, qui se trouve dans La Fontaine, équivant à *ciera lieta*, visage joyeux, et, par suite, *bonne mine, régala*. Voy. Ménage, *Origines de la langue françoise* au mot *chère*, et Roquefort, *Glossaire de la langue romane*, au même mot.

LIVRE IV.

CHAPITRE PREMIER.

Comment Socrate était utile aux jeunes gens en éprouvant leur naturel et en leur donnant des conseils appropriés à leur caractère et à leurs vues.

Socrate était si utile en toute occasion et de toute manière, que n'importe qui, en y réfléchissant, même avec une intelligence ordinaire, pouvait aisément comprendre que rien n'était plus avantageux que son commerce et sa fréquentation assidue partout et en toute circonstance : car son souvenir même, à défaut de sa présence, était d'une grande utilité à ses disciples habituels et à ceux qui l'acceptent encore pour leur maître ; et il n'était pas jusqu'à son badinage qui ne fût utile, autant que les leçons sérieuses, à ceux qui demeuraient auprès de lui. Souvent il disait qu'il aimait quelqu'un ; mais on voyait bien que, loin de rechercher la beauté du corps, il ne s'attachait qu'à ceux dont l'âme était heureusement portée à la vertu. Il regardait comme l'indice d'un bon naturel la promptitude à apprendre et à retenir, l'amour de toutes les sciences qui enseignent à bien administrer une maison ou une cité, en un mot à tirer bon parti des hommes et des choses¹. Il pensait qu'ainsi formé, non-seulement l'on devient heureux soi-même, capable d'administrer sagement sa maison, mais, de plus, en état de rendre heureux d'autres hommes et des cités. Il ne traitait pas tous les hommes de la même manière ; mais, à ceux qui, s'imaginant être doués d'un bon naturel, méprisaient l'étude, il apprenait que les natures les plus heureuses en apparence ont le

1. Socrate ramène presque toujours la morale à l'utilité pratique et à l'intérêt bien entendu.

plus besoin d'être cultivées : il leur montrait que les chevaux les plus généreux, pleins de feu et de vivacité, deviennent les plus utiles et les meilleurs si on les dompte dès leur jeunesse, mais que, si on néglige de les dompter, ils demeurent rétifs et sans prix ; que, de même, les chiens de la meilleure race, infatigables et ardents à la poursuite des animaux, sont les plus précieux et les plus utiles à la chasse si on les dresse avec soin, mais que, si on les instruit mal, ils sont stupides, furieux, entêtés. Semblablement, les hommes les mieux doués, ceux dont l'âme est la mieux trempée et la plus énergique dans ce qu'ils entreprennent, s'ils reçoivent une éducation convenable et s'ils apprennent ce qu'ils doivent faire, deviennent excellents et très-utiles, car ils font une infinité de grandes choses ; mais s'ils restent sans éducation et sans instruction, ils deviennent très-mauvais et très-dangereux ; incapables de discerner ce qu'ils doivent faire, ils tentent souvent de mauvaises actions et deviennent hautains et violents, prêts à se regimber et difficiles à conduire : aussi causent-ils une infinité de grands malheurs.

Quant à ceux qui, fiers de leurs richesses, pensaient n'avoir aucun besoin d'instruction et s'imaginaient que leur fortune suffirait pour accomplir leurs projets et se faire honorer des hommes, il les rendait sages en disant que c'est une folie de croire qu'on puisse sans étude distinguer les actions utiles et les actions nuisibles ; c'est encore une folie, lorsqu'on ne sait pas faire cette distinction, de se croire capable de quelque chose d'utile, parce qu'on a de l'argent pour acheter tout ce qu'on veut ; c'est une sottise, quand on n'est capable de rien, de croire qu'on agit comme il faut pour être heureux et qu'on sait se procurer honnêtement et convenablement ce qui sert à la vie ; c'est enfin une sottise de croire que la richesse, quand on ne sait rien, donne l'apparence de l'habileté, ou que, quand on n'est bon à rien, elle conduit à l'estime.

CHAPITRE II.

Socrate force Euthydème, jeune homme qui se croyait très-sage, à faire l'aveu de son ignorance.

Comment Socrate attaquait ceux qui pensaient avoir reçu une très-bonne éducation et qui étaient fiers de leur sagesse, c'est ce que je vais maintenant raconter. Sachant que le bel Euthydème¹ avait fait une nombreuse collection d'ouvrages de poètes et de sophistes les plus renommés, qu'il croyait, pour cette raison, l'emporter déjà en sagesse sur ceux de son âge, et qu'il espérait les surpasser tous par son éloquence et par ses actions; ayant remarqué d'ailleurs que, trop jeune encore pour se rendre à l'assemblée², il allait, lorsqu'il voulait s'occuper de quelque affaire, s'asseoir chez un fabricant de brides, voisin de l'agora, Socrate y vint aussi, accompagné de quelques-uns de ses amis.

Et d'abord, l'un d'eux lui ayant demandé si c'était au commerce d'un sage ou à la nature seule que Thémistocle devait une telle supériorité sur ses concitoyens, que la république tournait les yeux vers lui dès qu'elle avait besoin d'un homme de mérite, Socrate, qui voulait piquer Euthydème, répondit que ce serait une sottise de croire qu'il est impossible de devenir habile dans les arts les plus vulgaires sans les leçons d'un bon maître, et que la science la plus importante de toutes, celle du gouvernement, se produise spontanément chez les hommes.

Une autre fois, Socrate s'apercevant qu'Euthydème, qui était présent, s'éloignait et évitait de s'asseoir auprès de lui, afin de ne pas avoir l'air d'admirer sa sagesse: « Cet Euthydème que vous voyez, mes amis, dit-il, dès qu'il sera en âge, et que la cité proposera quelque délibération, ne manquera pas de donner son avis; c'est une chose évidente d'après ses études. Il me semble aussi qu'il tient tout prêt quelque bel exorde pour ses harangues, en homme qui se garde bien de paraître rien ap-

1. Jeune Athénien, fils de Dioclès, qu'il ne faut pas confondre avec le sophiste Euthydème de Chio.

2. On ne pouvait prendre part aux affaires publiques qu'à partir de l'âge de vingt ans.

prendre des autres ; et voici sans doute comment il débutera : « Jamais, Athéniens, je n'ai rien appris de personne ; jamais, « quand j'entendais parler d'hommes aussi habiles dans les dis- « cours que dans les actions, je ne recherchais leur société ; je « n'ai point eu souci de prendre un maître parmi les citoyens « éclairés ; au contraire, j'ai toujours évité avec le plus grand « soin non-seulement de recevoir des leçons, mais même de le « paraître : néanmoins, je vais vous donner le conseil qui me « viendra spontanément à l'esprit. » Un exorde de ce genre con- viendrait aussi parfaitement à un homme qui voudrait obtenir l'emploi de médecin public¹ : il n'aurait, pour réussir, qu'à débiter de cette manière : « Personne, Athéniens, ne m'a en- « seigné la médecine ; je n'ai jamais recherché les leçons d'au- « cun de nos médecins ; et non-seulement je me suis bien « gardé de rien apprendre d'eux, mais je n'ai pas voulu paraître « avoir étudié cette profession : cependant confiez-moi l'emploi « de médecin ; j'essayerai de m'instruire en faisant sur vous des « essais². » Tous les assistants se mirent à rire de l'exorde. On vit bientôt Euthydème faire attention aux discours de Socrate, mais il s'abstenait encore de parler lui-même, pensant que son silence passerait pour de la modestie. Socrate alors voulant lui faire perdre cette idée : « Il est bien étonnant, dit-il, que ceux qui veulent jouer de la cithare ou de la flûte, monter à cheval ou acquérir quelque autre talent semblable, cherchent à en devenir capables en faisant d'une manière continue ce qu'ils veulent pratiquer, et en prenant pour juges de leurs efforts non pas eux-mêmes, mais les meilleurs maîtres, qu'ils fassent et endurent tout³ pour ne rien faire contre leur but, comme s'ils ne pouvaient se rendre habiles par d'autres moyens ; tandis que ceux qui se proposent d'être bons orateurs et bons politiques pensent pouvoir, d'eux-mêmes et sur-le-champ, sans préparation et sans exercice, devenir des hommes habiles. Cependant ce but semble beaucoup plus difficile à atteindre que le premier, si bien que beaucoup y as-

1. Ils étaient nommés par le peuple et devaient soigner gratuitement les citoyens pauvres.

2. Avant les plaisanteries de Molière, Pline l'Ancien a dit des médecins : *Discunt periculis nostris, et experimenta per mortes agunt.*

3. C'est ce que dit Horace de celui qui veut obtenir un prix dans les jeux gymniques ou hippiques : *Art poet.*, v. 412, 413.

Qui studet optatam cursu contingere metam
Multa tulit fecitque puer, sudavit et alsit, etc.

pirent et que fort peu y arrivent : il est donc évident qu'il faut en politique une application plus grande et plus opiniâtre que partout ailleurs. » Tels étaient d'abord, en présence d'Euthydème, simple auditeur, les discours que tenait Socrate ; mais dès qu'il s'aperçut que le jeune homme restait plus volontiers quand il parlait, et l'écoutait avec plus de plaisir, il vint seul chez le fabricant de brides, et Euthydème s'étant assis près de lui : « Dis-moi, Euthydème, lui dit Socrate, est-ce bien réellement, comme je l'entends dire, que tu as rassemblé un grand nombre d'ouvrages des hommes renommés pour leur sagesse ? — Oui, Socrate, par Jupiter, et je continuerai d'en rassembler, jusqu'à ce que j'en aie amassé le plus possible. — Par Junon ! je t'admire, dit Socrate, d'avoir préféré à des monceaux d'or et d'argent des trésors de sagesse : il est clair que dans ta pensée l'argent et l'or ne rendent pas les hommes meilleurs, tandis que les sentences des sages enrichissent de vertus ceux qui les acquièrent. » Ces paroles faisaient plaisir à Euthydème, persuadé qu'aux yeux de Socrate il était dans le vrai chemin de la sagesse. Or, Socrate remarquant qu'il était sensible à cette louange : « En quoi donc, Euthydème, lui dit-il, veux-tu devenir habile, quand tu rassembles tous ces ouvrages ? » Et comme Euthydème gardait le silence et cherchait une réponse : « N'est-ce pas, continua Socrate, pour devenir un habile médecin ? car il y a de nombreux ouvrages écrits par des médecins ¹. — Non, par Jupiter. — Alors tu veux être architecte ? car il est besoin aussi pour cela d'un homme instruit. — Pas davantage. — Tu désires donc devenir bon géomètre, comme Théodore ² ? — Géomètre, non plus. — C'est donc astrologue ³ que tu veux être ? » Euthydème ayant dit que non : « Eh bien, tu veux être rapsode ? car on dit que tu as tous les poèmes d'Homère. — Non, par Jupiter ; je n'ignore pas, en effet, que les rapsodes savent exactement les vers, mais n'en sont pas moins stupides. »

1. Dès cette époque, il existait, en effet, un assez grand nombre d'ouvrages relatifs à la médecine, par exemple les traités médicaux d'Acron d'Agrigente, les nombreux ouvrages dus au grand Hippocrate, à son gendre Polybe et à ses deux fils Thessalus et Dracon, et ceux de Dioclès de Caryste, sans parler de quelques médecins d'un moindre mérite, et des anciens philosophes, tels qu'Alcméon, Empédocle, Démocrite, Héraclite, etc., qui avaient donné quelque place à la médecine dans leurs écrits.

2. Théodore de Grèce, mathématicien distingué et maître de Platon.

3. Les anciens n'avaient point établi d'une manière positive la distinction qui s'est faite plus tard entre les mots *astrologue* et *astronome*.

Alors Socrate : « N'ambitionnerais-tu pas, Euthydème, continua-t-il, cette espèce de mérite qui fait les politiques, les économes, les bons gouvernants, les hommes utiles à eux-mêmes et aux autres ? — Oui, répondit Euthydème, c'est ce mérite-là que j'ambitionne. — Par Jupiter, dit Socrate, tu ambitionnes le mérite le plus éminent et la plus grande des sciences : c'est celle des rois, et on l'appelle science royale ; mais as-tu examiné s'il est possible, sans être juste, d'y devenir habile ? — J'y ai songé, et je ne pense pas qu'il soit possible, sans justice, d'être bon citoyen. — Comment y as-tu donc travaillé ? — Je pense, Socrate, qu'en fait de justice je ne le cède à personne. — Eh bien, les hommes justes n'ont-ils pas leurs travaux comme les artisans ? — Oui, certes. — Et, de même que les artisans montrent leurs ouvrages, les hommes justes ne peuvent-ils pas exposer les leurs ? — Quoi ! dit Euthydème, je ne pourrais pas exposer les œuvres de la justice ? Par Jupiter, je pourrais aussi montrer celles de l'injustice ; il n'y en a que trop à voir et à entendre chaque jour. — Veux-tu donc que nous écrivions ici un Δ et là un Α¹ ? Ensuite, ce qui nous paraîtra l'œuvre de la justice, nous le placerons sous le Δ, et sous l'Α ce qui sera l'œuvre de l'injustice. — Si tu crois cela nécessaire, fais-le. » Alors Socrate ayant écrit comme il le disait : « Le mensonge, reprit-il, n'existe-t-il pas chez les hommes ? — Oui, sans doute. — De quel côté le mettrons-nous ? — Évidemment du côté de l'injustice. — Et la tromperie n'existe-t-elle pas aussi ? — Certainement. — De quel côté la mettre ? — Aussi du côté de l'injustice. Et les mauvais traitements ? — Du même côté. — Et l'asservissement ? — Toujours du côté de l'injustice. — Mais du côté de la justice nous ne mettrons donc rien, Euthydème ? — Ce serait étrange, répondit celui-ci. — Eh quoi ! si un homme élu, un général, asservit une cité injuste et ennemie, dirons-nous qu'il est injuste ? — Non, certes. — Nous dirons donc qu'il agit justement ? — Sans doute. — Et s'il trompe les ennemis à la guerre ? — C'est encore justice. — S'il désole, s'il pille les biens des ennemis, n'agit-il pas encore justement ? — Assurément ; mais je croyais d'abord que tes questions ne regardaient que nos amis. — Maintenant, ne faudrait-il pas placer aussi du côté de la justice tout ce que nous avons mis du côté opposé ? —

1. Δ lettre initiale du mot Δίκαιον, juste, et Α, initiale du mot Ἄδικον, injuste.

Cela me paraît convenable. — Veux-tu donc que, plaçant toutes ces actions du côté que tu désignes, nous établissons pour principe qu'elles sont justes contre des ennemis, mais injustes envers des amis, et qu'on doit être avec ces derniers d'une entière droiture ? — Très-volontiers, dit Euthydème. — Eh bien, reprit Socrate, si un général, qui voit son armée découragée, lui annonce faussement que les alliés s'approchent, et que, par ce mensonge il rende le courage à ses soldats, de quel côté placerons-nous cette tromperie ? — A mon avis, ce sera du côté de la justice. — Et si quelqu'un, ayant un fils qui a besoin d'un remède et qui ne veut pas le prendre, le trompe en lui donnant ce remède comme un aliment, et par ce mensonge lui rend la santé, de quel côté placerons-nous encore cette tromperie ? — Selon moi, du côté de la première. — Enfin, si l'on voit un ami plongé dans le désespoir, si l'on craint qu'il n'attende à ses jours, et qu'on lui dérobe ou qu'on lui arrache son épée ou n'importe quelle arme, de quel côté placer cette action ? — Par Jupiter, c'est également du côté de la justice. — Tu dis donc qu'on n'est pas tenu à une entière droiture, même envers ses amis ? — Non pas, par Jupiter, et je rétracte ce que j'ai dit, si toutefois cela m'est permis. — Mieux vaut cette permission, reprit Socrate, qu'une classification défectueuse. Mais pour ne pas laisser ce point sans examen, de ceux dont les tromperies nuisent à leurs amis, quel est le plus injuste, celui qui trompe volontairement ou bien involontairement ? — Certes, Socrate, je n'ai plus de confiance dans mes réponses ; car tout ce dont nous avons parlé me paraît maintenant tout autre que je le croyais : cependant qu'il me soit permis de dire que celui qui trompe volontairement est plus injuste que celui qui trompe involontairement. — Mais penses-tu qu'il y ait une étude, une science du juste, comme il y en a une des lettres ? — Je le pense. — Et lequel connaît mieux les lettres, à ton avis, de celui qui écrit ou lit mal volontairement, ou bien de celui qui le fait involontairement ? — Celui

4. Cf. Lucrèce, *De natura*, I, 9, et cette imitation du Tasse :

Così all' egro fanciul porgiamo aspersi
 Di soave licor gli orli del vaso :
 Succhi amari ingannato intanto ei beva
 E dall' inganno suo vita riceve.

« Ainsi nous présentons à un enfant malade les bords d'un vase imprégnés d'une suave liqueur : dupé, il boit les sucs amers, et de cette duperie même reçoit la vie. »

qui le fait volontairement; car il pourra, dès qu'il le voudra, bien faire ces sortes de choses. — Ainsi celui qui écrit mal volontairement connaît les lettres, tandis que celui qui le fait involontairement ne les connaît pas? — Comment en serait-il autrement? — Et lequel connaît la justice, de celui qui emploie volontairement le mensonge et la tromperie, ou de celui qui le fait involontairement? — Il est évident que c'est le premier. — Tu prétends donc que celui qui sait écrire est plus lettré que celui qui ne le sait pas? — Oui. — Et que celui qui connaît les règles de la justice est plus juste que celui qui ne les connaît pas? — J'ai l'air de le dire, mais je ne sais comment j'ai pu tenir ce langage. — Eh bien donc, si quelqu'un voulait dire la vérité, et que cependant il ne s'expliquât jamais de la même manière sur les mêmes choses, mais que, parlant du même chemin, il dît tantôt qu'il conduit à l'orient et tantôt vers l'occident; que, faisant le même calcul, il trouvât tantôt plus, tantôt moins, que te semble d'un tel homme? — Il est clair, par Jupiter, qu'il ne sait pas ce qu'il pensait savoir. — Connais-tu des gens qu'on appelle serviles? — Oui. — Est-ce à cause de leur sagesse ou de leur ignorance? — Il est clair que c'est à cause de leur ignorance. — Mais les appelle-t-on ainsi parce qu'il ne savent pas travailler les métaux? — Non pas. — Est-ce parce qu'il ne savent pas construire? — Non plus. — Alors c'est parce qu'ils ne savent pas tailler le cuir? — Ce n'est pour aucune de ces raisons; c'est bien plutôt le contraire: car la plupart de ceux qui exercent ces métiers sont des gens serviles. — Ce nom s'applique donc à ceux qui ignorent ce qui est beau, ce qui est bon, ce qui est juste? — C'est mon avis. — Il faut donc faire tous nos efforts pour éviter d'être appelés serviles. — Ah! par les dieux, Socrate, je croyais philosopher de la meilleure manière, celle par laquelle je me figurais apprendre le mieux ce qui convient à l'homme qui aspire à la vertu; et maintenant quel n'est pas, à ton avis, mon découragement, quand je me vois, après tant de peines, dans l'impossibilité de répondre à des questions sur ce qu'il est le plus nécessaire de savoir, et ne connaissant plus aucune autre route qui puisse me conduire à devenir meilleur? » Alors Socrate: « Dis-moi, Euthydème, reprit-il, as-tu jamais été à Delphes? — Deux fois, par Jupiter! — Tu as donc aperçu l'inscription gravée sur le temple: *Connais-toi toi-même?* — Oui certes. — N'as-tu pris aucun souci de cette inscription, ou bien l'as-tu remarquée, et as-tu cherché à examiner quel tu es? — Non,

par Jupiter ! vu que je croyais le savoir parfaitement : car il m'eût été difficile d'apprendre autre chose, si je me fusse ignoré moi-même. — Penses-tu donc que, pour connaître quel on est, il suffit de savoir son nom, ou que, semblable à ces acquéreurs de chevaux qui ne croient pas connaître la bête qu'ils veulent acheter, avant d'avoir examiné si elle est obéissante ou rétive, vigoureuse ou faible, vite ou lente, enfin tout ce qui fait les bonnes ou les mauvaises qualités requises pour le service d'un cheval, celui-là seul qui a examiné quel il est pour le parti qu'on peut tirer d'un homme, connaît sa propre valeur ? — Il me semble d'après cela que ne pas connaître sa valeur, c'est s'ignorer soi-même. — N'est-il pas évident encore que cette connaissance de soi-même est pour l'homme la source d'une infinité de biens, tandis que l'erreur sur son propre compte l'expose à mille maux ? Car ceux qui se connaissent savent ce qui leur est utile ; ils distinguent ce qu'ils peuvent faire de ce qu'ils ne peuvent pas : or, en faisant ce dont ils sont capables, il se procurent le nécessaire et vivent heureux ; en s'abstenant de ce qui est au-dessus de leurs forces, ils ne commettent point de fautes et évitent le mauvais succès ; enfin, comme ils sont plus capables de juger les autres hommes, ils peuvent, grâce au parti qu'ils en tirent, se procurer de grands biens et s'épargner de grands maux. Au contraire, ceux qui ne se connaissent pas et qui ignorent leur valeur sont dans la même ignorance à l'égard des hommes et des affaires humaines : ils ne savent ni ce qu'il faut, ni ce qu'ils font, ni de qui ils se servent ; mais, abusés sur tout, ils laissent échapper le bien et tombent dans le malheur. Ceux qui savent ce qu'ils font arrivent à leur but ; ils acquièrent de l'honneur et de la considération ; d'un autre côté, ceux qui leur ressemblent se plaisent dans leur société ; tandis que les gens qui ne réussissent pas dans leurs affaires recherchent leurs conseils, se remettent entre leurs mains, fondent sur eux leurs espérances de succès et les chérissent en raison de tout cela, de préférence à tous les autres hommes. Mais ceux qui ne savent pas ce qu'ils font, prennent un mauvais parti, échouent dans toutes leurs entreprises, et non-seulement sont châtiés par leur mauvais succès même, mais tombent, en raison de cela, dans le mépris et le ridicule, vivant ainsi dédaignés et déconsidérés. Tu peux voir également que parmi les cités qui, ne connaissant pas leurs forces, font la guerre à des États plus puissants, les unes sont renversées et les autres échangent leur liberté pour l'es-

clavage. » Alors Euthydème : « Je suis tout à fait d'avis, Socrate, dit-il, qu'il faut attacher un grand prix à se connaître soi-même, sache-le bien; mais par où commencer ces examens? J'ai les yeux sur toi, si tu veux m'y servir de guide. — Connaiss-tu bien, dit Socrate, quels sont les biens et les maux? — Oui, par Jupiter; si je ne savais pas cela, je serais au-dessous des esclaves. — Eh bien! fais-m'en l'énumération. — Cela n'est pas difficile : d'abord je regarde la santé comme un bien et la maladie comme un mal; puis, si je considère les causes de ces deux états, je crois que les boissons, les aliments et les occupations sont autant de biens, quand ils procurent la santé, et autant de maux, quand ils causent la maladie. — En conséquence, la santé et la maladie seront elles-mêmes des biens, quand elles procureront des biens, et des maux quand elles causeront du mal. — Mais comment la santé pourrait-elle causer du mal et la maladie procurer du bien? — Eh! par Jupiter, on voit prendre part à une fâcheuse expédition, à une navigation funeste, quantité de gens robustes qui y périssent, tandis que ceux qui sont faibles en reviennent sains et saufs. — Tu dis vrai, mais tu vois aussi que ceux qui sont forts participent aux actes utiles, tandis que les faibles sont laissés de côté. — Et ces choses, qui sont tantôt utiles, tantôt inutiles, sont donc plutôt des biens que des maux? — Par Jupiter, je ne le vois pas, du moins d'après ce raisonnement. Mais, Socrate, sans contredit l'habileté est un bien : en toute affaire, l'homme habile ne réussit-il pas mieux que l'ignorant? — Eh quoi? N'as-tu pas entendu dire que Dédale¹ fut pris par Minos à cause de son habileté, forcé de le servir, et privé tout ensemble de sa patrie et de sa liberté; que, voulant prendre la fuite avec son fils, il le perdit, sans pouvoir se sauver lui-même, mais qu'il aborda chez des peuples barbares², qui le firent une seconde fois esclave? — C'est ce qu'on dit, ma foi! — Et Palamède³? N'as-tu pas appris ses malheurs? Tout le monde va répétant qu'Ulysse, jaloux de sa sagesse, le fit périr. — On le dit aussi. — Et combien d'autres hommes, n'est-ce pas, remarquables par leurs talents, ont été enlevés par le

1. Voy. ce mot dans le *Dict.* de Jacobi.

2. Les Sicanes ou Sicules, habitants de la Sicile.

3. Cf. Platon, *Apolog. de Socrate*, chap. xxxii. On dit qu'Ulysse et Diomède, jaloux de la gloire de Palamède, fils de Nauplius, supposèrent une lettre qui lui était adressée par Priam, l'accusèrent de trahison et le firent lapider par les soldats. On lui attribuait beaucoup d'inventions, entre autres, celle des échecs.

grand roi et sont devenus ses esclaves? — Il y a grande apparence, Socrate, que l'on peut établir sans équivoque que le bonheur est un bien. — Oui, Euthydème, à moins qu'on ne le fasse consister dans des biens équivoques. — Et que peut-il y avoir d'équivoque dans ce qui fait le bonheur? — Rien, pourvu que nous n'y ajoutions pas la beauté, la force, la richesse, la gloire, ou toute autre chose de même nature. — Mais, par Jupiter, nous y ajoutons tout cela : car comment, sans ces biens, peut-on être heureux? — Par Jupiter, nous y joindrons alors nombre d'avantages qui sont funestes à l'humanité. Ainsi beaucoup d'hommes, à cause de leur beauté, sont souillés par d'infâmes séducteurs de la jeunesse; beaucoup, en raison de leur force, entreprennent des travaux excessifs et tombent dans des maux immenses; d'autres sont victimes de la richesse qui les amollit et les expose à des pièges où ils trouvent leur perte; d'autres, enfin, n'arrivent à la gloire et au pouvoir que pour subir d'affreux malheurs. — Eh bien! alors, si j'ai tort de louer le bonheur, il faut avouer que je ne sais plus ce qu'il faut demander aux dieux. — Peut-être, dit Socrate, n'as-tu pas réfléchi à tout cela, parce que tu étais tout à fait convaincu de le bien savoir, mais puisque tu te disposes à gouverner un État démocratique, il est clair que tu sais ce que c'est qu'une démocratie. — Parfaitement. — Crois-tu que l'on puisse connaître la démocratie sans connaître le peuple? — Non, par Jupiter! — Et qu'appelles-tu le peuple? — Les citoyens pauvres. — Tu connais donc les citoyens pauvres? — Comment ne les connaîtrais-je pas? — Et connais-tu aussi les riches? — Tout aussi bien que les pauvres. — Quels sont donc ceux que tu appelles pauvres, et quels riches? — Ceux, à mon avis, qui n'ont pas de quoi payer les impôts, sont pauvres, et ceux qui ont plus que de quoi payer, sont riches. — As-tu remarqué que certains, qui n'ont que fort peu, ont pourtant ce qui suffit, et font même des économies, tandis que d'autres qui ont beaucoup n'ont pas ce qui suffit? — Oui, et par Jupiter, reprit Euthydème, car tu fais bien de me le rappeler, je connais aussi des tyrans que le besoin pousse à l'injustice, comme les plus pauvres des citoyens. — Ne ferons-nous pas bien alors, s'il en est ainsi, de ranger les tyrans parmi le peuple, et de mettre dans la classe des riches ceux qui ont peu et qui économisent? » Alors Euthydème : « Je suis forcé d'en convenir, attendu mon ignorance, et je pense qu'il vaut mieux me taire; car je cours risque de ne savoir absolument rien! »

Euthydème sur cela se retira tout découragé, plein de mépris pour lui-même et ne s'estimant pas au-dessus d'un esclave. La plupart de ceux que Socrate avait réduits là ne s'approchaient pas de lui, et celui-ci ne les en estimait que plus insensés; mais Euthydème sentit qu'il ne pouvait devenir un homme distingué qu'en fréquentant Socrate: aussi ne le quittait-il plus, à moins de nécessité; il imitait même quelques-unes des habitudes de Socrate, qui, le voyant dans ces dispositions, cessa de le tourmenter, et lui donna les notions les plus simples et les plus claires des choses qu'il pensait nécessaire de savoir et honorable de pratiquer.

CHAPITRE III.

De la piété envers les dieux; pourquoi ils méritent la reconnaissance des hommes et comment il faut les honorer.

Il ne se hâta pas de rendre ses disciples habiles à parler, à agir, à inventer des expédients, mais il croyait qu'il fallait commencer par les amener à la sagesse; sans la sagesse, en effet, il pensait que ceux qui ont ces talents n'en sont que plus injustes, plus puissants à mal faire. Et d'abord il essayait de donner à ceux qui le fréquentaient des idées sages au sujet des dieux¹. D'autres ont déjà rapporté les conversations qu'il avait eues sur ce point en leur présence; pour moi, j'assistai à l'entretien suivant qu'il eut avec Euthydème: « Dis-moi, Euthydème, t'est-il jamais arrivé de réfléchir avec quel soin les dieux procurent aux hommes ce dont ils ont besoin? — Non, par Jupiter! je n'y ai point songé. — Mais, du moins, tu sais qu'avant tout nous avons besoin de cette lumière que les dieux nous fournissent? — Par Jupiter, si nous ne l'avions point, nous ressemblerions aux aveugles, avec nos yeux. — De plus, nous avons besoin de repos, et les dieux nous donnent la nuit, le plus doux des délassements. — C'est encore un présent digne de notre reconnaissance. — Eh bien, tandis que le soleil, grâce à sa lumière, nous rend distinctes toutes les heures du jour, ainsi que tous les autres objets, et que la nuit, au contraire, par son obscurité, ne nous laisse plus rien voir,

1. Cf. le chapitre iv du livre I^{er}.

n'ont-ils pas fait briller, au milieu des ténèbres, ces astres qui nous indiquent les heures de la nuit, ce qui nous permet d'agir pour nos besoins? — Cela est vrai. — De plus, la lune ne nous indique pas seulement les divisions de la nuit, mais aussi celles du mois¹. — C'est juste. — Et maintenant, nous avons besoin d'une nourriture; ne la font-ils pas sortir de la terre? n'établissent-ils pas, à cet effet, des saisons convenables, qui nous fournissent, avec abondance et variété, non-seulement le nécessaire, mais encore l'agréable? — C'est vrai, et tout cela est de la philanthropie. — Ne nous donnent-ils pas l'eau, cet élément précieux, qui aide la terre et les saisons à faire naître et grandir toutes les productions utiles à nos besoins, qui contribue à nourrir notre corps, et qui, mêlée à tous nos aliments, les rend plus faciles à préparer, plus salutaires et plus agréables; et comme il nous la faut en abondance, ne nous l'accordent-ils pas avec profusion? — C'est encore un effet de leur providence. — Ne nous ont-ils pas donné le feu, préservatif contre le froid et l'obscurité, auxiliaire de l'homme dans tous les arts, dans tout ce qu'il entreprend pour son bien-être? Car, pour tout dire en un mot, sans le feu, les hommes ne font rien de remarquable, rien d'utile à la vie. — C'est encore un excès de philanthropie. — Et l'air répandu autour de nous avec une profusion sans bornes, l'air qui non-seulement entretient et développe en nous la vie, mais nous aide à traverser les mers pour aller chercher mille produits divers dans mille contrées différentes, n'est-ce pas un bienfait inestimable²? — Assurément. — Et le soleil! Après qu'il a franchi le solstice d'hiver, il revient, mûrissant certaines productions, en desséchant certaines autres dont la maturité est arrivée; puis, après ce double bienfait, au lieu de s'approcher de trop près, il se retire, afin de ne pas nous nuire par une trop forte chaleur, et, lorsqu'il est en train de s'éloigner une seconde fois, parvenu, comme nous le sentons clairement, à une distance qu'il

1. « Du temps de Xénophon, les mois n'étaient pas comme maintenant les divisions de l'année solaire; c'étaient de vrais *mois lunaires*. La révolution synodique de la lune étant d'un peu plus de 29 jours $\frac{1}{2}$, on faisait les mois tantôt de 29 jours, tantôt et un peu plus souvent de 30, et l'année tantôt de 12 mois, tantôt de 13. Ce fut d'après ce principe, observé déjà par Cléostrate dans l'établissement de sa période de huit ans, que Méton, l'an 432 avant J. C., établit à Athènes le cycle de 19 ans, qui porte son nom et qui fut longtemps en usage. » H. MARTIN.

2. J'ai conservé ici, d'après Weiske, une phrase omise par quelques éditeurs.

ne peut franchir sans nous laisser périr de froid, il se tourne de nouveau vers nous, se rapproche et regagne la partie du ciel où il peut nous rendre le plus de services'. — Par Jupiter, il semble bien que tout cela n'arrive qu'en faveur de l'homme. — En outre, comme il est certain que nous ne pourrions supporter ni le chaud ni le froid, s'ils arrivaient inopinément, le soleil ne s'approche-t-il pas peu à peu, et n'est-ce point peu à peu qu'il s'éloigne, de sorte que, sans nous en apercevoir, nous arrivons aux températures extrêmes? — J'en suis à me demander, dit Euthydème, si l'unique occupation des dieux ne serait pas de veiller sur l'homme; mais une chose m'arrête, c'est que tous les animaux ont part à leurs faveurs. — Eh quoi! repartit Socrate, n'est-il pas évident que ces animaux mêmes naissent et sont nourris pour l'homme? Quel autre animal retire des chèvres, des brebis, des chevaux, des bœufs, des ânes et des autres êtres, autant d'avantages que l'homme? car il me semble qu'ils sont plus utiles que les végétaux: l'homme ne se nourrit, ne s'enrichit pas moins des uns que des autres; plusieurs races d'hommes ne se nourrissent pas des productions de la terre, mais du lait, du fromage, de la chair que leur fournissent les troupeaux; tous apprivoisent et domptent les animaux utiles, et ils trouvent en eux des auxiliaires pour la guerre et pour beaucoup de leurs travaux. — J'en conviens avec toi; car je vois que les animaux même qui sont de beaucoup plus forts que nous se soumettent cependant aux hommes, qui les font servir à ce qu'il leur plaît. — De plus, comme les choses belles et utiles diffèrent cependant les unes des autres, les dieux n'ont-ils pas donné aux hommes des sens appropriés aux différentes perceptions, et au moyen desquels nous jouissons de tous les biens? N'ont-ils pas mis en nous l'intelligence, qui nous permet d'apprécier nos sensations à l'aide du raisonnement et de la mémoire, de juger de l'utilité de chaque objet, de nous ingénier de mille moyens soit pour jouir des biens, soit pour nous garantir des maux? Ne nous ont-ils pas fait don de la parole, à l'aide de laquelle nous nous faisons part de tous les biens par une instruction réciproque

4. La description de ces mouvements prouve que déjà, du temps de Xénophon, l'astronomie était arrivée à un très-haut degré de justesse et de rigueur dans l'observation. La partie du ciel où, selon l'expression de Xénophon, le soleil peut nous rendre le plus de services, est la portion de l'écliptique située en deçà de l'équateur, celle qu'il décrit de l'équinoxe de printemps à l'équinoxe d'automne.

et commune, nous établissons des lois, nous fondons des États? — Il semble, Socrate, que les dieux veillent sur l'homme avec le plus grand soin. — Et quand nous ne pouvons prévoir ce qui nous sera utile dans l'avenir, ne viennent-ils pas encore ici à notre secours, ne révèlent-ils pas par la divination à ceux qui les consultent, ce qui doit arriver un jour, et ne leur enseignent-ils pas l'issue la plus heureuse des événements? — Mais toi, Socrate, ils ont l'air de te traiter avec encore plus de bonté que les autres hommes, s'il est vrai que, sans être interrogés par toi, ils t'indiquent d'avance ce que tu dois faire ou non¹. — La vérité de mes paroles, tu la reconnaîtras toi-même, si tu n'attends pas que les dieux se montrent à toi sous une forme réelle, mais si tu te contentes de voir leurs ouvrages pour les révéler et les honorer. Songes-y bien; c'est ainsi que les dieux se manifestent. Les autres dieux², de qui nous recevons les biens, n'apparaissent pas à nos yeux pour répandre leurs bienfaits, et celui qui dispose et régit l'univers, où se réunissent toutes les beautés et tous les biens, qui, pour notre usage, maintient à l'univers une durée, une vigueur et une jeunesse éternelles, qui le force à une obéissance infaillible et plus prompte que la pensée, ce dieu se manifeste dans l'accomplissement de ses œuvres les plus sublimes, tandis qu'il reste inaperçu dans le gouvernement du reste³. Songe en outre que le soleil, qui frappe tous les yeux, ne permet point aux hommes de le considérer attentivement, et que, quand on a l'audace d'attacher sur lui ses regards, il enlève la vue⁴. Tu verras encore que les ministres des dieux sont invisibles : la foudre est lancée du haut du ciel, c'est évident, et elle brise tout ce qu'elle rencontre ; mais on ne peut la voir, ni quand elle tombe, ni quand elle frappe, ni quand elle se retire. Les vents aussi ne sont pas visibles, mais nous voyons leurs effets, nous sen-

1. Allusion au démon de Socrate, dont il a été question dans le 1^{er} chapitre du livre 1^{er}. Qu'était-ce, du reste, que ce démon ou génie familier de Socrate, cette voix céleste, cette parole divine qu'entendait le philosophe, sinon une suggestion de la conscience, une révélation instinctive de la raison? — Cf. Cicéron, *De la divination*, I, LIV.

2. Presque tous les grands esprits de l'antiquité ont admis des divinités subalternes dépendantes du dieu suprême et servant parfois d'intermédiaire entre lui et les hommes. Voy. Platon, *Apologie de Socrate*, xv.

3. Ce n'est pas qu'il ne gouverne point le reste, mais son action y est moins apparente. Telle est, je crois, la pensée de Xénophon.

4. Les anciens étaient disposés à considérer le soleil, les astres et les grands agents des phénomènes météorologiques comme des manifestations non-seulement de la puissance, mais de la volonté immédiate du Créateur.

tons leur présence. Enfin l'âme humaine, plus que tout ce qui est de l'homme, participe de la divinité; elle règne en nous, c'est incontestable, mais on ne la voit point¹. En réfléchissant à tout cela, on ne doit point mépriser les forces invisibles, mais, par leurs effets, reconnaître leur puissance et honorer la divinité. — Jamais, Socrate, reprit Euthydème, je ne serai coupable de la moindre négligence envers elle, j'en suis certain; mais je me décourage, en songeant que jamais aucun homme ne peut rendre assez de grâces aux dieux pour tant de bienfaits. — Ne te décourage point, Euthydème; tu vois que le dieu de Delphes répond à celui qui lui demande le moyen d'être agréable aux dieux : « Suis la loi de ton pays². » Or, la loi commande partout que chacun honore les dieux suivant son pouvoir. Peut-il donc être un culte plus élevé et plus pieux que celui qu'ils prescrivent eux-mêmes? Mais il ne faut rien négliger de ce qu'on peut faire; car, en agissant ainsi, il est clair qu'on ne les honore pas. On doit donc ne rien omettre pour honorer les dieux suivant son pouvoir, avoir confiance en eux et en espérer les plus grands bienfaits : ce serait folie, en effet, d'attendre plus de tout autre que de ceux qui ont le plus de puissance pour nous servir, et de ne point espérer davantage, si nous essayons de leur plaire; or, comment peut-on mieux leur plaire qu'en leur obéissant sans réserve? » C'est par de tels conseils, autant que par les exemples, que Socrate rendait ceux qui le fréquentaient et plus pieux et plus sages.

CHAPITRE IV.

Respect de Socrate pour les lois de son pays. La justice consiste dans l'obéissance à la loi civile et à la loi naturelle.

Au sujet de la justice, loin de cacher son opinion, il la manifestait par des actes; se montrant envers tous, dans son particulier, plein d'équité et de bienveillance, et, comme citoyen, obéissant aux magistrats dans tout ce que la loi commande

1. C'est un argument favori de Xénophon pour prouver l'existence de la divinité que de la signaler invisible, mais présente dans le monde, comme la vie humaine dans le corps.

2. Cf. Cicéron, *De legibus*, II, xvi.

soit à la ville, soit dans les armées, où il se faisait remarquer par sa soumission à la discipline. Présidant, en qualité d'épistate¹, les assemblées du peuple, il ne lui permit pas de voter contre les lois, mais, d'accord avec elles, il résista à la fougue populaire, qu'aucun autre, excepté lui, n'aurait osé braver. Lorsque les Trente lui donnèrent des ordres contraires aux lois, il ne leur obéit pas; ils lui défendirent de s'entretenir avec les jeunes gens, et lui enjoignirent, en même temps qu'à d'autres citoyens, d'amener un homme² qu'ils voulaient faire périr; seul il refusa d'obéir, parce que ces ordres étaient illégaux. Appelé devant les tribunaux par Méléthus³, loin de suivre la coutume des accusés, qui prennent la parole pour gagner la faveur des juges, qui flattent et prient malgré la défense des lois, et se font souvent absoudre par de tels moyens⁴, il ne voulut pas blesser les lois en agissant ainsi dans les tribunaux, et, lorsqu'il lui eût été facile de se faire renvoyer par les juges, en faisant le moindre effort, il aima mieux mourir en respectant la loi que vivre en cessant de l'observer. Il tint plus d'une fois ce langage à différentes personnes, et je me rappelle la conversation qu'il eut sur la justice avec Hippias d'Elée⁵. Hippias, de retour à Athènes après une longue absence, rencontra So-

1. Socrate, présidant l'assemblée du peuple en qualité d'épistate, lorsqu'on mit en jugement les généraux vainqueurs aux îles Arginuses, refusa de commettre une illégalité en mettant aux voix par un seul scrutin la condamnation de plusieurs personnes. Euryptolème, qui s'était constitué le défenseur courageux des accusés, avait demandé qu'on allât aux voix sur chacun d'eux en particulier. Cette mesure les eût sauvés; mais elle fut repoussée, malgré les efforts de Socrate. Cf. Platon, *Apolog.*, chap. xx.

2. Léon de Salamine. Voy. *Helléniques*, II, III. Libanius raconte le même fait dans son *Apologie de Socrate*.

3. Méléthus ou Méliteus, Thrace d'origine, qui déposa entre les mains de l'archonte-roi l'accusation formulée contre Socrate, était auteur d'une mauvaise tragédie intitulée *OEdipe*, qui lui fit donner par dérision le surnom de fils de Laïus. Socrate s'était assez moqué des poètes pour encourir la haine de Méléthus. Au grief d'amour-propre s'ajouta peut-être un différend politique. Parmi les quatre citoyens chargés d'aller arrêter Léon de Salamine, entreprise à laquelle Socrate refusa de s'associer, il y en avait un nommé Méléthus, que l'on croit avoir été l'accusateur de Socrate.

4. A Athènes, comme plus tard à Rome, les accusés, pour exciter la compassion du tribunal, se revêtaient d'habits de deuil et présentaient aux juges leurs femmes et leurs enfants. Socrate trouvait que ces scènes pitoyables étaient ridicules, humiliantes pour l'accusé et pour la république. Cf. Platon, *Apologie*, xxiii; Xénophon, *Apolog.*, 4; Quintilien, VI, 1.

5. Hippias d'Elée, célèbre sophiste, contemporain de Socrate, a donné son nom à deux dialogues, où Platon se moque de sa vaine science et de son orgueil. Il fut celui des sophistes qui gagna le plus d'argent. Il se vantait de tout savoir. Voy. Quintilien, XII, xi. Cf. Apulée, *Florides*, ix.

crate qui s'entretenait avec quelques disciples sur l'étrangeté de ce fait que, si l'on veut faire de quelqu'un un cordonnier, un maçon, un forgeron, un écuyer, on n'hésite point à l'envoyer auprès d'un maître capable de l'instruire: on dit même qu'on trouve partout des hommes qui ont juste ce qu'il faut pour se charger de dresser un cheval ou un bœuf; mais si quelqu'un veut apprendre la justice, ou la faire apprendre à son fils ou à son esclave, il ne sait où aller pour trouver son affaire. Hippias, qui l'avait écouté, lui dit en se raillant: « Quoi, Socrate, tu répètes ici ce que je t'ai entendu dire il y a déjà longtemps? » Alors Socrate: « Oui, et ce qu'il y a de plus étrange, Hippias, c'est que, non content de répéter les mêmes paroles, je les répète sur les mêmes sujets; tandis que toi, peut-être, vu ta grande science, tu ne dis pas toujours les mêmes paroles sur les mêmes choses. — Sans doute, je tâche toujours de dire du nouveau. — Est-ce que, si l'on t'interroge sur ce que tu sais, par exemple sur les lettres, et qu'on te demande combien il y en a dans le nom de Socrate et quelles elles sont, tu cherches à répondre aujourd'hui autrement qu'autrefois? Si l'on te demande, à propos d'arithmétique, si deux fois cinq font dix, ne réponds-tu pas aujourd'hui ce que tu as répondu naguère? — Sur ces questions, Socrate, je fais comme toi, je réponds toujours de même; mais sur la justice, je crois pouvoir dire à présent des choses auxquelles ni toi ni personne ne saurait rien objecter. — Par Junon! tu parles là d'une grande découverte; ainsi les juges cesseront de diviser leurs suffrages, les citoyens de contester au sujet de leurs droits, de s'ententer des procès, de soulever des séditions: les nations mêmes n'auront plus de querelles au sujet de leurs droits et ne se feront plus la guerre: je ne vois pas trop comment je pourrais te quitter avant que tu m'aies expliqué cette admirable invention. — Oui; mais, par Jupiter, tu n'en sauras rien, que tu ne m'aies découvert toi-même ce que tu penses sur la justice: il y a assez longtemps que tu te moques des autres, interrogeant et réfutant toujours, sans vouloir jamais rendre de compte à personne, ni exposer sur rien ton opinion. — Comment, Hippias? n'as-tu pas remarqué que je ne cesse de bien mettre en évidence ce que je crois être le juste? — Mais enfin, quelles sont les paroles que tu emploies? — A défaut de la parole, c'est par mes actes que je le mets en évidence; et ne trouves-tu pas que l'action est plus convaincante que la parole? — Beaucoup plus, par Jupiter; car bien des gens disent

des choses justes et font des injustices, tandis qu'en agissant selon la justice, on ne saurait être injuste. — As-tu donc jamais appris que j'aie prêté un faux témoignage, calomnié, semé la dissension entre amis ou concitoyens, que j'aie commis enfin quelque autre injustice ? — Non certes. — S'abstenir de l'injustice n'est-ce pas, à ton avis, être juste ? — Tu m'as bien l'air, Socrate, en ce moment même, d'éviter encore de dire ton sentiment sur ce que tu crois le juste ; car ce n'est pas de ce que font les hommes justes, mais de ce qu'ils ne font pas que je t'entends parler. — Moi, reprit Socrate, je croyais que ne pas vouloir être injuste est une preuve suffisante de justice ; si tu n'es pas de cet avis, vois si ceci te convient mieux : je dis que ce qui est légal est juste. — Veux-tu dire, Socrate, que ce qui est légal et ce qui est juste sont une seule et même chose ? — Oui. — Je ne saisis pas bien ce que tu appelles légal et ce que tu appelles juste. — Tu connais les lois de l'État ? — Je les connais. — Et quelles sont-elles à ton avis ? — C'est ce que les citoyens ont décrété, en établissant ce qu'il faut faire et ce dont il faut s'abstenir. — Donc, celui-là est dans la légalité, qui se conforme à ces règlements politiques, et celui-là dans l'illégalité, qui les transgresse. — Très-bien. — Donc c'est être juste que de leur obéir, et injuste de leur désobéir. — Parfaitement. — Donc celui qui agit justement est juste, et injuste celui qui agit injustement ? — Comment le contraire serait-il vrai ? — En conséquence, celui qui est dans la légalité est juste, et injuste celui qui est dans l'illégalité ? » Alors Hippias : « Mais les lois, Socrate, comment peut-on y attacher quelque valeur ou croire qu'on doit y obéir, quand souvent ceux-mêmes qui les ont établies ne les trouvent plus bonnes et les abrogent ? — C'est comme la guerre, dit Socrate ; souvent des villes l'entreprennent et font ensuite la paix. — Sans doute. — Quelle est donc la différence que tu crois faire en blâmant ceux qui obéissent aux lois, parce qu'elles peuvent être rapportées, et en condamnant les soldats qui se conduisent bien à la guerre, parce qu'on peut conclure la paix ? Blâmes-tu les citoyens qui, dans les guerres ; défendent courageusement leur patrie ? — Non, par Jupiter, je n'en fais rien. — N'as-tu pas remarqué que le Lacédémonien Lycurgue n'aurait pas rendu Sparte différente des autres cités, s'il ne lui eût inspiré le plus profond respect pour les lois¹ ? Parmi les magistrats d'une ville, ne

1. Voy. plus loin, *Gouvernement des Lacédémoniens.*

sais-tu pas que ceux qui inspirent le mieux aux citoyens l'obéissance aux lois, sont de tout point les meilleurs; qu'un État où les citoyens sont les plus soumis aux lois est aussi le plus heureux pendant la paix et le plus invincible à la guerre? D'ailleurs, la concorde paraît être pour les cités le plus grand des biens; aussi, très-souvent dans les États, les sénateurs et les hommes les plus éminents recommandent-ils aux citoyens de rester d'accord; c'est même une loi établie dans toute la Grèce, que les citoyens jurent de demeurer d'accord; et partout ils font ce serment. Or, je ne crois pas que cela se fasse pour que les citoyens s'accordent à décerner la victoire aux mêmes chœurs, qu'ils applaudissent les mêmes joueurs de flûte, qu'ils choisissent les mêmes poètes, qu'ils aient les mêmes goûts, mais pour qu'ils obéissent aux lois: car, tant que les citoyens y demeurent fidèles, les villes sont très-puissantes et très-heureuses; mais sans la concorde, il n'y a ni ville bien gouvernée, ni maison bien administrée.

« Dans l'état privé, quel moyen plus sûr de ne pas encourir de châtimens publics, quelle voie plus prompte vers les honneurs que l'obéissance aux lois? Comment s'assurer mieux de ne pas être vaincu dans les tribunaux, mais de triompher dans ses procès? A qui confiera-t-on plus volontiers sa fortune, ses fils, ses filles; qui obtiendra plutôt la confiance d'une ville tout entière qu'un homme qui respecte les lois? De quel autre peuvent attendre plus d'équité un père, des parents, des serviteurs, des amis, des concitoyens, des étrangers? Avec qui des ennemis aimeront-ils mieux régler une suspension d'armes, une trêve, des conditions de paix? A qui, plutôt qu'à l'homme fidèle aux lois, viendront s'unir des alliés? A qui ces mêmes alliés remettront-ils plus volontiers un commandement de troupes, une garde de places fortées ou de villes? De qui un bienfaiteur espérera-t-il plus de reconnaissance que de celui qui respecte les lois? et qui aimera-t-on mieux obliger que celui dont on est sûr d'avoir la gratitude? De qui aimerait-on mieux être l'ami et voudrait-on moins devenir l'ennemi? Quel est l'homme à qui l'on voudrait le moins faire la guerre, si ce n'est celui dont on désirerait le plus être l'ami, et le moins être l'ennemi, dont tout le monde recherche l'amitié et l'alliance, et dont personne ne voudrait encourir la haine et l'inimitié? Je te prouve donc, Hippias, que ce qui est légal et ce qui est juste sont une seule et même chose; si tu as un avis différent, fais-le moi savoir. » Alors Hippias: « Ma foi, Socrate, dit-il,

je ne crois pas avoir d'opinion contraire à ce que tu viens de dire sur la justice. — Connais-tu, Hippias, reprit Socrate, des lois qui ne sont pas écrites ? — Oui, celles qui sont les mêmes dans tous les pays et qui ont le même objet. — Pourrais-tu dire que ce sont les hommes qui les ont établies ? — Comment cela serait-il, puisqu'ils n'ont pu se réunir tous et qu'ils ne parlent pas la même langue ? — Qui donc, à ton avis, a établi ces lois ? — Moi, je crois que ce sont les dieux qui les ont inspirées aux hommes ; car chez tous les hommes la première loi est de respecter les dieux. — Le respect des parents n'est-il pas aussi une loi universelle ? — Sans doute. — Et les mêmes lois ne défendent-elles pas la promiscuité des parents avec les enfants et des enfants avec les parents ? — Pour cette loi, Socrate, je ne la crois pas émanée d'un dieu. — Pourquoi donc ? — Parce que j'en vois certains qui la transgressent. — On en transgresse bien d'autres ; mais ceux qui violent les lois établies par les dieux subissent un châtement auquel il est impossible à l'homme de se soustraire, tandis que ceux qui foulent aux pieds les lois humaines échappent quelquefois à la peine, soit en se cachant, soit en employant la violence. — Et quelle est donc la punition que ne peuvent éluder les parents qui vivent en promiscuité avec leurs enfants, les enfants qui vivent avec leurs parents ? — La plus grande de toutes, par

4. Sur ces lois non écrites, mais vivant au cœur de tous les hommes, voyez un beau passage de Sophocle, *Antigone*, v. 450 et suivants. Cf. Cicéron, *De legibus*, II : « Est enim ratio perfecta a rerum natura et ad recte faciendum impellens et a delicto avocans ; quæ non tum denique incipit lex esse, quum scripta est, sed tum, quum orta est. Orta autem simul est cum mente divina. Quamobrem lex vera atque princeps, apta ad jubendum et ad vetandum, ratio est recta summi Jovis. » Idées que le grand orateur a développées avec une énergie plus remarquable encore dans ce passage de la *République*, livre III, écho sublime de la loi naturelle, inscrite dans l'âme de tous les hommes depuis l'origine des temps, sanctionnée et complétée par la révélation évangélique : « Est quidem vera lex, recta ratio, naturæ congruens, diffusa in omnes, constans, sempiterna, quæ vocet ad officium jubendo, vetando a fraude deterreat : quæ tamen neque probos frustra jubet aut vetat, nec improbos jubendo aut vetando movet. Huic legi nec abrogari fas est, neque derogari ex hac aliquid licet, neque tota abrogari potest ; nec vero aut per senatum, aut per populum solvi hac lege possumus ; neque est quærendus explanator aut interpres ejus alius ; nec erit alia lex Romæ, alia Athenis ; alia nunc, alia posthac : sed et omnes gentes et omni tempore una lex, et sempiterna, et immutabilis continebit : unusque erit communis quasi magister et imperator omnium Deus, ille legis hujus inventor, disceptor, lator ; cui qui non parebit, ipse se fugiet, ac naturam hominis aspernatus, hoc ipso luet maximas pœnas, etiam si cetera supplicia, quæ putantur, effugerit. »

Jupiter ; car qu'y a-t-il de plus triste pour les hommes qui procréent des enfants que d'en avoir de mal venus ? — Mais pourquoi leur postérité est-elle mal venue ? rien n'empêche, s'ils sont bons, qu'il ne sorte d'eux des enfants également bons. — C'est que, par Jupiter, il ne suffit pas que le couple générateur soit bon, il faut qu'il soit dans la vigueur de l'âge. Crois-tu donc que la liqueur prolifique soit la même chez ceux qui sont dans la force de l'âge, et chez ceux qui n'ont pas atteint ou qui ont dépassé la jeunesse ? — Par Jupiter, elle ne peut être la même. — Quel moment est donc le plus favorable ? — Évidemment celui de la vigueur. — Ceux qui n'y sont pas ne se trouvent donc point dans une condition favorable ? — Non, par Jupiter. — Ainsi, à cette époque, il ne faut pas songer à procréer ? — Non, certes. — Ceux donc qui essaient alors de procréer, le font contrairement à la nature ? — Je le pense. — Qu'appellerons-nous donc des enfants mal venus, sinon ceux-là ? — Je suis encore de ton avis sur ce point. — Dis-moi, partout la loi ne veut-elle pas qu'on témoigne de la reconnaissance aux bienfaiteurs ? — Elle le veut, mais on la transgresse. — Eh bien ! ceux qui la transgressent n'en portent-ils pas la peine, abandonnés qu'ils sont de bons amis et forcés de courir après des gens qui les détestent ? N'est-il pas vrai, en effet, que ceux qui font du bien à qui les recherche sont de bons amis ; que, si on ne leur rend pas les services qu'on en a reçus, cette ingratitude provoque leur haine, et que le grand intérêt qu'on a à les fréquenter fait qu'on ne cesse de les poursuivre ? — Par Jupiter, Socrate, tout cela m'a bien l'air de venir des dieux ; ces lois qui portent avec elles le châ-timent de celui qui les transgresse me semblent l'œuvre d'un législateur supérieur aux hommes. — Crois-tu donc, Hippias, que les dieux établissent des lois justes, ou qu'ils puissent en établir de contraires à la justice ? — Non, par Jupiter ; car personne ne pourrait établir des lois justes, si un dieu ne le faisait pas. — Donc, Hippias, les dieux eux-mêmes veulent que ce qui est juste soit la même chose que ce qui est légal. »

C'est ainsi que par ses discours et par ses actes Socrate rendait plus justes ceux qui l'approchaient.

CHAPITRE V.

Funestes effets de l'intempérance ; avantages de la vertu contraire.

Comment Socrate faisait avancer ses disciples dans la pratique du bien, c'est ce que je vais dire maintenant. Persuadé que la tempérance est un bien nécessaire à l'homme qui veut faire quelque chose de beau, il commençait par en montrer en lui-même à ses disciples le modèle le plus parfait; puis, dans ses entretiens, il les dirigeait vers la tempérance de préférence à toute autre vertu. Sans cesse il se rappelait les procédés qui conduisent à la vertu, et sans cesse il en faisait souvent ceux qui vivaient près de lui. Or, je sais qu'il eut un jour avec Euthydème cet entretien sur la tempérance : « Dis-moi, Euthydème, penses-tu que la liberté soit un bien précieux et honorable pour un particulier et pour un État? — C'est le plus précieux des biens. — Celui donc qui se laisse dominer par les plaisirs du corps, et qui est mis par là dans l'impuissance de bien faire, le considères-tu comme un homme libre? — Pas le moins du monde. — Peut-être appelles-tu liberté le pouvoir de bien faire, et servitude la présence d'obstacles qui nous en empêchent? — Justement. — Justement alors les intempérants te paraîtront esclaves? — Oui, par Jupiter, et avec raison. — Crois-tu que les intempérants soient seulement empêchés de faire ce qu'il y a de mieux, ou qu'ils soient aussi forcés de faire ce qu'il y a de pis? — Je les crois tout à la fois poussés au mal et détournés du bien. — Que penses-tu donc de ces maîtres qui empêchent de faire le bien, et qui obligent à faire le mal? — C'est, par Jupiter, la pire espèce possible. — Et quelle est la pire des servitudes? — Selon moi, celle qui nous soumet aux pires des maîtres. — Ainsi les intempérants subissent la pire des servitudes? — C'est mon avis. — La sagesse, qui est le plus grand des biens, les hommes n'en sont-ils pas détournés par l'intempérance, qui les précipite dans une direction opposée? Ne te semble-t-il pas qu'elles les empêche de s'appliquer à l'étude des connaissances utiles, en les entraînant vers les plaisirs, et que souvent, alors même qu'ils discernent le bien du mal, l'impression qu'elle cause leur fait choisir le pire au lieu du meilleur? — Cela est vrai. — Pour la prudence, Eu-

thydème, quel est l'homme qui pourrait en avoir moins que l'intempérant? car rien n'est plus opposé aux actes de la prudence que ceux de l'intempérance. — Je suis encore de cet avis. — Penses-tu qu'il y ait rien qui détourne plus des devoirs que l'intempérance? — Rien, selon moi. — Quand un vice nous fait préférer le nuisible à l'utile, rechercher l'un et négliger l'autre, quand il nous force à tenir une conduite opposée à celle des sages, peut-il en être de plus funeste pour l'homme? — Aucun assurément. — N'est-il donc pas naturel que la tempérance soit pour les hommes la cause d'effets contraires à ceux de l'intempérance? — Oui, sans doute. — N'est-il pas également clair que la cause de ces effets contraires doit être excellente? — Certainement. — Il faut donc croire, Euthydème, que la tempérance est pour l'homme le plus précieux de tous les biens? — On n'en saurait douter, Socrate. — Mais, Euthydème, as-tu jamais songé à ceci? — Qu'est-ce donc? — Que l'intempérance, tout en paraissant ne pouvoir nous mener qu'à l'agréable, est cependant incapable de nous y conduire, tandis que la tempérance nous procure les agréments les plus vifs. — Comment cela? — Le voici : l'intempérance ne nous permettant pas d'endurer la faim, la soif, les désirs amoureux, l'insomnie, qui nous font seuls trouver des charmes à manger, à boire, à aimer, à nous reposer, à dormir, besoins qui, par l'attente et la privation, ne font qu'augmenter le plaisir; l'intempérance, dis-je, nous empêche d'éprouver une vraie douceur à satisfaire ces appétits nécessaires et continuels : la tempérance, au contraire, seule capable de nous faire endurer les privations, est aussi la seule qui nous permette de jouir encore par la mémoire des plaisirs dont nous avons parlé. — Tout cela est parfaitement vrai. — De plus, apprendre ce que c'est que le beau et le bien, se livrer à quelqu'une de ces études qui enseignent à bien gouverner son corps, à diriger sagement sa maison, à se rendre utile à ses amis et à son pays, et à vaincre ses ennemis, toutes qualités qui non-seulement sont utiles, mais qui procurent de très-grandes jouissances : tels sont les avantages pratiques que recueillent les hommes tempérants, et dont les intempérants sont exclus. Qui mérite moins, en effet, de les obtenir, que celui qui n'a pas la liberté d'agir ainsi, à cause de la préoccupation et de l'empressement qui l'entraînent à des jouissances faciles? » Alors Euthydème : « Il me semble, Socrate, que, selon toi, l'homme maîtrisé par les plaisirs des sens est tout à fait incapable d'aucune vertu. Quelle différence

y a-t-il en effet, Euthydème, entre l'homme intempérant et la bête la plus stupide? Celui qui ne prend jamais le bien pour but, qui poursuit le plaisir par tous les moyens possibles, en quoi différerait-il des animaux les plus dépourvus de raison? Au contraire, les hommes tempérants ont seuls la liberté de rechercher ce qu'il y a de mieux dans tous les objets, de les distribuer par genres en pratique et en théorie, de choisir le bien et de s'abstenir du mal. »

Socrate disait que c'était le moyen de rendre les hommes meilleurs, plus heureux et plus habiles dans la dialectique; il ajoutait que le nom de dialecticien venait de l'habitude de dialoguer en commun et de distribuer les objets par genres; qu'il fallait donc se préparer avec le plus grand soin à cet exercice et y consacrer tous ses efforts, puisque cette étude forme les hommes les meilleurs, les plus habiles politiques et les plus forts dialecticiens.

CHAPITRE VI.

Avantages de la dialectique; définition de la justice, de la sagesse, du bien, du beau, du courage, de la royauté et de la tyrannie.

Comment Socrate formait ses disciples à la dialectique¹, c'est ce que je vais encore essayer de rapporter. Socrate pensait que, quand on connaît bien ce qu'est chaque chose en particulier, on peut l'expliquer aux autres; mais que, si on l'ignore, il n'est pas étonnant qu'on se trompe soi-même et qu'on trompe les autres avec soi: aussi ne cessait-il jamais de rechercher avec ses disciples ce qu'est chaque chose en particulier. Ce serait un grand labeur de reproduire toutes ses définitions; cependant celles qui peuvent, à mon avis, indiquer la manière de procéder, je vais les dire. Et d'abord voici comme il envisageait la piété: « Dis-moi, Euthydème, quelle idée te fais-tu de la piété? — C'est la plus belle des choses, par Jupiter! — Pourrais-tu donc nous dire quel est l'homme pieux? — C'est, je pense, celui qui honore les dieux. — Est-il permis à chacun d'honorer les dieux selon sa fantaisie? — Non, il y a des lois qui règlent le culte. — Ainsi celui qui connaît ces lois sait

1. La dialectique avait pour but de définir au moyen de la division et de la classification par genres et par espèces.

comment il faut honorer les dieux? — Je le crois. — Et celui qui sait honorer les dieux pense-t-il qu'il faille les honorer autrement qu'il ne fait? — Non, certes. — Honore-t-on les dieux autrement qu'on ne croit le devoir? — Je ne le pense pas. — Donc celui qui connaît les lois relatives au culte rend aux dieux un culte légitime? — Oui. — Et celui qui rend aux dieux un culte légitime les honore comme il faut? — Assurément. — Et celui qui les honore comme il faut est un homme pieux? — Sans doute. — Nous aurions donc raison de définir l'homme pieux celui qui connaît le culte légitime? — C'est bien mon avis.

« Passons aux hommes. Est-il permis à chacun de les traiter à sa fantaisie? — Non; mais celui qui connaît les lois faites pour régler les rapports des hommes entre eux se conduit légitimement à leur égard. — Donc ceux qui se traitent selon ces lois se traitent les uns les autres comme ils le doivent? — Oui. — Donc ceux qui se traitent comme ils le doivent se traitent bien? — Assurément. — Donc ceux qui traitent bien les hommes remplissent bien les devoirs de l'homme? — Oui. — Donc ceux qui obéissent aux lois se conduisent selon la justice? — Certainement. — Et la justice, sais-tu ce qu'on appelle ainsi? — Ce que les lois ordonnent. — Ainsi ceux qui font ce que les lois ordonnent se conduisent selon la justice et le devoir? — Peut-il en être autrement? — Donc ceux qui se conduisent selon la justice sont justes? — Je le pense. — Crois-tu qu'on puisse obéir aux lois sans savoir ce qu'elles ordonnent? — Non. — Et quand on sait ce qu'il faut faire, pense-t-on ne pas devoir le faire? — Je ne crois pas. — Connaiss-tu des hommes qui fassent autre chose que ce qu'ils croient devoir faire? — Non. — Donc ceux qui connaissent les lois prescrites relativement aux hommes sont des hommes justes? — Évidemment. — Donc ceux qui se conduisent selon la justice sont des hommes justes? — Qui le serait alors? — Nous faisons donc une bonne définition en définissant l'homme juste celui qui connaît les lois prescrites relativement aux hommes? — C'est mon avis.

— Et la sagesse, comment la définirions-nous? Dis-moi, les sages te paraissent-ils être sages seulement dans ce qu'ils savent, ou bien y a-t-il des gens qui soient sages dans ce qu'ils ne savent pas? — On est sage dans ce qu'on sait, c'est évident. Comment, en effet, pourrait-on l'être dans ce qu'on ne sait pas? — Est-ce par la science que les sages sont sages? — Le

moyen d'être sage autrement que par la science! — Crois-tu que les sages puissent être sages par autre chose que par la sagesse? — Je ne le crois pas. — La science est-elle donc la sagesse? — Il me le semble. — Penses-tu qu'il soit possible à l'homme de tout savoir? — Par Jupiter! je crois bien plutôt qu'il ne peut savoir que bien peu de chose. — Un homme ne peut donc être sage en tout? — Non, certes, par Jupiter! — Et chacun dans ce qu'il sait est réellement sage? — C'est mon avis.

— Faut-il, Euthydème, rechercher de même la nature du bien? — Comment faire? — Crois-tu que la même chose soit utile à tous? — Non vraiment. — Eh bien! ce qui est utile à l'un ne te semble-t-il pas parfois nuisible à l'autre? — Sans doute. — Le bien est-il, selon toi, différent de l'utile? — Nullement. — Une chose utile est donc un bien pour celui à qui elle est utile? — Je le crois.

— Pour le beau, avons-nous autre chose à dire, sinon que, quand tu parles de la beauté d'un corps, d'un vase ou de quelque autre objet, tu entends que cet objet est beau pour toute espèce d'usage? — Pas autre chose, assurément. — Chaque objet est donc beau seulement pour l'usage auquel il doit servir? — C'est tout à fait cela. — Mais un objet beau peut-il l'être encore sous un autre rapport que celui de l'usage qu'on en peut faire? — Nullement. — Une chose utile est donc belle pour celui auquel elle est utile? — C'est mon avis.

— Le courage, Euthydème, le places-tu parmi les belles choses? — C'est la plus belle de toutes, à mon sens. — Tu penses donc que le courage n'est pas utile pour les très-petites choses? — Non, par Jupiter! mais je le crois utile pour les très-grandes. — Crois-tu que, lorsqu'on est en présence de dangers terribles, ce soit un avantage de ne pas les connaître? — Pas le moins du monde. — Ainsi ceux qui n'ont pas peur en pareille occurrence, parce qu'ils ne savent pas ce qu'il en est, ne sont pas des hommes courageux? — Non, par Jupiter! car, à ce compte, il faudrait ranger parmi les hommes de cœur bon nombre de fous et de lâches. — Que diras-tu donc alors de ceux qui ont peur même de ce qui n'a rien de terrible? — Qu'ils sont encore au-dessous, ma foi! — Appelles-tu donc courageux ceux qui n'ont pas peur dans les dangers imminents, et lâches ceux qui ont peur? — C'est cela même. — Appelles-tu courageux d'autres gens que ceux qui savent bien se montrer dans les dangers? — Pas d'autres. — Et lâches

ceux qui s'y montrent mal? — A quels autres donner ce nom? — Chacun d'eux cependant s'y conduit-il comme il croit devoir le faire? — Le moyen qu'il en soit autrement! — Est-ce que ceux qui ne peuvent pas s'y bien conduire savent comment il faut s'y comporter? — Nullement. — Et ceux qui savent comment il faut s'y comporter le peuvent-ils? — Oui, eux seuls. — Maintenant, ceux qui savent bien s'y prendre se montrent-ils mal dans les dangers? — Je ne le pense pas. — Ceux qui s'y montrent mal ne savent donc pas s'y prendre? — C'est vraisemblable. — Donc ceux qui savent bien se montrer dans les dangers imminents sont courageux, et ceux qui ne le savent pas sont des lâches? — C'est mon opinion. »

La royauté et la tyrannie étaient, selon lui, deux autorités; mais il croyait qu'il y a entre elles une différence : il appelait l'une un pouvoir accepté par les hommes et conforme aux lois de l'État, c'est à savoir la royauté; et l'autre un pouvoir imposé et ne connaissant d'autres lois que les caprices du chef, c'est à savoir la tyrannie : une république gouvernée par des citoyens amis des lois, il l'appelait aristocratie; celle où dominent les riches en vertu du cens, ploutocratie¹; et démocratie, celle où le peuple entier est souverain.

Si l'on venait le contredire sans apporter des preuves bien claires, si l'on avançait, sans le démontrer, que tel citoyen était plus sage, plus habile politique, plus courageux, ou possédait toute autre qualité que celui dont il parlait, il ramenait la conversation au sujet véritable, à peu près de la manière suivante : « Tu dis que l'homme dont tu fais l'éloge est meilleur citoyen que celui que je loue? — Oui. — Pourquoi donc ne commencerions-nous pas par examiner quel est le propre d'un bon citoyen? — Faisons-le. — Dans l'administration des richesses, la supériorité n'est-elle pas à celui qui enrichit sa patrie? — Sans doute. — En temps de guerre, à celui qui la met au-dessus de ses adversaires? — Cela est certain. — Dans une ambassade, n'est-ce pas à celui qui change ses ennemis en amis? — Cela peut être. — Et dans l'assemblée du peuple, à celui qui apaise les séditions et fait naître la concorde? — Je le crois aussi. »

C'est ainsi qu'en ramenant la question il rendait la vérité sensible même à ses contradicteurs. Quand il discourait sur un sujet, il procédait par les principes les plus généralement

1. C'est-à-dire *gouvernement de la richesse.*

reconnus, convaincu que c'est une méthode infaillible de raisonnement : aussi de tous ceux que j'ai connus, il n'en est point qui, lorsqu'il parlait, fit mieux partager son opinion aux auditeurs. Il disait encore qu'Homère appelle Ulysse un orateur sûr de sa cause¹, parce qu'il savait déduire ses raisons des idées admises chez tous les hommes.

CHAPITRE VII.

Mépris de Socrate pour toute science inutile dans la pratique : ce qu'il faut savoir en géométrie, en astronomie, en arithmétique et en médecine; utilité de la divination.

La simplicité avec laquelle Socrate exposait ses opinions à ses disciples me paraît clairement exprimée par ce que j'ai dit plus haut ; mais comment, en outre, il s'appliquait à les rendre capables de se suffire à eux-mêmes dans leurs fonctions respectives, c'est ce que je vais dire à présent. De tous les hommes que j'ai connus, il n'en est point qui eût à cœur autant que lui de connaître les talents de ceux qui le fréquentaient ; tout ce qu'il savait convenir à un homme parfait et qu'il connaissait lui-même, il s'empressait de le leur enseigner, et, pour leur faire apprendre ce qu'il savait moins bien lui-même, il les menait auprès des maîtres instruits. Il leur montrait aussi jusqu'à quel point un homme bien élevé doit se rendre habile dans chaque science : ainsi, il disait qu'il fallait apprendre la géométrie jusqu'à ce qu'on fût capable de mesurer exactement, au besoin, une terre que l'on veut acheter, vendre, diviser ou labourer ; et, selon lui, c'est une chose si facile à apprendre, que, pour peu qu'on s'applique à l'arpentage, on connaît bien vite et la grandeur de la terre et la manière de la mesurer. Mais qu'on poussât l'étude de la géométrie jusqu'aux problèmes les plus difficiles, c'est ce qu'il désapprouvait : il disait qu'il n'en voyait point l'utilité. Ce n'est pas qu'il les ignorât lui-même ; mais il prétendait que la recherche de ces problèmes est faite pour consumer la vie de l'homme et le détourner d'une foule

1. Allusion aux vers 171 et 172 du 8^e chant de l'*Odyssée* :

..... Il a dans la parole
Un aplomb tempéré d'une douce pudeur.

d'autres études utiles. Il recommandait d'apprendre assez d'astrologie ¹, pour reconnaître les divisions de la nuit, du mois et de l'année, en cas de voyage, de navigation ou de garde, et afin d'avoir des points de repère pour tout ce qui se fait la nuit, dans le mois ou dans l'année, grâce à la connaissance du temps affecté à ces divisions ; il ajoutait qu'il était facile d'apprendre ces points auprès des chasseurs de nuit, des pilotes, de tous les gens enfin qui ont intérêt à le savoir. Quant à l'astronomie et aux recherches qui concernent les globes placés en dehors de la rotation de notre ciel, à savoir les astres errants et sans règle, leur distance de la terre, leurs révolutions et les causes de leur formation, il en dissuadait fortement, disant qu'il n'y voyait aucune utilité ². Cependant il n'était point étranger à ces connaissances ; mais il répétait qu'elles étaient faites pour consumer la vie de l'homme et le détourner d'une foule d'études utiles. En général, il empêchait de se préoccuper outre mesure des corps célestes et des lois suivant lesquelles la divinité les dirige. Il pensait que ces secrets sont impénétrables aux hommes, et qu'on déplairait aux dieux en voulant sonder les mystères qu'il n'ont pas voulu nous révéler : il disait qu'on courait le risque de perdre la raison en s'enfonçant dans ces spéculations, comme l'avait perdue Anaxagore avec ses grands raisonnements ³ pour expliquer les mécanismes des dieux. Lorsque celui-ci, en effet, prétendait que le soleil est la même chose que le feu, il ignorait que les hommes regardent facilement le feu, tandis qu'ils ne peuvent regarder le soleil en face, et de plus, que les rayons du soleil noircissent la peau, effet que le

1. Voy. plus haut page 447, note 4.

2. C'est ce qui a fait dire à Cicéron que Socrate fit descendre la philosophie du ciel sur la terre, ou en d'autres termes qu'il l'a ramenée des spéculations, où elle s'exposait à divaguer, à l'étude de l'homme et de la morale. Cf. Cicéron, *Académicq.*, I, iv, 15.

3. Il y a dans le texte un jeu de mots délicat, mais intraduisible, produit par les expressions *παρεφρόνησεν ὁ μέγιστον φρονήσας*. — Anaxagore, né à Clazomène l'an 500 avant J. C., après avoir voyagé en Égypte, ouvrit, vers l'an 475, à Athènes, une école célèbre où il eut pour disciple Périclès, Euripide, Thucydide, et même Socrate, suivant quelques-uns. Accusé d'impiété, il fut condamné à mort ; mais la peine fut changée en exil, et il mourut à Lampsaque, l'an 428 avant J. C. Il s'éleva le premier à l'idée d'un dieu distinct du monde, cultiva l'astronomie avec succès et prédit les éclipses. Il enseignait que le soleil était une masse de fer ou de pierre embrasée, plus grande que le Péloponèse, et que la lune avait ses plaines, ses montagnes, ses vallées, comme la terre que nous habitons.

feu ne produit pas : il ignorait aussi que la chaleur du soleil est nécessaire à la vie et à l'accroissement des productions de la terre, tandis que celle du feu les fait périr : quand il disait que le soleil est une pierre enflammée, il ignorait encore que la pierre, exposée au feu, ne donne pas de flamme et ne résiste pas longtemps, tandis que le soleil ne cesse pas d'être de tout temps le plus brillant de tous les corps. Socrate conseillait d'étudier la science des nombres ; mais il recommandait, comme pour les autres sciences, de ne pas s'engager dans de vaines recherches, et il examinait et discutait avec ses disciples jusqu'à quel point toutes les connaissances peuvent être utiles. Il les engageait vivement à ne pas négliger leur santé, à consulter des gens instruits sur le régime qu'ils devaient suivre, à étudier eux-mêmes, pendant tout le cours de leur vie, quels aliments, quelles boissons, quels exercices leur convenaient le mieux, et comment ils devaient en user pour conserver la santé la plus parfaite. Il disait, en effet, qu'il était difficile à un homme accoutumé à s'étudier ainsi de trouver un médecin qui sût discerner mieux que lui ce qui convenait à sa santé. Si pourtant quelqu'un voulait s'élever au-dessus des connaissances humaines, il lui conseillait de s'adonner à la divination, lui assurant que, quand on sait par quels signes les dieux font connaître leur volonté à l'homme, on n'est jamais privé des avertissements des dieux.

CHAPITRE VIII¹.

La condamnation de Socrate ne prouve rien contre la voix intérieure dont il disait recevoir les conseils. — Résumé et conclusion des *Mémoires*.

Si l'on croit que l'assertion de Socrate, relative au démon qui l'avertissait de ce qu'il avait à faire ou non, tombe devant la condamnation capitale prononcée par ses juges, et le convaincant de mensonge au sujet de ce génie familier, qu'on réfléchisse bien d'abord à ceci : Socrate était d'un âge assez avancé ²

1. Les meilleurs critiques ne doutent pas de l'authenticité vainement contestée de ce chapitre.

2. Il avait un peu plus de 70 ans. Cf. Platon, *Apolog.*, 1 ; et *Criton*, XIV. Socrate, né l'an 469 avant J. C., fut condamné à boire la ciguë l'an 399.

pour n'avoir plus que fort peu de temps à vivre ; ensuite il n'a perdu que la partie la plus pénible de la vie, celle où l'intelligence s'affaiblit chez tous les hommes ; en y renonçant, il a fait voir toute la vigueur de son âme ; il s'est couvert de gloire par la vérité, la liberté et la justice de sa défense, autant que par la douceur et le courage avec lesquels il reçut son arrêt de mort. On convient qu'aucun homme dont on ait conservé la mémoire ne supporta la mort avec plus de cœur : il fut obligé de vivre encore trente jours après son jugement, parce que les fêtes de Délos avaient lieu dans ce même mois, et que la loi défend de mettre à mort aucun condamné avant le retour de la théorie délienne ¹. Durant tout ce temps, il vécut sous les yeux de ses amis comme il avait vécu jusqu'alors ; et jusqu'alors il s'était attiré une admiration peu commune par le calme et la sérénité de sa vie. Quelle plus belle mort que la sienne ² ? Ou plutôt, est-il une mort plus belle que celle de l'homme qui sait le mieux mourir ? Est-il une mort plus heureuse que la plus belle ? Est-il une mort plus agréable aux dieux que la plus heureuse ?

Je vais rapporter encore ce que j'ai entendu dire par Hermogène, fils d'Hipponique ³. Méléty avait déjà porté son accusation ; Hermogène, qui entendait Socrate discourir sur toute autre chose que son procès, lui dit qu'il devrait bien songer à son apologie. Socrate lui répondit : « Ne te semble-t-il pas que je m'en suis occupé toute ma vie ⁴ ? » Hermogène lui ayant demandé de quelle manière, Socrate lui dit qu'en vivant toujours l'œil sur ce qui est juste et sur ce qui est injuste, en pratiquant la justice et en évitant l'iniquité il croyait s'être préparé la plus belle apologie. Hermogène reprit : « Ne vois-tu pas, Socrate, que les juges d'Athènes, choqués par la défense, ont déjà fait périr bien des innocents, comme ils ont absous bien des coupables ? — Eh bien, Hermogène, dit Socrate,

1. Voy. plus haut livre III, chap. III.

2. La postérité, dès les temps même les plus reculés, a sanctionné ce jugement, et l'on ne doit point s'étonner que Balzac, suivant une tradition transmise d'âge en âge, ait composé son *Socrate chrétien*, faisant de l'immortel philosophe « le parangon des vertueux, duquel l'un de nos plus célèbres Pères anciens disait que, s'il eust été chrestien, il l'eust nommé saint Socrates. »

3. Voy. plus haut livre II, chap. X. A l'époque de la mort de Socrate, Xénophon était en Asie à la suite de Cyrus le Jeune.

4. Socrate pratiquait cette belle maxime de Montaigne : « Le continuel ouvrage de nostre vie c'est bastir la mort. » *Essais*, I, chap. XIX.

j'ai essayé de préparer une apologie que je présenterais à mes juges ; mais mon démon s'y est opposé ¹. » Alors Hermogène : « Ce que tu dis m'étonne. — Pourquoi t'étonner si le dieu juge qu'il est plus avantageux pour moi de quitter la vie de ce moment même ? Ne sais-tu pas que jusqu'à présent il n'y a pas d'homme à qui je le cède pour avoir vécu mieux et plus agréablement ? Car je crois qu'on ne peut mieux vivre qu'en cherchant à se rendre meilleur, ni plus agréablement qu'en sentant qu'on devient réellement meilleur. Cet effet, je l'ai jusqu'ici éprouvé en moi-même, en vivant parmi les hommes et en me comparant aux autres, et je n'ai jamais cessé de me former sur moi-même cette opinion. Et ce n'est pas moi seulement, ce sont aussi mes amis qui m'ont jugé de la sorte, non parce qu'ils m'aiment, car chacun de ceux qui aiment se conduirait ainsi avec ses amis, mais parce qu'ils ont cru qu'en me fréquentant ils devenaient meilleurs. Si je vivais plus longtemps, il me faudrait sans doute payer mon tribut à la vieillesse ; je verrais et j'entendrais moins bien, mon intelligence baisserait, j'aurais plus de peine à apprendre et plus de facilité à oublier, et, partout où je valais mieux, je deviendrais pire. Si je n'avais pas le sentiment de toutes ces pertes, ma vie ne serait plus viable ², et si je les sentais, comment ma vie ne serait-elle pas plus triste et plus malheureuse ? Si je meurs injustement, ce sera une honte pour ceux qui m'ont tué injustement ³ : car, si l'injustice est une honte, comment un acte injuste n'en serait-il pas une ? Mais sera-ce une honte pour moi, que d'autres n'aient pu, à mon égard, ni reconnaître la justice, ni la mettre en pratique ? Je vois bien que la réputation des hommes qui m'ont précédé passe à la postérité toute différente, selon qu'ils ont été auteurs ou victimes de l'injustice. Je sais encore que les sentiments que j'inspirerai aux hommes, en mourant aujourd'hui, ne seront pas les mêmes que pour ceux qui me tuent. Ils me rendraient, je le sais, ce témoignage, que jamais je n'ai fait de tort à personne, et que, loin de corrompre ceux qui me fréquentaient, je me suis toujours efforcé de les rendre meilleurs. »

Voilà quels étaient les entretiens de Socrate avec Hermogène

1. Cf. Platon, *Apolog.*, xxxi.

2. Je me suis permis cette expression pour rendre le *βίος ἄβιωτος*, dont se sert également Platon, et que Cicéron, d'après Ennius, a transporté en latin : *Non est vita vitalis*.

3. Cf. les derniers chapitres de l'*Apologie de Socrate* par Platon.

et quelques autres. Parmi ceux qui l'ont bien connu tel qu'il était, tous ceux qui aiment la vertu ne cessent pas de le regretter, comme le plus utile auxiliaire à la pratique du bien. Pour moi, qui l'ai vu tel que je l'ai dépeint, si pieux, qu'il ne faisait rien sans l'assentiment des dieux ; si juste, qu'il ne causa jamais le moindre tort à personne et qu'il rendit les plus grands services à ceux qui le fréquentaient ; si tempérant, qu'il ne préféra jamais l'agréable à l'honnête ; si prudent, qu'il ne se trompait jamais dans l'appréciation du bien et du mal, mais suffisant à l'intelligence de toutes ces notions, capable de les expliquer et de les définir, habile à juger les gens, à leur montrer leurs fautes, à les tourner vers la vertu et vers le bien, il me paraissait fait pour être le meilleur et le plus heureux des hommes. Si quelqu'un n'est point de cet avis, qu'il compare cette manière d'être à celles des autres, et qu'il juge !

DE L'ÉCONOMIE¹.

CHAPITRE PREMIER.

Principes de l'économie : c'est l'art de gouverner sa maison ou celle d'un autre ; mais cette science ne suffit pas pour faire un bon père de famille, il faut encore être libre des mauvaises passions.

J'ai entendu un jour Socrate s'entretenir ainsi sur l'économie : « Dis-moi, Critobule², l'économie a-t-elle un nom de science comme la médecine, la métallurgie et l'architecture ? — Je le crois, dit Critobule. — Oui, mais de même que nous pouvons déterminer l'objet de chacun de ces arts, pouvons-nous dire aussi ce que l'économie a pour objet ? — Je crois, dit Critobule, qu'il est d'un bon économiste de bien gouverner sa maison. — Et la maison d'un autre, dit Socrate, si on l'en chargeait, ne pourrait-il pas, en le voulant, la gouverner aussi bien que la sienne ? Celui qui sait l'architecture peut aussi bien travailler pour un autre que pour lui : il en est de même de l'économie. — Je le crois, Socrate. — Ainsi, reprit Socrate, celui qui, connaissant la science économique, se trouverait sans bien, pourrait comme gouverneur de maison, ainsi que le

1. J'ai préféré ce titre à celui d'*Économique*, par lequel on désigne parfois l'ouvrage de Xénophon. Étienne de La Boétie, l'ami de Montaigne, auteur d'une traduction de ce dialogue, l'avait parfaitement intitulé *la Mesnagerie*. Le mot n'a plus cours aujourd'hui, mais il exprime bien l'idée de l'auteur grec. M. Legouvé, de l'Académie française, qui a donné, il y a quelques années, dans le *Magasin pittoresque*, une analyse très-judicieuse de ce dialogue de Xénophon, en a eu sous les yeux une traduction très-rare, faite par Pyramus de Candolle, un des ancêtres de l'illustre botaniste. Je regrette de n'avoir pu me la procurer. Mais je signalerai au lecteur un excellent livre à rapprocher de celui de Xénophon : c'est l'ouvrage de M. L. Mézières, intitulé *L'Économie, ou remède au paupérisme*. M. Mézières appelle quelque part Xénophon l'un des plus aimables écrivains de l'antiquité ; il a bien fait de traiter son devancier en termes courtois : on ne doit jamais dire de mal des gens de sa famille.

2. Sur Critobule, voy. *Mémoires*, II, chap. VI.

faiseur de maisons¹, recevoir un salaire ? — Oui, par Jupiter, dit Critobule, et même un salaire plus considérable, s'il pouvait, en administrant la maison, remplir tous ses devoirs et en augmenter la prospérité. — Une maison, qu'est-ce donc, selon nous ? Est-ce la même chose qu'une habitation, ou bien tout ce qu'on possède en dehors de l'habitation fait-il partie de la maison ? — Je le crois, dit Critobule ; et, quand même on n'aurait aucun bien dans la ville où l'on réside, tout ce qu'on possède fait partie de la maison. — Mais ne possède-t-on pas des ennemis ? — Oui, par Jupiter, et quelques-uns beaucoup. — Disons-nous que les ennemis font partie de nos possessions ? — Il serait plaisant, dit Critobule, qu'en augmentant le nombre des ennemis, on reçût pour cela un salaire. — Tu disais pourtant que la maison d'un homme est la même chose que la possession. — Par Jupiter, dit Critobule, quand on possède quelque chose de bon ; mais, par Jupiter, quand c'est quelque chose de mauvais, je n'appelle pas cela une possession. — Tu m'as l'air d'appeler possession ce qui est utile à chacun. — C'est cela même ; car ce qui nuit, je l'appelle perte plutôt que valeur². — Et si quelqu'un achète un cheval, sans savoir le mener, tombe et se fait mal, ce cheval ne sera donc pas une valeur ? — Non, puisqu'une valeur est un bien. — La terre n'est donc pas non plus une valeur, quand celui qui la façonne perd en la façonnant ? — Évidemment, elle n'en est pas une, quand au lieu de nourrir elle produit la pauvreté. — N'en diras-tu pas autant des brebis ? Quand un homme qui ne sait pas en tirer parti éprouve une perte, les brebis sont-elles pour lui une valeur ? — Pas du tout, selon moi. — Ainsi, à ton avis, ce qui est utile est une valeur, et ce qui est nuisible une non-valeur. — C'est cela. — La même chose, pour qui sait en user, est donc une valeur, et une non-valeur pour qui ne le sait pas. Ainsi une flûte pour un homme qui sait bien jouer de la flûte est une valeur, tandis que pour celui qui ne sait pas, elle ne lui sert pas plus que de vils cailloux, à moins qu'il ne la vende. — Oh ! alors, si nous vendons la flûte, elle

1. Nous avons essayé de donner une idée de l'allitération produite en grec par la rencontre des mots *οἶκον οἰκονομοῦντα, ὡς περ καὶ οἰκοδομοῦντα*.

2. L'auteur joue longtemps sur le verbe *χρῆσθαι* et sur le mot *χρῆμα* : j'ai tâché de conserver de mon mieux ces distinctions délicates et même un peu subtiles, en adoptant, pour traduire *χρῆμα*, le mot *valeur*, dans le sens spécial de *tout bien disponible*.

devient une valeur; mais si nous ne la vendons pas et que nous la gardions, c'est une non-valeur pour qui n'en sait point tirer parti. — Nous sommes conséquents, Socrate, dans notre raisonnement; puisqu'il a été dit que ce qui est utile est une valeur, par suite une flûte non vendue n'est pas une valeur, attendu qu'elle est inutile, au lieu que, vendue, c'en est une.» Alors Socrate : « Oui, mais il faut savoir la vendre : car, si on la vend à un homme qui n'en sait pas tirer parti, on ne lui aura pas fait acquérir une valeur, d'après ton raisonnement. — Tu m'as l'air de dire, Socrate, que l'argent même n'est pas une valeur, si l'on ne sait pas s'en servir. — Et toi, tu m'as l'air de convenir que tout ce qui peut être utile est une valeur. Si donc quelqu'un emploie son argent à l'achat d'une maîtresse qui dérange sa santé, son âme et sa maison, dira-t-on que l'argent lui soit utile? — Pas du tout; à moins que nous n'appelions valeur la jusquiame, qui rend fous ceux qui en mangent. Que l'argent donc, si l'on ne sait pas s'en servir, Critobule, soit rejeté bien loin comme une chose qui n'est nullement une valeur. Mais les amis, quand on sait s'en servir à son avantage, qu'en dirons-nous? — Par Jupiter, que ce sont des valeurs, repartit Critobule, et ils méritent mieux d'être appelés ainsi que des bœufs, puisqu'ils sont beaucoup plus utiles. — Les ennemis alors, d'après ton raisonnement, sont donc des valeurs pour qui sait en tirer avantage? — C'est mon avis. — Il est donc d'un bon économiste de savoir user de ses ennemis de façon à en tirer avantage? — Assurément. — Tu vois, en effet, Critobule, combien de maisons particulières se sont enrichies à la guerre, combien de maisons de tyrans. — Voilà qui est bien dit, Socrate, à mon avis, reprit Critobule. Mais que penser, quand nous avons sous les yeux des gens qui pourraient, avec leurs talents et leurs ressources, agrandir leurs maisons en travaillant, et que nous les voyons s'obstiner à ne rien faire, et rendre par cela même leurs talents inutiles? Peut-on dire autre chose, sinon que pour ces gens-là les talents ne sont ni des valeurs, ni des possessions? — C'est des esclaves, sans doute, Critobule, repartit Socrate, que tu veux me parler? — Non, par Jupiter, mais de certaines gens qui passent pour nobles, que je vois versés les uns dans les arts de la guerre, les autres dans ceux de la paix, mais s'obstinant à n'en point tirer parti, faute, selon moi, d'avoir des maîtres. — Et comment n'auraient-ils pas de maîtres, dit Socrate, puisque, désirant être heureux et voulant faire ce

qu'il faut pour atteindre aux biens, ils se trouvent arrêtés par des maîtres absolus? — Mais quels sont donc, dit Critobule, ces maîtres absolus et invisibles qui les gouvernent? — Par Jupiter, dit Socrate, ils ne sont pas invisibles; on les peut voir au grand jour; et tu ne peux ignorer combien ils sont pervers, si tu nommes perversité la paresse, la mollesse de l'âme et l'insouciance. Il est encore d'autres perfides souveraines, qui trompent sous le nom de voluptés, les jeux de hasard, les sociétés frivoles, qui, avec le temps, démasquées par leurs dupes mêmes, laissent voir qu'elles sont des peines déguisées en plaisirs, dont la domination nous détourne d'utiles travaux. — Il y a pourtant des gens, Socrate, qui, loin d'être détournés par cette tyrannie, se montrent, au contraire, très-actifs, très-industrieux à augmenter leurs revenus; et cependant ils ruinent leurs maisons et voient échouer leur industrie. — C'est que ce sont encore des esclaves, dit Socrate, asservis à de dures maîtresses: les uns à la gourmandise, les autres à la lubricité, ceux-ci à l'ivrognerie, ceux-là à une folle ambition et à la prodigalité, qui font peser un joug si lourd sur les hommes, dont elles sont souveraines, que, tant qu'elles les voient jeunes et capables de travailler, elles les contraignent à leur apporter tout le fruit de leurs labeurs et à fournir à tous leurs caprices; puis, quand elles s'aperçoivent qu'ils sont devenus incapables de rien faire, à cause de leur grand âge, elles les abandonnent à une vieillesse misérable, et s'efforcent de trouver d'autres esclaves. Il faut donc, Critobule, combattre avec ces ennemis pour notre indépendance avec autant de cœur que contre ceux qui essaieraient, les armes à la main, de nous réduire en servitude. Et encore des ennemis généreux, après avoir donné des fers, ont souvent forcé les vaincus, par cette leçon¹, à devenir meilleurs, et les ont fait vivre plus heureux à l'avenir, au lieu que ces souveraines impérieuses ne cessent de ruiner le corps, l'âme et la maison des hommes, tant qu'elles exercent sur eux leur empire. »

1. Je lis *σαρρονίσαντες* avec H. Estienne et Zeune, la leçon ordinaire *σαρρονήσαντας* formant un pléonasme avec *βελτίους*.

CHAPITRE II.

Socrate démontre, en raillant, à Critobule qu'il est pauvre dans sa richesse, et que lui, Socrate, est riche dans sa pauvreté. Critobule le prie de lui enseigner l'art d'augmenter sa fortune. Socrate répond qu'il ne le connaît pas, mais qu'il lui désignera ceux auprès desquels il peut l'apprendre.

A cela Critobule répondit à peu près ainsi : « Je crois sur tout cela comprendre à merveille ce que je viens de t'entendre dire ; et, quand je m'examine moi-même, il me semble que pour ce qui est de cet esclavage, je suis suffisamment maître de moi ; en sorte que, si tu veux me conseiller ce que j'ai à faire pour augmenter ma maison, je ne pense pas trouver d'obstacles dans ce que tu appelles des maîtresses. Donne-moi donc, en toute confiance, ce que tu as de bons conseils. Crois-tu donc, Socrate, que nous sommes assez riches, et te semble-t-il que nous n'avons plus besoin d'acquérir ? — Si c'est de moi que tu parles, dit Socrate, je ne crois plus avoir besoin d'acquérir, et je me trouve assez riche. Mais toi, Critobule, tu m'as l'air tout à fait pauvre, et, par Jupiter, il y a des instants où j'ai réellement pitié de toi. » Alors Critobule se mettant à rire : « Eh mais, au nom des dieux, quelle somme crois-tu donc, Socrate, que l'on trouverait en vendant tous mes biens, et quelle en vendant les tiens ? — Moi, je crois, dit Socrate, que, si je tombais sur un bon acquéreur, je trouverais de ma maison et de tous mes biens très-facilement cinq mines¹ ; quant à toi, je sais positivement que tu trouverais de tes biens plus de cent fois la même somme. — Comment ! tu sais cela, et tu crois n'avoir besoin de rien acquérir, et tu as pitié de ma pauvreté ? — Oui, car ce que j'ai suffit à me procurer le nécessaire, tandis que toi, vu le train qui t'environne, et pour soutenir ta réputation, eusses-tu le triple de ce que tu possèdes à présent, il me semble que tu n'aurais point assez. — Pourquoi cela ? dit Critobule. — Parce que d'abord, dit Socrate en s'expliquant, je te vois obligé à de grands et nombreux sacrifices ; autrement ni les dieux ni les hommes ne te seraient favo-

1. Moins de 500 francs. Cf. Platon, *Apologie de Socrate*, chap. xi, et Xénophon, *Mém.*, I, II.

rables. Ensuite ton rang t'impose la nécessité de recevoir beaucoup d'hôtes, et de les traiter magnifiquement : tu dois donner à dîner à tes concitoyens et leur rendre de bons offices, sous peine d'être sans partisans.

« Ce n'est pas tout : je sais qu'à présent même la ville t'impose de grandes contributions, entretien de chevaux, chorégies, fonctions de gymnasiarque et de prostate¹ ; en cas de guerre, on te nommera triérarque, et l'on te chargera d'impôts et de contributions si fortes qu'il ne te sera pas aisé d'y faire honneur ; et si tu ne fournis pas à tout noblement, je sais que les Athéniens te puniront avec la même rigueur que s'ils te prenaient à voler leurs biens. En outre, je vois que, te croyant riche, tu négliges les moyens de faire fortune, et que tu t'occupes d'enfantillages, comme si cela t'était permis. Voilà pourquoi j'ai pitié de toi ; je crains qu'il ne t'arrive quelque malheur irréparable et que tu ne tombes dans une extrême indigence. Quant à moi, s'il me manquait quelque chose, je sais, et tu ne l'ignores pas toi-même, qu'il y a telles personnes qui, même en me donnant peu, verseraient l'abondance dans mon humble maison ; tes amis, au contraire, qui ont plus de ressources pour soutenir leur état que tu n'en as pour le tien, ne songent qu'à tirer parti de toi. »

Alors Critobule : « A cela, Socrate, dit-il, je n'ai rien à répliquer ; mais il est temps que tu arrives à mon aide, afin que je ne devienne pas réellement un objet de pitié. » En entendant ces mots, Socrate repartit : « Est-ce que tu ne trouves pas étrange, Critobule, ton procédé envers toi-même ? Il n'y a qu'un instant, quand je te disais que j'étais riche, tu t'es mis à rire comme si je ne savais pas ce qu'il en est ; tu as tenu bon jusqu'à ce que tu m'eusses convaincu et fait avouer que ma fortune n'est pas la centième partie de la tienne ; et maintenant tu veux que je te protège et que mes soins t'empêchent de tomber dans une véritable et complète pauvreté. — C'est que je te vois, Socrate, en possession d'un moyen sûr de faire fortune. Or, quiconque sait gagner avec peu, est à plus forte raison capable avec beaucoup de faire une grande fortune. — Tu as donc oublié que tout à l'heure, dans la conversation, tu disais, sans me laisser la permission d'ouvrir la

¹ Pour ces prestations, entretiens de chevaux, etc. Cf. *Mém.*, II, chap. VII ; *Commandant de cavalerie*, 1 ; Lucien, *Timon*, 23 ; Aristophane, *Nuées*, v. 43, etc.

bouche, que, quand on n'en sait point tirer parti, les chevaux ne sont pas une valeur, pas plus que la terre, les brebis, l'argent ou toute autre chose, pour qui ne sait pas s'en servir. On peut bien de tout cela tirer des revenus; mais, moi, comment veux-tu que je sache les faire valoir, quand de ma vie je n'ai eu rien de tel en propre? — Cependant nous sommes convenus que, quand même on ne posséderait rien, il y aurait toujours une science économique. Qui t'empêche donc de l'avoir? — Ce qui, par Jupiter! peut empêcher un homme de savoir jouer de la flûte quand il n'a jamais eu de flûte à lui, et que personne ne lui en a prêté pour apprendre: voilà où j'en suis pour ce qui est de l'économie. L'instrument nécessaire pour apprendre, c'est-à-dire les biens, je n'en ai jamais eu, et jamais personne ne m'a prêté les siens à administrer, toi seul as maintenant cette idée. Or, ceux qui apprennent pour la première fois à jouer de la cithare gâteraient même les lyres⁴; de même moi, si j'essayais sur ta maison l'étude de l'économie, je serais peut-être capable de la ruiner.» A cela Critobule répondit: « Tu as grande envie de m'échapper, Socrate, et tu ne veux pas me venir en aide pour m'alléger la charge des affaires que je suis contraint de porter. — Mais non, par Jupiter! dit Socrate, je n'y songe point; au contraire, tout ce que je sais, je m'empresserai de te l'apprendre. Je crois que, si tu venais me demander du feu, et que, n'en ayant pas, je te conduisise où tu en pourrais prendre, tu ne te plaindrais pas de moi. De même pour de l'eau; si tu m'en demandais et que, n'en ayant pas, je te conduisise où tu pourrais aussi t'en procurer, je suis sûr que tu ne m'en voudrais pas davantage. Enfin si, me priant de t'enseigner la musique, je t'adressais à des maîtres plus habiles que moi et qui, de plus, te sauraient gré de prendre leurs leçons, sur cela, quel reproche aurais-tu à me faire? — Aucun du moins qui fût fondé, Socrate. — Eh bien, Critobule, je vais t'indiquer des gens plus habiles que moi dans la science dont tu me pries en ce moment de te donner des leçons. J'avoue que j'ai soigneusement cherché quels sont, dans tous les genres, les meilleurs maîtres de notre ville: car,

4. Il y avait une différence entre les lyres et les cithares. La grande lyre, appelée *barbitos*, se jouait avec un *plectrum*, espèce d'archet, et les branches en étaient ajustées sur un *magas* ou coffret qui augmentait la sonorité des cordes: la petite lyre, dite *chelys* ou *cithare*, était beaucoup moins grande, et l'on en pinçait directement avec le doigt les cordes adaptées à des branches qui avaient pour base une carapace de tortue mise de champ.

ayant un jour remarqué que la même profession laisse les uns tout à fait pauvres et rend les autres tout à fait riches, cette singularité me parut mériter d'être approfondie; et l'examen me fit trouver qu'il n'y avait rien là que de naturel. Je vis que ceux qui exercent au hasard ces professions ne manquent pas d'y perdre, tandis que ceux qui raisonnent et combinent avec soin arrivent à un gain plus prompt et plus facile. Je crois qu'à pareille école, si tu le veux, et si la divinité n'y met point obstacle, tu pourras devenir un excellent faiseur d'affaires. »

CHAPITRE III.

Socrate conseille à Critobule d'examiner la conduite de ceux qui gèrent bien ou mal leurs affaires. Principes qu'il doit tirer de cet examen.

En entendant ces mots, Critobule reprit : « A présent, certes, je ne te laisserai point aller, Socrate, que tu ne m'aies donné les leçons promises en présence des amis que voici¹. — Eh bien, Critobule, dit Socrate, si d'abord je te montre des gens qui construisent avec beaucoup d'argent des maisons incommodes, tandis que d'autres, avec beaucoup moins, se bâtissent des demeures où ils trouvent tout ce qu'il faut, est-ce que cela seul ne te paraîtra pas une leçon d'économie? — Tout à fait, Critobule. — Et maintenant, si je te fais voir, ce qui en est une suite, des gens qui possèdent une infinité d'ustensiles de toute espèce sans pouvoir s'en servir au besoin, sans savoir s'ils sont en bon état, et qui, à cause de cela, se tourmentent sans cesse et sans cesse tourmentent leurs serviteurs; si je t'en fais remarquer d'autres qui, n'ayant pas plus et même ayant moins d'ustensiles que les premiers, les ont toujours tout sous la main lorsqu'ils veulent s'en servir? — La raison, Socrate, n'en est-elle pas que chez les uns tout est jeté pêle-mêle, tandis que chez les autres chaque chose est à sa place?

1. Socrate avait toujours autour de lui quelques amis qui écoutaient ses conversations, sans y prendre part. Il est évident que Xénophon, sans se mettre en scène, et sans figurer comme interlocuteur, a dû entendre presque tous les dialogues qu'il a rapportés dans ses *Mémoires*. Ce n'était point une règle de discipline qui imposait le silence à ces confidents, comme chez les disciples de Pythagore, mais un sentiment de déférence et de respect pour le maître.

—Oui, par Jupiter ! et encore ce n'est pas à la première place venue, mais à la place qui lui convient, que chaque chose est affectée. — Ce que tu dis, reprit Critobule, m'a tout l'air d'être aussi de la science économique. — Et si je te montre ici des serviteurs presque tous enchaînés et qui bien souvent s'échappent; là, des serviteurs qui, libres de toutes chaînes, consentent à travailler et à demeurer, ne te paraîtrais-je pas t'avoir exposé un fait très-curieux d'économie? — Oui, par Jupiter ! très-curieux! — Si je te cite des cultivateurs qui cultivent de la même manière, et dont cependant les uns se disent ruinés par la culture et privés de ressources, tandis que les autres doivent à la culture la prospérité et l'abondance de tout ce dont ils ont besoin? — Ma foi, dit Critobule, je croirais peut-être qu'outre les dépenses indispensables, les premiers en font encore de ruineuses pour leur maison. — Il est possible, dit Socrate, qu'il y ait des gens de cette sorte. Mais je ne parle pas de ceux-là; je ne parle que de ceux qui, se disant cultivateurs, ne peuvent faire face aux dépenses nécessaires. — Et quelle pourrait être, Socrate, la cause de cette détresse? — Je te conduirai chez eux, dit Socrate; tu verras toi-même et tu jugeras. — Oui, ma foi, si je puis. — Il faut voir par expérience si tu pourras juger. Je sais que maintenant, quand il s'agit d'aller à la comédie, tu te lèves de bon matin, tu fais une longue route, et tu me proposes instamment de t'accompagner au spectacle. Mais pour une affaire du genre de celle qui nous occupe, tu ne m'as jamais fait de proposition. — Je te parais donc bien ridicule, Socrate? — Par Jupiter ! c'est bien plus à toi-même que tu le parais. Et si je te fais voir des gens que l'élève¹ des chevaux a fait tomber dans la privation du nécessaire, tandis que l'élève des chevaux en a conduit d'autres à l'aisance et au plaisir que procure le gain? — Oui, j'en vois tous les jours et j'en connais de l'une et l'autre espèce, et je n'en suis pas plus du nombre de ceux qui gagnent. — C'est comme quand tu regardes les tragiques et les comiques; tu ne songes pas, je crois, à devenir poète, mais tu cherches le plaisir de voir et d'entendre, et sur ce point tu n'as pas tort, car tu ne veux pas être poète. Mais, forcé d'élever des chevaux, ne crois-tu pas que tu es fou de ne point chercher à t'instruire dans cette industrie, surtout lorsque cette instruction doit t'être avantageuse pour

1. Je n'ai pas cru devoir hésiter à me servir de ce mot, nouvellement introduit dans la langue, et qui joint la précision à la brièveté.

ton propre usage et pour le commerce? — Tu veux, Socrate, que je me fasse dresseur de poulains¹? — Non, par Jupiter! pas plus que je ne veux que tu formes des cultivateurs en les achetant tout petits. Mais je crois qu'il y a, pour les chevaux et pour les hommes, un certain âge où l'on peut déjà s'en servir et où chaque jour les rend meilleurs. Je puis aussi te citer des maris qui en usent avec leurs femmes de manière à s'en faire d'utiles auxiliaires pour la prospérité de leur maison, tandis que pour d'autres elles sont une cause essentielle de ruine. — Et qui faut-il en accuser, Socrate, de l'homme ou de la femme? — Quand un troupeau est tout à fait en mauvais état, reprit Socrate, nous en accusons le berger; lorsqu'un cheval est très-méchant, c'est au cavalier qu'on s'en prend. A l'égard d'une femme, si, malgré la bonne direction de son mari, elle se conduit mal, peut-être a-t-on raison de n'en accuser qu'elle; mais si le mari la laisse ignorer le bien et le beau, et qu'il l'emploie malgré son ignorance, n'est-il pas juste de rendre le mari responsable? Allons, Critobule, nous sommes ici tous amis; parlons bien franchement; est-il quelqu'un qui entre plus intimement dans tes affaires que ta femme? — Personne. — Cependant, y a-t-il des gens avec qui tu converses moins qu'avec elle? — Il n'y en a guère. — Quand tu l'as épousée, n'était-ce pas une véritable enfant, qui n'avait, en quelque sorte, rien vu, rien entendu? — C'est cela. — Ce serait donc une chose beaucoup plus étonnante si elle savait rien de ce qu'il faut dire ou faire, que si elle se conduisait mal. — Mais ces maris que tu dis avoir de bonnes femmes, est-ce qu'ils les ont élevées eux-mêmes? — Rien de mieux que d'examiner ce point; aussi, je te présenterai à Aspasia² qui t'instruira de tout cela plus pertinemment que moi. Pour moi, je pense qu'une bonne maîtresse de maison est tout à fait de moitié avec le mari pour le bien commun. C'est le mari le plus souvent qui, par son activité, fait entrer le bien dans le ménage, et c'est la femme qui, presque toujours, est chargée de l'employer aux dépenses: si l'emploi est bien fait, la maison prospère; l'est-il mal, elle tombe en décadence³. »

1. Il y a ici un jeu de mots intraduisible entre *πώλησις*, commerce, et *πωλοδάμειν*, dompter des poulains.

2. Voy. *Mémoires*, II, vi.

3. Croirait-on ces lignes écrites il y a plus de deux mille ans? Les conditions sociales du mari et de la femme paraissent-elles avoir changé?

CHAPITRE IV.

Suite du précédent. — Épisode de Cyrus et de Lysandre.

« Il en est de même de tous les autres arts ; je crois pouvoir t'y montrer des artistes de mérite, si tu le crois utile. — Dans tous ? A quoi bon, Socrate, me les faire voir ? dit Critobule. Il n'est ni facile d'en trouver qui excellent dans tous les arts, ni possible d'y être habile soi-même. Mais, sans sortir de ce qu'on appelle les beaux-arts, de ceux dont la culture peut m'honorer, fais-les moi connaître, ainsi que ceux qui s'y exercent ; et toi-même, autant que possible, viens-moi en aide de tes lumières. — C'est bien parlé, Critobule ; car les arts appelés mécaniques sont décriés, et c'est avec raison que les gouvernements en font peu de cas. Ils ruinent le corps de ceux qui les exercent et qui s'y adonnent, en les forçant de demeurer assis, de vivre dans l'ombre, et parfois même de séjourner près du feu. Or, quand les corps sont efféminés, les âmes perdent bientôt toute leur énergie. En outre, les arts manuels ne vous laissent plus le temps de rien faire ni pour les amis ni pour l'État, en sorte qu'on passe pour de mauvais amis et de lâches défenseurs de la patrie. Aussi, dans quelques républiques, principalement dans celles qui sont réputées guerrières, il est défendu à tout citoyen d'exercer une profession mécanique. — Mais nous, Socrate, quel art nous conseilles-tu d'exercer ? — Rougirions-nous, dit Socrate, d'imiter le roi de Perse ? Ce prince, dit-on, convaincu que l'agriculture et l'art militaire sont les plus beaux et les plus nécessaires de tous, s'occupe de tous les deux avec une égale ardeur. » En entendant ces mots, Critobule reprit : « Quoi ! Socrate, tu t'imagines que le roi de Perse donne quelques soins à l'agriculture ? — Eh mais, dit Socrate, examinons, cher Critobule, et nous verrons peut-être s'il y donne quelque soin. Nous convenons qu'il s'occupe particulièrement de l'art militaire, parce que, sur quelque nation qu'il prélève des tributs, il prescrit à chaque gouverneur le nombre de cavaliers, d'archers, de frondeurs, de gerrophores¹ qu'il doit nourrir, soit pour contenir ses propres sujets, soit pour défendre le pays

1. Porteurs de boucliers d'osier

contre toute invasion des ennemis. En outre, il leur prescrit d'entretenir une garnison dans les citadelles. Le gouverneur à qui l'ordre est donné fournit la citadelle de subsistances. Le roi, chaque année, se fait présenter un état des troupes mercenaires, ainsi que de ceux auxquels il est enjoint de porter les armes ; et, les convoquant tous, sauf les garnisons, au lieu fixé pour la réunion générale, il fait en personne la revue des troupes voisines de sa résidence, et confie l'inspection de celles qui sont éloignées à des officiers dévoués. Les commandants de place, les chiliarques ¹, les satrapes, qui ont leurs troupes au complet, et qui présentent des escadrons bien montés, dès bataillons bien armés, sont comblés d'honneurs et de magnifiques présents. Ceux des gouverneurs de province ou de place que le roi prend en délit de négligence ou de malversation sont punis sévèrement, privés de leur emploi, ou remplacés par d'autres chefs. Une telle conduite nous prouve infailliblement qu'il s'occupe de l'art militaire. Il fait plus : quelque pays de sa domination qu'il parcourt, il voit et juge tout par lui-même, et, partout où il ne peut voir par lui-même, il envoie des inspecteurs fidèles. Ceux des gouverneurs qui peuvent offrir à sa vue une province bien peuplée, un territoire bien cultivé, plein des arbres et des fruits que comporte la nature du sol, il augmente leur département, les comble de dons, et leur accorde une place d'honneur ; mais s'il voit un pays inculte, mal peuplé, à cause de la dureté, de la violence ou de l'incurie des gouverneurs, il les châtie, les casse ou leur substitue d'autres chefs ². Une telle conduite ne prouve-t-elle pas tout l'intérêt qu'il prend à ce que la terre soit bien cultivée par les habitants et bien défendue par les garnisons ? Aussi, pour atteindre ce double but, nomme-t-il des officiers qui ne réunissent pas les deux fonctions à la fois : les uns ont, dans leur districts, les propriétaires et les ouvriers, sur lesquels ils prélèvent des tributs, et les autres les grandes armées. Lorsque le chef de garnison ne veille pas, autant qu'il le doit, à la sûreté du pays, alors le chef des propriétaires et le surveillant des travaux se plaignent du chef militaire, dont la mauvaise garde nuit aux travaux agricoles ; et si, au contraire, malgré la sécurité faite aux travaux par le chef de garnison, le chef civil laisse le pays inculte et mal peuplé, alors c'est lui

1. Commandants de mille hommes.

2. On retrouvera cette organisation et ces détails administratifs dans la *Cyropédie*, liv. VIII, vi et vii.

que le commandant de la citadelle accuse à son tour. En effet, du moment où les cultivateurs du pays font mal leur service, ils ne nourrissent plus les garnisons et ne peuvent plus payer les tributs. Dans les pays soumis à un satrape, c'est ce dernier qui a une inspection sur les deux officiers. »

Alors, Critobule : « Si telle est, Socrate, dit-il, la conduite du roi, il me semble qu'il n'a pas moins soin de l'agriculture que de l'art militaire. — Ce n'est pas tout, Critobule : quelque part qu'il séjourne, dans quelque pays qu'il aille, il veille à ce qu'il y ait de ces jardins, appelés paradis, qui sont remplis des plus belles et des meilleures productions que puisse donner la terre ; et il y reste aussi longtemps que dure la saison d'été. — Par Jupiter ! dit Critobule, il faut donc, Socrate, que, partout où il séjourne, il veille à ce que les paradis soient parfaitement entretenus, pleins d'arbres et de tout ce que la terre produit de plus beau. — On dit encore, Critobule, reprit Socrate, que quand le roi distribue des présents, il commence par appeler les meilleurs guerriers, parce qu'il est inutile de cultiver de grandes terres s'il n'y a pas d'hommes qui les protègent ; puis il fait venir ceux qui savent le mieux rendre un terrain fertile, disant que les plus vaillants ne sauraient vivre s'il n'y avait pas de cultivateurs. On raconte, enfin, que Cyrus¹, qui fut un prince fort illustre, dit un jour à ceux qu'il avait appelés pour les récompenser, que lui aussi aurait droit aux deux prix ; car il prétendait être le plus habile soit à cultiver ses terres, soit à défendre ses cultures. — Cyrus, par conséquent, mon cher Socrate, dit Critobule, ne se glorifiait pas moins, s'il a dit cela, de rendre les terres fertiles et de les bien préparer, que d'être habile à la guerre. — Par Jupiter ! reprit Socrate, Cyrus, s'il eût vécu, eût été bien digne de commander. Mille autres faits en témoignent ; et, quand il marcha contre son frère pour lui disputer la royauté, il n'y eut pas, dit-on, un seul soldat de Cyrus qui passât au parti du roi, tandis que plusieurs myriades passèrent du roi à Cyrus. Pour ma part, je regarde comme une grande marque de mérite d'un souverain, quand on le suit de bon cœur et qu'on veut demeurer auprès de lui dans les dangers. Or, tant que celui-ci vécut, ses amis combattirent à ses côtés ; dès qu'il fut mort, tous moururent en combattant auprès de son cadavre, à l'exception d'Ariée. Ariée se trouvait à la tête de l'aile gauche.

1. Cyrus le Jeune, un des héros de l'*Anabase*

« C'est ce même Cyrus qui, dit-on, lorsque Lysandre vint lui apporter des présents de la part des alliés, lui fit mille démonstrations d'amitié, ainsi que l'a raconté jadis Lysandre lui-même à l'un de ses hôtes de Mégare, et le fit promener avec lui dans son paradis de Sardes¹. Lysandre s'extasiait devant la beauté des arbres, la symétrie des plants, l'alignement des allées, la précision des rectangles, le nombre et la suavité des parfums qui faisaient cortège aux promeneurs; et, tout plein d'admiration : « Oui, Cyrus, dit-il, j'admire toute ces beautés; mais ce que j'admire le plus, c'est celui qui t'a dessiné et ordonné tout cela. » En entendant ces mots, Cyrus fut charmé, et lui dit : « Eh bien, Lysandre! c'est moi qui ai tout dessiné, tout ordonné; il y a même des arbres, ajouta-t-il, que j'ai plantés moi-même. » Alors Lysandre, jetant les yeux sur lui, et voyant la beauté de ses vêtements, sentant l'odeur de ses parfums, frappé de l'éclat de ses colliers, de ses bracelets, de toute sa parure, s'écria : « Que dis-tu, Cyrus? C'est bien toi qui, de tes propres mains, as planté quelqu'un de ces arbres? » Alors Cyrus : « Cela te surprend, Lysandre? lui dit-il. Je te jure par Mithra² que, quand je me porte bien, je ne prends jamais de repos avant de m'être couvert de sueur, en m'occupant de travaux militaires ou de tout autre exercice. » Alors Lysandre, lui serrant la main : « C'est à bon droit, Cyrus, dit-il, que tu me sembles heureux : homme vertueux! tu mérites ton bonheur. »

CHAPITRE V.

Eloge de l'agriculture : elle procure de douces jouissances, augmente la fortune, prépare le corps aux travaux guerriers, enseigne la justice et la libéralité, enfante et nourrit les arts. — Réfutation d'une objection de Critobule.

« Ce que je te dis là, Critobule, continua Socrate, n'est que pour t'apprendre que même les plus heureux des hommes ne peuvent se passer de l'agriculture. Sans contredit, le soin qu'on y apporte est une source de plaisir, de prospérité pour

1. Cf. Cicéron, *De la vieillesse*, chap. xvii, § 59.

2. Divinité persane qu'on a tort de confondre avec le soleil, et qui n'est autre que le principe des générations et de la fécondité qui perpétue et rajeunit le monde. Voy. le *Dict.* de Jacobi.

la maison, et d'exercice pour le corps, qu'elle met en état d'accomplir tous les devoirs d'un homme libre. Et d'abord, tout ce qui est essentiel à l'existence, la terre le procure à ceux qui la cultivent; et les douceurs de la vie, elle les leur donne par surcroît. Ensuite, les parures des autels et des statues, celles des hommes eux-mêmes, avec leur cortège de parfums suaves et de délices pour la vue, c'est encore elle qui les fournit. Viennent encore mille aliments qu'elle produit ou qu'elle développe: car l'élève des troupeaux se lie étroitement à l'agriculture; de telle sorte qu'elle nous donne de quoi sacrifier pour apaiser les dieux et subvenir à nos propres besoins.

« D'ailleurs, en nous offrant une variété si abondante, elle n'en fait point le prix de la paresse; elle nous apprend à supporter les froids de l'hiver et les chaleurs de l'été. L'exercice qu'elle impose à ceux qui cultivent la terre de leurs mains leur donne de la vigueur; et, quant à ceux qui surveillent les travaux, elle les trempe virilement en les éveillant de bon matin, et en leur faisant faire de longues marches.

« En effet, aux champs, de même qu'à la ville, c'est à heure fixe que se font les opérations les plus essentielles. Si l'on veut avoir un cheval bon pour le service de l'État, l'agriculture est ce qu'il y a de mieux fait pour nourrir ce cheval; si l'on veut servir dans l'infanterie, elle vous fait le corps vigoureux. La terre ne favorise pas moins les plaisirs du chasseur, puisqu'elle offre une nourriture facile aux chiens et au gibier. D'autre part, si les chevaux et les chiens reçoivent des services de l'agriculture, ils les lui rendent à leur tour: le cheval, en portant l'inspecteur aux champs de grand matin et en lui donnant la faculté d'en revenir tard; le chien, en empêchant les animaux sauvages de nuire aux productions et aux troupeaux, et en assurant la tranquillité de la solitude.

« La terre encourage aussi les cultivateurs à défendre leur pays les armes à la main, par ce fait même que ses productions sont offertes à qui veut, et la proie du plus fort. Est-il, en outre, un art qui, mieux qu'elle, rende apte à courir, à lancer, à sauter; qui paye d'un plus grand retour ceux qui l'exercent; qui offre plus de charmes à ceux qui s'y livrent; qui tende plus généreusement les bras à qui vient lui demander ce qu'il lui faut; qui fasse à ses hôtes un accueil plus généreux? En hiver, où trouver mieux un bon feu contre le froid ou pour les étuves qu'à la campagne? En été, où chercher une eau, une brise, un ombrage plus frais qu'aux champs? Quel

art offre à la divinité des prémices plus dignes d'elle, ou célèbre des fêtes plus splendides? En est-il qui soit plus agréable aux serviteurs, plus délicieux pour l'épouse, plus désirable pour les enfants, plus libéral pour les amis? Quant à moi, je serais surpris qu'un homme libre cherchât une position plus attrayante, ou une occupation plus agréable et plus utile à la vie. Ce n'est pas tout : la terre enseigne d'elle-même la justice à ceux qui sont en état de l'apprendre; car ceux qui s'appliquent le plus à la cultiver, elle leur rend le plus de bienfaits. Que quelque jour de nombreuses armées viennent arrêter dans leurs travaux ceux qui vivent aux champs, où ils puisent une éducation forte et virile, cette excellente préparation de l'âme et du corps leur permettra, si Dieu n'y met obstacle, de marcher sur les terres de ceux qui les dérangent et de leur prendre de quoi se nourrir. Souvent même, à la guerre, il est plus sûr d'enlever sa nourriture à la pointe des armes qu'avec les instruments aratoires.

« L'agriculture nous apprend encore à nous aider les uns les autres : car pour marcher contre les ennemis il faut des hommes, et c'est avec des hommes que se façonne la terre. Celui donc qui veut être bon cultivateur doit se préparer des ouvriers actifs et prêts à obéir; de même que celui qui marche contre les ennemis doit avoir pour système de récompenser ceux qui font ce que doivent faire des hommes de cœur, et de punir ceux qui manquent à la discipline. Ainsi le cultivateur ne doit pas encourager moins souvent ses travailleurs, que le général ses soldats. L'espérance, en effet, n'est pas moins nécessaire aux esclaves qu'aux hommes libres; elle l'est même davantage, afin qu'ils veuillent rester.

« On a dit une grande vérité, que l'agriculture est la mère et la nourrice des autres arts¹ : dès que l'agriculture va bien, tous les autres arts fleurissent avec elle; mais partout où la terre est forcée de demeurer en friche, presque tous les autres arts s'éteignent et sur terre et sur mer. » En entendant ces mots, Critobule s'écria : « Oh ! oui, Socrate, tout ce que tu dis là me paraît excellent. Mais il est en agriculture des accidents que l'homme ne peut prévoir, les grêles, les gelées inattendues, les sécheresses, les grandes pluies, la rouille, et le reste, qui souvent détruisent nos plus heureuses combinaisons et nos

1. C'est le mot de Sully : « Pâturage et labourage sont les deux mamelles de l'État. »

meilleurs travaux : maintes fois nos troupeaux les plus beaux et les mieux soignés sont enlevés par une maladie soudaine et terrible.» A ces mots, Socrate répondit : « Je croyais, Critobule, que tu connaissais le pouvoir des dieux, aussi absolu sur les travaux des champs que sur ceux de la guerre. Tu vois, je crois, qu'avant de commencer une œuvre guerrière les hommes se rendent les dieux propices en les consultant par l'intermédiaire des victimes et des oiseaux sur ce qu'ils doivent faire ou non ; de même, avant toute œuvre agricole, n'es-tu pas d'avis qu'il faut se rendre les dieux favorables ? Sache bien que les sages rendent hommage aux dieux à propos des fruits juteux ou secs, des bœufs, des chevaux, des brebis, en un mot de tout ce qu'ils possèdent. »

CHAPITRE VI.

Résumé des précédents. — Exemple d'Ischomachus.

« Oui, tu as bien raison, Socrate, répondit Critobule, quand tu me conseilles de n'entreprendre aucune œuvre sans implorer la protection des dieux, maîtres souverains de tout, soit en paix, soit à la guerre. Nous essayerons donc d'agir ainsi. Mais le point où tu en es resté au sujet de l'économie, essaye donc d'y revenir, et d'achever ce qu'il en restait ; il me semble maintenant, après avoir entendu ce que tu as dit, que je vois plus clair qu'auparavant à faire ce qu'il faut pour vivre dans l'aisance. — Que veux-tu, dit Socrate ? Faut-il revenir sur tout ce que nous avons établi d'un commun accord, afin de nous trouver du même avis, s'il est possible, sur le reste de la discussion ? — S'il est agréable, dit Critobule, quand on est en société d'intérêts, de se rendre des comptes exacts, il l'est aussi, quand on est en société de pensées, d'être bien d'accord dans la discussion. — Eh bien, dit Socrate, le nom d'économie nous a paru être celui d'une science, et cette science, nous l'avons définie celle par laquelle les hommes font prospérer une maison. Une maison est pour nous la même chose que toute espèce de possession, et nous avons appelé possession ce qui pour chacun est utile à la vie ; enfin le mot utile, nous l'avons appliqué à tous les objets dont on sait user. Il nous a paru impossible

d'apprendre tous les autres arts, et nous avons dit que les États méprisent les arts appelés manuels parce qu'ils semblent dégrader le corps et briser l'âme. On en aurait, disions-nous, une preuve convaincante, si, dans une invasion des ennemis, l'on partageait les laboureurs et les artisans en deux sections, et qu'on demandât aux uns et aux autres s'il faut défendre les campagnes ou sortir des champs pour garder les murs. Nous pensions bien qu'ainsi les cultivateurs voteraient pour se défendre et les artisans pour ne point combattre, mais pour demeurer fidèles à leur éducation, c'est-à-dire assis loin des fatigues et des dangers.

« Nous avons ensuite prouvé qu'il n'y a pas pour un homme beau et bon de profession ni de science au-dessus de l'agriculture, qui procure aux hommes le nécessaire. Car cette profession est la plus facile à apprendre et la plus agréable à exercer; elle donne au corps la plus grande beauté, la plus grande vigueur, et aux âmes assez de loisir pour songer aux amis et à la chose publique. L'agriculture nous a paru encore exciter les hommes à devenir courageux, vu que c'est en dehors des remparts qu'elle fournit le nécessaire et la nourriture à ceux qui l'exercent. Voilà pourquoi, dans tous les États, c'est la profession la plus honorée, parce qu'elle donne à la société les citoyens les meilleurs et les mieux intentionnés. » Alors Critobule: » Que l'agriculture, Socrate, soit le plus beau, le meilleur et le plus agréable genre de vie, c'est ce dont je suis pleinement convaincu. Mais ce que tu prétends avoir remarqué, c'est-à-dire qu'il y a des cultivateurs qui travaillent de manière à se procurer abondamment par l'agriculture tout ce dont ils ont besoin, et d'autres qui s'y prennent de façon à ne tirer de l'agriculture aucun profit, c'est ce que j'entendrai de toi avec un double plaisir, afin de faire ce qui est bon et de ne pas faire ce qui est mauvais. — Eh bien, dit Socrate, cher Critobule, je vais tout d'abord te raconter comment un jour j'abordai un homme, qui me parut être réellement un de ceux auxquels on a justement donné le nom de beaux et de bons ¹.

1. Cicéron avait traduit ce dialogue de Xénophon. Nous trouvons dans ses fragments la traduction d'une partie de cette phrase : « Homo ex eo numero hominum qui apud nos hoc nomine dignantur. » (Priscien, VIII, iv, § 49.) Au fond, l'épithète καλός τε κἀγαθός s'applique aux gens vertueux, aux gens de bien; mais on perdrait souvent toute la délicatesse de la pensée de Xénophon, si on ne la traduisait pas littéralement, et dans ce passage entre autres.

— Je désire d'autant plus t'entendre, Socrate, que moi-même je souhaite vivement devenir digne de ce titre. — Je te dirai donc, reprit Socrate, comment j'entrai en rapport avec lui. Pour les bons architectes, les bons graveurs, les bons peintres, les statuaires et les autres artistes, j'avais fort peu de temps à donner à leurs visites et à la vue de leurs œuvres jugées belles; mais considérant ceux qui possèdent le titre respectable de beau et de bon, et me demandant par quel moyen ils avaient été jugés dignes de l'obtenir, le penchant de mon cœur me poussait à nouer une relation avec quelqu'un d'entre eux. Et d'abord, comme le mot beau se joignait au mot bon, dès que je voyais un homme beau, je l'abordais et j'essayais de démêler si je trouverais quelque part en lui le beau en compagnie du bon. Mais il n'en allait point ainsi : je crus découvrir que beaucoup, sous de belles formes, avaient des âmes tout à fait dépravées. Je résolus donc de ne plus faire attention à la beauté du visage, mais d'aller droit à l'un de ceux qu'on appelle beaux et bons; et comme j'entendais Ischomachus surnommé le beau et le bon par tout le monde, hommes et femmes, étrangers et citoyens, je résolus de faire effort pour lier connaissance avec lui. »

CHAPITRE VII.

Comment Ischomachus est le type de l'homme de bien
et du père de famille.

« Un jour donc que je le vis assis sous le portique de Jupiter libérateur et qu'il me parut de loisir, je m'avançai près de lui, et m'asseyant à ses côtés : « Pourquoi, Ischomachus, lui dis-je, contrairement à ton habitude, es-tu assis sans rien faire? Je te vois presque toujours occupé, et perdant bien peu de temps sur l'agora¹. — Aussi tu ne me verrais pas là aujourd'hui, Socrate, si je n'étais convenu d'y attendre des étrangers. — Mais quand tu n'attends personne, à quoi donc, au nom des dieux, lui dis-je, passes-tu le temps? que fais-tu? Je désire vivement savoir de toi quelle occupation te mérite le nom de beau et de bon; car tu ne vis pas renfermé chez toi et tu n'as

1. Le temple de Jupiter libérateur était situé près de l'Agora : il avait deux portiques, l'un qui portait le nom même du dieu, l'autre dit *portique royal*, parce que les magistrats d'Athènes y venaient rendre la justice.

point la complexion d'une vie sédentaire. » Alors Ischomachus se mettant à sourire à propos de l'occupation qui lui méritait le titre de beau et de bon, et satisfait, du moins à ce qu'il me parut : « Qu'on me donne ce nom, Socrate, dit-il, quand on te parle de moi, je n'en sais rien ; mais quand il s'agit de me faire venir pour l'échange d'une charge de triérarque ou de chorège¹, personne ne cherche le beau et le bon, mais on m'appelle simplement par mon nom, Ischomachus, comme mon père. Pour répondre maintenant à ce que tu me demandais ensuite, Socrate, je ne reste jamais à la maison : car, ajouta-t-il, pour toutes les affaires du ménage, j'ai ma femme qui est parfaitement en état de les diriger. — Mais alors, Ischomachus, lui dis-je, j'éprouverais un grand plaisir à savoir si c'est toi qui, par tes leçons, as rendu ta femme ce qu'elle est, ou bien si tu l'as reçue de son père et de sa mère tout instruite de ses devoirs. — Eh! Socrate, comment aurais-je pu la recevoir tout instruite? Elle n'avait pas quinze ans quand elle entra chez moi; elle avait vécu tout ce temps soumise à une extrême surveillance, afin qu'elle ne vît, n'entendît et ne demandât presque rien. Pouvais-je souhaiter plus, dis-le-moi, que de trouver en elle une femme qui sût filer la laine pour en faire des habits, qui eût vu de quelle manière on distribue la tâche aux fileuses? Pour la sobriété, Socrate, on l'y avait tout à fait bien formée; et c'est, à mon avis, une excellente habitude pour l'homme et pour la femme. — Et sur les autres points, Ischomachus, lui dis-je, est-ce encore toi dont les leçons ont rendu ta femme capable des soins qui la regardent? — Oui, par Jupiter, dit Ischomachus, mais non pas avant d'avoir offert un sacrifice et prié le ciel de m'accorder à moi la faveur de bien l'instruire et à elle celle de bien apprendre ce qui pouvait le mieux assurer notre bonheur commun. — Ta femme, lui dis-je, sacrifiait donc avec toi et adressait au ciel les mêmes prières? — Assurément, dit Ischomachus; même elle promettait solennellement, à la face des dieux, de rester toujours ce qu'elle devait être, et je voyais bien qu'elle serait docile à mes leçons. — Au nom des dieux, lui dis-je, Ischomachus, que commenças-tu donc à lui apprendre. Raconte-le-moi²; j'écouterai ton

1. Lorsqu'un riche Athénien, requis pour une prestation publique, répondait par un refus, parce que son bien ne lui paraissait pas suffisant, il en désignait un autre plus riche que lui et auquel on allait alors s'adresser. Cette désignation, que suivait un échange, s'appelait ἀντιδοσις.

2. Cette phrase se trouve dans les fragments de Cicéron : « Quid igitur,

récit avec plus de plaisir que si tu me faisais celui d'un combat gymnique ou de la plus belle course de chevaux. »

Alors Ischomachus me répondit : « Quand elle se fut familiarisée avec moi et que l'intimité l'eut enhardie à converser librement, je lui fis à peu près les questions suivantes¹ : « Dis-moi, femme, commences-tu à comprendre pourquoi je t'ai prise et pourquoi tes parents t'ont donnée à moi ? Ce n'était pas qu'il nous fût difficile d'en trouver quelque autre avec qui partager un même lit : je suis sûr que toi-même en es convaincue. Mais après avoir réfléchi, moi pour moi, et tes parents pour toi, aux moyens de s'assortir le mieux possible pour avoir une maison et des enfants, je t'ai choisie, de même que tes parents m'ont probablement choisi, comme le parti le plus convenable. Nos enfants, si la divinité nous en donne, nous aviserons ensemble à les élever de notre mieux : car c'est aussi un bonheur, qui nous sera commun, de trouver en eux des défenseurs et de bons appuis pour notre vieillesse. Mais dès aujourd'hui cette maison nous est commune. Moi, tout ce que j'ai je le mets en commun, et toi tu as déjà mis en commun tout ce que tu as apporté. Il ne s'agit plus de compter lequel de nous deux a fourni plus que l'autre ; mais il faut bien se pénétrer de ceci, c'est que celui de nous deux qui gérera le mieux le bien commun, fera l'apport le plus précieux. » A ces mots, Socrate, ma femme me répondit : « Mais en quoi pourrais-je t'aider ? De quoi suis-je capable ? Tout roule sur toi. Ma mère m'a dit que ma tâche est de me bien conduire. — Oui, femme, par Jupiter ! lui dis-je, et mon père aussi me disait la même chose ; mais il est du devoir d'un homme et d'une femme qui se conduisent bien, de faire en sorte que ce qu'ils ont prospère au mieux et qu'il leur arrive en outre beaucoup de biens nouveaux par des moyens honnêtes et justes. — Mais en quoi vois-tu, me dit ma femme, que je puisse coopérer avec toi à l'accroissement de la maison ? — Par Jupiter ! répondis-je, ce pour quoi les dieux t'ont créée et ce que la loi ratifie, essaye de le faire de ton mieux. — Qu'est-ce donc ? reprit-elle. — Je crois, lui dis-je, que ce ne sont pas choses de médiocre

proh Deum immortalium, primum eam docebas, quæso ? » (Donat, notes sur le *Phormion* de Térence, acte II, scène III, v. 4.

1. Nous n'avons pas besoin de dire tout ce qu'il y a d'admirable, d'exquis, et en même temps de positif et de pratique, dans cette conversation : le reste de l'antiquité n'a rien, selon nous, de comparable à ce morceau. — Cf. Columelle, livre XII, préface, § 1-7.

importance, ou l'on dira que dans la ruche la mère abeille n'est occupée que des plus viles fonctions. Les dieux, femme, me semblent avoir bien réfléchi, quand ils ont assorti ce couple qui se nomme mâle et femelle, pour la grande utilité commune.

« Et d'abord, afin d'empêcher l'extinction de la race animale, ce couple est destiné à engendrer l'un par l'autre ; ensuite il résulte de cette union, du moins chez l'homme, des appuis pour la vieillesse ; puis, les hommes ne vivant pas en plein air comme le bétail, il est évident qu'il leur faut des abris. Cependant il faut aussi, pour avoir de quoi rentrer sous des abris, que quelques-uns travaillent en plein air. Ainsi le défrichage, les semailles, les plantations, la pâture, sont tous travaux à ciel ouvert, et qui procurent les nécessités de la vie. Puis, les provisions une fois placées sous les abris, il faut quelqu'un qui les conserve et s'occupe des travaux qui ne peuvent avoir lieu que sous ces abris mêmes : abris nécessaires encore pour nourrir les nouveau-nés ; abris nécessaires pour préparer les aliments que fournit le sol, et pour convertir en habits la laine des troupeaux.

« Or, comme ces doubles fonctions, de l'intérieur et de l'extérieur, demandent de l'activité et du soin, la divinité a d'avance approprié, selon moi, la nature de la femme pour les soins et les travaux de l'intérieur, et celle de l'homme pour les travaux et les soins du dehors. Froids, chaleurs, voyages, guerres, le corps de l'homme et son âme ont été mis en état de tout supporter, et la divinité l'a chargé pour cela des travaux du dehors ; quant à la femme, en lui donnant une plus faible complexion, la divinité me semble avoir voulu la restreindre aux travaux de l'intérieur. C'est pour une raison semblable que la femme ayant le penchant et la mission de nourrir ses enfants nouveau-nés, la divinité lui a donné bien plus qu'à l'homme le besoin d'aimer ces petits êtres. Et comme c'est aussi la femme qui est chargée de veiller sur les provisions, la divinité, qui sait que, pour surveiller, la timidité de l'âme n'est point un mal, a donné à la femme un caractère plus timide qu'à l'homme. Mais la divinité sachant aussi qu'il faudra que le travailleur du dehors repousse ceux qui tenteraient de lui nuire, elle a donné à l'homme une plus large part d'intrépidité. En même temps, l'un et l'autre ayant à donner et à recevoir, elle a pourvu également l'un et l'autre de mémoire et d'attention ; si bien que, sous ce rapport, on ne saurait décider lequel l'emporte, de la femelle ou du mâle.

« Pour ce qui est de la tempérance, la divinité les en a rendus également susceptibles, et elle a permis que celui des deux qui porterait le plus loin cette vertu, soit l'homme, soit la femme, en reçût une plus belle récompense. Cependant, comme la nature d'aucun d'eux n'est parfaite en tout point, cela fait qu'ils ont besoin l'un de l'autre, et leur union est d'autant plus utile que ce qui manque à l'un l'autre peut le suppléer. Il faut donc, femme, qu'instruits des fonctions qui sont assignées à chacun de nous par la divinité, nous nous efforcions de nous acquitter le mieux possible de celles qui incombent à l'un comme à l'autre.

« La loi ratifie cette intention d'en haut en unissant l'homme et la femme. Si la divinité les associe en vue des enfants, la loi les associe en vue du ménage : c'est elle aussi qui déclare honnête tout ce qui résulte des facultés accordées par le ciel à l'un et à l'autre. Il est, en effet, plus honnête pour la femme de rester à l'intérieur que d'être toujours en courses, et il est plus honteux pour l'homme de rester à l'intérieur que de soigner les affaires du dehors. Si donc l'un agit contrairement aux desseins de la divinité, ce désordre n'échappe point aux regards des dieux, et l'on est puni d'avoir négligé ses propres devoirs ou accompli les actes de la femme.

« Il me semble, dis-je encore, que, soumise aux desseins de la divinité, la mère abeille remplit des fonctions semblables aux tiennes. — Et quelles sont donc, dit ma femme, ces occupations de la mère abeille qui ressemblent à ce que j'ai à faire? — Elle a, lui dis-je, à rester dans la ruche, et à ne point permettre aux abeilles de demeurer oisives : mais celles qu'elle doit envoyer au dehors, elle les fait sortir pour l'ouvrage, voit et reçoit ce que chacune d'elles apporte, et conserve avec soin les provisions jusqu'au moment de s'en servir. Quand le temps d'en user est arrivé, elle fait à chacune une distribution équitable. Dans l'intérieur, elle préside à la confection des cellules, elle veille à ce que la construction en soit régulière et prompte ; elle prend soin de la nourriture des essaims qui viennent d'éclore. Les petites abeilles une fois élevées et capables de travailler, elle envoie en colonie avec un chef toute cette jeune postérité. — Et moi, dit ma femme, faudra-t-il donc que je fasse la même chose? — Il faudra, lui dis-je, que tu restes à la maison, que tu fasses accompagner ceux de tes serviteurs chargés des travaux du dehors, et que tu surveilles toi-même le travail de ceux qui travaillent à l'in-

térieur : tu auras à recevoir ce qu'on y apportera et à distribuer les provisions qui doivent être employées : à l'égard du superflu, tu devras veiller et prendre garde à ce qu'on ne fasse pas dans un mois la dépense affectée à l'année tout entière. Lorsqu'on t'aura apporté des laines, tu auras à faire filer des vêtements pour ceux qui en ont besoin : tu auras également à veiller à ce que les provisions sèches soient bonnes à manger. Il est toutefois, lui dis-je, une de tes fonctions qui peut-être t'agréera moins : c'est que, si quelqu'un de tes esclaves tombe malade, tu dois, par suite des soins dus à tous, veiller à sa guérison. — Par Jupiter ! dit ma femme, rien ne m'agréera davantage, puisque rétablis par mes soins ils me sauront gré et me montreront plus de dévouement encore que par le passé. » Cette réponse m'enchantait, reprit Ischomachus, et je lui dis : « N'est-ce point, femme, parce que la mère abeille fait preuve du même intérêt à l'égard des essaims, que les abeilles témoignent pour elle une certaine affection si tendre, que, quand elle abandonne la ruche, aucune ne croit pouvoir y rester, toutes la suivent ? » A cela ma femme répondit : « Je suis surprise que les fonctions de chef ne t'appartiennent pas plutôt qu'à moi. Car ma surveillance et ma distribution à l'intérieur paraîtraient, je crois, ridicules, si tu ne veillais à ce qu'on apportât quelque chose du dehors. — Et mes soins à moi, lui dis-je, ne sembleraient-ils pas ridicules, s'il n'y avait personne pour conserver ce que j'apporte ? Ne vois-tu pas ceux qu'on dit vouloir remplir un tonneau percé, quelle pitié ils inspirent, parce qu'on sait l'inutilité de leurs efforts ? — Oui, par Jupiter ! dit ma femme ; ils sont malheureux d'agir ainsi. — Mais toi, femme, lui dis-je, tu auras d'autres soins agréables à prendre, quand d'une esclave que tu auras reçue incapable de filer tu auras fait une bonne fileuse, qui doublera de prix pour toi ; quand d'une intendante ou d'une femme de charge incapable, tu auras fait une servante capable, dévouée, intelligente, d'un prix inestimable ; quand tu seras en droit de récompenser les gens sages et utiles à ta maison, et de punir les mauvais.

« Mais le charme le plus doux, ce sera lorsque, devenue plus parfaite que moi, tu m'auras rendu ton serviteur ; quand loin de craindre que l'âge en arrivant ne te fasse perdre de ta considération dans ton ménage, tu auras l'assurance qu'en vieillissant tu deviens pour moi une compagne meilleure encore, pour tes enfants une meilleure ménagère et pour ta mai-

son une maîtresse plus honorée. Car la beauté et la bonté, lui dis-je, ne dépendent point de la jeunesse ; ce sont les vertus qui les font croître dans la vie aux yeux des hommes. » Tel est, Socrate, si j'ai bonne mémoire, mon premier entretien avec ma femme. »

CHAPITRE VIII.

Suite de l'entretien d'Ischomachus avec sa femme.

« Mais as-tu remarqué, Ischomachus, lui dis-je, que cet entretien ait fait assez d'impression sur elle pour augmenter sa vigilance?— Oui, par Jupiter ! répondit Ischomachus ; je la vis même un jour fort affectée et toute rougissante de n'avoir pu me donner sur ma demande un des objets apportés à la maison. Aussi remarquant son chagrin : « Femme, lui dis-je, ne t'afflige point de ne pouvoir me donner ce que je te demande en ce moment. C'est assurément la pauvreté même que de n'avoir pas à son usage ce dont on a besoin ; mais c'est une privation moins pénible de chercher sans trouver que de ne pas chercher du tout, parce qu'on sait ne rien avoir. Au reste, ajoutai-je, ce n'est point ta faute, mais la mienne, parce qu'en te livrant ma maison je n'ai pas eu soin de ranger les objets à une place fixe, de telle sorte que tu connusses bien l'endroit où il fallait les placer et les prendre.

« Or, il n'est rien de plus beau, femme, rien de plus utile pour les hommes que l'ordre. Un chœur est une réunion d'hommes. Que chacun prétende y faire ce qu'il lui plaît, quelle confusion, quel spectacle désagréable ! Mais si tous exécutent avec ensemble les mouvements et les chants, quel charme pour les yeux et pour les oreilles ! Il en est de même d'une armée indisciplinée : c'est un immense pêle-mêle, une proie facile pour l'ennemi, un coup d'œil désolant pour les amis, une confusion stérile d'ânes, d'hoplites, de fourgons, de troupes légères, de cavalerie, de chariots. Car comment marcher en avant, quand tous s'embarrassent les uns dans les autres, celui qui marche avec celui qui court, celui qui court avec celui qui reste en place, le chariot dans le cavalier, l'âne

1. Voy. la traduction de Cicéron dans Columelle, XII, chap. II, § 6, où l'on trouvera également quelques autres fragments de ce chapitre.

dans le chariot, le skeuphore¹ dans l'hoplite? S'il faut combattre, le moyen de le faire en pareil désarroi? Ceux qui se voient contraints de fuir devant une attaque, sont capables de culbuter dans leur fuite ceux qui ont des armes.

« Au contraire, une armée bien rangée est le plus beau des spectacles pour des amis, le plus redoutable pour des ennemis. Quel ami n'admirerait volontiers de nombreux hoplites marchant en bon ordre? qui n'admirerait des cavaliers galopant en escadrons bien formés? Quel ennemi ne tremblerait pas en voyant hoplites, cavaliers, peltastes, archers, frondeurs, tous distribués en corps distincts, et suivant en rang leurs officiers? Quand une armée s'avance en si bel ordre, y eût-il plusieurs myriades de soldats, tous marchent aisément comme un seul homme, les derniers remplissant successivement le vide laissé par les premiers.

« Pourquoi une galère chargée d'hommes fait-elle trembler l'ennemi, tandis qu'elle offre un spectacle agréable à des amis, si ce n'est parce qu'elle navigue avec vitesse? Et pourquoi les navigateurs ne se gênent-ils pas les uns les autres, si ce n'est parce que chacun est assis en ordre, se couche en ordre sur sa rame, la retire en ordre, s'embarque et débarque en ordre?

« Je crois me former une juste idée du désordre, quand je me représente un laboureur serrant pêle-mêle de l'orge, du froment, des légumes, et obligé ensuite, s'il veut un gâteau, du pain, un plat, de faire un triage qu'il devrait trouver tout fait au besoin.

« Ainsi, femme, si tu veux éviter une semblable confusion, savoir bien administrer notre ménage, trouver sans peine ce qui est nécessaire, et à moi m'offrir avec grâce ce que je pourrai te demander, choisissons une place convenable pour chaque chose; et, chaque chose étant mise en place, indiquons à la femme de charge où elle doit la prendre et la remettre. Par là, nous saurons ce qui est perdu et ce qui ne l'est pas. En effet, la place elle-même aura l'air de regretter ce qui manque, la vue cherchera ce qui réclame nos soins, et la connaissance de la place réservée à chaque objet nous le mettra si vite sous la main, que nous ne serons jamais pris au dépourvu.

1. Nous avons transporté ce mot littéralement du grec dans le français toutes les fois qu'il s'est reproduit dans notre auteur, afin de lui conserver son sens propre, qui est double : il signifie tout à la fois *les fourgons de bagages et ceux qui les conduisent*.

« La plus belle et la plus régulière ordonnance que je crois avoir jamais vue, Socrate, est celle qui frappa mes regards en montant sur ce grand vaisseau phénicien. Une grande quantité d'objets, rassemblés dans un fort petit coin, s'offrirent à mes yeux. Il entre une foule de pièces de bois et de cordages dans un vaisseau pour le faire entrer au port ou prendre le large; il ne vogue qu'à l'aide d'une grande quantité de ce qu'on nomme apparaux; il lui faut l'armure de plusieurs machines pour se défendre contre les vaisseaux ennemis: sans parler des armes des troupes, il porte, pour chaque groupe de convives, tous les meubles nécessaires aux hommes dans leur maison: il est chargé de toutes les marchandises que le pilote transporte à son profit. Eh bien! tout ce que je viens de dire n'occupait que la place d'une salle ordinaire à dix lits. Je remarquai que tous ces effets étaient si bien placés, qu'ils ne s'embarrassaient pas les uns dans les autres, qu'il n'y avait pas besoin d'une personne préposée à leur recherche, qu'ils n'étaient pas confondus de manière à ne pouvoir être détachés et à faire perdre du temps sitôt qu'on voudrait s'en servir. Le second du pilote, qu'on appelle le commandant de la proue, me parut connaître si bien la place de chaque objet, que, même absent, il eût pu faire l'énumération de tout et indiquer la place de chaque chose aussi facilement qu'un homme qui connaît ses lettres dirait celles qui entrent dans le nom de Socrate et la place de chacune d'elles.

« J'ai vu, continua Ischomachus, ce même commandant, à ses heures de loisir, faire l'inspection de tous les effets nécessaires dans un vaisseau. Surpris de ce soin extrême, je lui demandai ce qu'il faisait. Il me répondit: « J'examine, étranger, en cas d'accidents, l'état du vaisseau, s'il y a quelque chose de dérangé ou de difficile à manœuvrer. Car si la divinité envoie une tempête sur la mer, ce n'est pas le moment de chercher ce qu'il faut, ni de fournir un mauvais équipement. La divinité menace alors et punit les lâches: si elle est assez bonne pour ne pas perdre des hommes qui ne sont pas essentiellement coupables, il faut lui en savoir gré; et si elle protège et sauve ceux qui n'ont rien négligé, il faut avoir pour les dieux la plus profonde reconnaissance.

« Pour moi, lorsque j'eus admiré cette disposition si régulière, je dis à ma femme que ce serait de notre part une extrême indolence si, quand dans un navire, tout étroit qu'il est, on trouve de la place; quand, malgré la violence des

tempêtes, on conserve cependant le bon ordre ; quand, malgré la crainte, on trouve cependant tout ce dont on a besoin, nous, qui avons dans notre maison d'amples celliers, distincts les uns des autres, et des pièces solidement établies sur le plancher, nous n'assignions pas aux objets une place convenable et facile à trouver. « Comment, en effet, ne serait-ce pas le comble de l'ineptie ? L'avantage qu'on rencontre à bien ranger les objets, la facilité qu'on trouve à leur assigner une place convenable, nous venons de le dire. Mais la belle chose à voir que des chaussures bien rangées de suite et selon leur espèce ; la belle chose que des vêtements séparés, suivant leur usage ; la belle chose que des couvertures ; la belle chose que des vases d'airain ; la belle chose que des ustensiles de table ; la belle chose, enfin, malgré le ridicule qu'y trouverait un écervelé et non point un homme grave, la belle chose, dis-je, que de voir des marmites rangées avec intelligence et avec symétrie ! Oui, tous les objets sans exception, grâce à la symétrie, paraissent plus beaux encore, quand ils sont disposés avec ordre. Tous ces ustensiles semblent former un chœur : le centre que concourent à former les objets compose une beauté que rehausse la distance des autres ; c'est ainsi qu'un chœur circulaire n'offre pas seulement par lui-même un beau spectacle, mais le centre qu'il forme paraît beau et net aux regards. La vérité de ce que je dis, femme, nous pouvons en faire l'épreuve sans risque et sans peine. Mais ne va pas non plus te décourager, ajoutai-je, en croyant qu'il sera difficile de trouver quelqu'un en état d'apprendre la place de chaque meuble et de se rappeler où il l'aura mis. Nous savons, en effet, qu'il y a dans toute la ville dix mille fois plus d'objets que chez nous : cependant, si tu dis à tel esclave d'aller faire une emplette au marché et de te l'apporter, aucun ne sera embarrassé, tous sauront où il faut aller et prendre n'importe quel objet. Et la cause en est, dis-je encore, que chaque chose est placée en son lieu. Cependant qu'un homme en cherche un autre, qui souvent même le cherchera de son côté, il désespérera de pouvoir jamais le rencontrer : la raison en est simple, c'est qu'ils ne sont point convenus du point où ils se rejoindraient. « Tel est, au sujet de l'ordre de nos effets et de leur usage, l'entretien que j'eus avec ma femme, si ma mémoire ne me trahit point. »

CHAPITRE IX.

Suite de l'organisation de la maison d'Ischomachus.

« Eh bien ! Ischomachus, lui dis-je ¹, ta femme parut-elle faire attention aux leçons que tu avais à cœur de lui donner ? — Pouvait-elle faire autrement que de me promettre tous ses soins et de laisser éclater toute la vivacité de sa joie en trouvant la facilité au sortir de l'embarras ? Aussi me pria-t-elle de ranger tout au plus tôt comme je l'avais dit. — Et comment, Ischomachus, lui dis-je, fis-tu pour elle ce rangement ? — Comment le faire mieux qu'en lui montrant d'abord tout le parti qu'elle pouvait tirer de la maison ? En effet, Socrate, cette maison ne brille point par les ornements ² ; mais les différentes pièces en sont distribuées dans la prévision que chaque objet y soit mis dans la place la plus avantageuse qu'il puisse occuper : de telle sorte qu'on eût dit que chaque lieu appelait l'objet qui lui convenait. La chambre nuptiale, qui est dans la partie la plus sûre du logis, demandait naturellement ce qu'il y a de plus précieux en tapis et en vaisselle ; la partie la plus sèche voulait le blé, la plus fraîche le vin, la plus claire les travaux et les objets qui exigent de la lumière ³. Je lui montrai ensuite les appartements réservés aux hommes : ce corps de logis plein d'ornements est frais l'été et chaud l'hiver ; je lui fis remarquer aussi que, dans sa partie méridionale, la maison se développait de manière à avoir évidemment du soleil en hiver et de l'ombre en été. Je lui fis voir après que le gynécée n'est séparé de l'appartement des hommes que par la porte des bains, de peur que l'on ne sortît rien de prohibé, et que nos esclaves ne fissent des enfants à notre insu : car, si les bons domestiques auxquels il vient de la famille redoublent de bons sentiments envers nous, les mauvais, en se multipliant, acquièrent de nouveaux moyens de nuire.

« Après cette inspection, continua Ischomachus, nous faisons un triage ⁴ par groupes de tous nos effets. Nous com-

1. C'est Socrate qui reprend la conversation.

2. Pour ces bariolages, cf. *Mémoires*, III, viii.

3. Cf. Cicéron dans Columelle, XII, ii.

4. Cf. Cicéron dans Columelle, XII, ii.

mençons par réunir tout ce qui est utile aux sacrifices, puis les parures de femme pour les jours de fête, et les habits d'hommes pour les fêtes et pour la guerre; tapis pour le gynécée, tapis pour l'appartement des hommes, chaussures d'homme et chaussures de femme: dans un groupe les armes; dans un autre les instruments pour le lainage; dans celui-ci les ustensiles de boulangerie; dans celui-là ceux de cuisine; ici tout ce qui sert au bain, là tout ce qui concerne la pâtisserie et la table; le tout divisé suivant l'usage journalier ou le service des galas. Nous séparons également les provisions affectées au mois et celles qui, d'après ce calcul, doivent durer l'année: excellent moyen de savoir au juste jusqu'où elles conduisent. Après ce triage par groupes de nos effets, nous les faisons porter à la place qui leur convient; puis, les ustensiles qui doivent chaque jour servir aux esclaves, tels que ceux de boulangerie, de cuisine, de lainage, et autres semblables, nous en indiquons la place exacte aux gens qui doivent s'en servir, nous les leur livrons, et nous leur enjoignons de les bien conserver. Quant à ceux dont nous ne nous servons qu'aux jours de fête et de réception, ou dans des circonstances rares, nous les confions à l'intendante, nous lui montrons la place qu'ils doivent occuper, nous les comptons, et nous en gardons le nombre écrit, en lui commandant de ne donner à chaque domestique que le strict nécessaire, et de bien se rappeler ce qu'elle donnait, à qui elle donnait, et, quand on le lui rapportait, de le remettre où elle l'avait pris.

« Nous établîmes intendante celle qui, après examen, nous parut le plus en garde contre la gourmandise, le vin, le sommeil, la hantise des hommes, douée en outre de la meilleure mémoire, et capable soit de prévoir les punitions que lui attirerait de notre part sa négligence, soit de songer aux moyens de nous plaire et de mériter des récompenses¹.

« Nous lui apprîmes à avoir de l'affection pour nous, en la faisant participer à notre joie quand nous étions joyeux, et en nous affligeant avec elle quand elle avait du chagrin. Nous l'instruisîmes à désirer d'accroître notre fortune en lui faisant connaître notre position, et en partageant notre bonheur avec elle. Nous développâmes en elle le sentiment de la justice en plaçant dans notre estime l'homme juste au-dessus de l'injuste, en lui montrant que le premier vit plus riche et

1. Cf. *Id.*, *Ibid.*, I.

plus indépendant que l'autre : voilà le pied sur lequel nous l'avons mise dans notre maison.

Après tout cela, Socrate, je dis à ma femme que tout cet appareil ne nous servirait de rien ¹, si elle ne veillait point elle-même au maintien de l'ordre. Je lui appris que, dans les villes bien policées, les citoyens ne croient pas suffisant de se donner de bonnes lois; ils choisissent pour conservateurs de ces lois des hommes qui, sentinelles vigilantes, approuvent ceux qui les observent et punissent ceux qui les transgressent. Je recommandai à ma femme de se considérer comme la conservatrice des lois dans notre ménage, de passer, quand elle le jugerait bon, la revue de tout notre mobilier, comme un commandant de garnison passe la revue de ses troupes; d'examiner si chaque objet est en bon état, comme le sénat fait l'inspection des chevaux et des cavaliers; de louer et d'honorer, en sa qualité de reine, tout ce qui relève de son autorité; de gourmander et de punir tout ce qui en est digne. Je lui fis sentir encore qu'elle aurait tort de m'en vouloir de ce que je lui donnais dans notre ménage plus d'occupation qu'aux domestiques, attendu que ceux-ci ont en maniement les biens de leurs maîtres pour porter, soigner, garder, mais rien à leur usage, à moins d'une permission expresse; tandis qu'un maître peut user de tout ce qu'il possède comme il l'entend. Celui donc qui gagne le plus à ce que son avoir se conserve, et qui perd le plus à ce qu'il se détériore, est le plus intéressé à le surveiller : voilà ce que je lui fis comprendre. — Eh bien! repris-je, Ischomachus, ta femme, après t'avoir écouté, a-t-elle fait ce que tu désirais? — Socrate, reprit-il, qu'avait-elle à me répondre, sinon que j'aurais d'elle une fausse opinion, si je croyais qu'elle acceptât à regret les fonctions et les soins dont je lui faisais voir la nécessité? Elle ajouta que ce serait pour elle une peine beaucoup plus grande, si je lui enseignais de négliger son avoir au lieu de soigner notre bien commun. « De même, dit-elle encore, qu'il est naturel et plus facile à une bonne mère de soigner ses enfants que de les abandonner, de même c'est un plaisir plus grand pour une femme raisonnable de prendre soin des provisions qui lui agréent que de les négliger. »

1. Cf. Cicéron dans Columelle, XII, III.

CHAPITRE X.

Ischomachus raconte comment il a détourné sa femme de la coquetterie et d'un ridicule amour de la toilette.

« En entendant, reprit Socrate, la réponse de la femme d'Ischomachus, je dis : « Par Junon ! mon cher Ischomachus, voilà qui montre l'âme toute virile de ta femme. — Ce n'est pas tout, répondit-il ; je veux te raconter avec quelle résolution généreuse elle profita de mes avis. — Comment ? lui dis-je, parle ; pour ma part, j'éprouve beaucoup plus de plaisir à contempler la vertu d'une femme vivante, que si Zeuxis me faisait voir une belle femme créée par son pinceau. » Alors Ischomachus : « Un jour, Socrate, je la vis toute couverte de céruse, afin de paraître plus blanche qu'elle ne l'était, et de rouge pour se donner un faux incarnat ; elle avait des chaussures élevées, afin d'ajouter à sa taille'. « Réponds-moi, femme, lui dis-je ; me jugerais-tu plus digne de tendresse, moi qui vis en société de fortunée avec toi, si je t'en faisais simplement l'exhibition, sans en rien surfaire, sans en rien déguiser, ou bien si je m'efforçais de te tromper en te disant que j'ai plus de bien que je n'en ai, en te montrant de l'argent de mauvais aloi, des colliers de

4. Voici un passage des *Recherches philosophiques* de de Pauw, qui peut servir de commentaire à ce chapitre : « Ce qu'il y a de fort remarquable et de fort surprenant, c'est que le territoire d'Athènes, où l'on vit naître tant d'hommes en qui les facultés corporelles étaient portées à un si haut degré de perfection, ne produisit en aucun siècle, ni en aucun âge, des femmes célèbres par leur beauté. Si, au lieu de grâces qu'elles avaient reçues de la nature, s'était joint encore le mépris des ornements, alors l'attrait qui devait réunir les sexes se serait de plus en plus affaibli. Et voilà ce qu'on tâcha de prévenir à Athènes, en y établissant cette magistrature si singulière (gynécosome) qui forçait sans cesse les femmes à se parer d'une manière décente. La rigueur de ce tribunal était extrême : il imposait une amende énorme de 1000 drachmes à des personnes qui étaient ou mal coiffées ou mal vêtues. Ensuite on inscrivait leur nom dans un tableau exposé aux yeux du peuple, de façon que l'infamie de la chose excédait la grandeur même du châtiment ; car les femmes dont le nom avait paru dans un tel catalogue étaient à jamais perdues dans l'esprit des Grecs. La sévérité de cette magistrature, au lieu de faire le bien qu'on en avait espéré, produisit un grand mal, auquel on ne s'était pas attendu : car les Athéniennes, pour se mettre à l'abri d'une censure si flétrissante, donnèrent dans un excès opposé, c'est-à-dire qu'elles se paraient trop, introduisirent dans les familles un luxe ruineux, adoptè-

bois recouvert en métal, de la pourpre en mauvais teint que je te donnerais pour vraie?» Elle alors reprenant aussitôt : « Pas de mauvaises, de funestes paroles ! puisses-tu ne jamais agir ainsi ! car je ne pourrais plus, si tu faisais cela, t'aimer de toute mon âme. — Eh bien ! femme, lui dis-je, en nous unissant ne nous sommes-nous pas fait un don mutuel de nos corps ? — C'est ce que disent les hommes. — Me jugerais-tu plus digne de tendresse, moi qui vis en commerce charnel avec toi, si je m'efforçais de t'apporter un corps soigné, sain et fortifié par l'exercice, et si par conséquent je t'offrais une belle carnation, ou bien si, frotté de vermillon, avec une teinte d'incarnat sous les yeux, je me présentais à toi pour te faire illusion dans nos embrassements, et te donner à voir et à toucher du vermillon au lieu d'un teint naturel ? — Certes, dit-elle, je n'aimerais pas à toucher du vermillon au lieu de toi-même, ni à voir une teinte fausse d'incarnat au lieu de la tienne, ni trouver une couche de peinture sous tes yeux au lieu de l'éclat de la santé. — Eh bien ! pour ce qui est de moi, répondit Ischomachus, sois assurée, femme, que je ne préfère pas la céruse ni le rouge à ton teint naturel ; mais de même que les dieux ont fait les chevaux pour plaire aux chevaux, les bœufs aux bœufs, les brebis aux brebis, de même ils ont voulu que le corps tout simple de l'homme fût agréable à l'homme. Ces supercheries peuvent bien tromper les gens du dehors, qui ne cherchent rien au delà ; mais quand on vit toujours ensemble, on se trahit néces-

rent les modes les plus extravagantes, et finirent par faire un abus si révoltant du fard, qu'on n'en a jamais vu d'exemple chez aucune nation civilisée, sans qu'on pût distinguer à cet égard les courtisanes les plus profanes d'avec les matrones les plus respectables, telles que celle dont il est fait mention dans l'*Économique* de Xénophon. Elles se noircissaient les sourcils et les paupières, se peignaient les joues et les lèvres avec le suc exprimé d'une plante que les botanistes nomment l'*orcanette*, qui donne un incarnat plus faible que le carmin ; et enfin elles portaient toutes sans distinction une couche de céruse sur le sein et le visage, hormis en temps de deuil ; encore voit-on par un plaidoyer de Lysias que souvent on n'y respectait pas les lois du deuil même. » T. I, p. 444 et suivantes.

Et plus loin : « Les femmes, de leur côté, portèrent tous les objets relatifs à leur parure à ce degré outré qui, loin d'augmenter leurs charmes, les éclipsa totalement. Vous n'avez jamais soupçonné, leur disait un philosophe, que le grand éclat des rubis et des émeraudes qu'on attache à vos colliers, efface l'éclat même de vos yeux ; de sorte qu'il vous en coûte beaucoup pour être moins belles, que vous ne le seriez avec des ornements de fleurs cueillies sur le mont Hymette, et dans les bosquets de la Diacrie, où les bergers vous offriraient des guirlandes et des couronnes, qu'on fait sans peine et qu'on donne avec plaisir. » *Id.*, t. I, p. 348.

sairement quand on essaye de se tromper. On se surprend au sortir du lit, avant la toilette; la sueur, des larmes, révèlent l'artifice; on se voit au bain sans aucun voile. — Au nom des dieux, repris-je, que te répondit-elle? — Que pouvait-elle faire de mieux que de cesser à tout jamais ces sortes de façons, et de se montrer toujours à moi simple et convenablement parée? Elle me demanda pourtant, si je pourrais lui indiquer le moyen, non-seulement de paraître, mais d'être vraiment belle.

« Alors, Socrate, continua Ischomachus, je lui conseillai de ne pas rester continuellement assise comme les esclaves, mais de s'efforcer, en bonne maîtresse, avec l'aide des dieux, de se tenir debout devant la toile, pour enseigner ce qu'elle savait le mieux, ou pour apprendre ce qu'elle savait le moins: elle aurait l'œil à la boulangerie, serait présente aux mesurages de l'intendante, ferait sa ronde pour examiner si tout est bien en place¹. À mon avis, ce serait là tout ensemble une surveillance et une promenade. Je lui dis que ce serait aussi un bon exercice de détremper le pain et de pétrir, de battre et de ser- rer les habits et les couvertures. Un tel régime, ajoutai-je, lui ferait trouver plus de charme aux repas, lui procurerait une meilleure santé, et lui donnerait réellement un plus beau teint. Son air même comparé à celui d'une servante, son extérieur plus propre et sa parure plus décente, n'en seront que plus enga- geants, surtout si c'est d'elle-même qu'elle cherche à plaire et non contre son gré. Quant à ces femmes continuellement assises avec un air de fierté, qu'on les range dans la classe des coquettes et des trompeuses. Et maintenant, Socrate, sache bien que ma femme, formée par ces leçons, se conduit comme je le lui ai montré, et vit comme je viens de te le dire. »

CHAPITRE XI.

Par quels moyens Ischomachus est robuste de corps, bien vu de ses concitoyens, cher à ses amis, à l'abri durant la guerre, et maître d'une fortune honorablement acquise.

« Aussitôt je lui dis: « Ischomachus, pour ce qui concerne les devoirs de ta femme, je crois en avoir assez entendu dès à présent, et tout cela fait complètement ton éloge et le sien:

1. Cf. Cicéron dans Columelle, XII, III.

parle-moi maintenant de tes propres fonctions, afin que tu aies le plaisir de te rappeler tes titres à l'estime publique, et moi celui d'apprendre et de connaître à fond, si je puis, les devoirs d'un citoyen beau et bon; je t'en saurai un gré infini. — Par Jupiter! répondit Ischomachus, c'est de grand cœur, Socrate, que je vais poursuivre en t'exposant ce que je suis, afin que tu me redresses, si je ne te parais pas bien agir. — Moi, te redresser? lui dis-je; eh! comment le pourrais-je, toi, l'homme beau et bon par excellence, tandis que je passe pour un conteur de fadaises, un mesureur d'air, et qu'on me jette à la tête la plus sottise des accusations, le surnom de pauvre¹. Cette accusation, Ischomachus, m'aurait mis au désespoir, sans la rencontre que je fis dernièrement du cheval de l'étranger Nicias: voyant que tout le monde le suivait pour le considérer, entendant qu'on ne tarissait pas sur ses louanges, je m'approchai de l'écuyer et lui demandai si ce cheval avait une grande fortune. Sur cette question, l'écuyer me regardant comme un homme qui n'est pas sain d'esprit: « Comment, dit-il, un cheval aurait-il de la fortune? » Pour moi, je m'en allai baissant la tête en apprenant qu'il est permis à un cheval, même pauvre, d'être bon, quand il a un bon naturel. Comme il ne m'est pas non plus défendu d'être homme de bien, raconte-moi entièrement ce que tu fais, afin que, si je puis m'instruire à ton école, je m'applique dès demain à marcher sur tes traces; car chaque jour est bon, ajoutai-je, pour commencer l'étude de la vertu. — Tu badines, Socrate, dit Ischomachus; je vais néanmoins te raconter tout ce que je m'efforce de faire pour bien passer la vie.

« Convaincu que jamais les dieux n'ont permis que le succès fût assuré aux hommes qui ne connaissent point leurs devoirs, ni les soins qu'ils ont à prendre pour l'accomplir, et qu'à ceux même qui sont prudents et actifs, tantôt ils accordent la réussite, tantôt ils ne l'accordent pas, je commence, moi, par rendre hommage aux dieux, et je m'efforce de mériter par mes prières la santé, la force du corps, l'estime de mes concitoyens, la bienveillance de mes amis, l'avantage d'être à l'abri durant la guerre, une fortune honorablement acquise. » Et moi, en l'entendant: « Tu as donc soin, Ischomachus, de t'enrichir, et, une fois à la tête d'une grande fortune, tu prends les soins nécessaires pour la gérer? — Aucun soin ne m'agrée plus, reprit

1. Cf. Maxime de Tyr, *Disc.*, XXXIX, qui dit de Socrate: « Laid, obscur et de basse naissance, pauvre, fils d'un statuaire, camus, ventru, bafoué dans les comédies, jeté en prison et mourant où était mort un Timagoras! »

Ischomachus, que celui que tu viens de dire ; il me paraît bien doux, Socrate, de traiter magnifiquement les dieux et mes amis, s'ils sont dans le besoin, de venir en aide à la ville, et de contribuer, autant que je puis, à l'embellir. — Tout ce que tu dis là, Ischomachus, est fort beau, et ne convient qu'à un homme puissamment riche. Le moyen de le nier, quand on voit tant de citoyens hors d'état de subsister sans la générosité des autres, tant d'autres s'estimant heureux de se procurer le strict nécessaire ? Et ceux qui peuvent non-seulement administrer leur maison, mais gagner encore de quoi embellir la ville et venir en aide à leurs amis, comment ne pas les appeler opulents et puissants ? Oui, ajoutai-je, nous pourrions faire ce compliment à bien des hommes. Mais toi, Ischomachus, dis-moi, puisque c'est par là tu que as commencé, par quels moyens tu t'es fait la santé, comment tu as développé ta force physique ; ensuite, comment il t'est permis sans honte de n'avoir rien à redouter de la guerre ; tu me parleras enfin des moyens de faire fortune, et je t'écouterai avec plaisir.

— Tous ces avantages, Socrate, reprit Ischomachus, ont entre eux, à mon avis, une liaison intime. Un homme qui a de quoi manger doit naturellement par le travail fortifier sa santé, et par un travail continu développer ses forces ; exercé au métier de la guerre, il doit s'en tirer honorablement ; industriel et ennemi de la mollesse, il doit naturellement augmenter son avoir. — Jusque-là, Ischomachus, repris-je, je suis parfaitement ton raisonnement, quand tu dis que l'homme qui travaille, qui s'occupe, qui s'exerce, obtient plus sûrement ces avantages ; mais quels exercices faut-il pour se procurer une constitution bonne et vigoureuse ? Comment t'endurcis-tu au métier des armes ? A quels moyens dois-tu l'excédant qui te permet de secourir tes amis et d'embellir la ville ? Voilà ce que je serais curieux d'apprendre.

— Eh bien, Socrate, dit Ischomachus, j'ai l'habitude de sortir du lit à l'heure où je puis encore trouver au logis les personnes que je dois voir. Quand j'ai quelque affaire dans la ville, je m'en occupe, cela me sert de promenade. Si je n'ai rien d'indispensable à la ville, un garçon mène devant moi mon cheval à la campagne, et cette promenade de la ville aux champs me plaît cent fois plus, Socrate, que si je me promenais dans le Xyste¹. Dès que je suis arrivé à la campagne, si

1. « Partie d'une palestine chez les anciens Grecs, long portique couvert où les athlètes s'exerçaient pendant l'hiver : il avait 22 pieds de large (6^m,60),

j'ai là des gens qui plantent, qui labourent, qui sèment, qui rentrent les récoltes, je vais voir comment tout se passe, et je les redresse, si je crois mon procédé meilleur que le leur. Ensuite, je monte à cheval, et je fais faire à l'animal les manœuvres hippiques qui se rapprochent le plus de celles de la guerre : chemins de traverse, collines, fossés, ruisseaux, je franchis tout, et, autant que possible, dans ces manœuvres je tâche de ne point estropier mon cheval. Cette course faite, mon garçon laisse mon cheval se rouler¹, puis le ramène à la maison, rapportant des champs ce qu'il faut pour la ville. De mon côté, je rentre moitié marchand, moitié courant, et je me frotte avec l'étrille. Alors je dîne, Socrate, de manière à passer le reste de la journée sans avoir l'estomac vide ni plein. — Par Junon, dis-je, Ischomachus, j'approuve une telle conduite. User d'un régime qui donne tout à la fois la santé et la vigueur, faire des manœuvres et des exercices qui servent pour la guerre et pour l'accroissement de la fortune, voilà qui me paraît tout à fait admirable! Et certes, tu fournis des preuves suffisantes que tu fais bien tout ce qu'il faut. Grâce aux dieux, nous te voyons d'ordinaire bien portant et robuste, et nous savons que l'on te compte parmi les meilleurs cavaliers et les gens les plus riches. — Pourtant avec tout cela, Socrate, je suis indignement calomnié, et peut-être croyais-tu que j'allais te dire que tout le monde m'appelle le beau et le bon. — J'allais te demander encore, Ischomachus, si tu te mets en état de rendre compte de tes actions ou de juger celles des autres, s'il en est besoin. — Est-ce que, selon toi, Socrate, je ne me prépare pas continuellement, soit à me justifier, puisque je ne fais de tort à personne, et qu'au contraire je fais le plus de bien que je peux, soit à en accuser d'autres, puisque, en public comme en particulier, mes regards ne peuvent rencontrer que des hommes injustes et pas un homme de bien? — Mais dis-moi, Ischomachus, tes impressions se traduisent-elles en paroles? réponds. — Jamais, Socrate, je ne cesse de dire ce

et le milieu formait une lice large de 42 pieds (3^m,60), profonde de 4 pied et demi (0^m,45), afin que les spectateurs qui se promenaient autour pussent voir les exercices sans être incommodés. Il y avait auprès du xyste un stade et des promenades plantées de platanes, avec des sièges en maçonnerie. Xyste vient du verbe ξύω, *polir, racler*, parce que les athlètes se raclaient la peau avec des strigiles, et se frottaient d'huile. Chez les anciens Romains, un xyste était un parterre de fleurs et d'arbustes, au milieu d'un péristyle; une allée droite et régulièrement plantée dans un jardin. » CH. DEZOBRY.

1. Cf. *De l'équitation*, chap. v.

que j'ai sur le cœur. Ou quelqu'un de la maison accuse, ou il se justifie; j'écoute, alors, et je tâche de confondre le mensonge; tantôt je me plains à un ami de celui-ci; tantôt je loue celui-là; je réconcilie des parents, et je m'efforce de leur prouver qu'ils ont beaucoup plus d'intérêt à être amis qu'ennemis. Sommes-nous en présence du stratège, nous blâmons l'un, ou nous prenons le parti d'un autre accusé injustement, ou nous censurons ceux d'entre nous qui obtiennent des faveurs sans les avoir méritées. Souvent, dans nos délibérations, nous louons un projet que nous voulons qu'on adopte, nous en blâmons un qui nous déplaît. Plus d'une fois, Socrate, je me suis vu condamné à une peine, à une amende déterminée. — Par qui donc, Ischomachus? Voilà une chose que je ne savais pas. — Par ma femme! — Et comment te défends-tu avec elle? — Fort bien, quand j'ai le bonheur d'être dans le vrai; mais quand je suis dans le faux, Socrate, par Jupiter, je ne puis faire que la mauvaise cause devienne la bonne¹! — C'est sans doute, Ischomachus, parce que tu ne peux faire que *le mensonge soit la vérité.* »

CHAPITRE XII.

Qualités d'un bon contre-maitre : de l'œil du maître : le roi de Perso et l'écuyer.

« Mais, lui dis-je, Ischomachus, que je ne te retienne pas, si tu veux t'en aller. — Par Jupiter, Socrate, reprit-il, je ne m'en irai pas que la séance ne soit levée. — Par Jupiter, dis-je à mon tour, tu as grand'peur de perdre ton surnom de beau et bon. Mais tu as sans doute beaucoup d'affaires, tu as donné parole à des hôtes, et tu les attends pour ne pas fausser compagnie. — Cependant, Socrate, répondit-il, je ne néglige pas pour cela les affaires que tu dis : j'ai des contre-maîtres à la campagne. — Dis-moi, Ischomachus, quand tu as besoin d'un contre-maitre et que tu sais qu'il y a quelque part un esclave intelligent, fais-tu des démarches pour l'acheter, comme tu en

1. C'était là ce que Socrate reprochait aux sophistes; et, chose étrange, c'est là ce qu'Aristophane reproche à Socrate lui-même, dans les *Nuées*, où le bonhomme Strepsiade vient demander au philosophe quelque moyen de tromper les créanciers de son fils.

fais quand tu as besoin d'un bon ouvrier, et que, sachant qu'il y a quelque part un ouvrier adroit, tu essayes de te le procurer? ou bien est-ce toi-même qui formes tes contre-maîtres? — C'est moi, par Jupiter, qui essaye de les former. Celui, en effet, qui doit me représenter en mon absence, a-t-il besoin de savoir autre chose que ce que je sais moi-même? Si je suis capable de surveiller les travaux, je puis bien apprendre cette science à d'autres. — Avant tout, repris-je, c'est de l'attachement à ta personne et aux tiens que doit avoir ton remplaçant : car sans attachement, à quoi servirait la science, quelle qu'elle fût, de ton contre-maître? — A rien, par Jupiter, reprit Ischomachus; aussi, c'est cet attachement à moi et aux miens que j'essaye d'abord de lui inspirer. — Et comment, au nom des dieux, peux-tu inspirer à qui tu veux cet attachement à toi et aux tiens? — *En faisant du bien*, dit Ischomachus, toutes les fois que les dieux m'accordent à moi-même quelque faveur. — C'est-à-dire, repris-je, que ceux qui ont pris part à tes bienfaits se montrent attachés à toi et te souhaitent du bien. — Je ne vois pas, Socrate, de meilleur procédé pour provoquer l'attachement. — Eh bien, Ischomachus, repris-je, dès qu'un esclave se montre attaché, est-il par cela même un bon contre-maître? Ne vois-tu pas que tous les hommes ont de l'attachement pour eux-mêmes, mais que pourtant un grand nombre d'entre eux ne veulent pas se donner de peine pour se procurer les biens qu'ils désirent? — Par Jupiter, dit Ischomachus, quand je veux avoir des contre-maîtres tels que nous disons, je m'attache à les rendre soigneux. Aussi, Socrate, ne sont-ils pas tous capables de devenir soigneux. — Quels sont donc ceux avec qui l'on peut réussir? Indique-les-moi clairement. — D'abord, Socrate, tu ne pourras jamais rendre soigneux les gens adonnés au vin : l'ivrognerie engendre l'oubli de tous les devoirs. — N'y a-t-il que les ivrognes, lui dis-je, qui ne soient point capables de devenir soigneux, ou bien y en a-t-il d'autres? — Par Jupiter, reprit Ischomachus, il y a encore les dormeurs : le dormeur ne saurait faire son devoir ni le faire faire aux autres. — Eh bien, repris-je, sont-ce là les seuls que l'on ne puisse rendre soigneux, ou bien y en a-t-il encore d'autres? — Il me semble, reprit Ischomachus, que les gens trop passionnés pour l'amoureux plaisir sont incapables de s'intéresser à autre chose qu'à leur passion; il n'y a point,

4. Cf. Cicéron dans Columelle, XI, 1.

en effet, d'espoir ni de soin plus doux que la recherche de l'objet aimé, ni de supplice plus cruel que quand la nécessité du devoir nous arrache à ce que nous aimons. Quand je rencontre de pareilles gens, je n'essaye même pas de les rendre soigneux. — Maintenant, lui dis-je, ceux qui sont épris du gain, les crois-tu donc incapables de devenir soigneux et versés dans les travaux agricoles? — Non, par Jupiter, dit Ischomachus, en aucune façon; au contraire, je les crois dans d'excellentes dispositions pour soigner ces sortes de travaux. Il n'y a qu'une chose à leur prouver, c'est que le soin conduit au gain. — Quant à ceux, repris-je, qui, doués de la sagesse que tu exigés, sont pourtant peu sensibles à l'appât du gain, comment leur apprends-tu à devenir soigneux en ce que tu désires? — Tout simplement, Socrate. Quand je les vois prendre quelque soin, je les loue et j'essaye de les honorer; et quand ils se négligent, j'essaye de dire et de faire des choses qui puissent les piquer. — Voyons, Ischomachus, repris-je, laissons un peu de côté la discussion relative à l'éducation de ceux que tu veux rendre soigneux, et dis-moi s'il est possible qu'un homme négligent puisse en rendre d'autres soigneux. — Non, par Jupiter, répondit Ischomachus, pas plus qu'un homme qui ne sait pas la musique ne peut en rendre d'autres musiciens. Il est difficile, quand un maître montre mal, d'apprendre à bien faire ce qu'il montre, et, par suite, quand un maître apprend à être négligent, il est difficile au serviteur de devenir soigneux. Pour tout dire en un mot, je ne crois pas avoir jamais vu de bons serviteurs à un mauvais maître; tandis que j'ai vu de mauvais serviteurs à un bon maître, et cependant ils étaient châtiés pour cela. Donc, quiconque veut s'entourer de gens soigneux, doit avoir l'œil à tous les travaux et se rendre compte de tout; s'empresse, quand une chose est bien, d'en savoir gré à l'auteur, et ne point hésiter à punir comme il le mérite celui qui se montre négligent. Je trouve parfaite, continua Ischomachus, cette réponse d'un barbare. Le roi de Perse ayant rencontré un bon cheval et désirant l'engraisser en peu de temps, demanda à un habile écuyer quel était le moyen d'engraisser en peu de temps ce cheval, et celui-ci, dit-on, répondit: « L'œil du maître! » De même, Socrate, tout le reste, avec l'œil du maître, me paraît en état de devenir bel et bon. »

1. Cf. Aristote, *Économiq.*, I; Columelle, IV, xviii; Pline l'Ancien, XVIII, viii, et la charmante fable de La Fontaine.

CHAPITRE XIII.

Suite des qualités d'un bon contre-maître.

« Quand tu auras, repris-je, parfaitement inculqué dans l'âme de quelqu'un la conviction qu'il faut être vigilant dans tout ce que tu lui confies, sera-t-il dès lors bon contre-maître, ou bien lui faudra-t-il encore apprendre comment on devient bon contre-maître? — Par Jupiter, reprit Ischomachus, il lui reste encore à savoir ce qu'il doit faire, quand et comment; autrement le régisseur, sans ces connaissances, serait-il plus utile qu'un médecin qui viendrait matin et soir visiter son malade, sans savoir ce qu'il convient d'ordonner? — Mais quand il saura les travaux qu'il doit faire, lui manquera-t-il quelque chose, ou sera-t-il dès lors un contre-maître accompli? — Il faut, en outre, qu'il sache commander aux travailleurs. — Est-ce encore toi qui montres à tes contre-maîtres l'art de commander? — Je l'essaye, reprit Ischomachus. — Comment, au nom des dieux, t'y prends-tu pour rendre des hommes capables de commander? — Bien simplement, Socrate; aussi tu vas sans doute rire en m'écoutant. — Mais non, repris-je, ce n'est point là une chose risible, Ischomachus; car celui qui peut rendre des hommes capables de commander, peut évidemment enseigner aussi l'art d'être maître, et celui qui peut enseigner l'art d'être maître, peut enseigner également l'art d'être roi. Il n'est donc point permis de rire d'un tel homme; on lui doit plutôt de grands éloges. — Eh bien, Socrate, les autres animaux apprennent à obéir grâce à deux mobiles : le châtement, quand ils essayent de désobéir, et, quand ils se prêtent au service, le bon traitement. Ainsi les poulains apprennent à obéir aux dresseurs, parce qu'on leur donne quelques douceurs quand ils obéissent; puis, quand ils désobéissent, on leur donne fort à faire, jusqu'à ce qu'ils se prêtent à la volonté du dresseur. De même les petits chiens, qui sont si inférieurs à l'homme sous le rapport de l'intelligence et du langage, apprennent cependant par le même moyen à courir en rond, à faire des culbutes, et le reste. Dès qu'ils obéissent, ils ont tout ce qu'il leur faut; quand ils se négligent, on les punit. Les hommes peuvent devenir plus obéissants au moyen

de la parole¹, si on leur fait voir que c'est leur intérêt d'obéir; et, quant à l'éducation des esclaves, qui se rapproche de celle de la bête, ils sont très-faciles à plier à l'obéissance. En satisfaisant les appétits de leur ventre, on se fait bien venir auprès d'eux². Les âmes généreuses sont aiguillonnées par la louange. Certaines natures ont tout aussi besoin de louanges que de boire et de manger.

« Tels sont donc les moyens que je crois devoir employer pour rendre les hommes plus obéissants; je les indique à ceux dont je veux faire des contre-mâtres, et je les seconde, en outre, de cette manière. Lorsque je dois fournir des vêtements ou des chaussures aux travailleurs, je ne les fais pas faire tous de même qualité: j'en ai d'inférieurs et de meilleurs, afin de donner les meilleurs aux bons travailleurs, à titre de récompense, et les plus mauvais aux moins bons. Je vois en effet, Socrate, que les bons esclaves se découragent quand ils remarquent que tout l'ouvrage se fait par leurs mains, et que cependant on a les mêmes procédés pour ceux qui ne travaillent pas, et qui, au besoin, ne veulent point partager les périls. Aussi, moi, je me garde bien de mettre la même égalité entre les bons et les mauvais travailleurs, et, si je vois les contre-mâtres distribuer le meilleur aux meilleurs esclaves, je les en loue; mais quand je vois quelqu'un obtenir des préférences par des flatteries ou par de vaines complaisances, loin de fermer les yeux, je gronde le régisseur, et j'essaye de lui prouver, Socrate, qu'en cela même il va contre mes intérêts. »

1. Le mot grec *λόγος* est bien plus expressif que le mot *parole* en français, *λόγος* signifiant à la fois *raison* et *discours*. La force de ce double sens n'a point échappé à Cicéron qui, dans ses ouvrages philosophiques, rapproche continuellement *ratio* et *oratio*. Mais Montaigne est encore plus heureux dans sa langue originale, où il emploie très-souvent le mot *discours* dans le sens de *raison*.

2. Pour l'honneur de l'antiquité, et comme contre-partie à ces lignes désolantes, lisez la belle *Épître* XLVII de Sénèque.

CHAPITRE XIV.

Suite du précédent : comment on inspire aux contre-maîtres le sentiment de la justice.

« Enfin, Ischomachus, repris-je, quand il est capable de commander de manière à être obéi, le crois-tu un contre-maître accompli, ou lui manque-t-il quelque chose, quand il a tout ce que tu viens de dire? — Mais oui, par Jupiter, dit Ischomachus : il faut qu'il ne touche pas au bien de son maître et qu'il ne vole rien. Car, si celui qui a le maniement des fruits est assez hardi pour les faire disparaître de manière à ne rien laisser qui puisse indemniser des travaux, à quoi sert de cultiver la terre par l'entremise d'un pareil homme? — Est-ce toi, lui dis-je, qui te charges de donner des leçons de justice? — Oui, dit Ischomachus; mais il s'en faut bien que je trouve tous les esprits disposés à les recevoir. Je prends en partie dans les lois de Dracon, en partie dans celles de Solon, pour enseigner la justice à mes serviteurs. Il me semble, en effet, que ces grands hommes ont donné beaucoup de lois propres à inspirer cette sorte de justice. Des châtimens y sont prononcés contre le vol : la prison pour le voleur pris sur le fait; la mort pour les tentatives violentes. Il est évident, continua-t-il, qu'ils ont prononcé ces peines pour rendre infructueux aux fripons leur gain sordide. Pour ma part, c'est en empruntant quelques-unes de ces lois, auxquelles j'ajoute quelques ordonnances royales¹, que je m'efforce de rendre mes serviteurs fidèles dans leur gestion. Ces lois, en effet, n'offrent que des peines aux délinquans, tandis que les ordonnances royales, à côté de la peine pour le délit, offrent des prix à la fidélité; de sorte que beaucoup de gens, même épris du gain, voyant l'homme juste devenir plus riche que l'injuste, s'abstiennent de toute injustice. Ceux que je vois, malgré mes bons traitements, s'efforcer de mal faire, je les considère comme atteints d'une cupidité incurable, et je les mets hors de service, tandis que ceux que je

1. Leur sévérité est devenue proverbiale.

2. Quelques commentateurs croient qu'il s'agit ici de lois données aux Athéniens par Eumolpe, un des premiers rois de l'Attique. Weiske, d'accord avec Zeune, pense qu'il s'agit plutôt d'ordonnances empruntées aux rois de Perse.

vois non-seulement neureux du sort meilleur que leur procure la justice de leur conduite, mais désireux de mériter mes éloges, je les traite comme des hommes libres, je les enrichis et je les honore comme des gens beaux et bons. Car, si je ne m'abuse, Socrate, l'homme avide d'estime diffère de l'homme avide de gain en ce qu'il n'a en vue que les éloges et l'estime, soit lorsqu'il travaille, soit lorsqu'il brave les dangers, soit lorsqu'il s'abstient de honteux profits. »

CHAPITRE XV.

Résumé des qualités propres à un bon contre-maître : de l'agriculture et des agriculteurs.

« Je suppose que tu as inspiré à un homme le désir de voir prospérer ta chose, et l'ardeur nécessaire pour travailler à ton bien ; tu lui as donné les instructions nécessaires pour tirer le plus d'avantages de chacun des travaux exécutés chez toi ; de plus, tu l'as rendu capable de commander ; enfin il se plaît à t'offrir la plus grande quantité possible de fruits mûris dans leur saison ; c'est un autre toi-même : je ne demanderai donc plus, au sujet de cet homme, s'il lui manque encore quelque chose : c'est un vrai trésor qu'un pareil contre-maître. Mais n'oublie pas, Ischomachus, un point que nous n'avons fait qu'effleurer en courant. — Qu'est-ce donc ? reprit Ischomachus. — Tu m'as dit, je crois, que la grande affaire était de savoir comment chaque chose doit se pratiquer ; qu'autrement la surveillance devient inutile, puisqu'on ne sait ni ce qu'on doit faire ni comment il faut le faire. — C'est-à-dire, reprit Ischomachus, que tu veux que je te donne une leçon d'agriculture ? — C'est qu'en effet, repris-je, l'agriculture enrichit ceux qui la connaissent, tandis que ceux qui ne la connaissent pas ont grand'peine à vivre, malgré le mal qu'ils se donnent. — Eh bien, Socrate, tu vas juger combien cet art est ami de l'homme. Cet art, le plus utile de tous, le plus agréable à exercer, le

4. Il y a ici controverse entre les éditeurs pour la suite et pour la con-texture du dialogue. J'ai suivi, contrairement à la proposition d'Ernesti, que L. Dindorf avait d'abord adoptée dans son édition publiée par F. Didot en 1838, le mouvement adopté par Weiske et par L. Dindorf lui-même dans son édition publiée par Teubner en 1858.

plus beau, le plus cher aux dieux et aux hommes, et, par-dessus tout, le plus facile à apprendre, comment ne serait-il pas aussi l'un des plus nobles? N'appelons-nous pas nobles ceux des animaux qui sont beaux, grands, utiles, doux envers les hommes? — Il est vrai, Ischomachus, que j'ai parfaitement compris, d'après ce que tu as dit, quelles sont les instructions qu'il faut donner à un contre-maître, car je crois avoir bien saisi les procédés par lesquels tu le rends attaché à ta personne, soigneux, capable de commander, et juste; mais ce que doit étudier celui qui veut devenir bon agriculteur, ce qu'il doit faire, et quand, et comment, il me semble que nous n'avons fait que l'effleurer en courant. — Si tu me disais qu'il faut être versé dans l'écriture lorsqu'on veut soit écrire sous la dictée, soit lire ce que l'on a écrit, j'entendrais seulement qu'il faut posséder l'art de l'écriture, mais je verrais que je ne sais pas autre chose qu'écrire. De même à présent je n'ai pas de peine à comprendre qu'un bon contre-maître doit connaître l'agriculture; mais, en sachant cela, je n'en suis pas plus avancé sur les principes de cet art. Si, dans ce moment même, je me décidais à cultiver, je ressemblerais, selon moi, à un médecin qui ferait des visites, et examinerait l'état de ses malades sans savoir ce qui convient à leur mal. Ainsi, pour m'épargner cette ressemblance, apprends-moi en quoi consistent les travaux agricoles. — Il n'en est point ici, Socrate, comme des autres arts, qui exigent un long apprentissage de ceux qui les étudient, avant qu'ils en vivent honorablement; l'agriculture n'est pas si difficile à apprendre; mais regarde travailler le cultivateur, écoute-le, et bientôt tu en sauras assez pour donner, si tu veux, des leçons à d'autres. Je te crois même fort avancé, sans que tu t'en doutes. Les autres artistes semblent, en général, réserver pour eux seuls les finesses de leur art, tandis que l'agriculteur le plus habile à planter, le plus habile à semer, est content quand on l'observe. Questionnez-le sur les procédés qui lui réussissent, il ne vous cache rien des moyens qu'il emploie, tant l'agriculture excelle à donner un caractère généreux à ceux qui l'exercent. — Voilà, dis-je, un beau début, et bien fait pour inviter un auditeur à questionner. Mais toi, vu l'excellence de la matière, prends la peine, pour cela même, d'entrer dans de longs détails. Il n'y a point de honte pour toi à consigner des choses faciles; mais ce serait pour moi une grande honte d'ignorer ce qui est d'une si haute importance. »

CHAPITRE XVI.

De la nature du terrain. Moyens de la reconnaître.
Des travaux relatifs à la jachère¹.

« Et d'abord, Socrate, me dit-il, je veux te démontrer qu'il n'y a point la moindre difficulté dans ces finesses qu'attribuent à l'agriculture ceux qui en dissertent merveilleusement en paroles, mais qui n'y entendent rien en pratique. Ils vous disent que, pour être bon agriculteur, il faut commencer par connaître la nature du sol. — Ils ont raison, repris-je, de parler ainsi : car, si l'on ne sait pas ce qu'un terrain peut porter, on ne saura pas, je crois, ce qu'on doit semer ou planter. — Mais, répondit Ischomachus, on acquiert même sur le terrain d'autrui la connaissance de ce qu'il peut porter ou non, en voyant les fruits et les arbres ; et, une fois cette connaissance acquise, il ne faut plus aller contre la volonté des dieux. Ce n'est point en plantant ou en semant suivant nos besoins que nous obtiendrons de meilleures récoltes, c'est en examinant ce que la terre aime à produire et à nourrir. Si, par suite de la négligence de ceux qui la possèdent, elle ne montre pas ce qu'on peut tirer d'elle, souvent la terre du voisin donnera des renseignements plus précis que le voisin lui-même. Même en friche, elle indique encore sa nature : car un terrain qui donne de beaux produits sauvages peut, avec des soins, donner de beaux produits cultivés ; et voilà comment la nature d'un terrain peut être reconnue par ceux même qui ne sont pas du tout versés dans l'agriculture. — Dès ce moment, Ischomachus, repris-je, je me sens quelque confiance ; je ne dois pas renoncer à l'agriculture par la crainte de mal juger la nature de la terre. D'ailleurs je songe aux pêcheurs, qui, dans leurs courses maritimes, ne s'arrêtent point par curiosité et ne se ralentissent jamais, et qui, tout en longeant les côtes, à la seule inspection des fruits que produit la terre, n'hésitent point à déclarer que telle terre est bonne et telle autre mauvaise, mais blâment celle-ci et vantent celle-là ; et je vois qu'en général les agriculteurs habiles jugent ainsi de la bonté d'une terre.

1. On ne peut douter que Virgile n'ait eu ce chapitre sous les yeux quand il écrivait le 1^{er} livre des *Georgiques*. Cf. particulièrement à partir du vers 50.

— Par où veux-tu, Socrate, que je commence avec toi mes leçons d'agriculture? Je vois que tu en sais déjà beaucoup plus que ce que j'ai à te dire des procédés agricoles. — Il me semble, Ischomachus, que ce que j'apprendrais le plus volontiers, comme le plus digne d'un philosophe, c'est à façonner la terre de manière à récolter à volonté le plus d'orge et le plus de blé possible. — Sais-tu qu'avant d'ensemencer il faut labourer? — Oui, lui dis-je. — Eh bien! si nous commençons le labour en hiver? — Nous ne trouverions que de la boue. — Et en été, qu'en dis-tu? — La terre serait trop dure à remuer pour l'attelage. — Le printemps m'a bien l'air du moment favorable pour commencer ce travail. — C'est, en effet, dans cette saison surtout que la terre est plus friable et se prête à la façon. — Et puis, Socrate, l'herbe coupée sert immédiatement d'engrais, sans donner de graine qui la fasse repousser. Or tu sais bien, je pense, que, pour qu'une jachère entre en rapport, il faut qu'elle soit débarrassée des mauvaises herbes et exposée à la pleine chaleur du soleil. — Je suis tout à fait convaincu, repris-je, qu'il en doit être ainsi. — Maintenant, reprit-il, penses-tu qu'on puisse s'y prendre autrement; qu'en donnant à son champ le plus de façons possible durant l'été? — Je sais parfaitement, lui dis-je, qu'il n'y a pas de meilleur moyen pour faire monter les mauvaises herbes à la surface, les dessécher par la chaleur, et exposer la terre au grand soleil, que de la remuer avec l'attelage au cœur de l'été et au milieu du jour¹. — Et si ce sont des hommes qui laboureront la terre à la bêche, n'est-il pas évident qu'ils devront renverser la terre d'un côté et les mauvaises herbes de l'autre? — Oui, repris-je, et, de plus, les coucher de sorte qu'elles sèchent à la surface du sol, puis remuer la terre pour en recuire la crudité. »

CHAPITRE XVII.

De l'époque des semailles et de l'usage du sarcloir.

« Au sujet de la façon, tu le vois, Socrate, nous sommes tous les deux du même avis. — Oui, lui dis-je. — Maintenant, sur le

1. Cf. Cicéron dans Nonius : « Nullo modo facilius arbitror posse neque herbas arescere et interfici, neque terram ab sole percoqui. »

temps des semailles, as-tu, Socrate, une opinion particulière, ou crois-tu que la saison de semer est bien celle dont nos devanciers ont fait l'épreuve, celle que tous les cultivateurs d'aujourd'hui ont adoptée comme étant la meilleure? Quand la saison d'automne est venue, tous les hommes ont les yeux tournés vers le ciel, et attendent que le dieu versant la pluie sur la terre leur permette d'ensemencer. — C'est un fait reconnu, Ischomachus, parmi tous les hommes, qu'il ne faut pas sciemment semer dans un terrain sec; et l'on a vu nombre de gens punis par de grands dommages pour avoir fait leurs semailles avant l'ordre de la divinité¹. — Ainsi, reprit Ischomachus, voilà un point sur lequel tous les hommes sont d'accord. — En effet, sur ce que la divinité enseigne, il n'y a point de partage. Par exemple, tous les hommes ensemble croient qu'il vaut mieux en hiver porter des vêtements épais, si l'on peut; tous sont d'avis qu'il faut faire du feu, si l'on a du bois. — On diffère pourtant d'avis, Socrate, sur l'article des semailles; on se demande quel est le moment le meilleur de la saison, le commencement, le milieu ou la fin. — Mais la divinité, repris-je, ne fixe pas invariablement le cours de l'année: Cette année il vaut mieux semer au commencement, une autre année au milieu, et telle autre à la fin. — Pour toi, Socrate, y a-t-il des époques que tu croies meilleures, et que l'on doit choisir quand on a peu ou beaucoup à semer? ou bien faut-il commencer les semailles avec la saison et les continuer jusqu'à la fin? — Je crois, Ischomachus, lui dis-je, que le plus avantageux est de semer aux trois époques. Je crois qu'il vaut bien mieux avoir chaque année une récolte suffisante que d'avoir tantôt abondance et tantôt disette. — Eh bien! Socrate, te voilà encore, toi, mon disciple, de l'avis de ton maître, et même tu te prononces avant moi. — Mais y a-t-il, Ischomachus, repris-je, différents procédés pour jeter la semence? — Voilà, Socrate, une chose qui mérite encore toute attention. Tu sais probablement que c'est avec la main qu'on doit jeter la semence? — Oui, car je l'ai vu. — Les uns ont l'adresse de la jeter également, et les autres ne l'ont pas. — La main, repris-

1. Cf. un passage curieux de Pline l'Ancien, XVIII, chap. xxv : « Semen-
 « tibus tempora plerique præsumunt et ab undecimo die autumnalis æqui-
 « noctii fruges serunt, adveniente Coronæ exortu, continuis diebus certo
 « prope imbrium promisso; Xenophon, non ante quam deus signum dederit.
 « Hoc Cicero novembris imbre fieri interpretatus est, quum sit vera ratio non
 « prius serendi quam folia cœperint decidere. »

je, a donc besoin d'être exercée comme celle de ces théoristes, pour être en état de seconder l'intention. — C'est cela même, dit-il. Mais si une terre est plus maigre et l'autre plus grasse? — Que dis-tu? Appelles-tu plus maigre une terre plus faible, et plus grasse une terre plus forte? — C'est là ce que je dis; et je te demande si tu donnerais à chacune des deux terres la même quantité de semence, ou bien plus à l'une qu'à l'autre? — Quand il s'agit de vin, repris-je, j'ai pour habitude de verser plus d'eau dans celui qui est plus fort; s'il y a quelque fardeau à porter, de charger plus l'homme plus robuste; et, s'il fallait nourrir un certain nombre de personnes, j'ordonnerais que ceux qui possèdent le plus contribuassent pour la plus grosse part. Mais une terre faible devient-elle plus forte si on la bourre de grain, comme on ferait d'une bête de somme? Dis-moi cela. » Alors Ischomachus se mettant à rire : « Tu plaisantes, Socrate, me dit-il; sache pourtant que si, après avoir confié la semence à la terre, tu profites pour la retourner du moment où le germe, placé sous l'influence du ciel, sera monté en herbe, cette herbe même nourrira la terre et lui servira comme d'un engrais puissant. Si au contraire tu laisses la semence croître librement jusqu'à la maturité du grain, il sera aussi difficile à une terre faible d'en produire beaucoup, qu'il est difficile à une truie faible de nourrir de gros marcassins. — Tu dis donc, Ischomachus, qu'il faut jeter moins de semence dans une terre plus faible? — Oui, par Jupiter! Socrate; et tu en conviens toi-même, puisque tu penses qu'on doit charger un homme faible d'un moindre fardeau. — Et le sarcloir, Ischomachus, repris-je, pourquoi le fait-on passer au milieu des grains? — Tu sais probablement que l'hiver il tombe beaucoup d'eau. — Est-il possible de l'ignorer? — Eh bien! supposons qu'il y ait des grains ensevelis sous la terre délayée et des racines mises à jour par l'épanchement des eaux; supposons encore que, favorisées par l'humidité, des plantes s'élèvent avec le bon grain et l'étouffent. — Tout cela, répondis-je, peut arriver. — Alors, Socrate, le grain n'a-t-il pas besoin de secours? — Assurément, lui dis-je. — Et comment, selon toi, venir en aide au grain qui se noie? — En soulevant le limon. — Et en aide à celui dont la racine est à nu? — En le recouvrant de terre. — Et maintenant, si l'herbe étouffe le grain qui pousse, si elle lui dérobe son suc nourricier, comme les frelons paresseux dérobent le miel que l'abeille industrieuse met de côté pour sa nourriture? — Il faut alors, par Jupiter!

couper l'herbe, comme on chasse les frelons de la ruche. — Tu vois donc que nous avons raison d'user du sarcloir. — Tout à fait; et je songe, Ischomachus, à l'avantage d'amener des comparaisons justes. Tu m'as bien plus mis en colère contre l'herbe en me parlant des frelons, que quand tu m'as parlé de l'herbe sans comparaison. »

CHAPITRE XVIII.

De la moisson, du battage et du van.

« Après cela, dis-je, il s'agit de moissonner. Apprends-moi ce que tu peux savoir là-dessus. — Oui, dit-il, à condition que je ne te trouverai pas aussi savant que moi. Tu sais donc qu'il faut couper le blé? — Belle demande! — Oui; mais le coupe-t-on en se tenant sous le vent ou à contre-vent? — Pas à contre-vent, lui dis-je: car, selon moi, les yeux et les mains ont à souffrir quand on moissonne en sens contraire de la paille et de l'épi. — Couperas-tu près de l'épi ou à fleur de terre? — Si le brin est court, je couperais au pied, pour que la paille fût de grandeur suffisante: s'il est haut, je pense qu'il vaudrait mieux scier à mi-chaume, pour épargner un travail inutile aux batteurs et aux vanneurs. Quand au chaume qu'on laisse sur la terre, je crois qu'il la fertilise si on le brûle, et que, si on le jette au fumier, il augmente la masse d'engrais.

— Tu le vois, Socrate, te voilà pris sur le fait, et tu en sais autant que moi sur la moisson. — J'en ai peur; mais voyons si je sais aussi comment il faut battre. — Tu n'ignores pas, dit-il, que l'on se sert de bêtes d'attelage pour battre le grain? — Comment ne le saurais-je pas? Et l'on appelle indistinctement bêtes d'attelage les bœufs, les mulets, les chevaux. — Tu crois, n'est-ce pas, que ces animaux ne savent que fouler le grain sur lequel on les fait marcher? — Quelle autre chose peux-tu espérer de ces bêtes? — Mais, Socrate, qui veillera à ce qu'elles ne foulent que ce qui doit être foulé, et que le battage se fasse d'une manière égale? — Il est évident que ce sont les batteurs¹. — En retournant la paille, en mettant sous

1. Littéralement les *épalostes*. On donnait ce nom à ceux qui étaient chargés de battre le grain en triturant les épis sous les pieds des chevaux.

les pieds des animaux ce qui n'y a point encore passé, il est clair qu'ils auront un battage égal et promptement achevé. — Sous ce rapport, tes connaissances ne le cèdent point aux miennes.

— Après cela, repris-je, Ischomachus, nous nettoions ce blé en le vannant. — Oui ; mais dis-moi, Socrate, sais-tu que, si tu te mets à vanner contre le vent, toute l'aire se couvrira de balles ? — Cela doit être. — Et tout naturellement la balle reviendra sur le grain. — Il serait, en effet, fort singulier qu'elle passât par-dessus le tas de blé pour se rendre dans la partie vide de l'aire. — Mais si l'on se met à vanner sous le vent ? — Il est clair qu'alors les pailles seront chassées dans le pailler. — Quand tu auras nettoyé le grain jusqu'au milieu de l'aire, continueras-tu de vanner le reste, en le laissant ainsi épars, ou bien réuniras-tu le grain nettoyé à l'extrémité de l'aire, pour qu'il occupe le moins de place possible ? — Je réunirais, par Jupiter ! lui dis-je, tout le grain nettoyé, de sorte que la paille soit emportée par-dessus le blé, dans la partie vide de l'aire¹, et que je n'aie pas à vanner deux fois la même paille. — Tu pourrais bien, Socrate, enseigner à un autre la manière de vanner promptement. — Je ne me connaissais pas ce talent : et peut-être, j'y songe, y a-t-il longtemps que je suis, sans m'en douter, orfèvre, joueur de flûte, peintre. Personne ne m'en a donné des leçons, pas plus que d'agriculture. Or je vois que l'agriculture est un métier comme les autres. — Il y a longtemps, reprit Ischomachus, que je te l'ai dit ; l'agriculture est le plus noble des arts, parce qu'il est le plus facile à apprendre. — Je le sais bien, Ischomachus, puisque, sachant tout ce qui a trait aux semailles, je ne me connaissais pas ce talent. »

1. Weiske consacre une longue note à ce mot qui fait, selon lui, le désespoir des traducteurs ; nous avons essayé d'en donner l'idée la plus nette et la mieux appropriée au reste du passage.

CHAPITRE XIX.

De la plantation des arbres, notamment de la vigne, des figuiers et des oliviers. — Nouvel éloge de l'agriculture.

« L'art de planter, continuai-je, fait-il partie de la science agricole? — Assurément, répondit Ischomachus. — Comment alors se fait-il que je n'entende rien à planter, lorsque je sais semer? — Toi, reprit Ischomachus, tu ne sais pas planter? — Eh ! comment le saurais-je, moi qui ne connais ni les terrains propres aux plantations, ni la profondeur ni la largeur qu'il convient de donner aux fosses¹, ni à quel point il faut enfoncer le jeune plant pour qu'il devienne beau? — Eh bien ! dit Ischomachus, apprends donc ce que tu ne sais pas. Tu as vu, j'en suis sûr, des fosses comme on en creuse pour faire des plants. — Oui, bien souvent, lui dis-je. — En as-tu vu qui eussent plus de trois pieds de profondeur? — Non, par Jupiter ! elles n'avaient pas plus de deux pieds et demi. En as-tu vu de plus de trois pieds en largeur? — Non, par Jupiter ! elles n'avaient pas même deux pieds. — Maintenant, réponds-moi, en as-tu vu qui eussent moins d'un pied de profondeur? — Non, par Jupiter, jamais moins d'un pied et demi ; car les arbres se déplanteraient au moindre coup de bêche, s'ils étaient plantés à fleur de terre. — Tu sais donc, Socrate, qu'on ne donne aux fosses ni plus de deux pieds et demi, ni moins d'un pied et demi de profondeur. — Nécessairement, repris-je ; ce qui saute aux yeux est de toute évidence. — Maintenant, reprit-il, un terrain sec et un terrain humide, les sais-tu distinguer à la vue? — Un terrain sec, répondis-je, est, par exemple, celui qui avoisine le mont Lycabette², et tout autre analogue, un terrain humide est celui qui avoisine le marais de Phalère³, et tout autre semblable. — Creuseras-tu profondément la fosse de ton plant dans un terrain sec ou dans un terrain humide? — Dans un terrain sec, ma foi ! En creusant profondément dans un terrain humide, on rencontre l'eau : or, on ne saurait

1. Cf. Virgile, *Georgiq.*, II, v. 288. Cette partie de l'ouvrage de Virgile présente encore d'autres rapprochements avec celui de Xénophon.

2. Montagne célèbre de l'Attique, en face de l'Acropole.

3. Marais voisin de la ville de Phalère, l'un des trois ports d'Athènes : les deux autres étaient le Pirée et Munychie.

planter dans l'eau. — C'est bien dit; mais, quand les fosses sont creusées, as-tu remarqué quel temps on choisit pour planter chaque espèce d'arbre? — Oui, certes. — Comme tu veux sans doute que tes plants prennent racine le plus vite possible, crois-tu que, mis dans une terre labourée, le pivot de la bouture perce plus tôt à travers une terre meuble qu'à travers une terre durcie faute de culture? — Il est clair qu'il viendra plus tôt dans une terre façonnée que dans une qui ne l'est pas. — Faut-il mettre une couche de terre sous la plante? — Sans contredit. — Mais crois-tu que la bouture prenne mieux racine, plantée droite vers le ciel; ou bien, la renversant légèrement sous une couche de terre, lui feras-tu prendre la forme d'un gamma renversé? — C'est ainsi, par Jupiter, que je planterais! Par là on renferme plus d'yeux dans la terre : des yeux de la partie supérieure, je vois sortir des branches : ceux de la partie inférieure doivent de leur côté, je crois, produire des racines. Or, si le plant jette beaucoup de racines en terre, je ne doute pas qu'il ne soit prompt à se fortifier. — Là-dessus, dit-il, tu es encore aussi avancé que moi. Mais te borneras-tu à combler la fosse, ou apporteras-tu la plus grande attention à fouler la terre autour du plant? — Par Jupiter! je la foulerai avec soin : car si la terre n'était point foulée, l'eau, je le sais, la détremperait et la rendrait molle; au premier soleil, elle se sécherait jusqu'au fond de sorte qu'il y aurait danger ou que le plant se pourrît par excès d'humidité, ou qu'il fût desséché par la chaleur, les fentes de la terre laissant brûler les racines.

— Pour la plantation des vignes ¹, tu en sais tout autant que moi, Socrate. — Et le figuier, repris-je, est-ce ainsi qu'on le plante? — Je le crois, dit Ischomachus, et il en est de même pour tous les arbres à fruit : car, si la méthode est réputée bonne pour la vigne, comment la trouver mauvaise pour les autres plantations? — Et l'olivier, Ischomachus, comment le plantons-nous? — Tu veux encore me mettre à l'épreuve, tu le sais parfaitement. Tu vois, n'est-ce pas, que la fosse où l'on plante l'olivier est très-profonde, attendu qu'on le plante surtout le long des routes; tu vois aussi qu'il y en a des marcottes dans toutes les pépinières; tu vois enfin qu'on en recouvre les têtes d'une terre grasse, et que la partie supérieure de tous

1. Weiske fait observer qu'il n'a pas été question de vignes dans ce qui précède.

ces végétaux est également enduite. — Je vois tout cela, lui dis-je. — Eh bien, en le voyant, qu'y a-t-il que tu ne comprends pas? Ignores-tu, Socrate, comment on place une coquille par-dessus la terre grasse? — Par Jupiter! je n'ignore rien de ce que tu viens de dire, Ischomachus; mais je songe en moi-même pourquoi, lorsque tu me demandais tout à l'heure sommairement si je savais planter, je t'ai dit non. Je me figurais n'avoir rien à dire sur la manière de planter; puis, aux questions que tu as cherché à me faire, j'ai répondu, s'il faut t'en croire, ce que tu sais, toi l'agriculteur par excellence. Ainsi, Ischomachus, interroger, c'est donc enseigner? Je me rappelle comment à l'instant même tu m'interrogeais sur chaque détail. Me conduisant à travers ce que je sais, tu m'as offert ensuite des idées analogues à celles que je ne croyais point avoir, et tu m'as fait voir que je les avais ¹.

— Mais, reprit Ischomachus, si je te questionnais sur l'argent, à savoir s'il est de bon ou de mauvais aloi, pourrais-je te persuader que tu sais distinguer le vrai titre du faux? Et de même pour la flûte, pourrais-je te convaincre que tu en sais jouer? pour la peinture, que tu es peintre? et successivement pour tous les autres arts? — Peut-être que oui, puisque tu m'as prouvé que je savais l'agriculture, bien que je sache qu'on ne m'en a jamais donné de leçons. — Ce n'est pas tout à fait cela, Socrate. Mais depuis longtemps je te dis que l'agriculture est un art si ami de l'homme, si bienveillant, que, pour peu qu'on entende et qu'on voie, l'on y devient habile. C'est elle-même qui nous apprend à y réussir au mieux; et, pour preuve immédiate, la vigne, en grimpant sur les arbres, quand elle a quelque arbre auprès d'elle, nous enseigne à lui donner un appui: lorsqu'elle étend ses pampres de tous côtés, quand ses raisins sont encore jeunes, elle enseigne à ombrager les parties exposées au soleil durant cette saison². Lorsque le temps est arrivé où le soleil mûrit les raisins, en se dépouillant de ses feuilles, la vigne nous avertit de l'y mettre à nu pour aider à la maturité du fruit. Enfin, sa fécondité nous présentant ici des raisins mûrs, là des raisins encore verts, elle nous indique qu'il faut les cueillir comme les figes, à mesure qu'ils mûrissent. »

1. Voy. la traduction de cette phrase par Cicéron dans Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, XV, 5.

2. C'est là le fond de la méthode socratique.

CHAPITRE XX.

Retour aux qualités propres à l'agriculture : conseils pratiques.

Sur ce point je repris : « Comment se fait-il, Ischomachus, si tout ce qui est relatif à l'agriculture s'apprend avec tant de facilité, si tous les hommes en connaissent aussi bien les principes, que tous ne la pratiquent point également, mais que les uns vivent dans l'abondance et aient le superflu, tandis que les autres, ne pouvant même se procurer le nécessaire, contractent des dettes? — Je vais te le dire, Socrate, répondit Ischomachus. En agriculture, ce n'est ni la science ni l'ignorance qui enrichit les uns et qui ruine les autres. Jamais tu n'entendras dire que telle maison est ruinée parce qu'un semeur a semé inégalement, parce qu'on n'a pas bien fait les plants, parce que, ne sachant pas les terrains propres à la vigne, on l'a mise dans un terrain qui ne lui va pas, parce qu'on ne savait pas qu'il est bon pour la semaille que la terre ait été façonnée, parce qu'on ignorait qu'il est bon pour la terre d'être graissée avec du fumier. Tu entendras plutôt dire : Cet homme ne récolte point de blé de son champ : c'est qu'il n'a pas soin de l'ensemencer ni de le fumer; cet homme n'a pas de vin, c'est qu'il n'a pas soin de planter des vignes, ni de faire valoir celles qu'il a; cet homme n'a ni olives ni figes : c'est qu'il ne fait rien pour en avoir. Telle est, Socrate, la différence qui existe, quand il y en a, entre les différents laboureurs : elle consiste plus dans la pratique que dans l'invention de quelque ingénieux procédé de travail.

« Il y a des généraux qui, dans les affaires de stratégie, ont un égal degré d'intelligence, mais qui sont meilleurs ou pires suivant le degré d'activité. Car ce que savent les généraux, tout le monde à peu près le sait également; mais, parmi les chefs les uns le mettent en pratique, et les autres non. Par exemple, chacun sait qu'il vaut mieux, quand on passe sur un territoire de l'ennemi, marcher en bon ordre, afin d'être prêt, s'il le faut, à bien se battre : c'est une règle que tout le monde connaît; mais les uns l'observent et les autres ne l'observent pas. Personne n'ignore combien il est utile de placer jour et nuit des sentinelles en avant du campement; mais ceux-ci

veillent à ce qu'il soit fait ainsi, ceux-là le négligent. Quand on doit traverser une gorge, il est difficile de trouver quelqu'un qui ne sache pas qu'on doit plutôt s'emparer des positions favorables que de ne pas le faire : et cependant il y en a qui négligent d'agir de la sorte, et d'autres non. De même, tout le monde dit que le fumier est excellent en agriculture, et l'on voit qu'il se produit de lui-même : cependant, bien qu'on sache comment il se fait et malgré la facilité qu'on a de s'en procurer à discrétion, les uns se préoccupent des moyens de l'amasser et les autres n'y songent pas.

« Le dieu du ciel nous envoie de l'eau qui convertit toutes les fosses en mares ; et la terre, de son côté, produit toutes sortes d'herbages : il faut nettoyer la terre quand on veut semer : arrachez ces herbes, jetez-les dans l'eau, et le temps vous donnera ce qui plaît à la terre. Quelle herbe, en effet, quelle terre ne devient pas fumier dans une eau stagnante ?

« Les soins qu'exige un terrain trop humide pour y semer, ou trop imprégné de sel pour y planter, personne ne les ignore ; l'on sait également comment l'eau s'écoule par des tranchées, et comment l'on corrige la salure, en y mêlant des substances douces, humides ou sèches ; cependant quelques-uns s'en occupent, et d'autres n'en font rien.

« Prenons un homme qui ne sache pas du tout ce que peut produire un terrain, qui n'en ait vu ni plante, ni fruit, qui ne puisse entendre de personne la vérité sur ce point, n'est-il pas plus facile à qui que ce soit de faire l'épreuve d'une terre que celle d'un cheval ou d'un homme ? Jamais la terre ne trompe ; elle dit simplement et nettement ce qu'elle peut ou non ; elle parle avec sincérité.

« Par suite, la terre me paraît faire connaître à plein les gens lâches et les gens actifs, grâce à la netteté et à la précision des connaissances qu'elle fournit. Il n'en est plus ici comme dans les autres métiers où ceux qui ne les exercent point peuvent prétexter leur ignorance : tout le monde sait que la terre rend le bien pour le bien ; et, dans l'agriculture, elle accuse hautement les âmes lâches. Que l'homme, en effet, puisse vivre sans le nécessaire, c'est ce que personne n'ira se persuader. Or, celui qui, n'ayant pas d'autre profession qui le fasse vivre, refuse de cultiver la terre, a certainement le projet de devenir voleur, brigand, mendiant pour vivre, ou bien il a tout à fait perdu l'esprit.

« Un point essentiel¹, dit encore Ischomachus, pour le bon ou le mauvais succès en agriculture, c'est que parmi ceux qui occupent des travailleurs, et en grand nombre, les uns veillent avec soin à ce que les ouvriers emploient bien leur temps à leur ouvrage, tandis que les autres n'y veillent pas. Or, il y a la différence de un à dix entre deux hommes, dont l'un emploie bien son temps, et dont l'autre quitte l'ouvrage avant l'heure. Permettre à ses hommes de paresser tout le jour, fait une différence de moitié sur la totalité de l'ouvrage. Dans une route de deux cents stades, souvent deux hommes laissent entre eux pour la vitesse une distance de cent stades, quoique également jeunes et robustes, parce que l'un des marcheurs ne perd pas de vue le but où il tend, au lieu que l'autre prend ses aises, se repose auprès des fontaines et sous les ombrages, et s'amuse à regarder, ou à chercher la fraîcheur des brises. De même, en ce qui touche à l'ouvrage, il y a une grande différence entre les hommes qui exécutent ponctuellement ce qu'on leur commande, et ceux qui, loin de l'exécuter, trouvent des prétextes pour ne point agir ou s'abandonner à la paresse. Entre bien travailler et négliger il y a certainement toute la différence qui existe entre travailler sans interruption et rester complètement oisif. Quand j'ai des bêcheurs pour débarrasser ma vigne des mauvaises herbes, et qu'ils bêchent de manière à laisser l'herbe devenir plus épaisse et plus belle, comment ne pas dire qu'il n'y a rien eu de fait ? Voilà ce qui ruine une maison bien plus qu'une excessive ignorance. En effet, quand tous les frais sont prélevés sur le bien même, et que les travaux ne sont pas conduits de manière à couvrir la dépense, on ne doit pas s'étonner de voir à l'aisance succéder la misère.

« Il y a pour les cultivateurs soigneux et rangés un moyen infailible de faire fortune dans l'agriculture; mon père le pratiquait et me l'a transmis. Jamais il ne permettait d'acheter un champ bien cultivé; mais y avait-il quelque terre stérile et non plantée, par la négligence ou la gêne des propriétaires, c'était celle-là qu'il conseillait d'acheter. Il disait qu'une terre bien cultivée coûtait beaucoup d'argent, sans être susceptible d'amélioration; et il pensait que cette amélioration impossible enlevait tout plaisir à l'acquéreur, vu que, selon lui, toute possession ou tout bétail qui va s'améliorant est une véritable

1. Voy. la traduction de ce passage par Cicéron dans Columelle, XI, 1.

jouissance. Apprends, Socrate, que la première valeur de plusieurs de nos fonds se trouve déjà sensiblement augmentée par notre travail; et notre combinaison, Socrate, est si belle, si facile à saisir, que, quand tu m'auras écouté, tu t'en iras aussi avancé que moi, et tu pourras, si tu le veux, communiquer ta science à un autre. Mon père ne tenait son savoir de personne, et cette découverte ne lui a pas coûté de longues réflexions; mais son amour de l'agriculture et du travail lui avait fait chercher, comme il le disait lui-même, un champ où il trouvât, en s'occupant, plaisir et profit; car, vois-tu, Socrate, s'il y eut jamais à Athènes un homme passionné pour l'agriculture, ce fut mon père. » En entendant ces mots, je repartis : « Dis-moi donc, Ischomachus, ton père gardait-il les champs qu'il avait défrichés, ou bien les vendait-il, s'il en trouvait un bon prix? — Vraiment, dit Ischomachus, il les vendait; et aussitôt il achetait quelque autre champ inculte, par amour pour le travail. — A t'entendre, Ischomachus, ton père avait naturellement pour l'agriculture le même goût que les marchands de blé ont pour leur commerce; et comme ces marchands-là aiment singulièrement le blé, dès qu'ils entendent parler d'un pays où il abonde, ils y naviguent, traversant la mer Égée, le Pont-Euxin, la mer de Sicile : là ils en prennent tant qu'ils peuvent, puis ils le rapportent par mer sur le vaisseau qui les porte eux-mêmes. S'ils ont besoin d'argent, ce n'est pas au hasard ni au premier endroit qu'ils déchargent le bâtiment; mais quand ils entendent parler d'un pays où le blé est à haut prix et dont les habitants sont prêts à le payer cher, ils s'y rendent et font livraison. Il me semble que c'est comme cela que ton père était un agriculteur passionné. — Tu plaisantes, Socrate, répondit Ischomachus. Pour moi, je pense que ceux-là sont de vrais amateurs de maisons, qui, à mesure qu'ils en bâtissent une, la vendent pour en bâtir une autre. — Par Jupiter, Ischomachus, répliquai-je, je suis prêt à jurer que tu as raison de croire qu'on aime naturellement ce dont on espère tirer profit. »

CHAPITRE XXI.

Suite du précédent et conclusion de tout l'ouvrage.

« Mais j'y songe, Ischomachus, comme tout ce discours vient à l'appui de ton sujet ! Tu avais pris pour texte que l'agriculture est de tous les arts le plus facile à apprendre ; et maintenant, d'après tout ce que tu viens de dire, j'en suis parfaitement convaincu. — Par Jupiter, reprit Ischomachus, j'en suis d'avis. Quant au talent de commander, Socrate, talent nécessaire en agriculture, en politique, en économie, à la tête des armées, je conviens avec toi qu'il y a parmi les hommes une grande différence sous le rapport de l'intelligence. Ainsi, quand on vogue sur une galère, et qu'il s'agit de fournir à la rame des traites d'un jour, tels céleustes¹ savent dire et faire ce qu'il faut pour stimuler les esprits et faire travailler les hommes ; d'autres sont tellement incapables qu'ils emploient au même trajet le double des journées ; et, d'une part on débarque, couverts de sueur, mais se félicitant les uns les autres, chefs de manœuvre et rameurs ; de l'autre, on arrive sans sueur, mais détestant le chef qui déteste l'équipage. Les généraux diffèrent de même les uns des autres. Les uns produisent des soldats qui ne veulent point affronter une fatigue, qui ne daignent point obéir et s'y refusent tant qu'il n'y a pas absolue nécessité, mais qui vont jusqu'à se faire honneur de leur résistance à leur chef ; incapables de rougir d'un échec déshonorant. Mais que des chefs favorisés du ciel, pleins de valeur et d'habileté, prennent ces mêmes hommes, et d'autres avec eux, ils les rendront honteux de la moindre lâcheté, convaincus qu'il est mieux d'obéir, fiers de leur soumission individuelle et collective, prêts à la fatigue quand il le faut, et l'endurant de bon cœur. On voit parmi les simples particuliers des hommes naturellement portés au travail ; ici c'est une armée tout entière, qui, guidée par de bons chefs, se laisse ravir à l'amour du travail et de la gloire, et est fière d'un bel exploit accompli sous l'œil du général. D'ailleurs, sous quelques chefs que se rangent de pareils hommes, ces chefs ne peuvent manquer de

1. Chefs des matelots et des rameurs.

devenir puissants, non pas vraiment parce qu'ils sont plus robustes que leurs soldats, qu'ils lancent bien le javelot et la flèche, qu'ils sont bons cavaliers, et qu'ils affrontent le danger sur un excellent cheval et avec un bouclier solide, mais parce qu'ils sont capables d'inspirer à leurs troupes le courage de les suivre au travers du fer et de tous les périls. On a raison d'appeler hommes d'un grand cœur ceux que suit une troupe ainsi animée, et de dire que celui-là s'avance avec un grand bras, à qui tant de bras obéissent; en effet, on est réellement un grand homme quand on fait de grandes choses plutôt par le génie que par la force du corps. Il en est de même dans les œuvres domestiques : quand le contre-maître, le surveillant, le chef des travailleurs, savent rendre les gens ardents au travail, appliqués, assidus, ce sont vraiment eux qui font prospérer la maison et y versent l'abondance. Mais quand un maître, Socrate, se montre aux ouvriers, sans que la présence de celui qui peut fortement punir le paresseux et récompenser largement le travailleur fasse rien produire de remarquable à ces hommes, je ne puis avoir d'admiration pour lui; mais celui dont la vue met tout en mouvement, et communie aux ouvriers un élan, une émulation générale, une ambition puissante et individuelle, je dirai de lui qu'il a l'âme d'un roi.

« Or c'est là, selon moi, le point capital, dans toute œuvre qui se fait par des hommes, et notamment dans l'agriculture. Seulement, par Jupiter, je ne dis point que ce talent s'acquière à simple vue et dans une simple leçon; je prétends, au contraire, que, pour y atteindre, il faut l'instruction et un bon naturel, et, ce qui est plus encore, une inspiration d'en haut. En effet je ne puis croire que ce soit une œuvre humaine, mais divine, de régner sur des cœurs qui se donnent; seulement ce don n'est accordé qu'aux hommes véritablement doués d'une prudence accomplie. Quant à tyranniser des cœurs qui s'y refusent¹, c'est, selon moi, un privilège accordé par les dieux à ceux qui sont dignes de vivre comme Tantale, éternellement tourmenté, dit-on, dans les enfers, par la crainte de mourir deux fois². »

1. Texte controversé; je suis la leçon adoptée par Weiske.

2. Cf. Pindare, *Olymp.*, I, v. 42, et Cicéron, *Tuscul.*, IV, XVI.

APOLOGIE DE SOCRATE¹.

Pourquoi Socrate ne voulait pas faire son apologie.

Parmi les faits qui concernent Socrate, il en est un qui me parut digne d'être transmis à la mémoire : c'est, lorsqu'il eut été mis en jugement, sa détermination au sujet de son apologie et de sa mort. D'autres, il est vrai², ont écrit sur ce fait, et tous ont bien rendu la noble fierté de son langage³, ce qui prouve qu'en cette circonstance Socrate parla bien ainsi. Mais comment dès lors Socrate était convaincu que pour lui la mort était préférable, c'est ce qu'ils n'ont point fait voir clairement; de sorte qu'il y a quelque déraison dans la hauteur de ses paroles.

Hermogène cependant, fils d'Hipponicus et ami de Socrate⁴, a donné sur celui-ci des détails qui montrent que la hauteur de ses discours s'accordait parfaitement avec celle de ses idées. En effet, il racontait que, le voyant discourir sur toutes sortes de sujets entièrement étrangers à son procès, il lui avait dit : « Ne devrais-tu pas pourtant, Socrate, songer à ton apologie ? » que Socrate lui avait d'abord répondu : « Ne te semble-t-il pas que je m'en suis occupé toute ma vie ? » A quoi Hermogène lui ayant demandé de quelle manière : « En vivant sans commet-

1. Nous engageons les lecteurs studieux à recourir au livre consciencieux de Fr. Thurot : *Apologie de Socrate d'après Platon et Xénophon*, Didot, Paris, 1806. Outre le texte et la traduction de ces deux apologies, on trouvera dans cet ouvrage le *Criton* et le *Phédon*, qui en sont d'indispensables commentaires. On fera bien aussi de lire l'*Apologie de Socrate* de Libanius; c'est une œuvre de rhéteur, mais il perce parfois à travers l'agencement des périodes une émotion vraie et sincère. — Voy. *Libanii opera*, édition de Claude Morel, Paris, 1606, p. 635.

2. Notamment Platon.

3. « Socrate, dit Cicéron, ne parut pas devant ses juges comme un suppliant et un coupable, mais comme un maître et un souverain. »

4. Sur Hermogène, voy. *Mém.*, II, x, et IV, viii.

tre la moindre injustice, ce qui est, à mes yeux, le plus beau moyen de me préparer une défense. » Hermogène lui ayant dit encore : « Ne vois-tu pas que les tribunaux d'Athènes, choqués par la défense, ont souvent fait périr des innocents, et souvent absous des coupables dont le langage avait ému leur pitié ou flatté leurs oreilles? — Mais, par Jupiter! dit Socrate, deux fois déjà j'ai essayé de préparer une apologie, et mon démon s'y est opposé¹. » Alors Hermogène lui ayant dit que son langage était étonnant : « Pourquoi t'étonner, avait répondu Socrate, si la divinité juge qu'il est plus avantageux pour moi de quitter la vie de ce moment même? Ne sais-tu pas que jusqu'à présent il n'y a pas d'homme à qui je le cède pour avoir mieux vécu? Car je sens bien, ce qui est la pensée la plus douce, que j'ai vécu toute ma vie dans la piété et dans la justice; en sorte qu'éprouvant une vive admiration pour moi-même, j'ai trouvé que tous ceux qui étaient en commerce avec moi avaient la même opinion sur mon compte. Mais à présent, si j'avance en âge, je sais qu'il faudra nécessairement payer mon tribut à la vieillesse; ma vue s'affaiblira, j'entendrai moins bien, mon intelligence baissera et j'oublierai plus vite ce que j'aurai appris. Si je m'aperçois de cette perte de mes facultés, et que je me déplaie à moi-même, comment pourrai-je encore trouver du plaisir à vivre? Peut-être, continua-t-il, est-ce par bienveillance que le dieu m'accorde, comme don spécial, de terminer ma vie non-seulement à l'époque la plus convenable, mais de la manière la moins pénible. Car si je suis condamné aujourd'hui, il est certain qu'il me sera permis de la finir par l'espèce de mort que les hommes qui se sont occupés de cette question estiment la plus facile, celle qui gêne le moins les amis et leur cause le plus de regrets du mort. En effet, lorsqu'on ne laisse aucune image pénible et désagréable dans l'esprit des assistants, quand on s'éteint le corps plein de santé et l'âme tout entière à la tendresse, comment ne serait-on pas un objet de regrets?

« C'est donc avec raison que les dieux m'ont détourné de la préparation de mon discours, quand vous croyiez tous que je devais par tous les moyens chercher des échappatoires : car, si je l'avais fait, il est certain que j'aurais dû me résoudre, au lieu d'en finir dès ce moment avec la vie, à mourir tourmenté par des maladies ou par la vieillesse sur laquelle viennent

1. Cf. Platon, *Apolog.*, xxxi.

fondre toutes les infirmités¹, et cela sans aucun adoucissement. Par Jupiter! Hermogène, je n'y songerai même pas; mais si, en exposant librement tous les avantages que je crois tenir des dieux et des hommes, ainsi que l'opinion que j'ai de moi-même, je dois offenser les juges, j'aimerais mieux mourir que de mendier servilement la vie et de me faire octroyer une existence beaucoup plus affreuse que la mort. »

II

Réfutation des accusations de Méléty. — Socrate démontre son innocence et l'impieété de ses accusateurs.

C'est d'après cette résolution, selon Hermogène, que, quand ses ennemis l'accusèrent de ne point reconnaître les dieux de l'État, d'introduire des extravagances démoniaques et de corrompre les jeunes gens², il s'avança et dit : « Ce qui tout d'abord, citoyens, m'a surpris dans l'accusation de Méléty, c'est le grief sur lequel il établit que je ne reconnais pas les dieux de l'État : tout le monde indistinctement m'a pu voir sacrifier dans les fêtes solennelles et sur les autels publics, et Méléty lui-même, s'il l'a voulu. Maintenant, comment prétendre que j'introduis des extravagances démoniaques, quand je dis que la voix d'un dieu se fait entendre à moi pour m'indiquer ce que je dois faire? Car ceux qui tirent des présages du chant des oiseaux ou des paroles des hommes se laissent évidemment influencer par des voix. Personne ne peut nier que le tonnerre ne soit une voix, et même le plus grand de tous les augures. N'est-ce pas enfin par la voix que la prêtresse de Pytho, sur le trépied, manifeste la volonté du dieu? Or, que ce dieu ait la connaissance de l'avenir et qu'il le révèle à qui il veut, voilà ce que je dis et ce que tous disent et pensent avec moi. Seulement ils appellent cela des augures, des voix, des symboles, des présages, et moi je l'appelle démon; et je crois, par cette dénomination, user d'un langage plus vrai et plus pieux que ceux qui attribuent aux oiseaux la puissance des dieux. Et la preuve que je ne mens point contre la divinité, la voici : toutes

1. Horace a dit de même : « Multa senem circumveniunt incommoda, » *Art poët.*, v. 469.

2. Cf. Platon, *Apolog.*, III et XI.

les fois que j'ai annoncé à bon nombre de mes amis les desseins du dieu, jamais je n'ai été pris en délit de mensonge. »

En entendant ces mots, les juges murmurèrent, les uns n'accordant aucune confiance à ce qu'il disait, les autres jaloux des préférences que les dieux lui accordaient. Socrate continua : « Eh bien donc apprenez encore autre chose, afin que ceux qui le désirent aient un motif de plus pour ne pas croire à la faveur dont les divinités m'ont honoré. Un jour que Chéréphon interrogeait sur moi l'oracle de Delphes, en présence de beaucoup de personnes, Apollon répondit qu'il n'y avait pas un homme plus sensé, plus indépendant, plus juste et plus sage que moi¹. »

A ces mots, les juges, ainsi qu'on devait s'y attendre, firent entendre un plus grand murmure ; Socrate reprit : « Cependant, citoyens, le dieu s'est exprimé dans ses oracles, au sujet de Lycurgue, le législateur des Lacédémoniens, dans des termes plus magnifiques que pour moi. On dit, en effet, qu'au moment où Lycurgue entrait dans le temple, il lui dit : « Je ne sais si je dois t'appeler un dieu ou un homme. » Moi, l'oracle ne m'a pas comparé à un dieu, mais il a dit que je l'emporte de beaucoup sur les autres hommes. Quant à vous, n'en croyez point trop légèrement le dieu, mais pesez bien chacune de ses paroles. Connaissez-vous un homme qui soit moins que moi asservi aux appétits du corps ; un homme plus indépendant, moi qui ne reçois de personne ni don, ni salaire ? Et qui donc pourriez-vous raisonnablement considérer comme plus juste qu'un homme qui s'est accommodé à sa fortune présente, au point de n'avoir jamais besoin de ce qui est aux autres ? Pour la sagesse, comment pourrait-on équitablement en placer un autre au-dessus de moi, qui, du moment où j'ai commencé à comprendre la langue humaine, n'ai jamais cessé de rechercher et d'apprendre tout ce que je pouvais de bien ?

« La preuve que mes travaux n'ont pas été stériles, ne vous paraît-elle pas évidente dans la préférence empressée qu'un grand nombre de citoyens et même d'étrangers, épris de la vertu, mettent à se rendre auprès de moi ? Quel est, en outre, dirons-nous, le motif pour lequel tant de gens, qui savent que je suis trop pauvre pour rendre, désirent cependant m'envoyer quelque présent ? Et, tandis que personne ne peut dire que je lui ai demandé un service, d'où vient que tant de gens avouent

1. Cf. Platon, *Apolog.*, v et suivants.

qu'ils me doivent de la reconnaissance? Comment, lors du siège de la ville¹, les autres citoyens gémissaient-ils de leur misère, tandis que je vécus sans plus de privations qu'au moment où la ville était le plus prospère? Comment, lorsque les autres achètent à grands frais, au marché, les objets de leurs jouissances, me procuré-je, sans rien dépenser, les jouissances de l'âme, qui sont plus pures que les leurs? Si, dans ce que je viens de dire de moi, personne ne peut me convaincre de mensonge, comment n'aurais-je pas des droits légitimes à l'approbation des dieux et des hommes?

« Et cependant tu dis, Mélétes, qu'en agissant ainsi je corromps la jeunesse? Mais nous savons sans doute en quoi consiste cette corruption. Or, dis-moi si tu en connais un seul que j'aie rendu de pieux, impie; de modéré, violent; de réservé, prodigue; ou bien encore qui soit devenu de sobre, adonné au vin; de travailleur, paresseux, ou esclave de toute autre mauvaise passion? — Oui certes, par Jupiter, dit Mélétes, j'en connais que tu as séduits, au point de t'accorder plus de confiance qu'à leurs parents mêmes! — J'en conviens, reprit Socrate, en ce qui regarde leur instruction; car ils savent que j'ai profondément médité ce sujet. Mais, quand il s'agit de la santé, les hommes ont plus de confiance aux médecins qu'à leurs parents: dans les assemblées, tous les Athéniens, généralement, s'en rapportent plus volontiers à ceux qui parlent avec plus de sagesse qu'à ceux qui leur sont unis par les liens du sang. En effet, ne choisissez-vous pas pour stratèges, de préférence à vos pères et à vos frères, et, par Jupiter! de préférence à vous-mêmes, ceux que vous savez les plus expérimentés dans l'art de la guerre?—C'est l'usage, Socrate répond Mélétes, et cet usage a son utilité.—Eh bien donc, réplique Socrate, ne doit-il pas te sembler étrange que, dans toutes les autres actions, les meilleurs soient considérés non-seulement comme égaux, mais comme supérieurs aux autres, et que moi, à cause de la supériorité que certains m'accordent en ce qui touche au plus grand bien des hommes, l'instruction, je sois chargé par toi d'une accusation capitale? »

Il est à croire que Socrate lui-même et ceux de ses amis qui parlèrent pour sa défense² dirent encore beaucoup d'autres

1. Quand Lysandre tenait Athènes, assiégée après la bataille d'Ægospotamos.

2. On ne sait pas au juste quels sont ceux des disciples qui parlèrent pour lui. Diogène de Laërte raconte d'après Justin de Tibériade que, pendant

choses ; mais je ne me suis point attaché à rapporter tous les détails du procès ; il m'a suffi de faire voir que Socrate avait attaché la plus grande importance à démontrer qu'il n'avait jamais été impie envers les dieux, ni injuste envers les hommes ; mais qu'il ne pensait pas devoir s'abaisser à des supplications pour échapper à la mort, qu'au contraire il était persuadé dès lors que le temps était venu de mourir. Ces sentiments éclatèrent davantage, quand la condamnation eut été prononcée. Car d'abord, étant invité à fixer lui-même le taux de l'amende, il ne voulut pas le fixer, et ne le permit point à ses amis. Mais il leur dit qu'en le fixant ce serait s'avouer coupable¹. Ensuite, lorsque ses amis voulaient le dérober à la mort², il refusa, et leur demanda, en plaisantant, s'ils connaissaient hors de l'Attique quelque place inaccessible à la mort. Enfin, lorsque la sentence eut été prononcée, il dit : « Assurément, citoyens, ceux qui ont appris aux témoins à se parjurer en portant contre moi un faux témoignage, et ceux qui se sont laissé suborner doivent, de toute nécessité, se sentir coupables d'une grande impiété et d'une grande injustice. Mais moi, pourquoi me croirais-je au dessous de ce que j'étais avant ma condamnation, puisque je n'ai été convaincu d'avoir rien fait de ce dont on m'accuse ? Jamais je n'ai offert de sacrifices à d'autres divinités qu'à Jupiter, à Junon, et aux autres dieux ; jamais je n'ai juré que par eux ; jamais je n'en ai nommé d'autres. Quant aux jeunes gens, était-ce les corrompre que de les accoutumer à la patience et à la frugalité ? Et pour ce qui est de ces actions, contre lesquelles la loi prononce la mort, à savoir la profanation des temples, le vol avec effraction, la vente des hommes libres, la trahison envers la patrie, mes accusateurs eux-mêmes n'osent pas dire que j'aie rien fait de pareil. En sorte que je me demande avec surprise où vous avez pu trouver chez moi quelque action qui méritât la mort. Aussi, comme je subis une mort injuste, ne dois-je pas avoir pour moi moins d'estime : car la honte ne retombe point sur moi, mais sur ceux qui m'ont condamné. Je trouve d'ailleurs une consolation dans Palamède, qui est mort presque comme moi³. Aujourd'hui même encore il est

qu'on plaidait la cause de Socrate, Platon se présenta à la tribune et dit : « Athéniens, je suis le plus jeune de ceux qui sont montés à cette tribune ; » mais que les juges lui crièrent : « Dis plutôt : descendus. » C'était lui dire : « Descends ! »

1. Cf. Cicéron, *De l'orat.*, I, lxxv. — 2. C'est le sujet du *Criton* de Platon.

3. Cf. Platon, *Apolog.*, xxxii.

chanté dans des hymnes plus magnifiques qu'Ulysse qui le fit périr injustement. Je suis sûr que l'avenir aussi bien que le passé me rendront ce témoignage, que jamais je n'ai fait de tort à personne, ni jamais rendu personne plus vicieux, tandis que je rendais service à ceux qui conversaient avec moi, en leur enseignant sans rétribution tout ce que je pouvais de bien. » Après avoir ainsi parlé, il sortit sans que rien en lui démentît son langage ; ses yeux, son attitude, sa démarche, conservant la même sérénité ¹.

III

Socrate console ses amis : son mot plaisant à Apollodore ;
sa prédiction relative au fils d'Anytus.

Comme il s'aperçut que ceux qui l'accompagnaient fondaient en larmes : « Qu'est-ce donc ? leur dit-il ; c'est à présent que vous pleurez ? Ne saviez-vous pas depuis longtemps qu'au moment même de ma naissance la nature avait prononcé l'arrêt de ma mort ² ? Et cependant, si je mourais avant l'âge, entouré de toutes les jouissances, il est certain que ce serait un motif d'affliction pour moi et pour ceux qui m'aiment ³ ; mais si je termine ma carrière quand je n'ai plus que des maux à attendre, ce doit être un sujet de joie pour vous tous. »

Il y avait là un certain Apollodore ⁴, extrêmement affectionné à Socrate, homme simple du reste, qui lui dit : « C'est pour moi, Socrate, une chose tout à fait insupportable de te voir mourir injustement. » Alors Socrate, dit-on, lui passant légèrement la main sur la tête : « Mais toi, mon cher Apollodore,

1. C'est l'attitude qu'Horace prête à Régulus retournant à Carthage. Voy. Horace, ode v du livre III, v. 44 et suivants.

2. Cf. Montaigne, *Essais*, I, xix. « C'est la condition de votre création, c'est une partie de vous que la mort ; vous vous fuyez vous-mêmes. C'est votre être, que vous jouissez, est également party à la mort et à la vie. Le premier jour de votre naissance vous achemine à mourir comme à vivre.... » Et plus haut : « A celui qui disoit à Socrates : « Les Athéniens l'ont condamné à la mort. — Et nature, eulx, » répondit-il. »

3. Cf. le discours de Germanicus mourant à ses amis dans Tacite, *Annal.*, II, lxxi.

4. On peut ajouter au témoignage de Xénophon, sur l'attachement de cet Apollodore pour Socrate celui de Platon (*Phèdre*, § 2 et 66) et celui de Plutarque dans la vie de Caton d'Utique, § 40.

aimerais-tu donc mieux me voir mourir justement qu'injustement ' ? » Et en même temps il se mit à sourire.

On raconte encore qu'il dit en voyant passer Anytus : « Oui, cet homme est bien fier : il croit avoir fait quelque chose de grand et de beau en me tuant, parce que je lui dis un jour que, puisqu'il était élevé aux premières dignités de la république, il ne convenait pas qu'il fit élever son fils dans le métier de tanneur. Le misérable, continua Socrate, il semble ignorer que celui de nous deux qui n'a cessé toute sa vie de faire des actions utiles et honnêtes, est véritablement le vainqueur. Au reste, ajouta-t-il, puisque Homère attribue à quelques-uns de ses héros, au moment de leur mort, une connaissance anticipée de l'avenir ¹, et moi aussi je veux vous faire une prédiction. Je me suis trouvé jadis quelques instants avec le fils d'Anytus, et il me parut avoir une âme qui ne manque pas d'énergie. Je prédis, en conséquence, que la condition servile où son père l'a placé, il n'y restera point ; mais que, faute d'un guide éclairé, il tombera dans quelque passion honteuse et roulera bien loin dans la perversité. » En parlant ainsi, Socrate ne se trompa point. Le jeune homme s'étant adonné au vin, ne cessa de boire ni jour, ni nuit, et devint enfin incapable de rien faire d'utile à l'État, à ses amis et à lui-même. Quant à Anytus, la mauvaise éducation de son fils et sa propre ignorance ont rendu, maintenant même qu'il n'est plus, son souvenir odieux.

1. Diogène de Laërte, dans la vie de Socrate, rapporte que ce fut à Xanthippe, sa femme, et non pas à Apollodore, que le philosophe adressa ces paroles. Ce témoignage est confirmé par Valère Maxime et par Tertulien.

2. Allusion à deux passages de l'*Iliade*, l'un, chant XVI, v. 854, où Patrocle, sur le point de mourir, annonce à Hector qu'il périra lui-même sous les coups d'Achille; et l'autre, chant XXII, v. 358, où Hector, au moment d'être tué par Achille, prédit à ce héros que lui-même mourra de la main de Paris.

IV

Socrate, en parlant fièrement à ses juges, s'est montré plein de sagesse et de courage.

Socrate, il est vrai, en parlant de lui avec tant de fierté devant le tribunal, souleva la jalousie, et fit que les juges furent plus disposés à le condamner. Mais pour moi, je trouve que les dieux lui ont accordé une heureuse destinée. Il a laissé de la vie la part la plus pénible, et obtenu le genre de mort le moins douloureux. Il fit bien voir, du reste, la force de son âme. Car quand il eut reconnu qu'il lui était plus avantageux de mourir que de vivre encore, de même qu'il n'avait jamais reculé devant les autres biens, il ne faiblit point devant la mort, mais ce fut avec sérénité qu'il la reçut et la subit. Aussi, quand je réfléchis à la sagesse et à la grandeur d'âme de cet homme, je ne puis m'empêcher d'en rappeler le souvenir, et de joindre à ce souvenir mes éloges. Et s'il existe parmi les hommes épris de la vertu quelqu'un qui ait vécu avec un homme plus utile que Socrate, je le regarde comme le plus fortuné des hommes.

Le premier volume de la collection est consacré à l'histoire de la littérature française. Il est divisé en deux parties : la première traite de la littérature médiévale et la seconde de la littérature moderne. L'auteur, M. X. Y., aborde les questions de la formation de la langue française, de l'évolution des genres littéraires et de l'influence des courants de pensée. Le second volume, intitulé "Littérature française du XVIIIe siècle", explore les œuvres de Voltaire, Rousseau et Diderot, ainsi que le mouvement des Lumières. Le troisième volume, "Littérature française du XIXe siècle", analyse les romans de Balzac et Stendhal, les poésies de Lamartine et Hugo, et le drame romantique. Le quatrième volume, "Littérature française du XXe siècle", examine les œuvres de Proust, Gide et Sartre, ainsi que le mouvement surréaliste et l'existentialisme. Le cinquième volume, "Littérature française contemporaine", traite des œuvres de Camus, de Sartre et de Genet, ainsi que de la Nouvelle Roman et de la poésie moderne. Le sixième volume, "Littérature française de l'après-guerre", aborde les œuvres de Camus, de Sartre et de Genet, ainsi que de la Nouvelle Roman et de la poésie moderne. Le septième volume, "Littérature française de l'après-guerre", aborde les œuvres de Camus, de Sartre et de Genet, ainsi que de la Nouvelle Roman et de la poésie moderne. Le huitième volume, "Littérature française de l'après-guerre", aborde les œuvres de Camus, de Sartre et de Genet, ainsi que de la Nouvelle Roman et de la poésie moderne. Le neuvième volume, "Littérature française de l'après-guerre", aborde les œuvres de Camus, de Sartre et de Genet, ainsi que de la Nouvelle Roman et de la poésie moderne. Le dixième volume, "Littérature française de l'après-guerre", aborde les œuvres de Camus, de Sartre et de Genet, ainsi que de la Nouvelle Roman et de la poésie moderne.

LE BANQUET¹.

CHAPITRE PREMIER.

Occasion du *Banquet*. — Repas donné par Callias au jeune Autolycus, vainqueur au pancrace. — Socrate assiste à ce repas. — Arrivée du bouffon Philippe.

Où, selon moi, non-seulement les actions sérieuses des hommes beaux et bons, sont dignes de mémoire, mais encore leurs simples amusements. Or, ce que je sais en ce genre, pour en avoir été témoin, je veux le publier.

Aux grandes Panathénées², il y eut une course de chevaux. Callias, fils d'Hipponicus³, épris du jeune Autolycus, qui venait de remporter le prix du pancrace, le conduisit à ce spectacle. La course finie, Callias, ayant avec lui Autolycus et son père, retournait à sa maison du Pirée; il était suivi de Nicératus. Voyant ensemble Socrate, Critobule, Hermogène, Antisthène et Charmide⁴, il ordonna à un de ses gens de conduire chez lui Autolycus et sa compagnie, puis abordant Socrate et ceux qui l'entouraient : « Je vous rencontre bien à propos, leur dit-il; j'ai à dîner Autolycus et son père⁵; et je crois que la fête n'en sera que plus brillante, si des hommes comme vous, dont l'âme est épurée, viennent orner mon appartement plutôt que des stratèges, des hipparques, de futurs

1. Platon a écrit aussi un *Banquet*, qui est demeuré justement célèbre. Il n'est pas de lecteur de Xénophon qui ne doive se donner la peine de comparer sur ce point les deux auteurs, peut-être même les deux rivaux. Voy., à cet égard, les prolégomènes de Weiske sur ce dialogue, et la dissertation de Vieland, insérée dans l'*Attisch museum*, IV, p. 2; *Herft.*, p. 99, sqq. Elle a été reproduite dans l'édition du *Banquet* de Xénophon, d'Auguste Bornemann, Leipsig, 1823.

2. Fêtes de Minerve, qui revenaient tous les cinq ans.

3. Un des plus riches citoyens d'Athènes.

4. Nous avons vu figurer tous ces personnages dans les *Mémoires*.

5. Lycon, qui prend quelquefois la parole dans le *Banquet*.

magistrats. » Alors Socrate : « Tu railles toujours, dit-il, et tu cherches à nous ravaler, parce que tu as prodigué l'argent à Protagoras, à Gorgias¹ et à tant d'autres pour leurs leçons de sagesse, tandis que tu vois en nous des gens réduits à tirer leur philosophie de leur propre fonds. — Jusqu'ici, répondit Callias, je vous cachais que j'avais beaucoup de belles choses à vous dire; mais aujourd'hui, venez chez moi et je vous prouverai que je mérite bien quelques égards. » Socrate et ses amis commencèrent naturellement par le remercier de son invitation, mais ils ne promirent pas de s'y rendre. Cependant lui voyant un air tout fâché de ce refus, ils finirent par le suivre; puis, les uns s'étant exercés et parfumés, et les autres baignés, ils entrèrent. Autolycus était assis auprès de son père; les autres prirent la place qui leur convenait.

Un simple coup d'œil jeté sur le groupe eût fait comprendre que la beauté a de soi quelque chose de royal, surtout lorsqu'elle s'unit, comme alors dans Autolycus, à la pudeur et à la modestie. Telle qu'une lumière qui, brillant soudain dans la nuit, fixe tous les regards, ainsi la beauté d'Autolycus attirait sur lui tous les yeux. Des convives qui le contemplaient, il n'en était aucun dont l'âme ne fût émue : les uns étaient silencieux, les autres faisaient quelque geste. Tous ceux qu'un dieu possède attirent l'attention; et quand c'est toute autre divinité, ils ont le regard terrible, la voix effrayante, les mouvements violents; mais quand c'est l'amour chaste qui les inspire, leurs yeux deviennent aimables, leur voix se fait douce, et leurs gestes pleins de noblesse. Callias, en agissant de la sorte sous l'influence de l'amour, attirait l'attention de ceux qui sont initiés aux mystères de cette divinité. Cependant les convives dînaient en silence, comme par ordre d'un personnage supérieur.

Le bouffon Philippe, ayant frappé à la porte, prie l'esclave qui vient à sa rencontre d'annoncer qui il est, et pourquoi il demande à être introduit : il dit qu'il se présente muni de tout ce qu'il faut pour souper aux dépens des autres, que son esclave est très-mal à son aise de ne rien porter et d'être encore à jeun. Callias, à ces mots : « Certes, dit-il, ce serait grande honte, mes amis, de ne pas lui donner au moins un abri : qu'il entre donc ! » Et en même temps il regardait Au-

1. Protagoras et Gorgias, deux sophistes de renom, que Platon a immortalisés par le titre de deux de ses dialogues.

tolycus, évidemment pour examiner ce qu'il pensait de la plaisanterie. Alors Philippe entrant dans la salle à manger des hommes : « Vous savez tous, dit-il, que je suis bouffon : je viens ici volontiers, convaincu qu'il est plus plaisant de se présenter à un repas sans être invité que sur une invitation. — Assieds-toi donc, lui dit Callias; nos convives, comme tu vois, sont fort sérieux, ils ont besoin qu'on les égaye. » Durant le repas, Philippe se mit à faire quelques plaisanteries, afin de remplir son rôle usité partout où il était invité à un festin. Personne ne riait : son dépit était manifeste; aussi voulut-il, bientôt après, dire encore quelque facétie; mais aucun convive ne s'étant mis à rire, il cessa de manger, se couvrit la tête et se renversa tout de son long. Alors Callias : « Qu'est-ce cela, Philippe? dit-il; quel mal te prend? — Par Jupiter! un bien grand mal, Callias. Puisque le rire est banni de chez les hommes, mes affaires sont en piteux état. Autrefois on m'invitait aux banquets pour divertir les convives par mes bouffonneries; mais à présent pourquoi m'appellerait-on? Dire quelque chose de sérieux m'est aussi impossible que de me faire immortel; cependant on ne m'invite pas dans l'espoir d'être invité : tout le monde sait que de temps immémorial il n'entre point de souper chez moi. » En même temps il se mouchoit et contrefaisait à merveille la voix d'une personne qui pleure. Tous les convives alors se mettent à le consoler, à lui promettre de rire, à lui ordonner de manger; et Critobule rit aux éclats de cette commiseration. Philippe, en entendant rire, se découvre le visage, et, l'âme rassurée par l'espoir de futurs repas, il se remet à table.

CHAPITRE II.

Divertissement donné par un Syracusain. — Digression sur les parfums, l'éducation des femmes, la danse et l'ivresse.

Dès qu'on a retiré les tables, fait les libations et chanté le péan, il entre, comme divertissement, un Syracusain, suivi d'une excellente joueuse de flûte, d'une danseuse merveilleuse par ses tours, d'un garçon fort joli, jouant de la cithare et dansant à ravir. L'homme qui faisait voir ces merveilles en tirait de l'argent. Quand la joueuse de flûte eut assez flûté, le

cithariste assez joué de la cithare, et que tous deux parurent avoir suffisamment amusé : « Par Jupiter ! dit Socrate, tu nous traites splendidement, Callias ! Ce n'est point assez d'avoir servi un repas magnifique ; tu nous donnes un spectacle et une musique des plus agréables. » Alors Callias : « Mais si l'on nous apportait encore des parfums, nous jouirions de leur senteur. — Pas du tout, reprit Socrate ; de même que tel vêtement convient à une femme, tel autre à un homme, ainsi tel parfum convient à un homme, tel autre à une femme ; et jamais homme ne se parfume pour un autre homme. Cependant les femmes, et surtout les jeunes épouses, comme celles de Critobule et de Nicératus, se plaisent aux parfums ; elles aiment à en exhaler l'odeur. Mais celle de l'huile des gymnases paraît aux hommes plus agréable qu'un parfum ne l'est aux femmes, au moment où ils la respirent, et plus désirable quand ils ne la respirent pas. Qu'un esclave et un homme libre se parfument, tous deux à l'instant même exhaleront une égale senteur ; mais l'odeur que répandent les exercices libéraux a besoin d'application et de temps pour acquérir cette suavité qui caractérise l'homme libre. » Alors Lycon : « Cela va bien aux jeunes gens ; mais nous qui ne fréquentons plus les gymnases, quelle odeur devons-nous exhaler ? — Par Jupiter ! celle de la vertu, dit Socrate. — Et où prend-on ce parfum ? — Ce n'est pas, ma foi, chez les parfumeurs. — Où donc enfin ? — Théognis nous l'apprend¹ :

L'honnête homme du bien te montre le sentier ;
Le méchant te corrompt et te perd tout entier. »

Alors Lycon ; « Tu entends cela, mon fils ? — Sans doute, reprit Socrate, et il profite. Et comme il a eu le désir d'être vainqueur au pancrace, parce qu'il t'a pris pour modèle, c'est d'après ton avis que celui qui lui paraîtra le plus propre à lui enseigner la bonne voie, deviendra son guide². »

A ces mots, ils se mirent tous à parler ; et l'un disait : « Mais où trouver un maître de cette science ? » Un autre soutenait qu'elle ne s'enseigne point ; un troisième qu'il n'y a rien de si facile à apprendre. Alors Socrate : « Puisqu'il y a doute, renvoyons la question à un autre moment : achevons à présent de qui est commencé. Pour moi, je vois la danseuse qui attend et à laquelle on apporte des cerceaux. » Sur cela, la

1. Vers 35. — 2. Ce passage laisse à désirer pour la netteté : j'ai suivi les textes de Zeune et de Bornemann.

musicienne fait entendre sa flûte, et quelqu'un placé près de la danseuse lui donne des cerceaux jusqu'à douze. Elle les prend : aussitôt elle danse et les jette en l'air, en calculant à quelle hauteur elle doit les jeter pour les recevoir en cadence. Alors Socrate : « Il y a mille preuves, mes amis, et ce que fait cette enfant en est une nouvelle, que la nature de la femme n'est pas inférieure à celle de l'homme : il ne lui manque qu'un peu plus d'intelligence et de vigueur. Qu'ainsi ceux d'entre vous qui ont une femme lui apprennent résolument tout ce qu'ils veulent qu'elle sache et qu'elle mette en pratique. — Eh bien, dit Antisthène, comment se fait-il, Socrate, qu'avec cette opinion tu n'apprennes rien à Xanthippe, mais que tu t'accommodes de cette femme, la plus acariâtre des créatures passées et à venir ? — C'est que je vois, répondit Socrate, que ceux qui veulent devenir bons écuyers ne se procurent pas les chevaux les plus dociles, mais les plus fougueux, persuadés que, s'ils les domptent, ils viendront facilement à bout des autres chevaux. De même moi, qui veux apprendre à vivre en société avec les hommes, j'ai pris Xanthippe, convaincu que, si je la supportais, je m'accommoderais facilement de tous les caractères. »

Ce discours ne parut pas s'éloigner trop du but. On apporte ensuite un cerceau garni d'épées, la pointe en haut : la danseuse y entre par une culbute et en sort par une autre, de manière à faire craindre aux spectateurs qu'elle ne se blesse, mais elle achève ses tours avec assurance et sans accident. Alors Socrate s'adressant directement à Antisthène : « Pour cette fois, dit-il, les spectateurs ne nieront pas, je crois, qu'on ne puisse donner des leçons de courage, puisque cette danseuse, toute femme qu'elle est, passe si hardiment à travers les épées. — En vérité, répond Antisthène, est-ce que ce Syracusain ne ferait pas parfaitement de montrer cette danseuse au public, et de dire aux Athéniens que, pour de l'argent, il apprendra à tous les citoyens d'Athènes à marcher résolument contre les lances ? — Par Jupiter ! dit Philippe, que j'aurais, moi, de plaisir à voir l'orateur Pisandre¹ apprenant à courir tête baissée contre les lances, lui qui, à cette heure même, n'osant pas regarder une lance en face, refuse de marcher au combat ! »

1. Plusieurs auteurs, et entre autres Aristophane, Athénée et Élien, se moquent de la pusillanimité et de la voracité de ce Pisandre.

Sur ce point le jeune garçon se met à danser. Alors Socrate : « Voyez, dit-il, comme ce beau garçon paraît encore plus beau, quand il prend des attitudes, que quand il est en repos. — Tu as l'air, dit Charmide, de faire l'éloge d'un maître de danse. — Mais oui, répond Socrate; et j'ai même remarqué qu'en dansant nulle partie de son corps n'est demeurée inactive : cou, jambes et mains, tout était en mouvement; c'est ainsi que doit danser quiconque veut avoir le corps souple. Ma foi, Syracusain, ce serait volontiers que j'apprendrais de toi ces attitudes! » Alors celui-ci : « A quoi donc cela vous servirait-il? — Mais à danser, par Jupiter ¹! » A ce mot, tout le monde se met à rire. Et Socrate d'un air sérieux : « Vous riez de moi, dit-il : est-ce parce que je veux, grâce à l'exercice, me porter mieux, manger et dormir plus agréablement; ou bien est-ce parce que je désire m'exercer ainsi, de peur d'avoir, comme les coureurs du long stade, les jambes grasses et les épaules maigres, ou comme les lutteurs les jambes maigres et les épaules grasses, mais afin de donner à mon corps exercé tout entier de justes proportions? Riez-vous de ce que je n'aurai pas besoin de chercher un compagnon d'exercice, ni de me mettre, moi vieillard, tout nu en présence de la foule, mais de ce qu'il me suffira d'un appartement à sept lits, comme cette salle vient de suffire à ce garçon pour le faire suer, de ce que je m'exercerai l'hiver à l'abri, et à l'ombre, quand il fera trop chaud? Riez-vous enfin de ce qu'ayant un peu trop de ventre, je veux le rendre plus raisonnable? Ne savez-vous donc pas qu'un de ces matins, Charmide que voici m'a trouvé dansant? — Mais oui, par Jupiter! dit Charmide, et d'abord je fus abasourdi, et je craignis que tu ne fusses devenu fou; mais après avoir entendu des raisons pareilles à celles que tu viens de dire, en rentrant chez moi je me mis, non pas à danser, puisque je n'ai jamais appris, mais à faire de la pantomime, parce que je savais. — Par Jupiter! dit Philippe, je le crois; car tes jambes et tes épaules me paraissent être d'un poids tellement égal que, si tu donnais à peser aux agoranomes ton haut et ton bas, comme des pains à vendre, tu n'aurais pas d'amende à payer².

1. Cf. Lucien, *De la danse*, 25, t. I, p. 486 de notre traduction; Maxime de Tyr, *Dissert.*, VII et XXXIX.

2. Les agoranomes étaient des espèces d'édiles, chargés de la police des marchés.

— Eh bien, Socrate, dit Callias, avertis-moi quand tu voudras apprendre à danser; je me mettrai en face de toi, et nous étudierons ensemble. — Allons, dit Philippe, qu'on joue aussi de la flûte pour moi, je vais danser. »

Il se lève, en effet, et fait le tour de la salle, en imitant la danse du garçon et celle de la jeune fille. Et d'abord, comme on avait félicité ce jeune garçon de paraître embelli par ses attitudes, Philippe affecta dans ses vêtements un ridicule plus grand que nature. La jeune fille avait fait la roue en se renversant en arrière; Philippe, en se courbant en avant, prétendait l'imiter. Enfin, on avait loué ce garçon de ce que tous ses membres étaient en action pendant la danse; Philippe commande à la joueuse de flûte un rythme plus vif, et en même temps agite tout ensemble sa tête, ses bras et ses jambes, jusqu'à ce que, n'en pouvant plus, il se jette sur un lit en disant : « La preuve, mes amis, que ma danse même est un bon exercice, c'est que je meurs de soif : hé! garçon, emplis-moi la grande coupe. — Oui, dit Callias, et à nous aussi; tu nous as donné soif à nous faire rire. » Alors Socrate : « Buwons donc, amis, c'est aussi mon sentiment. Le vin, en arrosant nos esprits, endort les chagrins, comme la mandragore assoupit les hommes : quant à la joie, il l'éveille comme l'huile la flamme. Selon moi, le corps¹ de l'homme éprouve ce qui arrive aux végétaux dans la terre. Si la divinité arrose trop les semences, elles ne peuvent lever ni se prêter au souffle de la brise; si elles ont juste de quoi boire, elles lèvent, se développent, fleurissent et arrivent à fruit. De même, si nous buwons trop d'un coup, bientôt notre corps et notre âme chancellent et nous perdons haleine, loin de pouvoir parler; mais si nos esclaves nous versent souvent dans de petites coupes, pour employer les paroles de Gorgias², le vin ne nous inspire pas la violence de l'ivresse, et nous descendons par la persuasion aux douceurs de l'enjouement. » Tout le monde fut de cet avis. Philippe ajouta que les échansons devaient imiter les bons conducteurs de chars, en faisant courir habilement les coupes; ce qu'exécutèrent les échansons.

1. J'ai adopté la leçon de Weiske qui lit σώματα, au lieu de celle de Dindorf qui porte συμποσία, banquet, ce dernier mot ne me paraissant pas correspondre aussi justement à l'autre membre de la comparaison.

2. Pour cette locution grecque voyez Éd. Foss, *De Gorgia Leontino commentatio*, p. 53. — Cf. Lucien, *Sur ceux qui sont aux gages des grands*, 27

CHAPITRE III.

Chacun des convives loue ce qu'il préfère.

En ce moment, le jeune garçon ayant accordé la cithare sur la flûte, se met à jouer de son instrument et à chanter. Tout le monde applaudit. Alors Charmide : « Pour moi, mes amis, dit-il, je crois, comme Socrate à propos du vin, que ce mélange de jeunes sujets et de sons endort les chagrins et éveille l'amour. » Socrate, de son côté, reprenant la parole : « Il me semble, mes amis, dit-il, que ces gens sont en état de nous divertir ; mais je suis sûr que nous pensons valoir mieux qu'eux. Ne serait-il pas honteux, nous trouvant réunis, de ne pas essayer de nous être utiles aussi bien qu'agréables ? — Eh bien, s'écrient plusieurs des convives, indique-nous quels discours nous devons aborder qui produisent cet effet. — Pour ma part, dit Socrate, je désirerais fort que Callias nous tint parole ; car il nous assurerait que, si nous soupions ensemble, il nous donnerait un échantillon de son savoir. — Volontiers, pourvu que vous tous veniez mettre en commun ce que chacun sait de bon. — Il n'y a personne ici, répliqua Socrate, qui se refuse à dire ce qu'il croit le plus avantageux pour les autres. — Pour moi, reprit Callias, je vais vous faire part d'une connaissance que je prise fort : je me crois capable de rendre les hommes meilleurs. » Alors Antisthène : « Sera-ce en leur enseignant un art manuel ou la probité ? — Oui, si la probité fait partie de la justice. — Par Jupiter, dit Antisthène, c'est une vertu qui ne prête point à la controverse : quelquefois le courage et la prudence semblent nuisibles à nos amis et à l'État, mais la justice ne s'associe jamais à l'injustice ¹. — Lors donc, reprit Callias, que chacun de nous aura dit ce qu'il sait d'utile, moi aussi je me ferai un plaisir de vous révéler le secret de mon art et ce qu'il opère. Mais toi, Nicératus, dis-nous quelle est la science qui te rend fier. — Mon père, dit Nicératus, désirant que je devinsse honnête homme, m'a forcé à apprendre toutes les œuvres d'Homère, et je pourrais en ce moment vous réciter l'Iliade tout entière ainsi que l'Odyssée.

¹. Il y a dans tout ce passage quelque obscurité, probablement une lacune dans le texte.

— Ignorest-tu donc, dit Antisthène, que tous les rapsodes savent par cœur ces deux poèmes? — Comment l'ignorerais-je, quand je les entends presque tous les jours? — Connais-tu pourtant une engeance plus inepte que celle des rapsodes? — Ma foi, je n'en vois guère, dit Nicératus — Il est bien évident, dit Socrate, qu'ils ne comprennent pas le sens des vers¹; mais toi qui as donné beaucoup d'argent à Stésimbrote², à Anaximandre³ et à quelques autres⁴, pour en savoir les passages les plus estimés. Et toi, Critobule, continua-t-il, qu'est-ce qui te rend fier? — La beauté. — Comment, tu prétends donc avec ta beauté nous rendre meilleurs? — Oui, et si j'échoue, il est clair que je suis le dernier des hommes. — Et toi, Antisthène, de quoi es-tu fier? — De ma richesse, » dit-il. Hermogène lui ayant demandé s'il avait beaucoup d'argent, celui-ci jura qu'il n'avait pas une obole. « Mais tu as beaucoup de terres? — A peu près ce qu'il en faudrait à Autolycus pour se rouler dans la poussière⁵. — Écoutons aussi ce que tu vas dire, Charmide : et toi qu'est-ce qui te rend fier? — Moi, c'est ma pauvreté! — Par Jupiter, dit Socrate, voilà une chose aimable. Elle n'est nullement sujette à l'envie; elle ne soulève pas de disputes, on la conserve sans gardien, et en la négligeant on la fortifie. — Et toi Socrate, dit Callias, quel est l'état qui te rend fier? » Alors Socrate se faisant un visage plein de gravité : « Celui d'entremetteur⁶, » dit-il. Tout le monde éclatant de rire : « Vous riez, dit-il, mais moi je suis sûr que ce métier me vaudrait beaucoup d'argent, si je voulais m'en servir. — Pour toi, dit Lycon à Philippe, il est certain que tu te piques de faire rire. — A plus juste titre, je crois, que le comédien Callippide, qui se vante insolemment d'arracher des larmes à un grand nombre de spectateurs. — Et toi, Lycon,

1. Cf. *Mém.*, IV, II, et l'*Ion* de Platon.

2. Tout porte à croire qu'il s'agit ici de Stésimbrote de Thrace, dont il est question dans Plutarque, *Vies de Thémistocle, de Cimon et de Périclès*, et sur lequel on peut consulter les *Historiens grecs* de Vossius, p. 43, édit. Westermann. — Cf. l'*Ion*, Platon, chap. II, p. 296 de l'édition spéciale de Stalbaum.

3. Sur Anaximandre, voyez également Vossius, *Hist. gr.*, p. 54 de la même édition.

4. Par exemple Métrodore de Lampsaque, Glaucou ou Glaucus de Bhegium. Voy. les notes de Stalbaum sur le chapitre II de l'*Ion* de Platon.

5. Voy. Lucien, *Anacharsis*, particulièrement, 2, 8, t. II, p. 195 de notre traduction.

6. Le mot grec *μακροπεία*, employé par Socrate, a une signification dont le français n'ose pas rendre toute l'énergie.

dit Antisthène, de quoi donc es-tu fier? — Ne savez-vous pas tous, dit Lycon, que c'est de mon fils que voici? — Et ce fils, dit quelqu'un, il est évident qu'il est fier d'être vainqueur? » Alors Autolycus : « Non, par Jupiter, » dit-il en rougissant. Tout le monde, enchanté d'entendre sa voix, tourne les yeux vers lui, et quelqu'un lui demande : « Mais alors de quoi donc es-tu fier, Autolycus? — De mon père! » Et en même temps il se penche sur le lit. Alors Callias le regardant : « Ne sais-tu pas, Lycon, dit-il, que tu es le plus riche des hommes? — Par Jupiter, je l'ignore! — Quoi! tu ignores que tu ne voudrais pas changer ton fils contre les trésors du grand roi? — Me voilà pris en flagrant délit d'être, à ce qu'il paraît, le plus riche des hommes.—Et toi, Hermogène, dit Nicératus, de quoi donc es-tu fier? — D'avoir des amis vertueux et puissants, et qui, malgré cela, ne me négligent point. » A ce mot, tous le regardèrent, et bon nombre lui demandèrent s'il les leur désignerait. Il dit qu'il s'en ferait un vrai plaisir.

CHAPITRE IV.

Développement des raisons qui rendent chaque convive fier de tel ou tel talent : Critobule loue la justice; Nicératus, l'utilité d'Homère; Critobule, sa beauté; Charmide, sa pauvreté; Antisthène, ses richesses; Hermogène, ses amis; Philippe, sa profession de bouffon; le Syracusain, la sottise humaine qui le fait vivre de ses spectacles; Socrate, l'excellence et les avantages du métier d'entremetteur.

Après cela, Socrate prenant la parole : « Reste maintenant à démontrer, dit-il, suivant notre promesse, l'excellence de ce que chacun de nous a placé par-dessus tout le reste. — Écoutez-moi le premier, dit Callias. « Dans le moment même où je vous entends vous demander en quoi consiste la justice, moi, je rends les hommes plus justes. — Comment cela, excellent homme, dit Socrate? — En donnant de l'argent, ma foi! » A ce mot Antisthène se lève, et d'un ton tranchant : « Les hommes, selon toi, Callias, lui demande-t-il, ont-ils donc la justice dans le cœur ou dans la bourse? — Dans le cœur. — Et toi, en versant de l'argent dans la bourse, tu rends le cœur plus juste? — Certainement. — Comment cela? — Parce que, sachant qu'ils auront de quoi acheter le nécessaire, ils ne

veulent pas risquer de mal agir. — Te rendent-ils donc ce qu'ils reçoivent de toi? — En aucune façon. — Tout au moins as-tu des remerciements pour ton argent? — Non ma foi, pas de remerciements; quelques-uns même me haïssent encore plus qu'avant de recevoir. — Voilà qui est étonnant, dit Antisthène en regardant fixement Callias comme pour le confondre; tu peux rendre les hommes justes envers les autres, et non pas envers toi? — Qu'y a-t-il d'étonnant, dit Callias? Ne vois-tu pas nombre de charpentiers et d'architectes qui bâtissent des maisons pour je ne sais combien d'autres, et qui, hors d'état de le faire pour eux-mêmes, se logent à loyer? Souffre donc, beau sophiste, que je te batte à ton tour. — Par Jupiter, dit Socrate, il faut bien qu'il le souffre : puisqu'il y a, dit-on, des devins qui prédisent l'avenir aux autres, tandis qu'ils ne prévoient pas pour eux-mêmes ce qui doit arriver. » Ils brisèrent là-dessus.

Sur ce point Nicératus : « Écoutez, dit-il, de ma bouche le moyen de devenir meilleurs, si vous suivez mes leçons. Vous savez, sans doute, qu'Homère, ce sage accompli, a embrassé dans ses poèmes presque tout ce qui a trait à la vie humaine. Ainsi quiconque de vous voudra devenir économiste, orateur général, ressembler à Achille, à Ajax, à Nestor, à Ulysse, qu'il m'écoute; car je puis enseigner tout cela. — Sais-tu aussi l'art de régner, dit Antisthène? Tu n'ignores pas qu'Homère louait Agamemnon ²

D'être à la fois bon prince et brave combattant.

— Mais oui, par Jupiter, continua Nicératus, je sais également qu'un conducteur de char doit se pencher en arrivant près de la borne ³ :

Sur ce char élégant penche-toi vers la gauche;
Que le coursier de droite, animé par ta voix,
S'élançe, entraînant tout et brides, et harnois.

Outre cela, je sais une autre chose, et vous pouvez à l'instant même en faire une preuve. Homère a dit quelque part ⁴ :

Rien n'assaisonne mieux la boisson que l'oignon.

Que quelqu'un vous apporte de l'oignon, et sur-le-champ

1. Tout ce passage, suivant la remarque de Weiske, a été mal traduit par les interprètes de Xénophon. Afin d'éviter le même reproche, nous avons suivi avec attention les indications du savant éditeur.

2. *Iliade*, III, 479.

3. *Iliade*, XXII, 335. Cf. Horace, *Od.*, I, liv. I, v. 4 et 5.

4. *Iliade*, XI, 630.

vous vous trouverez bien, vous boirez avec plus de plaisir.» Alors Charmide : « Mes amis, dit-il, Nicératus veut retourner chez lui sentant l'oignon, afin que sa femme croie que personne n'a songé à l'embrasser. — Par Jupiter, dit Socrate, j'aurais peur qu'on ne prît de nous une autre idée plaisante. Comme assaisonnement, il paraît que l'oignon ne rend pas moins agréable le manger que le boire. Si donc nous en mangions au dessert, on pourrait dire que nous avons mené joyeuse vie chez Callias. — Pas du tout, Socrate, dit Nicératus; car quand on marche au combat, c'est une bonne chose de manger un peu d'oignon : c'est ainsi que parfois on fait manger de l'ail aux coqs avant de les faire battre; mais peut-être ici songeons-nous moins à nous battre qu'à nous embrasser. » Le propos se termina là.

Alors Critobule : « A mon tour, dit-il, je vais vous expliquer pourquoi la beauté me rend fier. — Parle, lui dit-on. — Si je ne suis pas beau, comme je le pense, vous méritez de passer pour des imposteurs : car, sans que personne vous demande de serment, vous jurez toujours que je suis beau; et moi je vous crois, parce que je vous regarde comme des gens beaux et bons. Si donc je suis réellement beau, et si je produis sur vous la même impression que quelqu'un de beau produit sur moi, je jure par tous les dieux que je ne préférerais pas le pouvoir du grand roi à la beauté. En effet, je contemple Clinias avec plus de plaisir que tout ce qu'il y a de beau parmi les hommes, et je souffrirais volontiers d'être aveugle pour tout autre objet que Clinias; j'en veux à la nuit et au sommeil, parce que je ne le vois plus, et je sais un gré infini au jour et au soleil, parce qu'ils me font revoir Clinias. Il est juste aussi que, nous qui sommes beaux, nous éprouvions quelque fierté de ce qu'un homme vigoureux ne peut acquérir de biens qu'en travaillant, le brave qu'en affrontant les dangers, le sage qu'en parlant, tandis que le beau, sans rien faire, en vient à bout. Moi donc, qui sais pourtant quelle douce possession est la richesse, je trouverais plus doux de donner mon bien à Clinias que d'en recevoir autant d'un autre; j'aimerais mieux être esclave que libre, si Clinias voulait être mon maître; le travail, pour le servir, me serait plus doux que le repos, et j'aurais plus de plaisir à braver le danger pour lui qu'à vivre sans danger. Si donc toi, Callias, tu es fier de pouvoir rendre les autres plus justes, il est bien juste que je croie pouvoir, mieux que toi, conduire les hommes à toute espèce de vertu.

« En effet, la passion, que nous autres beaux nous inspirons aux cœurs aimants, les rend plus affranchis de l'amour des richesses, plus épris du travail et de la gloire acquise par les dangers, plus modestes et plus réservés, puisqu'ils rougissent de demander ce qui leur manque le plus. C'est être fou que ne pas choisir de beaux hommes pour généraux. Pour ma part, avec Clinias je passerais même à travers le feu, et vous tous avec moi, j'en répons. N'hésite donc plus à dire, Socrate, que ma beauté est utile aux hommes. En outre, il ne faut point la dédaigner, si elle se flétrit promptement, puisque, de même que l'enfant a sa beauté, l'adolescent, l'homme fait et le vieillard ont chacun la leur. Témoin les thallophores¹ de Minerve, qui sont choisis parmi les beaux vieillards, comme pour déclarer que la beauté est de tous les âges. Or, s'il est doux d'obtenir sans peine ce qu'on désire, je suis sûr qu'en ce moment même, sans dire un mot, je persuaderais plus vite à ce garçon et à cette fille de me donner un baiser, que tu ne le ferais, Socrate, avec toutes tes belles paroles. — Eh quoi, dit Socrate, tu te vantes comme si tu étais plus beau que moi. — Oui, par Jupiter, dit Critobule, ou bien alors je serais plus laid que tous les Silènes de nos drames satiriques. » Socrate, en effet, se trouvait ressembler à ces personnages². « Souviens-toi bien, dit Socrate, qu'il faut qu'on prononce sur notre beauté, lorsque

1. Vieillards qui portaient un rameau d'olivier dans les fêtes de Minerve.

2. « Alcibiades, on dialogue de Platon, intitulé *le Banquet*, louant son precepteur Socrates, sans controuerse prince des philosophes, entre aultres parolles, le dict estre semblable es Silenes. Silenes estoient iadiz petites boytes, telles que voyons de present es boutique des apothecaires; painctes au dessus de figures ioyeuses et friuoles, comme de harpyes, satyres, oysons bridez, lieures cornuz, canes batees, boucqz vollans, cerfs lymonniers, et aultres telles painctures contrefaictes a plaisir, pour exciter le monde a rire : quel feut Silene, maistre du bon Bacchus; mais, on dedans, lon resgruoyt les fines drogues, comme baulme, ambre gris, amomon, muscq, ziuette, pierreries, et aultres choses pretieuses. Tel disoyt estre Socrates : par ce que, le voyans au dehors, et lestimant par lexteriore apparence, nen eussiez donné un coupeau doignon, tant laid il estoyt de cors, et ridicule en son maintien; le nez poinctu, le regard dung taureau, le visaige dung fol, simple en meurs, rustiq en vestimens, paoure de fortune, infortuné en femmes, inepte a tous offices de la républicque; tousiours riant, tousiours beuuant dautant a ung chascun, tousiours se guabelant, tousiours dissimulant son diuin scaouir. Mais ourans ceste boyte, eussiez, en dedans, trouué une celeste et impreciable drogue; entendement plus que humain, vertu merueilleuse, couraige inuincible, sobresse non pareille, contentement certain, assurance parfaicte, desprisement incroyable de tout ce pourquoy les humains tant veiglent, courent, trauaillent, nauigent, et battaillent. » RABELAIS, prologue de Gargantua.

chacun de nous aura parlé; et notre juge ne sera pas Alexandre, fils de Priam ¹, mais ceux-là mêmes auxquels tu crois une grande envie de te donner un baiser. — Et Clinias, Socrate, tu ne le prendrais pas pour juge? — Mais tu ne cesseras donc pas de nous parler de Clinias? — Mais, si je ne le nomme pas, penses-tu que je songe moins à lui? Tu ne sais pas que j'ai son image si nettement dessinée dans mon âme, que, si j'étais statuaire ou peintre, je la ferais aussi ressemblante que si j'avais le modèle même sous les yeux. Alors Socrate : « Eh! bien, puisque tu en as une image si ressemblante, pourquoi me donnes-tu tant de mal en m'entraînant où tu espères le voir? — C'est que, Socrate, sa vue peut me charmer, tandis que son image, sans me donner de jouissance, éveille en moi le désir. — Quant à moi, Socrate, dit à son tour Hermogène, je ne trouve pas bien de ta part de laisser là Critobule en proie à un si vif amour. — Mais crois-tu, reprit Socrate, qu'il en soit épris depuis qu'il me fréquente? — Depuis quand donc? — Ne vois-tu pas ce duvet naissant qui serpente près de ses oreilles, tandis que la barbe de Clinias frise déjà? — C'est dès le temps qu'il fréquentait avec lui les écoles que ce feu violent s'est allumé. Son père s'en apercevant me le confia, dans l'espoir que je pourrais le guérir; et certes il est déjà beaucoup mieux. Autrefois, semblable à ceux qui regardent les Gorgones ², il restait pétrifié en face de Clinias, et ne le quittait pas d'un instant; maintenant je ne le vois plus que lancer des œillades. Cependant, au nom du ciel, il m'a semblé, soit dit entre nous, mes amis, qu'il a donné un baiser à Clinias. Or, il n'y a rien qui attise plus vivement l'amour, puisque, sans le satisfaire, le baiser lui offre un doux espoir. Peut-être même que le baiser n'est pas encore proscrit, parce que c'est le seul acte où l'union des lèvres porte un nom qui rappelle l'union des âmes ³. C'est aussi pour cela qu'il faut s'abstenir de donner des baisers à ceux qui sont beaux, quand on vit chaste. » Alors Charmide : « Mais pourquoi donc, Socrate, nous faire un épouvantail de la beauté, à nous tes amis? Un jour pourtant, j'en atteste Apollon, que vous étiez tous deux chez un copiste à chercher un passage dans un livre, je t'ai vu approcher ta tête de la tête de Crito-

1. Autrement dit Paris, juge des trois déesses. Voy. Lucien, *Dialog. des dieux*, xx^e dialogue, t. 1, p. 87 de notre traduction.

2. Voy. Lucien, *Philopatris*, 8 et 9.

3. Phrase difficile et controversée. J'ai suivi le sens indiqué par Bach et adopté par Weiske.

bule et ton épaule nue de son épaule nue également. — Hélas ! dit Socrate, j'ai été mordu là comme par un animal terrible ; mon épaule s'est ressentie de cette douleur pendant plus de cinq jours, et j'ai éprouvé comme une démangeaison au cœur. Aussi maintenant, Critobule, je te le dis devant témoins, ne m'approche plus, avant que tu aies autant de poil au menton que de cheveux à la tête. »

C'est ainsi que l'on mêlait le plaisant au sérieux. Alors Callias : « A ton tour, Charmide, dit-il, de nous expliquer pourquoi tu es fier de ta pauvreté. — N'est-ce pas, répondit-il, une vérité reconnue qu'il vaut mieux vivre dans la sécurité que dans la crainte, être libre qu'esclave, recevoir des hommages qu'en rendre, avoir la confiance de sa patrie qu'être en butte à ses soupçons ? Or, dans cette ville-ci, quand j'étais riche, je craignais d'abord qu'un voleur n'enfonçât ma maison, n'enlevât mon argent et ne me fît à moi-même un mauvais parti ; je faisais ensuite ma cour aux sycophantes, me sentant plus en état de souffrir le mal que de le faire ; c'était d'ailleurs chaque jour quelque ordonnance pour payer une nouvelle taxe publique ; et jamais la liberté de voyager. A présent que je suis dépouillé de ce que j'avais hors des frontières, que je ne tire aucun revenu de mes immeubles, que tout mon mobilier est vendu, je dors paisiblement couché tout de mon long ; la république a confiance en moi, je ne suis plus menacé, mais c'est moi qui menace les autres ; en ma qualité d'homme libre, j'ai le droit de voyager ou de rester ici. Quand je parais, les riches se lèvent de leurs sièges ou me font place dans la rue ; aujourd'hui je ressemble à un tyran, lorsque jadis j'étais esclave : jadis je payais tribut à l'État ; aujourd'hui la république est devenue ma tributaire et me nourrit. Il y a plus : quand j'étais riche, on m'injurait à cause de mes relations avec Socrate ; maintenant que je suis devenu pauvre, personne n'en prend aucun souci. Quand je possédais de grands biens, tour à tour je m'en voyais enlever par l'État ou par la fortune ; à présent, je ne perds rien, puisque je n'ai rien, et j'ai toujours l'espoir de gagner quelque chose. — Ainsi, reprit Callias, tu ne désires plus être riche, et si tu vois un beau songe, tu sacrifies aux dieux Apotopes¹. — Ma foi, non ; mais j'attends bravement, si j'es-père quelque bien.

1. C'est-à-dire qui détournent le mal : surnom que les Grecs donnaient aux dieux auxquels ils attribuaient cette vertu. Voy. les mots *Averruncus* et *Robigus* dans le *Dict. mytholog.* de Jacobi.

— A ton tour maintenant, dit Socrate à Antisthène; dis-nous pourquoi toi, qui es si à court, tu es fier de ta richesse. — Parce que je crois, mes amis, que les hommes n'ont pas leur richesse ou leur pauvreté dans leurs maisons, mais dans leurs âmes. Je vois, en effet, un grand nombre de particuliers qui, avec une grande fortune, se croient si pauvres, qu'ils bravent tous les travaux, tous les dangers pour acquérir plus encore. Je sais des frères qui ont hérité par portions égales, dont l'un a le nécessaire et même le superflu, tandis que l'autre manque de tout. J'observe même qu'il y a certains tyrans si affamés de richesses qu'ils commettent des crimes dont rougiraient les plus nécessiteux. L'indigence, en effet, conseille à ceux-ci de dérober, à ceux-là de percer les murailles, à d'autres de vendre des hommes libres; mais il y a des tyrans qui ruinent des familles entières, égorgent des millions d'hommes, et souvent même asservissent des villes entières pour s'en approprier les trésors. Franchement, j'ai pitié de leur affreuse maladie. Ils ressemblent, selon moi, à un homme qui, ayant beaucoup et mangeant sans cesse, ne se rassasierait jamais. Pour ma part, ce que je possède est si considérable, que j'ai grand'peine à le trouver; cependant il me reste du superflu, même en mangeant jusqu'à ce que je n'aie plus faim, en buvant jusqu'à ce que je n'aie plus soif, en m'habillant enfin de manière à ne pas souffrir du froid plus que cet opulent Clinias. Quand je suis au logis, les murailles me semblent des tuniques chaudes; les planchers, des manteaux épais; et j'ai une si bonne couverture que je dors de manière que c'est toute une affaire de m'éveiller. Suis-je sollicité par quelque désir amoureux? Qui se présente me suffit. Celles à qui je m'adresse me comblent de caresses, parce qu'elles n'ont personne qui veuille aller avec elles. Toutes ces jouissances me ravissent au point qu'en les goûtant je ne les souhaite pas plus agréables; je les voudrais même moins vives, parce que j'en éprouve quelques-unes qui vont au delà de ce qu'il faut. Mais ce qu'il y a, selon moi, de plus précieux dans ma richesse, c'est que, si l'on m'enlevait ce que je possède à présent, je ne vois pas d'occupation, si misérable qu'on la suppose, qui ne pût me procurer une nourriture suffisante. Si j'ai résolu de me régaler, je n'achète point au marché des morceaux rares, ils coûtent trop cher; je consulte mon appétit: car je trouve bien plus délicieux ce que je mange après avoir attendu le besoin, que ce qu'il a fallu se procurer à grands frais; témoin ce vin de Thase qui se trouve à cette table, et

dont je bois sans soif¹. D'ailleurs, il est beaucoup plus juste de considérer plutôt la simplicité que la somptuosité des mets. Ceux qui, en effet, se contentent de ce qu'ils ont, ne convoitent pas le bien des autres. Il est encore à propos d'observer qu'une semblable richesse inspire l'indépendance. Socrate que voici, et qui m'a procuré cette fortune, ne calculait, ne pesait jamais avec moi, mais tout ce que je pouvais emporter, il me le donnait. Et moi, maintenant, loin d'être jaloux de mon opulence, je la montre à tous mes amis, et je partage avec qui veut les richesses de mon âme. Il est encore une possession bien douce, le loisir, que vous me voyez posséder tous, et qui me permet de voir ce qui mérite d'être vu ou d'entendre ce qui mérite d'être entendu, et enfin, ce que je prise par-dessus tout le reste, de passer à l'école de Socrate des journées entières. Or, Socrate n'admire pas avant tout ceux qui comptent des sommes d'or, mais ceux qui lui plaisent : c'est avec ceux-là qu'il passe sa vie. »

Ainsi parla Antisthène. Alors Callias : « Par Junon, dit-il, il y a bien des choses qui me font envie dans ta fortune, mais c'est surtout de ce que la république ne te commande point comme à un esclave, et que les hommes, quand tu ne prêtes pas, ne s'emportent point contre toi. — Par Jupiter, reprit Nicératus, ne lui porte point envie : je vais lui emprunter l'avantage de n'avoir besoin de rien. Instruit par Homère à compter

Sept trépieds veufs du feu, vingt cuvettes brillantes,
Et puis dix talents d'or, et puis douze chevaux²;

toujours calculant et comptant, je ne cesse de soupirer après de plus grandes richesses, et peut-être quelques-uns me trouveront-ils trop intéressé. » A ce mot, tout le monde éclate de rire, pensant qu'il venait de dire la vérité.

Mais un autre continuant l'entretien : « C'est à toi, Hermogène, dit-il, de nous faire connaître quels sont tes amis, de nous prouver qu'ils sont puissants, et cependant qu'ils te ne négligent point, et l'on verra par là si tu as raison d'en être fier. — Les Grecs et les barbares, dit alors Hermogène, croient que les dieux voient tout, le présent et l'avenir; c'est un fait reconnu. Aussi toutes les villes et toutes les nations recourent-elles à la divination, pour interroger les dieux sur ce

1. Cf. Lucien, *les Amours*, 27. Thase était une île située près de la côte de Thrace dans la mer Égée.

2. Voy. *Iliade*, IX, 422; cf. *Iliade*, VIII, 290, et XIII, 43.

qu'elles doivent faire ou non. Nous croyons encore que les dieux ont le pouvoir de nous faire du bien ou du mal; c'est un fait également notoire. Tous, en effet, les prient de détourner d'eux les maux et de leur envoyer les biens. Eh bien! ces dieux qui voient tout, qui peuvent tout, sont tellement mes amis, s'intéressent tellement à moi, qu'ils ne me perdent de vue, ni jour, ni nuit, ni quand je voyage, ni quand j'entreprends quelque chose. Et comme ils savent d'avance l'issue de chaque événement, ils m'avertissent en m'envoyant pour messagers des voix, des songes, des augures, sur ce que je dois faire ou non; et moi je leur obéis, et je ne m'en suis jamais repenti, tandis que ma désobéissance a parfois été punie.» Alors Socrate: « Il n'y a rien d'incroyable à cela; mais j'apprendrais avec plaisir par quels hommages tu en fais tes amis. — Par Jupiter, reprit Hermogène, il m'en coûte peu. Je les loue sans sans aucuns frais; je leur offre leurs propres dons; j'en parle aussi bien que possible; et, si je les prends à témoin, jamais je ne mens volontairement. — Sur ma foi, dit Socrate, si, en agissant ainsi, tu as les dieux pour amis, les dieux évidemment aiment la probité. »

Ainsi la conversation avait pris une tournure grave. Mais quand on en vint à Philippe, on lui demanda ce qu'il voyait dans sa bouffonnerie de propre à le rendre fier. « N'est-ce pas tout naturel, dit-il, quand je vois tout le monde, sachant que je suis bouffon, s'empresse, dès qu'il leur arrive une bonne fortune de m'inviter à en prendre ma part, puis, s'il leur arrive quelque malheur, fuir sans se retourner, de peur de rire malgré eux? — Par Jupiter, dit Nicératus, tu as bien sujet d'en être fier. Pour moi, quand mes amis sont dans la prospérité, ils me tournent les talons; dès qu'ils sont dans le malheur, ils me prouvent leur parenté par généalogie et ne me quittent pas d'un instant. — Soit; et toi, Syracusain, dit Charmide, de quoi es-tu fier? Sans doute d'avoir ce garçon? — Par Jupiter, il s'en faut bien; j'ai à son sujet des craintes sérieuses: je vois certaines gens qui complotent de le perdre. — Par Hercule, dit Socrate, en entendant ces mots, quel tort croient-ils donc que leur a fait ton garçon pour vouloir le tuer? — Mais ils ne veulent pas le tuer, ils veulent lui persuader de coucher avec eux. — Et toi, à t'entendre, si cela arrivait, tu le croirais donc perdu? — Oui, par Jupiter, et perdu sans ressource. — Mais toi, ne couches-tu pas avec lui? — Oui, toutes les nuits, les nuits entières. — Par Junon, dit Socrate, le grand bonheur

d'être le seul dont la peau soit faite de sorte que tu ne tues pas ceux qui couchent avec toi ! Il n'est donc rien dont tu sois plus fier que de ta peau. — Mais non, ce n'est pas de cela que je tire le plus vanité. — Et de quoi donc ? — Des fous, ma foi ! ce sont eux qui me nourrissent en venant voir mes marionnettes¹. — C'est donc pour cela, Philippe, qu'hier je t'entendais prier les dieux de verser, partout où tu irais, abondance de fruits, mais disette de raison.

— Bien, dit Callias. Et toi, Socrate, que peux-tu dire pour justifier la fierté que te donne cette honteuse profession dont tu as parlé ? » Alors Socrate : « Convenons d'abord des faits qui constituent le métier d'entremetteur. A tout ce que je vous demande n'hésitez point à répondre, afin que nous sachions sur quoi nous sommes d'accord. Y consentez-vous ? — Sans doute, » répondit-on ; et, ce « sans doute » une fois dit, tous le répétèrent jusqu'au bout de l'entretien. « Eh bien, dit Socrate l'emploi d'un bon entremetteur n'est-il pas, selon vous, de mettre celui ou celle pour qui il s'entremet, en état de plaire à ceux qu'il veut pourvoir ? — Sans doute. — Un bon moyen de plaire, n'est-ce pas d'avoir une bonne tenue de cheveux et de vêtements. — Sans doute. — Ne savons-nous pas qu'un homme, avec les mêmes yeux, peut avoir des regards tendres ou farouches ? — Sans doute. — Que la même voix peut être tour à tour modeste ou fière ? — Sans doute. — Et les discours, n'y en a-t-il pas qui provoquent la haine, et d'autres qui font naître l'amitié ? — Sans doute. — Un bon entremetteur enseignera donc ces divers moyens de plaire ? — Sans doute. — Mais lequel est le plus habile, de celui qui rend agréable à un seul ou de celui qui rend agréable à plusieurs ? » Ici, il y eut scission ; les uns répondirent : « Évidemment, celui qui rend agréable à plusieurs ; » et les autres : « Sans doute. » Alors Socrate : « Voilà qui est encore convenu ; mais si un homme mettait les gens en état de plaire à toute la ville, celui-là ne serait-il pas un entremetteur accompli ? — Certainement, par Jupiter ! dirent tous les convives. — Et si quelqu'un formait ainsi ceux qu'il instruit, n'aurait-il pas raison d'être fier de son métier, et ne mériterait-il pas un ample salaire ? » Tout le monde en tomba d'accord. « Eh bien, reprit Socrate, tel est, à mon avis, Antisthène. » Alors Antisthène : « Eh mais, Socrate, tu m'attribues ta profession ! — Oui, par Jupiter ! car je te vois

1. Cf. *Lucien*, 4. II, p. 447, pour l'intelligence complète du mot grec.

très-fort dans celle qui est la suivante de la mienne. — Laquelle ? — Celle de courtier¹. » Antisthène, vivement froissé, répliqua : « Mais où m'as-tu donc vu, Socrate, rien faire de pareil ? — Je t'ai vu, reprit Socrate, servir de courtier à Callias que voici, auprès du sage Prodicus, voyant l'un épris de la philosophie et l'autre manquant d'argent ; je t'ai vu l'introduire chez Hippias d'Élée, de qui il a appris la mnémonique ; et depuis lors il est devenu bien plus amoureux, puisqu'il n'oublie jamais rien de ce qu'il a vu de beau. Dernièrement encore, tu louais en ma présence notre hôte d'Héraclée² ; tu m'as inspiré le désir de le connaître, tu me l'as présenté, et je t'en sais gré ; c'est un homme tout à fait beau et bon. Quant à Eschyle de Phliase³, l'éloge que tu m'en as fait et celui que tu lui as fait de moi ne nous ont-ils pas si étroitement unis, grâce à tes paroles, qu'épris d'un amour mutuel nous sommes toujours à la piste l'un de l'autre ? En te voyant cette puissance, je te juge un excellent courtier. Quiconque, en effet, a le talent de connaître les personnes qui se deviendront utiles, et leur fait désirer d'entrer en relation, celui-là me paraît capable de rendre des villes amies, de négocier d'importants mariages, et la possession d'un tel homme est chose précieuse pour des républiques, des amis, des alliés. Cependant, toi, comme si c'était une injure⁴ de dire que tu es bon courtier, tu t'es fâché. — Non, par Jupiter ! plus maintenant ; car si j'ai ce pouvoir, j'aurai l'âme toute bondée⁵ de richesses. » Ainsi fut achevé le cercle des questions que chacun devait traiter.

1. L'expression grecque a une énergie toute spéciale.

2. Le peintre Zeuxippe, et, selon d'autres, le fameux Zeuxis.

3. Il ne faut pas le confondre avec le célèbre tragique ; d'ailleurs il n'est guère connu que par ce passage.

4. C'est ainsi que je crois devoir traduire *κακῶς ἀκούσας*, d'après l'autorité de Zeune et malgré Weiske : les autres traducteurs et réviseurs de traductions m'ont paru n'avoir rien entendu à ce passage.

5. J'ai pris à dessein ce terme d'une familiarité presque triviale.

CHAPITRE V.

Discussion plaisante entre Critobule et Socrate.

Alors Callias : « Et toi, Critobule, dit-il, est-ce que tu ne disputeras pas à Socrate le prix de la beauté?— Oh! que non pas, dit Socrate : l'entremetteur a trop de crédit auprès des juges ; il le voit bien. — Cependant, reprit Critobule, je ne refuse point : allons, si tu as de bonnes raisons, prouve que tu es plus beau que moi. — On n'a tout simplement qu'à approcher une lampe¹. Je vais néanmoins procéder à l'interrogatoire; réponds. — Et toi, interroge. — Crois-tu que la beauté existe dans l'homme seul ou dans d'autres objets encore?— Je crois, ma foi, qu'elle existe dans un cheval, dans un bœuf et dans beaucoup d'objets inanimés : ainsi l'on dit un beau bouclier, une belle épée, une belle lance.— Mais comment peut-il se faire que tant d'étranges dissemblables soient également beaux?— S'ils sont bien adaptés par l'art ou par la nature à la destination que nous voulons leur donner dans l'usage, ils sont beaux, dit Critobule². Sais-tu pourquoi nous avons besoin d'yeux?— Évidemment, c'est pour voir. — Cela étant, il se peut faire que mes yeux

1. Passage controversé : nous avons suivi la donnée la plus naturelle.

2. Cf. *Mem.*, III, viii. Voici du reste un passage qui éclaire parfaitement cette théorie : « Les saints Pères eux-mêmes, lorsqu'ils parlent de la beauté humaine, nous la représentent avec les mêmes caractères que Socrate et Aristote : Rien n'est beau que ce qui est bon. Ce principe fondamental se retrouve à chaque instant dans leurs ouvrages. Lactance, à l'exemple d'Hippocrate et de Galien, a composé un de ses écrits les plus éloquents, pour en faire la démonstration sur chacune des parties du corps de l'homme : saint Ambroise, saint Grégoire de Nysse, Théodoret, et les autres Pères, dès qu'ils parlent du corps humain, ne négligent pas de le rappeler. La plupart d'entre eux nous reproduisent ces pensées riantes ou profondes des anciens philosophes : « Aucun corps n'est beau, s'il n'est conformé de la manière la plus convenable à sa destination. Qu'est-ce que le beau? Ce qui est en tout point désirable. Un des caractères de la beauté du corps est d'offrir des signes de la beauté de l'âme. Tu es belle, mon amie, tu es belle comme la vertu. » La beauté ne saurait exister sans la symétrie et l'ordre; elle est plus admirable dans un tout que dans ses parties. Le beau accompli consiste dans l'unité homme; qui es-tu pour te flatter de te connaître? Dieu seul voit l'unité absolue; seul il est l'unité : faible créature, qu'il te suffise d'apprécier le convenable. Là est le beau pour toi, le seul beau dont puisse jouir ta nature mortelle. » ÉMERIC DAVID, *Hist. de la peinture au moyen âge*, édit. Charpentier, p. 45 et 46.

soient plus beaux que les tiens. — Comment cela? — Parce que les tiens ne voient qu'en ligne droite, tandis que les miens voient de côté, étant à fleur de tête. — A ton compte alors, l'écrevisse est de tous les animaux celui qui a les plus beaux yeux. — Assurément, et de plus il a naturellement des yeux d'une force étonnante. — Soit ; mais en fait de nez, lequel est le plus beau, le tien ou le mien? — Je crois que c'est le mien, s'il est vrai que les dieux nous aient fait un nez pour sentir. Or, tes narines sont dirigées vers la terre, tandis que les miennes sont relevées, de manière à recevoir de toutes parts les odeurs. — Mais comment un nez camus serait-il plus beau qu'un nez droit? — Parce qu'au lieu de faire obstacle, il permet aux yeux de voir d'abord ce qu'ils veulent, tandis qu'un nez haut les sépare comme un mur. — Quant à la bouche, dit Critobule, je te cède la palme : si elle est faite pour mordre, tu peux mordre beaucoup mieux que moi ; et, avec tes lèvres épaisses, ne crois-tu pas que tes baisers soient plus doux que les miens? — J'aurais donc, d'après ce que tu dis, la bouche plus laide que celle d'un âne? Mais regardes-tu comme une faible preuve de ma beauté que les Naïades, qui sont des déesses, engendrent les Silènes, qui me ressemblent plus qu'à toi? — Je n'ai rien à répliquer : qu'on distribue les cailloux¹, afin que je sache bien vite mon châtement ou mon amende. Seulement, qu'on aille au scrutin secret ; car je crains que tes richesses et celles d'Antisthène ne me fassent perdre. » Le garçon et la danseuse reçurent les votes secrets ; en même temps, Socrate fit apporter une lampe auprès de Critobule, afin que les juges ne fussent point surpris, et il dit que le vainqueur recevrait non des bandelettes, mais des baisers pour couronne. Bientôt les cailloux sont tirés de l'urne : ils étaient tous pour Critobule. « Bons dieux ! dit Socrate, ton argent, Critobule, ne ressemble pas à celui de Callias : le sien rend plus juste, et le tien, ce qui arrive d'ordinaire, est capable de corrompre et juges et tribunal. »

1. C'était avec des cailloux qu'on allait aux voix. Cf. Lucien : *la Double accusation*, passim.

CHAPITRE VI.

Discussion entre Hermogène, Socrate, Callias, le Syracusain, Antisthène et Philippe.

Au même moment, les uns pressent Critobule de se faire donner le baiser de la victoire; les autres, d'en demander la permission au Syracusain; les plaisanteries se croisent; Hermogène se tait; alors Socrate l'apostrophant: « Pourrais-tu nous dire, Hermogène, ce que c'est que *παροινία*¹? — Ce que c'est? répond Hermogène; je n'en sais rien, mais je puis te dire ce que je crois. — Dis-le. — Avoir le vin insupportable pour les convives, voilà ce que je crois être *παροινία*. — Or, sais-tu que, toi aussi, tu es insupportable par ton silence? — Est-ce donc lorsque vous parlez? — Non; mais quand nous cessons. — Ignores-tu donc qu'il n'y a pas moyen d'intercaler, je ne dis pas un mot, mais un cheveu dans votre conversation? » Alors Socrate: « Callias, dit-il, n'y a-t-il pas moyen que vous veniez en aide à un battu? — J'arrive, dit Callias; dès que la flûte résonne, nous gardons tous le silence. — Voudriez-vous donc, reprend Hermogène, qu'à l'exemple du comédien Nicistrate, qui récitait ses tétramètres au son de la flûte, ce fût également au son de la flûte que je m'entretinsse avec vous? — Au nom des dieux, repart Socrate, fais-le, Hermogène. De même qu'un chant est plus doux avec la flûte, de même tes discours, soutenus par ces sons, auront plus de douceur, surtout si tu sais, comme cette joueuse de flûte, accompagner du geste tes paroles. » Alors Callias: « Eh bien, lorsque Antisthène aura quelqu'un à reprendre dans le banquet, de quel instrument à vent se servira-t-on? — Pour un homme à reprendre, dit Antisthène, je ne vois rien qui convienne mieux que le sifflet. »

Au milieu de cette conversation, le Syracusain s'aperçut que les convives négligeaient son spectacle et s'amusaient entre eux. Jaloux de Socrate: « N'est-ce pas toi, Socrate, lui dit-il, qu'on appelle le songe-creux? — Il serait plus juste, répond Socrate, de m'appeler le songe-peu². — Oui, si tu ne passais

1. *Ivresse, excès de vin, insulte faite dans le vin.*

2. J'ai tâché de donner une idée de l'antithèse railleuse que présentent en grec *ψρογνιστής* et *ἀροόγνιστος*.

pas pour un songeur en l'air¹. — Connais-tu rien qui soit plus en l'air que les dieux? — Non, par Jupiter! seulement on prétend que tu n'en as point souci; mais de choses d'une utilité si haute....² — Eh bien; voilà justement pourquoi je m'occupe des dieux; c'est d'en haut qu'ils sont utiles en pleuvant; c'est d'en haut qu'ils envoient la lumière. Si le jeu de mots est froid, la faute en est à toi qui me cherches chicane. — Laissons cela; mais dis-moi combien de sauts de puce il y a entre nous³; on dit que tu es fort sur cette géométrie. » Alors Antisthène : « Dis-moi, Philippe, tu es un habile homme pour les comparaisons : est-ce que cet homme ne te fait pas l'effet de ressembler à un insolent⁴? — Mais oui, ma foi, et je crois qu'il fait cet effet à bien d'autres. — Cependant, dit Socrate, ne le compare à personne, pour ne pas avoir l'air toi-même d'un insolent. — Mais si je le compare à tous les gens de bien et aux plus honnêtes, on me comparera moi-même à un flatteur plutôt qu'à un insolent, et on aura raison. — Et dès ce moment même tu as l'air d'un insolent, si tu dis que tout en lui est bien. — Veux-tu donc que je le compare aux gens de la pire espèce? — Pas aux gens de la pire espèce. — A personne? — A personne. — Mais, en me taisant, il me semble que je ne fais plus ce que je dois faire dans un banquet. — Tu le feras mieux en taisant ce qu'on ne doit pas dire. » Ainsi s'éteignit le feu qu'avait allumé *παροιμία*.

CHAPITRE VII.

Socrate s'amuse à chanter et demande au Syracusain quelque divertissement.

Sur ce point, les uns demandent des comparaisons, les autres s'y opposent. Au milieu du tumulte, Socrate reprenant la parole : « Puisque nous voulons tous parler, dit-il, nous pourrions bien chanter tous ensemble? » Et en même temps il commença une chanson. Lorsqu'il l'eut achevée, on apporte à la

1. Cf. les *Nuées* d'Aristophane, v. 94, 418 et *passim*.

2. Il y a là un jeu de mots intraduisible : *ἀνωφελεστάτων* peut signifier tout à la fois *choses très-utiles, inutiles et utiles en haut*.

3. Allusion au vers 445 des *Nuées* d'Aristophane.

4. Quelques interprètes croient qu'il y a ici des allusions à Aristophane.

danseuse une roue de potier, sur laquelle elle devait faire des tours merveilleux. « Syracusain, dit alors Socrate, j'ai bien peur de passer, comme tu dis, pour un vrai songe-creux : car je songe en ce moment par quel moyen ton garçon et cette fille pourraient se livrer à des exercices faciles et nous causer une joie vive à nous autres spectateurs; et je suis bien sûr que c'est aussi ce que tu désires. Je trouve donc que faire la culbute à travers un cercle d'épées est un tour dangereux, et qui ne convient pas à un banquet. C'est encore une chose étonnante de lire et d'écrire en tournant sur une roue; mais je ne vois pas quel plaisir peut donner un pareil spectacle. Il n'est pas plus agréable de voir de frais et jolis enfants se démener le corps à faire la roue que de les regarder tranquilles. D'ailleurs il n'est pas rare de voir du surprenant quand on en veut. Ainsi, nous avons là sous les yeux quelque chose de merveilleux : c'est cette lampe. Pourquoi sa flamme brillante répand-elle de la lumière, tandis que le cuivre¹, qui brille aussi, n'en donne point, et que les objets environnants s'y reflètent? Comment l'huile, un liquide, augmente-t-elle la flamme, tandis que l'eau, autre liquide, éteint le feu? Mais ce sont là des questions qui ne vont pas dans le vin. Si ces enfants prenaient des poses qui figurent les Grâces², les Heures ou les Nymphes, il me semble que l'exécution en serait plus facile et le banquet plus charmant. — Par ma foi, Socrate, dit le Syracusain, tu as raison et je vais vous faire voir un spectacle qui doit vous divertir. »

CHAPITRE VIII³,

Discussion sur l'amour.

Le Syracusain sort pour tout disposer, et Socrate, commençant un nouveau discours : « Amis, dit-il, puisque nous sommes en présence d'un dieu puissant, égal en âge aux dieux éternels, qui a les traits d'un enfant, dont l'immensité embrasse

1. Weiske croit qu'il s'agit là de quelque miroir d'airain ou de cuivre placé dans la salle du banquet.

2. Zeune engage à comparer ce passage avec Horace, ode iv du livre I, et Hésiode, *Théog.*, 909.

3. Il faut comparer ce chapitre avec le *Banquet* de Platon, chap. VIII, et le dialogue de Lucien intitulé *les Amours*, t. I, p. 536 de notre traduction.

tout, et qui a l'âme d'un homme, en un mot de l'Amour, serait-il juste de ne pas nous en entretenir, vu que nous faisons tous partie d'un thiasé en l'honneur de ce dieu? Pour moi, je ne puis citer aucune époque de ma vie où j'aie vécu sans aimer : je sais que Charmide, ici présent, a eu de nombreux soupirants et qu'il a soupiré lui-même; que Critobule, encore aimé, est encore aimant. On m'a dit même que Nicératus est l'amant de sa femme qui le paye de retour. Quant à Hermogène, qui de nous ignore que l'honnêteté, sous quelque forme qu'elle se présente, le passionne et le consume? Ne voyez-vous pas ces sourcils austères, ce regard fixe, ces discours mesurés, cette voix douce, ces manières affables? Quoiqu'il ait pour amis les dieux vénérés, il ne nous dédaigne pas, nous autres hommes. N'y a-t-il donc que toi, Antisthène, qui n'aimes personne? — Par tous les dieux, reprit Antisthène, je t'aime de tout mon cœur. » Alors Socrate raillant et faisant le renchéri : « Ne me dérange pas en ce moment, dit-il; tu le vois, je m'occupe d'autre chose. — Ohé l'entremetteur, reprit Antisthène, comme tu exerces bien ton métier! tantôt c'est ton démon qui t'empêche de converser avec moi; tantôt c'est parce que tu es à la piste d'une idée. — Au nom des dieux, Antisthène, dit Socrate, ne m'obsède pas; j'ai déjà supporté ton humeur et je la supporterai toujours en ami; mais dissimulons ton amour, puisqu'il n'en veut pas à mon âme, mais à ma beauté. Pour toi, Callias, tu aimes Autolycus; toute la ville le sait, et aussi, je pense, bon nombre d'étrangers. La cause en est que vos pères sont gens bien connus, et que tous deux n'êtes point sans renommée. Quant à moi, j'ai toujours admiré ton heureux naturel, Callias, mais à présent bien plus encore, puisque je te vois aimer un jeune homme qui, loin de languir dans les plaisirs et de s'oublier dans la mollesse, fait preuve aux yeux de tous, de vigueur, de patience, de courage et de sagesse. La recherche de semblables amours prouve l'excellent naturel de celui qui aime¹. N'y a-t-il qu'une seule Vénus ou bien deux, la Vénus Uranie et la Vénus Pandème²? Je l'ignore: car Jupiter, qui sans doute est seul, a lui-même tant de noms! Mais ont-elles leurs autels et leurs temples distincts? offre-t-on à la Vénus Pandème des sacrifices moins relevés, et à la Vénus Uranie

1. Il y a là quelque difficulté de texte. J'ai suivi Weiske et Dindorf.

2. Platon établit la même distinction dans son *Banquet*, VIII. Cf. Lucien, *Amours*, 42; *Déesse syrienne*, 32; *Pseudolog.*, 41; *Maître de rhétorique*, 25; *Dialog. des courtisanes*, XVII, 4.

des offrandes plus chastes? C'est ce que je n'ignore point. Et l'on peut croire que la Vénus Pandème inspire les amours du corps, tandis que la Vénus Uranie inspire l'union des âmes, l'amitié, les actes généreux. C'est de cet amour, Callias, que je te crois épris. Je le présume du moins, quand je songe à l'honnêteté de celui que tu aimes, quand je vois que tu n'as d'entretien avec lui qu'en présence de son père. On n'a rien, en effet, à cacher à un père, quand on est aimé par un homme beau et bon.

— Par Junon⁴ ! dit Hermogène, je t'admire, Socrate, à plus d'un titre, mais surtout de ce qu'en flattant Callias, tu lui apprends aussi ce qu'il doit être. — Oui, par Jupiter; mais, afin de lui plaire encore davantage, je veux prouver que l'amour de l'âme l'emporte de beaucoup sur l'amour du corps. Aucune liaison n'a de prix sans l'amitié; c'est une vérité connue de nous tous: ensuite l'affection qu'on éprouve pour le caractère de celui qu'on aime s'appelle une douce et volontaire contrainte; mais la plupart de ceux qui ne désirent que le corps blâment et détestent le moral de ceux qu'ils aiment. S'ils aiment tout ensemble le corps et l'âme, la fleur de la beauté se fane bientôt, et avec elle il faut que l'amitié se flétrisse; plus l'âme, au contraire, marche avec le temps vers la perfection, plus elle devient aimable. D'ailleurs aux jouissances de la beauté est attaché je ne sais quel dégoût: la satiété que produisent les mets, les mignons finissent aussi par la produire; mais l'amour de l'âme est insatiable, parce qu'il est pur. Et cependant qu'on ne lui suppose pas pour cela moins de charmes; c'est alors, au contraire, que s'accomplit la prière faite à la déesse de n'inspirer que des paroles et des actes dignes de son nom. En effet, qu'un être aimé soit l'objet de l'affection, de la tendresse d'une âme qui joint à des formes distinguées, à un caractère généreux, une supériorité marquée sur ses égaux et une grande bienveillance, cela n'a pas besoin d'être prouvé; mais comment la personne aimée doit payer un tel amant d'un juste retour, c'est ce que je vais démontrer. Et d'abord comment quelqu'un pourrait-il haïr celui qu'il sait le regarder comme beau et bon, qu'il voit plus occupé de la beauté de la personne aimée que de son propre plaisir, dont il est sûr que l'amitié ne s'amointrira ni par de légers torts, ni par la maladie? Comment deux per-

4. Sorte de serment familial à Socrate, ainsi que nous l'avons déjà remarqué.

sonnes qui s'aiment d'un mutuel amour ne seraient-elles pas heureuses de se contempler à loisir, de s'entretenir affectueusement, de se témoigner une confiance, une prévenance réciproques, de partager ou la joie d'un succès ou le chagrin d'un revers, d'éprouver un bonheur continu à se voir tous deux en santé; et, si l'un devient malade, de s'intéresser plus à l'absent qu'au présent? Tout cela n'est-il pas délicieux? Oui, ce sont ces bons offices qui rendent l'amitié chère et qui en entretiennent le feu jusqu'à la vieillesse. Mais pourquoi un jeune garçon aimerait-il celui qui ne s'attache qu'au corps? Est-ce parce qu'il se réserve la satisfaction du désir et ne laisse à l'objet aimé que la honte? Est-ce parce que, pour faire ce qu'il souhaite de celui qu'il aime, il se plaît à éloigner de lui ses parents? Il y a plus : si, au lieu de la persuasion, il emploie la violence, il n'en est que plus haïssable : en effet, celui qui viole ne fait preuve que de perversité; quiconque persuade corrompt l'âme de celui qui se laisse convaincre. D'ailleurs, comment celui qui vend sa beauté pour de l'argent pourra-t-il plus aimer l'homme qui le paye qu'au marché le vendeur n'aime l'acheteur? Parce qu'il est jeune et le soupirant hors d'âge, parce qu'il est beau et l'autre laid, parce qu'il est aimant et que l'autre ne l'est pas, ce n'est pas un motif pour qu'il lui donne sa tendresse. Un garçon en commerce avec un homme ne partage pas, comme une femme, les joies de l'amour : c'est à jeun qu'il en voit l'ivresse¹. Il ne faut donc pas s'étonner si l'on méprise de pareils amants.

« Qu'on réfléchisse encore, et l'on verra que la passion qui a pour objet les belles qualités n'a jamais eu de funestes effets, tandis qu'un commerce honteux a souvent produit des actes criminels. Maintenant, tout ce qu'a d'indigne d'un homme libre la liaison qui s'attache au corps plutôt qu'à l'âme, c'est ce que je vais faire voir. Si celui qui enseigne à bien dire et à bien faire² mérite d'être honoré, comme Chiron et Phénix l'étaient par Achille, celui qui n'en veut qu'au corps est un mendiant qui vous obsède. Toujours quêtant, toujours demandant soit un baiser, soit quelque autre attouchement, il s'attache à vos pas. Que la hardiesse de mon langage ne vous surprenne point. Le sien m'inspire, et l'amour qui vit en moi m'excite à m'exprimer avec franchise contre un amour rival du mien. Oui, selon moi,

1. Cf. Lucien, *Amours*, 25, 26 et 27.

2. Allusion au v. 443 du chant IX de l'*Illiade*.

ne s'attacher qu'à la forme, c'est agir comme le fermier d'un champ : il ne prend aucun souci de l'améliorer, mais il cherche à en tirer, la saison venue, le plus de fruits possible. Celui, au contraire, qui se propose l'amitié, a plutôt quelque ressemblance avec le maître héréditaire d'un champ : de toute part il apporte ce qu'il peut pour embellir ce qu'il aime.

« En outre, tout mignon qui sait qu'en prêtant sa beauté il aura de l'ascendant sur un amant, doit commettre d'autres désordres; mais celui qui est persuadé que, s'il cesse d'être beau et bon, il perdra toute tendresse, dirigera plutôt ses sentiments vers la vertu. C'est d'ailleurs un très-grand bien pour celui qui aspire à l'amitié d'un jeune homme que d'être lui-même dans la nécessité de pratiquer la vertu. Car il lui serait impossible, en faisant le mal, de donner l'exemple du bien à son ami, et, en se montrant sans pudeur ni tempérance, de rendre celui qu'il aime pudique et tempérant.

« J'ai à cœur de te prouver, Callias, continua Socrate, même d'après la mythologie, que non-seulement les hommes, mais les dieux et les héros ont plus prisé l'union de l'âme que le commerce du corps. Toutes les mortelles dont Jupiter a aimé la beauté, après avoir eu leurs faveurs, il les a laissées mortelles; mais ceux dont il a aimé les âmes, il leur a donné l'immortalité. De ce nombre, dit-on, sont Hercule, les Dioscures et d'autres encore. Je prétends même que Ganymède a été transporté dans l'Olympe par Jupiter¹, moins à cause de son corps que de son âme. Son nom même en porte témoignage : il y a quelque part dans Homère² :

..... Il est ravi d'entendre.

Autrement dit : *il se plaît à entendre*; et ailleurs :

..... Et dans son cœur sont de prudents desseins³,

Ce qui veut dire qu'il a l'âme pleine de sages résolutions. C'est de la réunion de deux mots grecs signifiant ravi et desseins que se compose le nom de Ganymède⁴; et ce n'est pas parce qu'il a un corps charmant, mais un charmant esprit, qu'il est ho-

1. Voy. Lucien, *Dialog. des dieux*, IV, t. I, p. 66 de notre traduction.

2. *Iliade*, XX, 405.

3. *Iliade*, XVIII, 325.

4. Γανυμός et en composition γανυμός, ravi, joyeux, et μηδός, soin, application, résolution, dessein. Peut-être y a-t-il de plus un sens obscène sous ce dernier mot.

noré par les dieux. Autre part, Nicératus, Achille est représenté dans Homère vengeant glorieusement la mort de Patrocle, non comme d'un amant, mais comme d'un ami. Oreste et Pylade, Thésée et Pirithoüs, et tant d'autres demi-dieux illustres, ne sont pas célébrés pour avoir partagé le même lit, mais pour avoir associé leur tendresse dans de grandes et belles entreprises¹. Et maintenant encore ne trouvera-t-on pas tous les beaux exploits accomplis par des hommes prêts à tout souffrir, à tout braver pour la gloire, plutôt que par ceux qui ont accoutumé de préférer le plaisir à la renommée? Cependant, Pausanias, amant du prêtre Agathon², a dit pour la défense de ceux qui se vautrent dans la fange de ces plaisirs, qu'une armée d'amants et de mignons serait invincible parce que, selon lui, tous rougiraient de s'abandonner³. Propos étrange! Quoi! des hommes insensibles au blâme, accoutumés à ne plus rougir entre eux, craindraient de se déshonorer par une lâcheté? Il allègue comme témoignage les Thébains et les Éléens⁴, élevés dans ces principes. Quoi qu'ils couchent ensemble, cependant, d'après lui, les amants sont rangés ensemble dans le même corps de bataille. Mais ce n'est point là une assertion légitime, puisque ce qui est autorisé chez eux est chez nous opprobre. A mes yeux, des gens qui se rangent ainsi dans la même bataille ont l'air de craindre que les amants, séparés les uns des autres, ne fassent pas leur devoir d'hommes de cœur. Les Lacédémoniens, au contraire, persuadés qu'en s'attachant au corps, on ne pense plus à rien de beau et de bon, font de ceux qu'ils aiment des gens si braves que, même avec des étrangers, même séparés de leur amant et dans une autre ville, ils rougiraient d'abandonner leur compagnon d'armes⁵. C'est que leur divinité n'est point l'Impudeur, mais la Pudeur⁶. Il me semble

1. Voy. sur l'amitié, outre les passages connus des auteurs classiques tels que Cicéron, Lucien dans son *Toxaris*, etc., un beau chapitre de Valère Maxime, liv. IV, chap. VII.

2. Poète comique et tragique, contemporain de Sophocle et d'Euripide. Il avait composé, entre autres, une pièce toute d'invention appelée *la Fleur*, dont Aristote fait l'éloge dans sa *Poétique*, IX.

3. Cf. Plutarque, *Pélopidas*, 48.

4. Voy. Élien, *Hist. diverses*, XIII, 5.

5. Voy. *Id.*, *Ibid.*, III, 42, et cf. Xénophon, *Gouvern. des Lacédém.*, II.

6. Il y avait réellement en Laconie et en Attique une statue de la Pudeur. Voy. Pausanias, *Lacon.*, XX, § 40. — Cf. le même auteur, *Attic.*, XVII, 4. Mais il paraît qu'il y avait également dans cette contrée une statue de l'Impudeur, élevée d'après les conseils du crétois Epiménide. L'allusion de Socrate est alors très-nette. — Cf. Cicéron, *De legibus*, II, XI.

que nous serons tous du même sentiment sur ce que je dis, si nous nous demandons auquel de ce genre d'amants nous confierions plus volontiers nos biens ou nos enfants, auquel nous rendrions de préférence un service. Pour ma part, je pense que celui même qu' s'attache à la forme de l'objet aimé accorderait plutôt sa confiance à celui qui n'aime que l'âme.

« Quant à toi, Callias, il me semble que tu as des actions de grâces à rendre aux dieux qui t'ont mis au cœur ton amour pour Autolycus. Il est évidemment épris de la gloire, lui qui, pour s'entendre proclamer vainqueur au pancrace, a supporté tant de travaux, enduré tant de souffrances! S'il espère non-seulement illustrer et lui-même et son père, mais encore devenir capable par sa valeur de servir ses amis, d'agrandir sa patrie en élevant des trophées pris sur les ennemis, et d'obtenir par là et gloire et renommée chez les Grecs et chez les Barbares, comment ne croirais-tu pas que celui dont il fera le compagnon le plus actif de ses travaux, sera entouré d'honneurs immenses? Si donc tu veux lui plaire, considère par quelles connaissances Thémistocle fut en état d'affranchir la Grèce; considère quel était le savant qui fit de Périclès le plus sûr conseiller de son pays; songe quelle fut jadis la philosophie de Solon, qui donna d'excellentes lois à notre république; recherche à quels exercices les Lacédémoniens doivent leur supériorité dans la guerre. Tous les jours d'ailleurs les plus distingués d'entre eux viennent te demander l'hospitalité. Aussi la république est-elle prête à se donner à toi si tu le veux, sache-le bien. Les plus grands avantages te secondent. Tu es eupatride, prêtre des déesses¹ qui se rattachent au nom d'Érechthée², l'un de ceux qui, avec Iacchus, ont combattu contre le Barbare³, et maintenant dans nos solennités tu parais plus auguste encore que tes ancêtres; tu as un air de grandeur que n'a aucun de tes concitoyens, et tu sembles propre à supporter tous les travaux. Si vous trouvez mon discours trop sérieux pour un banquet, n'en soyez point surpris. Les cœurs naturellement bons et pris d'une ardeur généreuse pour

1. Voy. *Helléniq.*, VI, III. Cette fonction était celle de *δαδούχος*, porte-flambeau.

2. Cérès et Proserpine dont le culte fut institué à Éleusis par Érechthée.

3. C'était une tradition grecque que, quand Thémistocle alla livrer contre le roi de Perse Xerxès le combat naval de Salammie, les dieux conduits par Iacchus, nom mystique de Bacchus, étaient venus au secours des Grecs. Voy. le *Dict. mytholog.* de Jacobi aux mots *Iacchus* et *Éleusines*.

la vertu trouvent en moi, comme dans leurs compatriotes, un amant passionné. »

Tandis que les autres convives faisaient des observations sur ce discours, Autolycus regardait Callias, et Callias lui jetait un regard furtif : « Ainsi donc, Socrate, tu vas si bien me servir d'entremetteur auprès de la république, que je vais être lancé dans la politique, que je plairai toujours au peuple? — Oui, par Jupiter! répondit Socrate, si l'on te voit réellement, et non pas en apparence, épris de la vertu. La fausse gloire est bientôt démasquée par l'expérience; mais la véritable valeur, à moins qu'un dieu ne lui soit contraire, acquiert par l'action même une gloire de plus en plus brillante. »

CHAPITRE IX.

Représentation du mariage d'Ariadne et de Bacchus¹.

La conversation finit là. Autolycus, comme c'était l'heure, sortit pour faire sa promenade. Lycon, son père, sortit avec lui, et se retournant : « Par Junon! Socrate, dit-il, tu m'as l'air d'un homme beau et bon! »

Sur ce point, on place une sorte de trône au milieu de la salle; vient ensuite le Syracusain : « Citoyens, dit-il, voici Ariadne qui entre dans la chambre nuptiale destinée à elle et à Bacchus. Bientôt va paraître Bacchus, qui a un peu bu chez les dieux; il va s'approcher d'elle, et tous les deux se mettront à folâtrer. » Après ce prologue, Ariadne entre parée comme une jeune épouse et s'assied sur le trône; ensuite, à l'entrée de Bacchus, la flûte se met à jouer un air bachique. Ce fut alors qu'on admira le maître de danse. A peine Ariadne a-t-elle entendu cet air qu'elle fait des gestes qui font comprendre à tous la joie qu'elle en éprouve, et, quoiqu'elle n'aille point à sa rencontre, quoiqu'elle ne se lève point, on voit qu'elle a peine à se contenir. Aussitôt que Bacchus l'aperçoit, il se met à danser de l'air le plus passionné, s'assied sur ses genoux, l'embrasse et lui donne des baisers. Ariadne prend un air pudique, et ce-

1. Cf. Lucien, *De la danse*, 43, et voy. l'*Excursus* de Bœttiger sur cette danse mimique, dans l'édition du *Banquet de Xénophon* d'Aug. Bornemann, p. 223 et suivantes.

pendant elle le serre aussi dans ses bras avec tendresse. A cette vue, les convives d'applaudir, de se récrier à plusieurs reprises. Mais quand Bacchus se lève et avec lui Ariadne, c'est alors qu'il faut contempler leurs poses amoureuses et passionnées. En voyant Bacchus si beau, Ariadne si jolie, ne plus s'en tenir au badinage, mais unir réellement leurs lèvres, tous les spectateurs sont transportés. Ils entendent Bacchus demander à Ariadne si elle l'aime, ils entendent Ariadne jurer qu'elle n'aime que lui, de sorte qu'ils sont prêts à jurer comme elle que ce jeune garçon et cette jeune fille sont de vrais amants. Ils ne ressemblaient plus, en effet, à des acteurs dressés à une pantomime, mais à des amoureux impatientes de satisfaire un désir qui les pressait depuis longtemps. Lorsqu'enfin les convives les virent se tenir enlacés et marcher vers la couche nuptiale, ceux qui n'étaient point mariés firent le serment de se marier, et ceux qui l'étaient montèrent à cheval et volèrent vers leurs épouses, afin d'être heureux à leur tour. Socrate et quelques autres qui étaient restés avec lui s'en allèrent à la promenade rejoindre Lycon, son fils et Callias. Ainsi se termina le banquet.
